
COLLEGE DE MONTREAL

Ex libris Moran

John Farrell

VIES CHOISIES

DES

PÈRES DU DÉSERT.

PARIS,
IMPRIMERIE ECCLESIASTIQUE
DE BÉTHUNE,
IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE,
Hôtel Palatin, près St.-Sulpice.

AVERTISSEMENT.

Ne pouvant donner une histoire complète des monastères et des moines des solitudes de l'Orient, nous nous sommes bornés à choisir parmi les Pères du Désert ceux dont la vie réunissoit le plus de faits intéressans ou d'exemples propres à instruire nos lecteurs.

On trouvera dans ce recueil des actions extraordinaires de l'homme, des faveurs extraordinaires de Dieu, d'extraordinaires tentations du démon. Ces trois choses ont de tous temps excité les railleries niaises des impies, et cela ne doit pas étonner, puisque l'effet nécessaire de l'incrédulité est d'affoiblir l'intelligence ; aussi ce livre étant au-dessus d'eux n'est point pour eux. Mais ce qui est plus surprenant et plus déplorable, c'est que ces mêmes choses rencontrent quelquefois du mépris parmi des chrétiens qui, ayant peu réfléchi sur les principes qu'ils admettent, se refusent à en suivre les conséquences. Rappelons ces principes, montrons ces conséquences, afin de justifier dans

l'esprit de ces foibles fidèles, le dirai-je, Dieu et ses Saints.

N'est-il pas de foi que, dans l'enseignement de l'Eglise seule, se trouve la règle souveraine de ce qui est bien comme de ce qui est mal ? Dès lors donc on n'est pas rebelle seulement envers l'autorité de l'Eglise, lorsqu'en résistant à ses décisions on rejette des vérités dont elle a fait des dogmes, on l'est aussi, lorsqu'en repoussant des actions qu'elle a canonisées, on condamne des exemples dont elle a fait des modèles. Le même orgueil engendre ces deux manières de protester; puisque, si dans un cas on se fait plus savant que l'Eglise, on se déclare infaillible dans l'autre, on professe qu'on s'entend mieux qu'elle en vertu, on se déclare parfait. Ainsi, orgueil et hérésie, voilà ce qu'il y a au fond de cette réprobation de la conduite des Saints, dont certains chrétiens se font si peu de scrupule.

Quand donc vous rencontrerez dans ce livre des traits d'un détachement des personnes et des choses que vous seriez tentés de regarder comme excessif, d'une mortification violente, imposée à la fois à l'esprit et à la chair, il ne faut point vous indigner, et dire : « Je ne comprends pas comment. » Vous ne comprenez pas ?

mais l'Eglise a compris, mais les Saints ont compris. Il est donc sage de croire, ou si vous ne voulez pas vous contenter ici de la foi, devenez saints, et vous comprendrez. Ah! si vous aviez pour le monde la haine profonde, et pour Jésus-Christ le vif amour que vous leur avez voués sur les fonts de baptême; si vous accomplissiez toute l'étendue des préceptes de l'Evangile, vous ne seriez pas étonnés de voir des âmes, aspirant à une plus haute perfection, entrer dans la voie des conseils évangéliques et briser les chaînes du monde, pour aller vivre seules avec Jésus-Christ seul, au fond des déserts. Si vous aviez jeté un regard sur les profonds abîmes de l'enfer, où vous deviez descendre, puis sur la croix et le Dieu mourant qui vous a sauvés, vous ne trouveriez point étrange que la crainte pousse, et que l'amour entraîne les âmes sur le calvaire, pour y chercher un refuge dans les souffrances, et un témoignage de reconnoissance dans l'union avec le divin Sauveur. En un mot, si vous étiez saints, vous seriez assez humbles pour ne point vouloir juger les saints, et cependant assez éclairés pour les comprendre.

Au reste, parfaitement conséquent à soi-même, après avoir nié la sublimité de leurs vertus, on ne veut point croire aux grâces dont Dieu

les favorise. Que ce soit l'Eglise qui nous les propose, c'est ce qui nous importe peu ; ce n'est pas elle, c'est nous qui sommes juges.

Or ces extases, ces révélations blessent notre raison, ce commerce du créateur avec sa créature nous offense, et alors nous resserrons sa bonté, nous bornons sa puissance, nous nions de cet Etre infini tout ce qui ne peut être embrassé par notre foible esprit. Sans doute il ne faut point prêter à ces grâces extraordinaires une créance trop légère, et c'est même là une autre forme de l'orgueil qui nous les fait curieusement chercher, qui nous inspire le désir et l'espérance d'en avoir, et ce qu'il y a de plus déplorable, la croyance qu'on les mérite. Egalement éloignés de ces deux extrêmes, qui sont également condamnables, croyons ce qui est bien attesté, mais croyons pour nous humilier et pour aimer davantage.

Un troisième objet de notre incrédulité, de nos moqueries, ce sont les tentations exercées par le démon contre les solitaires ; et la grande raison de nos doutes, c'est toujours la difficulté de comprendre. Ici cependant il n'y a pas grand mystère, et pour tout s'expliquer, il suffit de se rappeler le catéchisme. Croit-on au péché originel, croit-on à la rédemption ? est-il

vrai que le démon a séduit le premier homme, l'a fait son esclave et s'en est fait adorer ? Est-il vrai que c'est pour nous délivrer de sa servitude et nous apprendre à le combattre que le Fils de Dieu s'est fait homme ? Si tout cela est vrai, comment s'étonne-t-on de la continuation d'une guerre qui n'aura d'autre terme, on le sait bien, que la fin de cette misérable vie? Cette guerre se fait par les créatures ; elles étoient pour l'homme innocent des moyens de s'élever au Créateur ; elles sont pour l'homme dégradé des obstacles dont le démon se sert, afin d'arrêter et de détourner vers lui le mouvement qui nous entraîne vers Dieu. Mais, lorsqu'en s'isolant du monde, on est remonté par la grâce à l'état de l'homme innocent, et que l'on s'est fait sur la terre comme un nouveau paradis terrestre ; alors, comme nos premiers parens, comme l'homme-Dieu, il faut bien qu'on soit immédiatement tenté par le démon lui-même. Ce qui surtout fait naître les doutes là-dessus, c'est qu'on n'attribue ces faits merveilleux qu'à des époques anciennes, et qu'on n'en voit pas la perpétuité. Elle existe cependant ; les extases et les tentations font encore le partage des ames qui, par une innocence conservée ou renouvelée, ont abattu tous les obstacles entre elles et Dieu, et par là n'ont plus laissé au démon de

moyens pour les surprendre. Ces âmes que Satan vient attaquer dans le désert, et que Dieu ravit quelquefois sur le Thabor, sont rares sur la terre, et très-rares hors des lieux où, en faisant le vœu de perfection, on se détache et de tout et de soi-même. Mais là, elles se perpétuent sans interruption; et si nous pouvions entrer dans les détails, une longue suite de faits montreroit une tradition contre laquelle il seroit bien téméraire de protester.

Nous laissons à chacun de développer pour soi les vérités que nous venons d'indiquer, et de les appliquer dans la lecture de ce livre. Ce seroit beaucoup si en étudiant nous apprenions à nous humilier devant les Saints; car ce seroit le premier pas pour le devenir nous-mêmes.

VIES CHOISIES

DES

PÈRES DU DÉSERT.

SAINT PAUL, PREMIER ERMITE,

dans la haute Thébaïde.

SAINT PAUL est appelé le premier Ermite (*Vit. pp. l.* I.), ou parce qu'il a été le premier qui établit sa demeure dans le fond du désert, ou parce qu'il est le premier des anachorètes dont nous avons une plus sûre connoissance, ayant eu saint Antoine pour témoin et saint Jérôme pour historien de sa vie. Ainsi une piété éminente et une critique très-éclairée ; concourent à nous assurer de la vérité de son histoire.

Il naquit dans la basse Thébaïde sous l'empire d'Alexandre-Sévère, environ l'an de Jésus-Christ 228. Ses parens étoient riches, et lui donnèrent une belle éducation. Il fit de grands progrès dans les langues grecque et égyptienne ;

mais il s'appliqua encore plus à conserver son innocence, et à cultiver son âme par la pratique des vertus.

Il se trouva orphelin dès l'âge de quinze ans, et il ne lui resta qu'une sœur aînée, qui étoit déjà mariée. Bien loin d'attacher son cœur à la riche succession qu'il recueillit après la mort de ses parens, la suite fit voir qu'il préféroit la sûreté de son salut à toutes les possessions de la terre.

La persécution que Dèce et Valérien excitèrent dans ce temps-là se faisant sentir plus particulièrement dans l'Egypte et la Thébaïde, il prit le parti de se cacher dans une maison des champs, soit qu'il se défiât de lui-même, soit que Dieu voulût le dérober à la poursuite des tyrans, pour le faire dans la solitude le chef des martyrs de la pénitence.

Mais lorsqu'il croyoit être en assurance, il découvrit en la personne de son beau-frère un perfide, qui avoit déjà formé le cruel dessein de le livrer aux persécuteurs, pour profiter de la confiscation de ses biens. Rien ne fut capable d'amollir le cœur de ce traître; ni la crainte de Dieu, ni les droits de l'alliance, ni la jeunesse de Paul, ni les larmes de sa sœur. Paul fut forcé de sauver sa vie par une seconde fuite, et de chercher parmi les bêtes sauvages une sûreté qu'il ne trouvoit pas parmi les hommes.

Il ne s'éloigna pas d'abord beaucoup, son dessein n'étant peut-être que de céder pour un temps à l'orage; mais s'apprivoisant peu à peu

avec les horreurs du désert, s'enfonçant toujours plus chaque jour dans les vastes solitudes de ce pays, il arriva enfin à une montagne où étoit une caverne fermée dont il déboucha l'entrée pour voir ce qu'elle contenoit.

Il y trouva un vestibule formé par les branches entrelacées d'un palmier, et tout auprès une fontaine dont les eaux très-claires, après avoir coulé en petit ruisseau, se perdoient dans la terre à peu de distance de leur source. Il paroissoit que ce lieu avoit été autrefois habité; car on voyoit aux environs, des ruines de maisonnettes, où l'on trouvoit des burins, des enclumes et des marteaux; ce qui a fait croire à quelques auteurs égyptiens qu'on y fabriquoit de la fausse monnoie du temps de Marc-Antoine et de Cléopâtre.

Ces petites commodités firent que Paul considéra ce lieu comme un séjour que la Providence avoit préparé pour lui servir de demeure. Il renonça à toutes les espérances du siècle, et se fixa dans cette caverne pour le reste de ses jours. Quand ses habits furent usés, il se fit une tunique des feuilles du palmier. Les fruits de cet arbre servirent à le nourrir, et l'eau de la fontaine à étancher sa soif. Trouvant donc dans ce lieu de quoi se nourrir et se vêtir, il n'en désira pas davantage pour l'entretien de son corps, et tourna tous ses soins à la sanctification de son âme.

Sa modestie nous a caché les exercices qu'il pratiqua dans sa longue retraite; mais les pro-

diges que Dieu fit en sa faveur, et la haute contemplation où il fut élevé, montrent assez que sa vie y fut plus angélique qu'humaine, et que, s'il demeura long-temps caché dans le secret de la face de Dieu, il goûta tous les avantages de la vertu parfaite.

Il avoit persévéré dans cette vie céleste jusqu'à l'âge de cent treize ans, lorsque le Seigneur voulut le faire connoître à son Eglise par l'entremise de saint Antoine qui vivoit alors dans la solitude, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'occasion de cette heureuse découverte fut qu'il vint un jour en pensée au grand Antoine, que personne avant lui n'avoit mené une vie parfaite dans le désert. La nuit suivante Dieu lui fit connoître l'illusion de cette pensée, en lui révélant dans un songe, qu'il y avoit un solitaire plus avant dans le désert, qui le surpassoit en âge et en mérite, et qu'il devoit se hâter de l'aller voir.

Antoine, fidèle à la voix de Dieu, prit son bâton dès la pointe du jour et se mit en chemin, sans avoir égard à la foiblesse de son corps accablé sous le poids des années et épuisé par les austérités. Il étoit déjà midi, et les ardeurs du soleil qui sont brûlantes dans ces déserts, n'avoient pas ralenti son empressement, lorsqu'il rencontra sur ses pas un hippocentaure, c'est-à-dire un monstre qui avoit la moitié du corps semblable à celui d'un homme, et le reste à celui d'un cheval.

Il craignit que ce ne fût un prestige du dé-

mon, et s'étant muni du signe de la croix, il lui adressa la parole pour savoir de lui où demeuroit le serviteur de Dieu. Ce monstre, marmottant entre les dents je ne sais quoi de barbare, étendit les bras pour lui montrer la route qu'il devoit prendre, et prit incontinent la fuite.

Saint Jérôme qui raconte ceci, doute si ce n'étoit pas un spectre par lequel le démon vouloit effrayer saint Antoine et le détourner de son entreprise, ou si c'étoit un monstre réel, tel qu'on en trouvoit quelquefois en Afrique, et surtout dans la Thébaïde; à quoi l'on pourroit ajouter que Pline assure en avoir vu un semblable à Rome (*Plin. l. 7. c. 3.*), dont on avoit embaumé le corps.

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas le seul monstre qu'Antoine trouva sur son chemin. Bientôt après, comme il pensoit encore tout étonné à celui-ci, il en aperçut un autre d'une figure différente dans le fond d'un vallon pierreux. Il étoit d'une petite taille, avoit le nez crochu, des cornes au front et des pieds de chèvre. Antoine eut de nouveau recours au signe de notre rédemption, et avec cette arme spirituelle il ne craignit pas de l'aborder, et de lui demander qui il étoit.

Celui-ci, moins farouche que le premier, lui présenta des dattes en signe de bienveillance, et lui dit d'une voix articulée : « Je suis mortel, et l'un des habitans des déserts que les païens adorent sous les noms de faunes, de satyres et

et d'incubes. Je suis envoyé vers vous par ceux de mon espèce, pour vous prier d'offrir pour nous des vœux à celui qui est votre Dieu et le nôtre, et que nous savons être venu pour le salut du monde. »

Le saint vieillard ne put l'entendre publier la gloire de Jésus-Christ sans faire éclater par un torrent de larmes de joie celle qu'il sentoit dans son cœur. Il frappoit la terre de son bâton, et disoit dans l'ardeur du zèle dont il étoit transporté : « Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres en qualité de dieux! Malheur à toi, ville adultère, qui es devenue la retraite des démons répandus par toute la terre! Comment t'excuseras-tu à présent? Les bêtes publient les grandeurs de Jésus-Christ, et tu rends à ces bêtes des honneurs qui ne sont dûs qu'à Dieu. »

Ce monstre n'attendit pas qu'il lui fît d'autres questions; il prit la fuite avec autant de vitesse que s'il avoit eu des ailes : « Et que ceci, ajoute saint Jérôme, ne paroisse pas incroyable, puisque, sous le règne de Constance, on amena à Alexandrie un de ces satyres en vie, qu'on sala ensuite lorsqu'il fut mort, pour le porter à Antioche et le faire voir à l'empereur. »

Cependant notre saint voyageur ne trouvoit plus de route à suivre que la piste des bêtes sauvages; et il y avoit deux jours qu'il marchoit sans qu'il sût encore où il devoit aller, Dieu le permettant ainsi pour mettre sa foi à

l'épreuve. La nuit étant venue, il la passa toute entière en prières, afin d'obtenir du ciel de nouvelles lumières ; et lorsque le jour commençoit à poindre, il vit de loin une louve qui, toute haletante de soif, se couloit le long de la montagne. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle se fût entièrement éloignée; et s'approchant du même lieu, il arriva à la caverne où étoit celui qu'il cherchoit.

Il jeta les yeux dedans pour voir s'il n'y avoit personne; mais l'obscurité étoit si grande, qu'il n'y put rien découvrir. Il ne se rebuta pas, et après s'être arrêté pour prendre haleine, il s'avança à tatons jusqu'à ce qu'ayant aperçu une petite lumière qui brilloit de loin, il ne douta plus que ce ne fût la demeure du solitaire que Dieu lui avoit révélé.

La joie de l'avoir trouvé lui donna plus de hardiesse. Il doubla le pas, et dans la précipitation avec laquelle il marchoit, il heurta contre les pierres et fit du bruit; en sorte que l'hôte de ce lieu solitaire, dont personne n'avoit encore interrompu le silence, l'entendit et ferma la porte de sa cellule.

Antoine se voyant refusé, se jeta contre terre sur le seuil de la porte, et le conjura dans les termes les plus touchans de ne le pas priver de la consolation qu'il étoit venu chercher si loin et avec tant de peine. « Vous savez, lui disoit-il, qui je suis, d'où je viens, et le sujet qui m'a amené. J'avoue que je ne suis pas digne de vous voir; mais je ne me retirerai pas que je n'aie eu

ce bonheur. Voudriez-vous refuser aux hommes l'entrée de votre caverne, tandis que vous l'accordez aux bêtes? Je vous ai cherché, je vous ai trouvé; je frappe à présent à votre porte : si je ne puis obtenir que vous me l'ouvriez, j'ai résolu de mourir en vous le demandant, et j'espère qu'au moins vous aurez la charité de me donner la sépulture. »

Paul feignit de ne point se rendre; il lui répondit du dedans de sa cellule : « Personne ne supplie en menaçant, ni ne mêle des injures avec des larmes. Comment voulez-vous que je vous reçoive, vous qui dites n'être venu que pour mourir? » En même temps il ouvrit la porte, faisant un doux sourire; et s'embrassant mutuellement avec cette tendre charité qui lie les saints les uns aux autres, ils se nommèrent chacun de leur propre nom par la connoissance surnaturelle que Dieu leur en donna.

Ils firent ensuite leur prière ensemble, pour rendre au Seigneur des actions de grâces; après quoi s'étant donné de nouveau le saint baiser de paix, Paul s'assit auprès de son nouvel hôte, et lui parla en ces termes : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de fatigues, dont le corps usé de vieillesse est couvert de cheveux blancs; voici cet homme qui est à la fin de sa course, prêt à être réduit en poussière. Mais puisque la charité souffre tout, dites-moi, je vous prie, comment va le monde? y fait-on de nouveaux bâtimens? qui est celui qui règne

aujourd'hui? se trouve-t-il encore des hommes aveuglés au point d'adorer les démons? »

Antoine satisfit à toutes ces demandes; et comme ils s'entretenoient ainsi, un corbeau leur apporta un pain entier qu'il posa à terre auprès d'eux. Ce fut pour les deux saints un nouveau sujet de louer la miséricorde du Seigneur. « Voyez, dit Paul, combien Dieu est bon de pourvoir ainsi à notre nourriture? Il y a soixante ans qu'il m'envoie chaque jour de la même manière une moitié de pain. Aujourd'hui que vous êtes arrivé, il double la portion, pour faire voir le soin qu'il prend de ceux qui le servent. »

Ils renouvelèrent leurs actions de grâces, et s'assirent auprès de la fontaine pour prendre leur réfection; mais quand il fut question de partager le pain, ils voulurent se déférer réciproquement l'honneur de le rompre, Paul insistant sur les droits de l'hospitalité, et Antoine sur ceux de l'âge. Ils s'accordèrent enfin, et chacun prenant le pain de son côté, garda, en le tirant à soi, la portion qui lui demeuroit dans la main.

Toute la nuit suivante se passa en oraison, et le lendemain reprenant leur pieux entretien, Paul dit à Antoine : « Il y a long-temps, mon frère, que je savois votre séjour dans ce désert; il y a long-temps que Dieu m'avoit promis que vous emploîriez comme moi votre vie à son service. Voilà que ma dernière heure est venue, et comme ayant toujours désiré de m'unir à

Jésus-Christ, il ne me reste plus qu'à recevoir de sa main la couronne de justice : ce divin maître vous a envoyé pour ensevelir mon corps, ou pour mieux dire, afin que vous rendiez la terre à la terre. »

Antoine l'entendant parler de sa mort comme prochaine, fondoit en larmes, et le conjuroit de ne le point abandonner, ou de demander à Dieu qu'il le suivît dans ce passage ; mais Paul lui dit : « Vous ne devez pas désirer ce qui vous est le plus avantageux. Il est hors de doute que ce seroit pour vous un grand bonheur d'être déchargé du fardeau de ce corps mortel ; mais vos frères ont encore besoin de votre exemple. Je vous prie donc, si ce ne vous est pas trop de peine, d'aller prendre le manteau que l'évêque Athanase vous a donné, et de l'apporter pour m'ensevelir. » Il lui faisoit cette prière, non qu'il se souciât beaucoup d'être enseveli, enveloppé ou non dans un manteau ; mais il vouloit éloigner Antoine pour quelques jours, et lui épargner la douleur de le voir mourir : outre qu'il montroit par là qu'il mouroit dans la communion de saint Athanase, l'invincible défenseur de la foi orthodoxe contre l'hérésie arienne.

A ces mots du manteau d'Athanase, Antoine reconnut encore plus que l'esprit de Dieu résidoit en ce Saint, puisqu'il ne pouvoit savoir que par révélation que ce prélat lui avoit fait présent de ce manteau. Il n'osa donc répliquer ; et, se contentant de verser des larmes, il lui

baisa les yeux et les mains, et partit pour son monastère.

Le désir de revoir saint Paul lui faisoit faire plus de diligence : on eût dit que toute la vigueur de son esprit avoit passé dans son corps usé. En arrivant à son monastère, ses disciples, que son absence avoit mis en peine, vinrent au-devant de lui, et lui demandèrent où il avoit tant demeuré; mais, au lieu de leur en rendre compte, rempli comme il étoit du souvenir des vertus de Paul, il frappoit sa poitrine, et disoit avec componction : « Malheur à moi, misérable pécheur, qui porte si injustement le nom de solitaire! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert, et, pour mieux parler selon la vérité, j'ai vu Paul dans un paradis. »

Ces paroles excitèrent encore plus la curiosité de ses disciples : ils lui firent plus d'instances pour l'obliger à s'expliquer; mais il ne leur répondit que par ces mots de l'Ecriture : *Il y a un temps de parler et un temps de se taire;* et, sans penser seulement à prendre aucune nourriture, il prit le manteau de saint Athanase et se hâta d'aller joindre saint Paul, craignant, comme il arriva, qu'il ne mourût en son absence.

A peine avoit-il marché trois heures, qu'il vit tout à coup saint Paul monter au ciel dans une éclatante lumière, au milieu des esprits bienheureux. « Ah! s'écria-t-il, en se jetant à terre et couvrant sa tête de sable : ah! Paul, pourquoi m'abandonnez-vous? Pourquoi ne me

donnez-vous pas seulement le loisir de vous dire adieu ? Faut-il que je vous perde si tôt, vous ayant connu si tard ? »

En même temps il doubla le pas, et fit le chemin qui lui restoit avec tant de diligence, qu'il en étoit lui-même surpris. Etant arrivé à la caverne, il trouva le corps du Saint à genoux, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Cette situation, qui ne pouvoit être naturellement celle d'une personne morte, lui fit penser, nonobstant la vision qu'il avoit eue, que Paul vivoit encore, et il se mit auprès de lui pour prier; mais ne l'entendant pas soupirer comme il avoit coutume de faire pendant l'oraison, il reconnut qu'il étoit mort, et se jeta à son cou pour lui donner un triste baiser.

Après avoir un peu soulagé sa douleur par cette marque de tendresse, il tira le corps hors de la caverne pour l'ensevelir, chantant des hymnes et des psaumes selon l'usage de l'Eglise. Mais lorsqu'il voulut préparer la fosse, ne trouvant aucun instrument pour la creuser, il fut extrêmement embarrassé. « Si je retourne au monastère, il faut trois jours pour revenir; si je demeure ici, je n'avance pas davantage : il vaut donc mieux, ô Jésus, mon divin maître, que je meure, et que je suive votre vaillant soldat, en rendant les derniers soupirs auprès de lui. »

Comme il raisonnoit ainsi, Dieu lui envoya deux lions, qui accoururent du fond du désert, faisant flotter sur leur cou leur longue crinière.

Antoine en eut d'abord quelque frayeur, et éleva son esprit à Dieu pour implorer son secours. Mais ces animaux, déposant leur férocité naturelle, s'approchèrent du corps de saint Paul, se couchèrent à ses pieds, le flattèrent avec leur queue, et jetèrent de grands rugissemens, pour témoigner en leur manière du regret de sa mort. Ensuite, grattant la terre avec leurs ongles, et jetant comme à l'envi le sable de côté et d'autre, ils firent une fosse capable de contenir les précieuses dépouilles du Saint; après quoi, comme s'ils eussent voulu demander à Antoine la récompense de leur travail, ils vinrent à lui, remuant les oreilles, et baissant la tête, lui léchèrent les pieds et les mains.

Antoine reconnut à ces caresses, si peu naturelles dans ces féroces animaux, qu'ils lui demandoient sa bénédiction. Il rendit gloire à Jésus-Christ, dont ces bêtes sembloient reconnoître la divinité, et lui adressa pour eux cette courte prière. « Seigneur, sans la volonté de qui il ne tombe pas même une feuille des arbres, ni le moindre oiseau ne périt, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire. » Il leur fit signe après cela de se retirer, et, courbant ses épaules sous le poids du saint corps, il le mit dans la fosse, et le couvrit de sable.

Ayant ainsi rendu à saint Paul les derniers devoirs de l'Eglise, il retourna dans son monastère, emportant avec soi la tunique de feuilles de palmier que le saint vieillard s'étoit

tissue. Il ne manqua pas de raconter à ses disciples ce qu'il avoit vu ; et, toutes les années, aux jours solennels de Pâques et de Pentecôte, il avoit coutume de se revêtir de cette précieuse tunique, comme d'un ornement très-propre à montrer sa joie et sa dévotion dans ces grandes fêtes.

Saint Jérôme, qui a écrit cette vie, comme nous l'avons déjà dit, et qui l'avoit apparemment apprise de la bouche des disciples de saint Antoine, la termine par ces belles réflexions. « Je demande à ceux qui possèdent tant de biens qu'ils n'en savent pas même le compte; qui bâtissent des palais de marbre; qui renferment dans un seul collier de diamans et de perles le prix de plusieurs héritages; je leur demande, dis-je, ce qui a manqué à ce vieillard dépouillé de tout. Vous buvez dans des coupes de pierres précieuses, et lui avec le creux de la main satisfaisoit à ce besoin. Vous vous parez avec des robes tissues d'or, et lui étoit plus mal vêtu que le moindre de vos esclaves. Mais le ciel a été ouvert à ce pauvre, et votre magnificence ne vous empêchera pas d'être précipités dans les enfers. Tout nu qu'il étoit, il a conservé la robe blanche de son baptême, et vous, avec vos habits superbes, vous l'avez perdue. Paul ressuscitera glorieux, quoiqu'à présent il soit couvert d'une vile poussière, et les tombeaux si richement ornés qui renferment vos cendres ne vous garantiront pas du feu éternel. Ayez pitié de vous-mêmes:

épargnez au moins ces biens que vous aimez tant. Pourquoi ensevelir des cadavres dans l'or et la soie, et pourquoi conserver la vanité au milieu des soupirs et des larmes ? Les corps des riches ne sauroient-ils pourrir que dans des étoffes précieuses ?

» Qui que vous soyez qui lirez ceci, souvenez-vous, je vous en conjure, du pécheur Jérôme, lequel aimeroit mieux, si Dieu lui en laissoit le choix, la pauvre tunique de Paul avec ses mérites, que la pourpre des rois avec toute leur puissance. »

SAINT ANTOINE LE GRAND,

Premier Père des Solitaires d'Egypte, dans la basse Thébaïde.

Saint Antoine étoit Egyptien (*V. app. l.* 1. *p.* 25.), d'un village appelé Coma ou Coman, dans le territoire d'Héraclée, entre la basse Egypte et la Thébaïde. Il naquit sous l'empire de Dèce (*Sozom. l.* 1. *c.* 13.), l'an de Jésus-Christ 251, de parens nobles et chrétiens, qui s'attachèrent beaucoup à le conserver dans l'innocence; à quoi il répondit de son côté si fidèlement, qu'il ne voulut pas apprendre les lettres humaines dans les écoles (*Vit. sanct. cap.* 1.), de peur d'avoir de communication avec les

autres enfans, qui auraient pu le pervertir; mais il se tenoit retiré dans sa maison, n'en sortant guère que pour aller à l'église; et plus il croissoit en âge, plus il donnoit des preuves de sa sagesse, de sa docilité et de sa piété.

A l'âge de 18 ou 20 ans (*Cap.* 2.), ses parens le laissèrent, par leur mort, héritier de leurs biens, qui étoient considérables; et six mois après étant entré dans l'église et ayant entendu lire ces paroles de Jésus-Christ (*Mat.* 19): *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et me suivez;* il regarda cet oracle comme un conseil qui lui étoit adressé personnellement; et pour commencer à s'y conformer, il abandonna 150 arpens d'excellente terre qu'il possédoit, à ceux de son village, et vendit ses meubles dont il donna l'argent aux pauvres, n'en réservant qu'une partie pour une jeune sœur qu'il avoit.

Une autre fois (*Cap.* 3.), ayant encore ouï réciter ces paroles du Sauveur (*Matth.* 6.), *Ne soyez pas en peine du lendemain*, il acheva de distribuer aux pauvres ce qui lui restoit, mit sa sœur dans un monastère de vierges, et quitta sa maison pour embrasser la vie ascétique.

Les déserts n'étoient pas alors si peuplés qu'ils le furent dans la suite. On voyoit seulement quelques pieux chrétiens qui, se proposant d'imiter les fidèles de l'Eglise naissante, vivoient dans des lieux éloignés du tumulte du monde, s'exerçant à la prière et à la mortification; soit

qu'ils demeurassent seuls, soit qu'ils s'unissent quelques-uns, et formassent ensemble une espèce de communauté.

Pour ne pas s'engager sans guide dans les routes épineuses de ce nouvel état, Antoine se proposa d'imiter un saint vieillard qui menoit depuis sa jeunesse la vie des ascètes. Il visitoit aussi les autres solitaires, observant en chacun d'eux la vertu dans laquelle il excelloit, afin de la pratiquer lui-même; et revenant ensuite dans la cellule, il y partageoit tout son temps entre la prière, la lecture des livres saints, et le travail des mains, dont il employoit le prix au soulagement des pauvres, ne se réservant que le seul nécessaire. Il acquit, par ce moyen, une piété si fervente, qu'il fut bientôt le sujet de l'admiration et des entretiens des autres solitaires. Les anciens le chérissoient comme leur enfant, ses égaux comme leur frère, les plus jeunes comme leur père, et tous avoient les yeux sur lui pour s'édifier par son exemple, et lui donnoient par excellence le nom de Déïcole, pour exprimer la ferveur de sa dévotion.

Le demon, jaloux de la vertu des Saints (*Cap. 4.*), ne tarda pas de faire des efforts pour traverser la sienne. Il commença dès-lors contre lui cette guerre si cruelle et si opiniâtre, dont on ne peut entendre le détail sans étonnement. Il tâcha d'abord de lui inspirer du regret d'avoir quitté le monde, en lui mettant devant les yeux de l'esprit, la noblesse de son extraction, les grandes richesses et les plaisirs dont il eût pu

jouir, et voulut lui faire un sujet de scrupule d'avoir laissé sa sœur, et de l'avoir privée, par son éloignement, de son appui et de ses soins. D'autre part, il lui représentoit les difficultés de la vertu, la délicatesse de sa complexion, l'inégalité de ses forces avec les travaux de la pénitence, les ennuis et la dureté d'une longue vie, passée sans commerce avec les hommes, et dans une continuelle mortification; et comme Antoine paroissoit insensible à toutes ces choses, il assiégea son imagination par une foule d'images tristes et affligeantes, et le tourmenta nuit et jour par des tentations, dont son âge encore jeune le rendoit susceptible. Mais le Saint, armé du bouclier de la foi et de la pénitence, résistoit avec force à toutes ces attaques, et combattoit surtout par la considération des flammes éternelles, celles que l'esprit immonde s'efforçoit d'allumer dans son corps.

Le démon, vaincu de ce côté-là, voulut le tenter par la vaine gloire. Il prit pour cela, la figure d'un Maure hideux et horrible à voir, vint se jeter à ses pieds, et d'un air triste et humilié il lui avoua qu'il se reconnoissoit vaincu. Mais Antoine, bien loin de s'enorgueillir, rendit à Jésus-Christ des actions de grâces, et dit ensuite au malin esprit, que la figure qu'il prenoit montroit en même temps sa laideur et sa foiblesse, et qu'il n'auroit pas désormais grand sujet de le craindre. Puis il entonna ces paroles du Psalmiste (*Ps.* 117.): *Le Seigneur est*

ma force, je mépriserai tous mes ennemis; ce qui fit disparoître le fantôme.

Telle fut la première victoire d'Antoine (*Cap.* 5.), ou plutôt de Jésus-Christ dans Antoine, qui ne se crut pas pour cela en droit de se reposer : mais, considérant que la malice du démon est féconde en artifices, il se tint plus que jamais sur ses gardes, et se dévoua avec tant d'ardeur aux travaux de la pénitence, que plusieurs en étoient dans l'étonnement. Il ne mangeoit qu'une fois le jour après le soleil couché, et restoit quelquefois deux ou trois jours sans rien prendre. Sa nourriture consistoit en un peu de pain et de sel, et l'eau étoit son breuvage. (*Cap.*6.) Il passoit souvent la nuit sans dormir; et s'il reposoit, c'étoit ou sur la terre nue, ou sur des joncs, ou sur un cilice. Il se privoit de tous les soulagemens qui peuvent flatter le corps, disant que les jeunes gens devoient s'endurcir dans la peine, plutôt que de chercher des commodités qui les rendent délicats. Il ne pensoit pas au bien qu'il avoit fait; mais seulement à s'avancer chaque jour dans la vertu, comme s'il n'eût fait que de commencer. Il se tenoit prêt au combat, crainte de quelque surprise de la part des ennemis de son âme. Il tâchoit enfin de se présenter toujours devant Dieu avec un cœur pur et disposé à obéir à sa divine volonté.

Telles étoient ses dispositions (*Cap.* 7.), lorsque le désir d'une plus grande retraite lui fit quitter sa demeure, pour s'aller cacher parmi

des sépulcres, dans l'un desquels il s'enferma, n'ayant confié son secret qu'à un de ses amis, qui lui portoit tous les jours de quoi vivre. Ce fut un nouveau champ de bataille où les démons vinrent l'attaquer à force ouverte, de peur que s'ils le laissoient en repos, plusieurs n'imitassent son exemple, et que les déserts ne fussent bientôt remplis de solitaires, comme il arriva en effet. Ils le battirent une nuit si cruellement, que son pourvoyeur étant venu le lendemain, le trouva évanoui, et le porta comme mort dans l'église du village; mais Antoine ayant peu à peu repris ses esprits, pria son ami de le reporter à son sépulcre, où ne pouvant se tenir debout à cause de ses blessures, il demeuroit couché par terre, ne cessant de prier et défiant ses ennemis.

Son intrépidité alluma leur fureur (*Cap.* 8.); ils s'annoncèrent par un horrible vacarme, comme s'ils avoient voulu renverser l'édifice, et l'investirent sous différentes figures de lions, d'ours, de tigres, de serpens et d'autres animaux sauvages, voulant l'épouvanter par leurs cris et leurs sifflemens; et s'élançant contre lui comme pour le dévorer, ils lui firent même plusieurs plaies; et au milieu de ce tumulte, Antoine, malgré les coups qu'ils lui portoient, possédoit son âme par la patience et leur reprochoit leur foiblesse: « Si vous pouviez quelque chose contre moi, leur disoit-il, un seul d'entre vous suffiroit pour me terrasser; mais Dieu vous a liés. En vain vous assemblez-vous

en si grand nombre pour m'effrayer ; il ne faut point de meilleure preuve de votre impuissance que la forme d'animaux sans raison que vous prenez. Si Dieu vous a donné le pouvoir de me nuire, ajoutoit-il, que ne le faites-vous? Et s'il ne vous l'a pas donné, pourquoi vous épuisez-vous en vains efforts? Le signe de la croix, et la foi que j'ai en mon Seigneur, sont pour moi un rempart inébranlable. »

Il leur parloit ainsi (*Cap.* 9.); et les démons, plus irrités de se voir méprisés, grinçoient les dents contre lui dans le désespoir de le vaincre. Alors le Saint, levant les yeux au ciel et appelant Jésus-Christ à son secours, vit tout à coup le comble de l'édifice s'ouvrir. Une clarté céleste l'environna, et fit disparoître tous les esprits de ténèbres. Il reconnut à cette lumière la présence de son Sauveur, qui le combla de consolations et le guérit de ses blessures. Antoine lui adressa amoureusement ses plaintes avec la confiance d'un enfant, et lui dit : « Où étiez-vous, ô bon Jésus, où étiez-vous? Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt guérir mes plaies? » Il ouït une voix qui lui dit : « Antoine, j'étois auprès de toi, et je voulois être spectateur de ton combat; mais parce que tu as résisté courageusement, je t'assisterai toujours, et rendrai ton nom célèbre par tout le monde. » Le Saint se leva aussitôt pour prier, comme s'il n'avoit rien souffert, et éprouva sensiblement que Dieu lui avoit donné de plus grandes forces

qu'il n'en avoit auparavant. Il avoit alors environ trente-cinq ans.

Après cette faveur insigne (*Cap.* 6.) brûlant d'ardeur de s'avancer toujours plus dans la perfection, il projeta d'aller plus avant dans le désert, pour s'y livrer en toute liberté au gré de ses fervens désirs. Il proposa son dessein au saint vieillard dont nous avons parlé, l'invitant à l'exécuter ensemble; mais celui-ci s'en excusa sur son grand âge et sur la nouveauté de l'entreprise. Ainsi Antoine suivit seul son dessein, et se retira sur les montagnes.

Le démon qui ne cessoit de le poursuivre, lui fit voir sur le chemin un bassin d'argent d'une grandeur excessive. Il comprit bientôt que ce n'étoit qu'un prestige de son ennemi, et lui dit d'un ton assuré (*Cap.* 11.) : « C'est ici un de tes piéges; mais tu n'empêcheras pas mon voyage : que ton argent périsse avec toi. » Et sur-le-champ le bassin s'évanouit. Il trouva encore sur ses pas une grande masse de vrai or; car il assuroit depuis, en le racontant à ses disciples, que ce n'étoit pas un or fantastique; mais bien loin de s'arrêter à le contempler, il hâta davantage sa marche.

La demeure que Dieu lui avoit préparée sur la montagne étoit un vieux château plein de serpens qui s'enfuirent pour lui céder la place. Il s'y enferma comme dans un temple, qu'il consacra par une prière continuelle. Son intention étant d'y vivre dans une retraite parfaite, il n'en permit l'entrée à personne. Il recevoit seu-

lement de six en six mois quelques pains qu'on lui jetoit par-dessus le toit. Les démons ne l'y laissèrent pas en repos ; ses amis qui venoient lui parler par dehors, entendoient au dedans comme une troupe de gens qui faisoient grand bruit, et qui lui disoient avec fureur : « De quoi t'avises-tu de venir loger dans un endroit qui ne t'appartient pas ? Qu'as-tu à faire dans ce désert ? Retire-toi d'ici, penses-tu pouvoir nous résister ? Ils croyoient d'abord que c'étoient des hommes qui étoient montés par des échelles, et qui vouloient le chasser de ce lieu ; mais ayant regardé par une petite ouverture, et ne voyant personne, ils comprirent que c'étoient de malins esprits, dont ils furent si effrayés qu'ils appelèrent Antoine. Le Saint leur répondit de dedans pour les rassurer ; il les exhorta à se munir du signe de la croix, et leur dit de se retirer sans rien craindre.

On ne pouvoit croire qu'il soutînt long-temps de si rudes combats (*Cap.* 12.) ; et toutes les fois que ses amis le venoient voir, ils doutoient s'ils le trouveroient en vie. Mais ils avoient la consolation de l'entendre chanter les louanges de Dieu, surtout ces paroles du Prophète royal : *Que Dieu s'élève, et que ses ennemis soient dissipés. Que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face* (Ps. 67.). *Que les pécheurs soient exterminés par la présence de Dieu, comme on voit la cire se fondre devant le feu. Ils m'ont environné de toute part ; mais en implorant le secours de Dieu j'ai triomphé de mes ennemis.*

Il passa ainsi près de vingt ans, louant Dieu sans cesse (*Cap.* 13.), et luttant toujours contre les puissances de l'enfer, jusqu'à ce qu'il fût contraint de sortir pour se rendre aux prières d'un grand nombre de personnes qui venoient ou se ranger sous sa conduite, ou implorer son secours pour d'autres sujets particuliers. La première fois qu'il se montra, on fut étonné de le voir dans le même état de santé qu'il avoit avant qu'il se rendît solitaire. Il n'étoit ni grossi faute d'exercice, ni atténué par ses longs jeûnes et ses fréquens combats contre les démons. Il avoit l'abord aisé, l'humeur douce et agréable; la sérénité de son visage exprimoit celle de son âme; il ne témoignoit ni inquiétude de se voir environné de la foule, ni vaine complaisance des marques d'estime et de respect qu'on lui donnoit. On le voyoit toujours égal, et il montroit en toutes choses un jugement éclairé de l'esprit de Dieu.

C'est ici que nous pouvons placer l'époque de la mission de saint Antoine (*Chap.* 14), qui dépeupla les villes de ses habitans, et peupla les déserts de colonies de saints. Ils se multiplièrent sans nombre sous sa conduite. Ses miracles, les vertus dont il donnoit des exemples héroïques, ses exhortations vives et puissantes, firent de si fortes impressions sur les cœurs, que, comme dit saint Jean Chrysostôme (*Hom.* 8. *in Matth.*), les déserts de l'Egypte commencèrent alors à recevoir l'effet de la bénédiction que Jésus-Christ avoit répandue sur ce pays,

lorsqu'il y étoit venu dans son enfance, et à devenir un paradis peuplé d'une infinité d'anges, car on pouvoit bien appeler ainsi les solitaires qui l'habitoient.

Le Saint n'oublioit rien de son côté pour procurer leur avancement dans la perfection. Il les encourageoit par ses instructions, il veilloit sur eux avec une application continuelle; il les visitoit en particulier, ceux mêmes qui étoient les plus éloignés, sans que son zèle se ralentît ou par la longueur ou par les dangers des chemins. Il se conduisoit envers tous comme leur père, et soutenoit ce titre par toute la tendresse de sa charité.

Saint Athanase rapporte au long un discours qu'il leur fit un jour qu'ils étoient assemblés autour de lui (*Cap.* 15), et on peut juger par cette excellente exhortation des autres qu'il leur faisoit en pareilles rencontres, et que l'histoire ne nous a pas conservées. « Encore, leur disoit-il, que la sainte Ecriture suffise pour nous instruire, il est bon de nous animer les uns les autres par des discours édifians; et puisque vous êtes mes enfans, et qu'en cette qualité vous me rendez compte comme à votre père des connoissances que vous avez acquises dans la piété, il faut aussi qu'étant plus âgé que vous, je vous dise ce que j'ai appris par mon expérience. »

Après ce petit prélude, qui montre quelle étoit sa tendresse pour eux, il s'étend sur les maximes suivantes. La première étoit de n'a-

voir tous qu'un même but, qui étoit d'arriver à la perfection et d'obtenir les couronnes éternelles : qu'il falloit pour cela ne se relâcher jamais dans ses résolutions, ni se décourager dans les travaux de la pénitence, quoiqu'il y eût long-temps qu'on y fût engagé, puisque le temps comparé à l'éternité n'étoit rien : que la plus longue vie étoit toujours très-courte : et qu'enfin ce petit nombre d'années que nous passons dans les austérités sera suivi d'une très-grande gloire, et qui n'aura point de fin.

La seconde maxime étoit de se persuader que quoiqu'on eût beaucoup quitté en embrassant la vie solitaire, ce n'étoit pourtant rien à l'égard des richesses de l'autre vie; puisque, quand même on auroit été maître de toute la terre, elle n'est que comme un point en la comparant avec la vaste étendue du ciel, dont la possession nous est promise. Qu'ainsi personne ne devoit, dans la religion, se glorifier d'avoir beaucoup abandonné, ni en avoir du regret; d'autant plus qu'il faut nécessairement tout laisser à l'heure de la mort; et qu'il valoit bien mieux le faire volontairement pendant la vie, sans qu'il en restât aucun désir dans le cœur, et s'appliquer à acquérir les richesses des vertus, qui nous suivent au-delà du trépas, et nous introduisent dans le royaume céleste.

La troisième maxime étoit de vivre chaque jour comme si c'étoit le dernier de notre vie; cela servant beaucoup, soit à nous détacher de la terre, soit à nous fortifier contre les diffé-

rentes tentations, soit à nous éloigner du péché; car la considération d'une mort prochaine, du jugement de Dieu qui la suit de près, des tourmens horribles qui sont préparés aux méchans; cette considération, dis-je, est très-propre à réprimer en nous la violence des passions, et à nous retenir quand nous sommes sur le point de tomber dans le péché.

La quatrième maxime étoit de ne point s'étonner du nom de la vertu, comme s'il s'agissoit de quelque chose de si extraordinaire qu'il fallût, pour l'acquérir, vaincre des difficultés insurmontables ou l'aller chercher dans des pays trop éloignés. Les Grecs, à la vérité, avoient entrepris des voyages de long cours pour apprendre les sciences; mais, pour acquérir la vertu, il n'en étoit pas besoin, puisqu'elle n'étoit ni loin de nous, ni même hors de nous, selon cette parole du Sauveur du monde (*Luc.* 12.): *Le royaume de Dieu est dans vous-mêmes.*

Le Saint s'étend ensuite sur les combats que les démons livrent aux solitaires (*Cap.* 16.). Il parle de leurs artifices, et comment on peut les rendre inutiles. Il montre quelle est leur malice et la haine qu'ils ont contre les hommes en général, contre les chrétiens en particulier, et surtout contre ceux qui font profession de la vie monastique. Il faut voir quelle est l'impuissance de ces malins esprits, et combien peu ils sont à craindte lors même qu'ils veulent faire de plus grands efforts, Jésus-Christ les ayant

liés, et le signe de la croix leur étant souverainement redoutable.

Il ajoute qu'on doit les mépriser lorsqu'ils se mêlent de faire des prédictions (*Cap.* 17 *et* 18.), et qu'on doit se tenir sur ses gardes quand ils empruntent des formes pieuses, comme celles de Jésus-Christ ou des Saints. Il montre à discerner les bons anges des mauvais, et donne pour règle que la vue des bons n'apporte aucun trouble, ou que, si l'on appréhende d'abord lorsqu'ils apparoissent, leur charité est telle qu'ils délivrent bientôt de cette crainte; que leur présence est douce et tranquille, qu'elle comble l'âme de joie, et lui inspire de la confiance; qu'ils font concevoir un tel amour des choses divines, qu'on voudroit quitter la vie et les suivre dans l'éternité.

Au contraire l'apparition des mauvais anges remplit l'esprit de trouble. Ils se présentent avec bruit comme de jeunes gens mal disciplinés. Ils jettent l'âme dans une confusion de pensées, ou dans une frayeur qui la déconcerte. Ils inspirent du dégoût pour la vie solitaire, et rappellent le souvenir du siècle. Ils insinuent subtilement dans le cœur des désirs des choses mauvaises. Ils dégoûtent de la pratique des vertus, et rendent l'âme inconstante dans ses résolutions. « Enfin, conclut-il, lorsqu'on a des visions qui étonnent, si cette crainte passe soudain et que la joie succède; si l'on sent de la confiance et de l'amour de Dieu, c'est une marque de la sainteté de l'es-

prit qui apparoît : si, au contraire on voit des fantômes qui représentent les choses du siècle, ou nous inspirent de grandes frayeurs, c'est une tentation des mauvais anges. »

Il pouvoit parler ainsi à ses disciples en homme expérimenté (*Cap.* 19 *et* 20.), lui qui avoit souffert tant de persécutions de la part des malins esprits, et qui les avoit si courageusement surmontés par les armes de la foi. Il s'étoit beaucoup étendu sur ce sujet, parce que les déserts étoient devenus comme un champ de bataille, par la guerre que les démons y avoient déclarée aux solitaires; et il découvroit leurs différens artifices à ses disciples, afin de les dresser dans le combat spirituel contre eux. Il leur rapportoit aussi plusieurs tentations qu'il avoit souffertes, par lesquelles il nous apprend que le démon ne l'attaquoit pas toujours à force ouverte, mais tantôt sous la figure d'un ermite, tantôt sous une lumière feinte, tantôt sous d'autres formes moins suspectes en apparence, d'illusions, qui eussent peut-être trompé tout autre moins expérimenté que lui, et qu'il sut toujours discerner par la lumière de Dieu qui éclairoit son âme.

Ce discours d'Antoine fit une telle impression sur le cœur de ses disciples, qu'ils en furent animés d'une ferveur merveilleuse. Mais tandis qu'il les encourageoit à s'avancer, sa prudence, égale à son zèle, le portoit aussi à ne point se perdre lui-même de vue. Il se retiroit souvent

du milieu d'eux pour vaquer seul au salut de son âme; et, passant alternativement de la retraite aux exercices de la charité, il se remplissoit dans l'oraison pour ne donner que de son abondance.

Il apprit par l'apparition d'un esprit céleste quelle vie il devoit mener à son particulier. Se trouvant un jour tenté d'ennui et agité de diverses pensées, il se plaignit à Dieu de ce que ce trouble l'empêchoit d'opérer son salut, et le pria de lui inspirer ce qu'il devoit faire. Après cette prière il sortit de sa cellule, et vit quelqu'un qui lui ressembloit parfaitement, comme si c'eût été un autre lui-même, qui étoit assis et appliqué à faire des nattes avec des feuilles de palmier, et puis quittoit le travail pour faire oraison, après laquelle il reprenoit le travail, qu'il quittoit ensuite pour recommencer la prière. C'étoit un ange qui lui apparoissoit sous cette forme, et qui lui dit qu'il fît ainsi et qu'il seroit sauvé. Cette représentation lui servit de règle de conduite; il s'y conforma en passant successivement de la prière au travail des mains, et du travail à la prière; si pourtant on peut dire qu'il interrompit jamais son oraison, puisqu'en travaillant il avoit habituellement son esprit élevé à Dieu.

Son travail ordinaire, conformément à cette apparition de l'ange, étoit de faire des nattes; et les solitaires s'y exerçoient communément, parce que les faisant assis, cette situation leur étoit plus commode pour se conserver dans le

recueillement. Il ne laissoit pourtant pas de labourer quelquefois la terre et de cultiver des jardins.

Nous avons vu qu'il ne mangeoit qu'après le soleil couché. Il passoit aussi cinq jours en certain temps sans rien prendre, et après un si long jeûne il se contentoit d'un pain de six onces, qu'il faisoit tremper dans l'eau avec du sel. Il y ajoutoit d'autres fois quelques dattes, et lorsqu'il fut vieux, ses disciples obtinrent qu'il leur permît de lui apporter tous les mois des olives, des légumes et de l'huile.

Il lui arrivoit souvent de passer la nuit entière en oraison; ou bien après avoir reposé jusqu'à minuit, il se levoit, et prioit les bras étendus jusqu'au lever du soleil, ou même jusqu'à trois heures du soir. Il trouvoit tant de goût dans ce saint exercice, que, lorsqu'il voyoit venir le jour, il s'écrioit: « O soleil! pourquoi viens-tu me distraire par tes rayons, comme si tu ne te levois que pour me dérober la clarté de la véritable lumière? » Cassien, qui rapporte ce trait du Saint, ajoute que, parlant de l'oraison, il disoit que celle d'un religieux n'étoit pas parfaite (*Cass. Coll.* 9. *c.* 10.), lorsqu'en priant il connoissoit et s'apercevoit lui-même qu'il prioit: ce qui fait voir combien dans ses prières il étoit élevé au-dessus des sens.

Les douceurs qu'il y goûtoit lui donnoient tant d'éloignement des soins du corps (*Cap.* 22.), qu'il regardoit le boire et le manger

comme des nécessités affligeantes, auxquelles il ne se rendoit qu'à regret. Il avoit même honte de s'y voir assujetti : ce qui faisoit qu'étant quelquefois sur le point de se mettre à table avec ses frères, il les quittoit ou pour ne point manger du tout, ou pour manger en particulier, rougissant de le faire devant les autres.

Toute la suite de sa vie étoit dure et laborieuse; mais cela n'empêchoit pas qu'il n'usât d'une très-grande douceur envers les autres, surtout pour les austérités du corps : car bien qu'il les crût fort utiles, il vouloit qu'on s'y portât avec discrétion, principalement les jeunes solitaires, disant que, sans ce tempérament, s'ils veulent se conduire par leur propre jugement dans ces exercices, ils risquent de tomber dans l'illusion et de faire des chutes. Se trouvant un jour en conférence avec plusieurs anciens du désert (*Cass. Coll.* 2. c. 2.), on agita la question sur la vertu la plus propre à garantir les solitaires des piéges du démon, et les conduire plus sûrement à la perfection : les uns disoient que c'étoient les jeûnes et les veilles; les autres, le détachement de toutes choses; d'autres, la plus grande retraite dans le fond du désert; et d'autres, l'exercice de la charité envers le prochain. Saint Antoine, après les avoir tous entendus, décida que c'étoit la discrétion : « Car, leur disoit-il, quoique toutes les vertus que vous venez de marquer soient nécessaires à ceux qui veulent posséder Dieu, l'expérience que nous avons de la chute

de plusieurs, ne nous permet pas d'établir en ces choses le principal et le plus infaillible moyen de parvenir à cette fin. Nous avons souvent vu des solitaires très-exacts à observer les veilles et les jeûnes, d'autres ardens pour la retraite, d'autres qui pratiquoient une pauvreté extrême, d'autres enfin qui se dévouoient de tout leur cœur aux exercices de la charité, et cependant ils sont tombés dans l'illusion par des chutes déplorables, pour n'avoir pas suivi les règles de la discrétion dans le bien qu'ils avoient commencé. »

C'étoit pour la même raison que, quoique ses austérités fussent grandes, il cédoit sans peine et sans jalousie à d'autres qui en faisoient plus que lui. Son attention principale étoit de croître en amour de Dieu; et il s'y étoit rendu si parfait qu'on rapporte de lui ces paroles admirables : « Je ne crains plus Dieu, mais je l'aime; » ce qu'il ne disoit pas par une vaine présomption, mais par un transport d'amour et par une naïve effusion de cette ardente charité dont son âme étoit embrasée.

Il en donna une preuve bien éclatante (*Cap.* 23.) lorsque l'empereur Maximin renouvela la persécution contre l'Eglise. Le désir de marquer son amour envers Jésus-Christ le transporta dans Alexandrie, ou pour y souffrir le martyre, ou tout au moins pour y aider les confesseurs à l'endurer courageusement. Il exhorta aussi d'autres solitaires à en faire de même, en leur disant: « Allons à ce glorieux

combat de nos frères, pour le soutenir avec eux, ou, si nous n'avons pas ce bonheur, pour être les spectateurs de leur triomple. » En effet, plusieurs moines se joignirent à lui; et comme il ne pouvoit pas se livrer lui-même aux persécutions, cela n'étant pas permis, il servoit les chrétiens condamnés aux mines ou détenus dans les prisons, et les suivoit lorsqu'on les menoit devant les tribunaux, en les exhortant avec un zèle intrépide à souffrir constamment la rigueur des tourmens.

Le juge voyant combien les exhortations des solitaires fortifioient les chrétiens dans la foi, leur fit défendre de demeurer davantage dans la ville. S'ils n'obéirent pas tous, ils se cachèrent pour la plupart; mais Antoine lava sa robe pour se faire mieux remarquer, et se tint le lendemain sur un lieu élevé, afin que le tyran pût plus aisément l'apercevoir à son passage. Mais bien que celui-ci le vît, et que même son intrépidité causât de l'étonnement à tous les spectateurs, Dieu ne permit pas qu'on l'arrêtât, le réservant pour remplir ses desseins dans la solitude. Ainsi après qu'il eut persévéré à servir les saints martyrs jusqu'à la mort de saint Pierre, patriarche d'Alexandrie, qui fut le dernier qui souffrit dans cette persécution, il retourna à son monastère, pour s'y condamner à un genre de martyre dont la durée compensa les tourmens qu'il n'avoit pas eu occasion de souffrir.

Ce fut dans cette vue qu'il embrassa avec plus

d'ardeur que jamais les travaux de la pénitence, s'y excitant par la considération des souffrances des saints, dont il venoit d'être témoin. Il s'enferma de nouveau, résolu de ne plus sortir, et de ne recevoir personne dans le lieu de sa retraite; mais il ne put empêcher qu'on ne recourût à lui de toute part, et Dieu accordoit des miracles à ceux qui venoient implorer le secours de ses prières, bien qu'il ne se laissât pas voir, ni même qu'il leur parlât.

Entre les autres (*Cap.* 24), un officier de guerre nommé Martinien, dont la fille étoit tourmentée du démon, vint frapper long-temps à sa porte, le conjurant d'obtenir de Dieu sa délivrance. Antoine ne lui ouvrit point, mais il lui dit seulement : « Pourquoi venez-vous troubler mon repos? Je suis homme comme vous. Si vous avez de la foi, priez Dieu, et il vous accordera ce que vous demandez. » Martinien suivit cet avis, et étant retourné à sa maison, il trouva sa fille guérie.

Se voyant exposé sans cesse à de pareilles demandes, et craignant autant la tentation de la vanité qu'il étoit détourné de la retraite, il se détermina à s'aller cacher dans les Bucolies en haute Thébaïde, où il n'y avoit que des hommes sauvages dont il espéroit de n'être pas connu.

Tandis qu'il attendoit sur le bord du fleuve un bateau sur lequel il pût monter, il entendit une voix qui lui dit : « Antoine, où vas-tu, et quel est ton dessein? » Il répondit sans s'éton-

ner : « Je veux aller dans la haute Thébaïde, parce qu'ici le peuple demande de moi des choses qui sont au-dessus de mes forces, et ne me laisse point en repos. » La voix lui répliqua que s'il suivoit son dessein, il verroit redoubler ses peines ; mais que s'il vouloit jouir du repos, il se retirât dans le fond du désert, et qu'il n'avoit qu'à se joindre pour cela à quelques Sarrasins qui passoient dans ce moment, et qu'ils lui en montreroient le chemin.

Il obéit, et arriva, après trois jours et trois nuits de marche, à l'endroit où Dieu vouloit qu'il fixât sa demeure pour le reste de ses jours.

Saint Jérôme en fait la description en ces termes (*Hier. vita S. Hilarionis*) : « C'est une montagne pierreuse d'environ mille pas. Elle pousse de son pied des eaux dont le sable boit une partie, le reste qui tombe plus bas forme peu à peu un petit ruisseau, sur le bord duquel on voit grand nombre de palmiers qui contribuent beaucoup à rendre le lieu commode et agréable. »

C'est ce qu'on appelle le mont Colzin, et qu'on a depuis nommé le mont Saint-Antoine. Il y reconnut la demeure que Dieu lui avoit destinée, et s'y établit d'autant plus volontiers qu'il n'y avoit que les Sarrasins avec qui il étoit venu qui en eussent connoissance. Sa cellule étoit si étroite, qu'elle ne contenoit en carré qu'autant d'espace qu'un homme en peut occuper en étendant les pieds. Il y en avoit encore

deux autres de la même grandeur, taillées dans le roc au sommet de la montagne, où l'on ne montoit qu'avec bien de la difficulté par un sentier fait en forme de limaçon.

Le Saint se retiroit dans une de ces deux cellules (*Cap.* 25 *et* 26.), lorsqu'il vouloit fuir la presse; car il ne put demeurer long-temps inconnu. Ses enfans spirituels l'y découvrirent après de longues recherches, et prirent soin de lui fournir du pain; mais voulant leur épargner cette fatigue, il les pria de lui apporter une bêche, une cognée et un peu de blé dont il sema un petit terrain: ce qui lui rendit suffisamment pour son entretien, ayant une joie extrême de n'être plus à charge à personne.

On voit dans la vie de saint Hilarion (*Hier. ibid.*), qu'il y fit aussi quelques autres ouvrages; car, un an après sa mort, ce saint étant venu visiter sa demeure, ses disciples le conduisirent par tous les endroits de la montagne, en lui disant: « Voici où il avoit accoutumé de chanter des psaumes; voici où il prioit; voici où il travailloit; voici où il se reposoit lorsqu'il étoit fatigué: lui-même a planté cette vigne et ces arbrisseaux; lui-même a fait cette aire; lui-même a creusé ce réservoir avec beaucoup de travail pour arroser son jardin. » Ils lui dirent aussi, en lui montrant ce jardin planté de petits arbres et plein de légumes, que trois ans auparavant des ânes sauvages, qui venoient boire, le lui ayant ravagé, il commanda au premier de s'arrêter, et lui donnant doucement

de son bâton dans le flanc, il lui dit : « Pourquoi mangez-vous ce que vous n'avez pas semé ? » et que depuis ce temps-là ces animaux ne lui firent plus de dégât.

Quelque désir qu'il eût de vivre dans la retraite (*Cap.* 27 *et* 28.), il fut encore forcé de se rendre aux instances de ses religieux qui le pressèrent de descendre de sa montagne, pour venir visiter les monastères qu'il avoit établis. Il entreprit donc ce voyage avec quelques-uns de ses disciples, et Dieu fit voir par un miracle qu'il approuvoit sa charité. Comme le trajet de sa montagne à ces monastères étoit long, et qu'on ne trouvoit point d'eau dans le chemin qui fût bonne à boire, il en fallut porter sur un chameau ; mais la provision leur manqua au milieu du chemin, et l'excessive chaleur qu'il faisoit dans ces climats brûlans augmentant l'ardeur de leur soif, ces bons solitaires furent réduits à une si grande extrémité, que laissant aller le chameau, et demeurant couchés par terre, ils n'attendoient plus que la mort.

Le saint vieillard, pénétré de douleur de les voir dans cette triste situation, s'éloigna d'eux à quelque distance, et levant les mains au ciel pour en obtenir du secours, le Seigneur fit sortir du lieu même où il prioit une fontaine dont ils se désaltérèrent. Ils remplirent aussi les peaux de bouc qu'ils avoient vidées, et en chargèrent leur chameau, qu'ils trouvèrent arrêté par le licou entortillé à une pierre.

On ne sauroit bien exprimer quelle fut la joie des solitaires qu'il alla visiter, quand ils eurent le bonheur de le voir, tous le considérant comme leur père, et le chérissant autant qu'ils respectoient sa vertu. Ils recevoient avec une sainte avidité les paroles de vie qu'il leur disoit, et ses discours leur inspiroient une si grande ardeur de croître en vertu, que le saint patriarche en étoit merveilleusement consolé.

Ce fut dans ce voyage qu'il eut aussi la consolation de trouver sa sœur à la tête d'une communauté de vierges, dont elle n'étoit pas moins devenue la supérieure par ses vertus que par son âge et le premier rang qu'elle y occupoit.

Après qu'il eut ainsi satisfait les pieux désirs de ses enfans spirituels, il revint à sa montagne, où plusieurs solitaires continuèrent à le venir voir, ainsi que d'autres personnes affligées de divers maux. Il instruisoit ceux-là par ses avis salutaires; et, toujours attendri sur les misères d'autrui, il obtenoit en faveur de ceux-ci des miracles du ciel par ses prières

Il guérit un nommé Fronton (*Cap.* 29 *et* 30.), de la famille de l'empereur, d'une maladie si extraordinaire, qu'il se coupoit la langue avec les dents. Il rendit aussi la santé à une fille paralytique et affectée d'une humeur si maligne et si corrompue, que se déchargeant par les yeux, le nez et les oreilles, il s'y engendroit des vers.

Mais ce qui mérite encore plus notre admi-

ration, ce grand Saint étoit si humble que, quand Dieu, pour des raisons qui nous sont impénétrables, n'exauçoit pas ses prières, il se soumettoit sans peine à sa divine volonté; et exhortoit les autres à s'y soumettre; ou bien il les envoyoit à d'autres solitaires, pour obtenir de Dieu par leur moyen ce qu'il n'avoit pu lui-même obtenir, se regardant comme bien inférieur à leur mérite, et s'étonnant qu'on vînt le trouver, tandis qu'on pouvoit s'adresser à eux.

Sa solitude n'étoit pas seulement un lieu de prodiges, elle étoit une montagne de visions par les fréquentes révélations dont Dieu l'y favorisoit. Il apprit par cette voie que de deux solitaires qui le venoient voir l'un étoit mort de soif dans la route, et l'autre alloit périr de même, s'il ne se fût hâté d'envoyer ses disciples pour le secourir. Il vit aussi l'âme de saint Ammon de Nitrie monter au ciel, et connut par là le moment de sa mort; ce qui fut vérifié un mois après par deux solitaires venus de Nitrie où ce Saint demeuroit.

D'autres fois Dieu l'instruisoit lui-même sur les vertus par des visions particulières (*C.* 37.), dont il se servit également pour l'édification de ses frères. S'étant mis en prière à l'heure de none avant le repas, il fut ravi en esprit, et il lui sembla que les anges l'enlevoient au ciel, et que les démons s'opposoient à son passage. Les esprits bienheureux prenoient sa défense, et demandoient aux démons s'ils avoient quelques

droits sur lui. Ceux-ci alléguoient les péchés qu'il avoit commis depuis sa naissance; mais les anges leur répondirent que Dieu les lui avoit pardonnés, et que s'ils avoient quelque chose à lui reprocher depuis qu'il avoit embrassé la vie monastique, ils pouvoient le dire; mais n'ayant rien à répliquer, la voie du ciel lui demeura libre. Antoine, revenu de son extase, ne pensa pas à prendre son petit repas ordinaire; il passa le reste du jour et de la nuit à prier et à gémir, considérant quels sont les ennemis qui s'opposent à notre salut.

Pour le confirmer dans l'humilité, si nécessaire à un homme élevé comme il l'étoit par des dons si merveilleux, Dieu lui manifestoit quelquefois l'éminente vertu de quelques saints personnages, qu'il avoit conservés jusqu'alors inconnus au reste des hommes. C'est ainsi qu'il lui révéla le mérite de saint Paul, premier ermite, et celui d'un corroyeur d'Alexandrie, dont la principale pratique étoit de se dire tous les matins à soi-même, dans les sentimens d'une sincère humilité : tous les habitans de cette ville font leur devoir, et travaillent à gagner le ciel, et moi seul je mérite l'enfer à cause de mes péchés.

On peut voir dans le recueil des Vies des Pères des déserts d'autres exemples de cette nature. Mais nous ne saurions passer sous silence la célèbre vision qu'il eut des maux que les Ariens devoient commettre après sa mort dans Alexandrie; vision rapportée par saint

Athanase et saint Jean Chrysostôme, et avouée de toute l'antiquité; voici comment saint Athanase la rapporte. « Antoine étant un jour assis, entra en extase, et demeura long-temps en cet état, jetant de grands soupirs. Une heure après, soupirant encore, il se tourna vers ceux qui étoient présens, et se leva tout tremblant pour prier de nouveau. Il demeura encore fort long-temps à genoux, et se releva enfin en versant un torrent de larmes. Ses disciples, saisis de frayeur, le pressèrent si fort de leur dire ce que Dieu lui avoit fait connoître, que, ne pouvant leur résister, il leur dit : O mes enfans, la mort me seroit bien plus douce, que de voir arriver ce que Dieu vient de me révéler. Il s'arrêta à ces mots; et ses disciples le pressant davantage, il poursuivit ainsi en versant quantité de larmes : La colère de Dieu doit tomber sur son Eglise. Elle sera livrée à des gens comparables aux bêtes par leur inhumanité. J'ai vu la table du Seigneur environnée d'animaux qui la renversoient et la cassoient, et j'ai ouï une voix qui m'a dit : Mon autel sera profané. »

Cette prédiction se vérifia deux ans après par les ravages que les Ariens firent dans les églises, et principalement dans Alexandrie, lorsqu'ils mirent par violence sur la chaire de cette ville le détestable Grégoire de Cappadoce, à la place de saint Athanase, qu'ils en avoient chassé; car Philagre, préfet d'Egypte, qui avoit été donné par l'empereur à Grégoire pour lui prêter main-forte, ayant gagné dans Alexandrie

les païens, les juifs et les gens déréglés, il les envoya par troupes avec des épées et des bâtons contre les catholiques assemblés dans les églises. Ils se jetèrent d'abord dans celle qui portoit le nom de Quirin; dépouillèrent les vierges sacrées, les traitèrent indignement, foulèrent aux pieds les moines, dont plusieurs moururent, en assommèrent d'autres à coups de bâtons, et en vendirent d'autres comme des esclaves. Les vases sacrés furent jetés à terre par les païens, qui sacrifièrent sur la sainte table des oiseaux et des pommes de pin en l'honneur de leurs idoles, et prononcèrent d'horribles blasphèmes contre Jésus-Christ. Ils brûlèrent aussi les livres saints; quelques-uns entrèrent avec des juifs dans le baptistère, et s'étant mis tout nus, y firent et dirent des infamies qu'il n'est pas permis de raconter. L'église fut abandonnée en proie à leur violence et à leur avarice. Ils enlevèrent tout ce qu'ils purent trouver, jusqu'aux dépôts des particuliers qu'on y gardoit. Ils burent le vin consacré à Dieu ou le répandirent; ils pillèrent l'huile, ils emportèrent les portes et les balustres; ils jetèrent les lampes à terre, et allumèrent les cierges des églises en l'honneur des idoles : on ne vit jamais tant de fureur, d'infamie, d'impiété et d'acharnement contre Jésus-Christ et ses serviteurs.

Mais après que saint Antoine eut prédit ces malheurs à ses disciples, il ne voulut pas les priver de la consolation d'en savoir la fin, et il

ajouta : « Ne perdez pas néanmoins courage, mes enfans ; si le Seigneur est à présent en colère, il aura encore pitié de nous. L'Eglise recouvrera sa première splendeur, et ceux qui seront demeurés fermes dans la foi seront rétablis avec honneur. On verra l'impiété se cacher dans les antres ténébreux d'où elle est sortie, et la religion s'étendra plus que jamais. Quant à vous, prenez garde de ne vous laisser jamais infecter du venin des Ariens ; leur doctrine, bien loin de venir des Apôtres, n'a d'autre auteur que le démon. »

Quelques Ariens ayant fait courir le bruit qu'il pensoit comme eux, le Saint, dont l'humilité eût souffert en silence toute autre calomnie, s'étonna de leur impudence, et animé d'une sainte colère contre cette fausseté, où la gloire de Jésus-Christ étoit plus intéressée que la sienne, il vint, à la sollicitation des évêques orthodoxes, dans Alexandrie, et y combattit publiquement les Ariens, exhortant les fidèles à n'avoir aucun commerce avec eux, et disant qu'ils ne différoient point des païens, et que toutes les créatures s'élevoient contre eux, parce qu'ils abaissoient à leur rang celui qui les avoit créées.

Sa présence dans cette grande ville fit un effet merveilleux sur le cœur des peuples. Ils étoient comblés de joie de l'entendre prononcer anathème contre l'hérésie. Tous s'empressoient de le voir. Les prêtres même des païens alloient à l'église, demandant à parler à l'hom-

me de Dieu : car c'est ainsi qu'on l'appeloit. Il y fit plusieurs prodiges ; et saint Athanase avoue que dans le peu de temps qu'il y demeura, il se convertit plus d'infidèles à la foi qu'il ne s'en étoit converti auparavant dans toute une année.

Il y vit aussi Didime, ce célèbre aveugle qui, quoiqu'il eût perdu la vue depuis l'âge de quatre ans, s'étoit rendu très-habile en toute sorte de sciences (1), et étoit alors très-estimé des prélats catholiques, à cause de la pureté de sa foi. Antoine lui demanda dans un entretien familier, s'il n'avoit pas du regret de la perte de sa vue. Didime avoit quelque honte de l'avouer; mais le Saint le pressant de lui répondre, il confessa qu'il en avoit de la peine; sur quoi il lui répliqua : « Je m'étonne qu'un homme aussi judicieux que vous regrette des yeux qui nous sont communs avec les mouches, les fourmis et les pucerons, et qu'il ne se réjouisse pas plutôt de posséder la lumière des apôtres et des saints. Il vaut bien mieux, ajouta-t-il, être éclairé dans l'esprit que dans le corps ; et avoir ces yeux spirituels qui ne sont pas obscurcis par les pailles du péché, que d'avoir ces yeux de chair dont un seul mauvais regard peut précipiter un homme dans les enfers. »

Antoine ayant rendu dans Alexandrie un témoignage si éclatant à la divinité de Jésus-Christ, reprit le chemin de sa montagne, où il

---

(1) Il donna dans la suite dans les erreurs d'Origène.

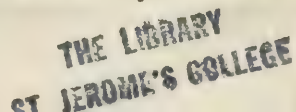
fut de nouveau recherché par une infinité de gens. Ses prodiges et ses vertus y attiroient tant de monde que, pour en faciliter le voyage dans ce désert où l'eau manquoit, un diacre d'Aphrodite, nommé Baisan, prit l'expédient de louer des chameaux fort vites, pour y mener en moins de temps ceux qui vouloient aller voir le saint solitaire.

L'orgueil de la philosophie païenne céda en ce point à la curiosité (*Cap.* 44.), et fut confondu par la sagesse d'Antoine. Car bien qu'il n'eût pas appris les lettres humaines, sa prudence et la vivacité de son esprit y suppléoient avec supériorité, et surtout ces lumières surnaturelles qu'il puisoit par la contemplation dans l'éternelle vérité.

Deux philosophes grecs en firent l'expérience. Ils étoient venus sur sa montagne dans le dessein de le surprendre; mais il les reconnut de loin, vint au-devant d'eux, et leur dit : « Pourquoi, ô philosophes, avez-vous pris tant de peines pour voir un insensé ? » Ils lui répondirent qu'ils ne le croyoient pas tel, et qu'ils étoient plutôt persuadés de sa sagesse. Mais Antoine qui prévoyoit leur réponse, en prit avantage et les mena bientôt à son but par celle qu'il leur fit : « Si vous croyez que je suis sage, leur répliqua-t-il, vous devez imiter ma sagesse; car il faut imiter ce qu'on estime. Comme donc si j'étois allé vous chercher, vous vous croiriez en droit d'exiger que je suivisse votre exemple, c'est à vous à suivre le mien en vous

faisant chrétiens, puisque vous venez à moi comme à un homme sage. » L'histoire ne dit pas s'ils suivirent un si salutaire avis; mais elle remarque qu'ils admirèrent la subtilité de son génie.

Il ferma de même la bouche à quelques sophistes qui osèrent tourner en dérision devant lui le culte que nous rendons à la sainte croix (*Cap.* 46.) : « Lequel des deux, leur dit-il, entre autres choses, est plus conforme à la raison et à l'honnêteté, ou d'adorer une croix, ou d'attribuer à vos dieux, comme vous faites, des adultères et des parricides? La croix que nous adorons nous marque un généreux mépris de la vie dans celui qui l'a soufferte; mais ce que vous attribuez à vos dieux, est un malheureux débordement de toutes sortes de vices. Répondez-moi encore, que trouvez-vous plus raisonnable, ou de dire que le Verbe de Dieu, sans rien perdre de ce qu'il étoit, a voulu prendre notre nature pour nous rendre participans d'une vie toute céleste, ou d'attribuer la divinité à des serpens et d'autres animaux, comme vous faites? Il poursuivit son discours sur le même ton, et après leur avoir reproché l'extravagance de leurs dogmes, il ajouta : mais vous qui nous reprochez que Jésus-Christ a été crucifié, pourquoi n'admirez-vous pas sa résurrection? Pourquoi séparez-vous l'éclat de ses prodiges, de l'humiliation de la croix? Les livres qui parlent de celle-ci, parlent aussi du



reste, et si on doit les croire sur ce point, on doit les croire sur les autres. »

Ces raisonnemens, poussés avec force, réduisoient les sophistes à ne savoir que répliquer ; et le Saint, souriant doucement de leur embarras, et animé par le zèle qu'il avoit pour l'honneur de Jésus-Christ, vint enfin à leur sophisme et continua de cette sorte : « Puisque vous vous appuyez tant sur la dialectique, répondez-moi encore sur ce que je vais vous dire : à quoi doit-on plutôt croire, quand il s'agit de connoître Dieu, ou à l'opération de la foi, ou aux preuves de la raison ? Ils répondirent que c'étoit à l'opération de la foi. Vous avez bien dit, répliqua-t-il, et pour vous montrer combien notre foi est puissante, voilà des gens possédés du démon (car il y en avoit là quelques-uns), guérissez-les si vous le pouvez par vos syllogismes : ou si vous ne le pouvez pas, et que je le puisse par l'opération de la foi au nom de Jésus-Christ, avouez l'impuissance de vos raisonnemens, et rendez gloire à la croix que vous avez osé mépriser. » En même temps ayant fait par trois fois le signe de la croix sur ces possédés et invoqué Jésus-Christ, ils furent délivrés sur-le-champ.

Ce miracle acheva de jeter ces philosophes dans un étonnement qui tenoit plus de la frayeur que de la surprise. Alors le Saint toujours humble, et rapportant à Jésus-Christ les dons merveilleux qu'il tenoit de sa bonté, leur dit : « Ne pensez pas que ce soit par ma propre vertu que

j'ai délivré ces possédés; c'est par celle de Jésus-Christ. Croyez aussi en lui et vous verrez que ce n'est pas la philosophie, mais la foi sincère qui mérite de faire des miracles. » Ces dernières paroles donnèrent un nouveau sujet aux philosophes de l'admirer; ils se retirèrent pénétrés d'estime et de vénération pour lui, et avouèrent que leur voyage leur avoit été d'une très-grande utilité.

Ce n'étoit pas seulement le peuple qui respectoit la vertu d'Antoine; son nom fut célèbre à la cour des princes. L'empereur Constantin-le-Grand et ses deux fils lui écrivirent comme à leur père, et témoignèrent de l'empressement de recevoir ses réponses. Il vouloit s'en défendre; mais les solitaires lui ayant représenté que les empereurs étoient chrétiens, et qu'ils se tiendroient peut-être offensés de son silence, il leur écrivit qu'il se réjouissoit de ce qu'ils adoroient Jésus-Christ, il les exhorta de ne pas tant faire d'état de leur dignité qu'ils oubliassent qu'ils étoient hommes. Il leur recommanda d'user de clémence et d'humanité; de rendre la justice à tout le monde; d'assister les pauvres, et de se souvenir que Jésus-Christ est le seul roi véritable et éternel.

Il fit au sujet des lettres de l'empereur une petite exhortation à ses disciples, qui montre combien il étoit peu touché des honneurs de ce monde. « Les rois de la terre nous ont écrit, leur disoit-il; mais qu'est-ce que cela doit paroître à un chrétien? Car bien que leur dignité

les élève au-dessus des autres, la naissance et la mort les rend égaux à tous. Ce qui doit nous étonner davantage et nous inspirer pour Dieu une tendre affection, c'est que ce divin maître a écrit une loi pour les hommes, et qu'il leur a aussi parlé par son propre Fils. »

Le reste de sa conduite répondoit en toute rencontre à ce parfait détachement des honneurs du siècle. Dieu prenoit plaisir à le rendre célèbre par des prodiges sans nombre. Tout le monde, les grands, les petits, les savans, les simples le recherchoient, l'admiroient et le respectoient souverainement. Les plus saints personnages de son temps, saint Athanase, saint Pacôme, saint Ammon de Nitrie, saint Hilarion et tant d'autres, étoient ou ses élèves, ou unis à lui par la plus tendre charité; et parmi tant de marques de distinction, il ne s'éleva jamais dans son cœur par aucun sentiment de vaine complaisance; il ne montra jamais d'empressement pour le commerce des hommes; il fut toujours plus doux, plus affable, plus bienfaisant et surtout plus humble.

Il respectoit singulièrement tous les ecclésiastiques (*cap.* 39.), jusqu'aux moindres clercs. Il baissoit humblement la tête devant les évêques et les prêtres pour demander leur bénédiction. Si quelqu'un d'eux le venoit voir pour quelque chose dont il eût besoin, après avoir fait ce qu'il désiroit de lui, il le prioit de l'instruire des choses spirituelles; ne dédaignant

pas d'apprendre, et avouant que ces instructions lui étoient très-utiles.

Sa patience étoit inaltérable (*cap.* 40.); la paix de son âme paroissoit sur son visage par une douce sérénité et une grâce merveilleuse, qui faisoit que ceux qui ne l'avoient jamais vu le reconnoissoient au premier abord, et l'eussent aisément distingué des autres frères lorsqu'il étoit à leur compagnie. Il y avoit trois solitaires qui le venoient voir toutes les années. Deux d'entre eux lui demandoient des avis pour le salut de leur âme, et le troisième ne disoit jamais mot. Le Saint le remarqua, et lui en demanda la cause; c'est, mon Père, lui répondit ce religieux, que c'est assez pour moi de vous voir.

Son zèle n'avoit rien d'amer, et il inclinoit toujours pour l'indulgence, lorsqu'il pouvoit espérer quelque amendement. Un frère ayant commis une faute dans un monastère, et ayant été repris trop aigrement, il vint trouver saint Antoine. Les autres le suivirent, et lui reprochèrent sa faute devant le Saint avec beaucoup de chaleur. L'accusé soutenoit qu'il ne l'avoit point commise : c'étoit moins une action de charité de part et d'autre qu'une vive contestation. Saint Paphnuce, surnommé Céphale, se trouvoit présent, et voyant l'indiscrétion du zèle des accusateurs, leur dit cette parabole : « J'ai vu sur le bord du fleuve un homme qui étoit dans la boue jusqu'aux genoux, et des gens qui vouloient lui donner la main pour

l'en retirer, l'y ont enfoncé jusqu'au cou. »
Alors saint Antoine, applaudissant à Paphnuce, dit : « Voilà un homme qui juge des choses selon la vérité, et qui est capable de sauver les âmes. » Ces paroles firent rentrer ces faux zélés dans eux-mêmes ; ils reconnurent leur imprudence, et ramenèrent avec douceur dans leur monastère celui qu'ils en avoient fait sortir par leur indiscrétion.

Un autre solitaire du monastère de l'abbé Elie, en ayant été chassé pour une faute qu'il avoit commise, recourut au Saint, qui le garda quelque temps auprès de lui, et le renvoya ensuite à son monastère. Mais bien loin de le recevoir, les religieux le chassèrent de nouveau, et il fut obligé de revenir à saint Antoine : alors le Saint écrivit à ces religieux en ces termes : « Un vaisseau, après avoir fait naufrage et perdu sa cargaison, est enfin arrivé à bord, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, et bien que vous le voyiez dans ce déplorable état, vous voulez le faire périr. » Ils comprirent par là l'intention du Saint, et reçurent le solitaire.

Mais s'il étoit doux dans son zèle, il savoit aussi user de la sévérité quand il le falloit pour les intérêts de Dieu. Un duc arien, nommé Balac, servit d'exemple à plusieurs par la triste expérience qu'il en fit. Il persécutoit les Catholiques avec une fureur qui n'est guère propre qu'à l'hérésie ; jusque-là qu'il faisoit fouetter publiquement les vierges et les solitaires. Antoine lui écrivit : « Je vois la colère de Dieu sur

vous; cessez de persécuter les fidèles, sans quoi elle va vous accabler par une mort funeste et prochaine. »

Balac ayant reçu cette lettre, bien loin de s'adoucir, la déchira, en jeta les morceaux par terre et cracha dessus. Il maltraita ceux qui la lui avoient apportée, et fit d'eux comme il avoit fait des autres. Mais Dieu ne tarda pas de réprimer son insolence; cinq jours après Balac allant sur des chevaux de sa propre écurie avec Nestor, gouverneur d'Egypte, ces animaux se jouèrent ensemble, ainsi qu'il arrive quelquefois, et celui que Nestor montoit, quoique plus doux, se jeta sur Balac, le renversa par terre, et hennissant contre lui, le mordit plusieurs fois à la cuisse, qu'il lui mit en pièces, de sorte qu'on fut obligé de le porter à la ville, où il mourut dans deux jours, chacun reconnoissant alors les effets de la menace du Saint.

Son amour pour la retraite ne lui permettoit de descendre de sa montagne qu'autant que la charité l'y obligeoit. Il se rendoit pour cela au monastère de Pispir, un de ceux qu'il avait fondés; et pour ne pas s'y arrêter inutilement, il étoit convenu avec un de ses disciples, nommé Macaire, qui résidoit dans ce monastère, qu'il le préviendroit à son arrivée sur la qualité de ceux qui attendoient à lui parler, en les désignant par les noms d'Egyptiens, ou de Jérosolimitains. Si Macaire lui disoit que ceux qui vouloient lui parler étoient des Egyptiens, cela vouloit dire qu'ils n'avoient

pas des choses importantes à lui communiquer, et le Saint ordonnoit qu'on leur donnât à manger, prioit pour eux, leur faisoit une petite exhortation, et les renvoyoit; mais si c'étoient des personnes de grande piété, ou qui eussent à traiter avec lui d'affaires de grande conséquence, Macaire les annonçoit sous le nom de Jérosolimitains; alors le Saint s'asseyoit avec eux, et leur parloit toute la nuit de ce qui concerne le salut.

Un officier, ravi de l'entendre, voulut le retenir lorsqu'il se retiroit, et le pressa extrêmement de s'arrêter; mais il s'en excusa en usant de cette comparaison : « Comme les poissons meurent lorsqu'ils sont trop long-temps hors de l'eau, de même les solitaires, s'arrêtant inutilement avec les séculiers, sentent bientôt leur dévotion s'affoiblir par leurs entretiens. Ainsi il convient que nous nous hâtions avec autant d'empressement de retourner à notre solitude, qu'il convient aux poissons de se plonger dans l'eau. » Cette réponse édifia si fort cet officier, qu'il avoua en l'admirant qu'il falloit nécessairement qu'Antoine fût un grand serviteur de Dieu, et qu'une sagesse si éminente ne pouvoit se rencontrer dans un homme qui n'avoit pas cultivé les sciences, si l'esprit de Dieu n'en étoit le principe.

Il paroissoit assez par les adresses dont on usoit pour l'obliger à descendre de sa montagne, qu'on ne l'arrachoit qu'avec une espèce de violence. C'est ce que firent des magistrats et des

juges qui désiroient de le voir : car ne pouvant aller jusqu'à sa cellule, à cause de la difficulté des sentiers qui y conduisoient, et du grand nombre de gens qu'ils avoient à leur suite, ils lui envoyèrent des criminels liés et conduits par des soldats, afin que touché de compassion, il se portât plus facilement à descendre jusqu'à Pispir pour demander leur grâce, et que par là ils eussent occasion de l'entretenir familièrement, ce qui n'arrivoit jamais sans fruit.

Une vie assortie de tant de vertus, pleine de bonnes œuvres et si riche en mérite, le conduisit enfin à une mort précieuse aux yeux de Dieu. Elle est trop édifiante pour négliger d'en rapporter les moindres circonstances : nous les détaillerons d'après saint Athanase, le fidèle historien de sa vie, et le sûr garant de ce que nous en avons dit.

Il y avoit peu de temps qu'Antoine étoit de retour d'un voyage qu'il avoit fait à Alexandrie, et sachant par la connoissance que Dieu lui en avoit donnée, que sa fin étoit proche, il voulut visiter encore une fois les solitaires de la montagne extérieure pour leur dire le dernier adieu. Les ayant donc asemblés autour de lui, il leur parla ainsi : « Ecoutez, mes très-chers enfans, les dernières instructions de votre père; car il n'y a pas apparence que je vous revoie jamais en cette vie. Il faut mourir, c'est à quoi je dois m'attendre bientôt, étant dans ma cent cinquième année. »

Les solitaires l'interrompirent à ces mots, et le cœur serré de douleur, ils se jetèrent à son cou en poussant de grands soupirs et répandant beaucoup de larmes; mais lui, plein de joie, et témoignant une sainte gaieté, comme s'il alloit quitter une terre étrangère pour se rendre à sa patrie, il continua à les instruire, et leur recommanda de nouveau de ne se point relâcher, de se conduire chaque jour comme si c'étoit le dernier de leur vie, de conserver leurs âmes pures des mauvaises pensées, de s'efforcer d'imiter les saints, de n'avoir point de communication avec les schismatiques, non plus qu'avec les ariens dont l'impiété étoit manifeste, sans s'étonner que les puissances du siècle leur fussent favorables, puisque ce n'étoit là qu'une autorité imaginaire qu'ils sembloient avoir, et qui s'évanouiroit bientôt; enfin qu'ils demeurassent fermes dans la foi de Jésus-Christ et la tradition des saints Pères, qu'ils avoient apprise par la lecture des livres saints, et dont il les avoit si souvent instruits dans ses différens entretiens.

Ayant ainsi parlé, les frères le conjurèrent avec beaucoup d'instances de finir sa vie avec eux; mais il le refusa pour plusieurs raisons, dont une des principales fut d'éviter les honneurs superstitieux que les Egyptiens rendoient aux corps de ceux dont ils avoient la mémoire en grande vénération (1).

---

(1) Ceci n'a rien de commun avec l'honneur que nous

Il se rendit donc après cette visite à sa retraite ordinaire, où peu de temps après étant tombé malade, il appela deux solitaires qui le servoient depuis quinze ans à cause de sa vieillesse, et leur dit : « Enfin, mes chers enfans, voici l'heure où, selon le langage de l'Ecriture, je vais entrer dans la voie de mes pères. Je vois que le Seigneur m'appelle. Mon cœur brûle du désir de s'unir à lui dans le ciel. Mais vous, ô les entrailles de mon âme, je vous conjure de ne point perdre malheureusement, en vous relâchant, le fruit du travail auquel vous vous appliquez depuis si long-temps. Faites état chaque jour que vous commencez seulement d'entrer en religion, et d'en pratiquer les exercices, afin que la bonne volonté prenne en vous toujours plus de force. Vous savez quelles sont les embûches que les démons nous tendent. Vous avez été témoins de leur fureur, et en même temps de leur faiblesse. Attachez-vous inviolablement à aimer Jésus-Christ. Confiez-vous entièrement en lui, et vous triompherez de leur malice. N'oubliez jamais les différentes instructions que je vous ai données ; mais surtout pensez que tous les jours vous pouvez mourir. »

Il leur recommanda ensuite, comme il avoit

rendons aux reliques des saints dans l'Eglise catholique : sur quoi on peut consulter le cardinal Bellarmin, et tous ceux qui ont traité des matières de controverse contre les hérétiques des derniers siècles.

fait aux autres solitaires, de fuir les schismatiques et les hérétiques, et ajouta : « Mais si vous avez quelque amitié pour moi, si vous me regardez comme votre père, si vous voulez répondre à la tendre affection que j'ai toujours eue pour vous par quelque marque de la vôtre, je vous en conjure, ne souffrez pas qu'on porte mon corps en Egypte, de peur que, par un culte superstitieux, on ne le garde dans quelque maison ; c'est pour cela que je suis retourné sur cette montagne. Cachez donc mon corps en terre, et faites que personne autre que vous ne sache où vous l'aurez mis : j'espère que mon Sauveur me rendra ce corps incorruptible au jour de la résurrection.

» Quant à mes habits, poursuivit-il, en voici la destination : donnez à l'évêque Athanase l'une de mes tuniques, et le manteau qu'il m'avoit apporté tout neuf, et que je lui rends tout usé.» (C'étoit un second manteau qu'il avoit reçu de ce saint prélat, outre le premier dans lequel il avoit enseveli saint Paul ermite.) « Donnez l'autre tunique à l'évêque Sérapion, et gardez pour vous mon cilice. Adieu, mes chers enfans, votre Antoine s'en va, et n'est plus avec vous.»

Il termina son discours par le baiser de paix, qu'il leur donna avec une tendresse paternelle ; et étendant doucement les pieds, il envisagea la mort avec allégresse, témoignant une joie merveilleuse, comme s'il eût vu venir ses amis au-devant de lui ; ce qui fait présumer que les esprits bienheureux lui apparurent dans ce mo-

ment pour le conduire en leur compagnie dans la céleste patrie. C'est ainsi qu'il rendit son esprit à Dieu le 17 de janvier, auquel les Egyptiens, les Grecs et les Latins célèbrent sa fête, l'an de Jésus-Christ 356, et de son âge le cent cinquième.

Ses disciples, fidèles exécuteurs de ses dernières volontés, enlevèrent son corps secrètement, et cachèrent soigneusement le lieu de sa sépulture. Les saints prélats qui héritèrent de ses tuniques et de son manteau, les conservèrent comme des trésors précieux. Il leur sembloit en voyant ces dépouilles du grand Antoine, qu'ils le voyoient lui-même; et en les portant ils sentoient une joie intérieure, comme s'ils avoient été revêtus de son esprit.

Saint Jérôme dit que Dieu révéla son décès à saint Hilarion; que le ciel ne donna point de pluie pendant trois ans dans ces quartiers; ce qui faisoit dire aux habitans, que les élémens même pleuroient sa mort. Saint Augustin écrit dans ses *Confessions*, qu'hésitant encore à se convertir, son ami Potinien le vint voir, et lui raconta que deux officiers qui étoient à Trèves à la suite de l'empereur, ayant lu dans la cellule d'un solitaire quelques pages de la vie de saint Antoine, en furent si touchés, qu'ils résolurent sur-le-champ de renoncer au monde, et d'embrasser la vie religieuse dans ce monastère. Il ajoute que ce récit ne contribua pas peu à le faire rentrer en lui-même, et à le conduire à une parfaite conversion. Car, se tournant vers

son ami Alipius, il s'écria (*Conf. l.* 8. *c.* 8.) : « Que faisons-nous ? que pensez-vous de ce que nous venons d'entendre ? Voilà que les ignorans ravissent le ciel ! et nous, avec toute notre science, sommes si stupides que de demeurer comme ensevelis dans la chair et le sang ! Aurions-nous honte de les suivre, parce qu'ils nous précèdent dans la voie de Dieu, et ne devons-nous pas plutôt rougir de honte de ne les suivre pas ? »

SAINT PAPHNUCE,

Disciple de saint Antoine, confesseur et évêque en Thébaïde.

Saint Paphnuce est moins connu dans l'histoire ecclésiastique comme solitaire que comme évêque, bien que les vertus dont il brilla dans l'épiscopat, il les eût puisées dans la solitude sous la conduite de saint Antoine. Il étoit Egyptien de naissance, sans qu'on sache de quelle ville. Le désir de se consacrer à Dieu sans réserve l'attira au monastère de Pispir (*Vit. S. Ant. c.* 30), où il se forma en peu de temps dans les vertus religieuses. Il en fut tiré pour être évêque, non pas dans la ville de Thmuïs dans la basse Egypte, comme quelques-uns l'ont cru, mais d'une autre dans la basse Thébaïde, dont on ignore le nom. Il y parut comme une lampe tirée de dessous le boisseau, pour éclairer

sur le chandelier. Ses exemples soutinrent les instructions qu'il donnoit à son peuple, et on pouvoit étudier dans ses actions la manière de pratiquer la perfection du christianisme.

La persécution de Galère Maximien et de Maximin Daïa (*Socrat. hist. l.* 1. *c.* 11; *Soz. l.* 1. *c.* 10; *Theod. l.* 1. *c.* 7.) ayant pénétré jusque dans son pays, il fut du nombre de ces saints confesseurs que l'on condamna aux mines, après qu'on leur eut crevé et arraché l'œil droit, et coupé le jarret gauche. Plusieurs d'entre eux y périrent, accablés de travaux et de misères, et se frayèrent ainsi par la tribulation la voie à la félicité éternelle. Mais Dieu réserva Paphnuce à de nouveaux combats, et le conserva à son Eglise pour la défense de la foi contre les hérétiques, comme il l'avoit si généreusement soutenue contre les efforts des païens.

Le concile général de Nicée, et ensuite le conciliabule de Tyr (*Socrat. l.* 1. *c.* 11; *Sozom. l.* 1. *c.* 10. 23; *Theod. l.* 1. *c.* 7.), assemblé par les artifices des Ariens contre saint Athanase, furent les grands théâtres où il se signala dans la défense de la divinité de Jésus-Christ. Il assista au premier avec plusieurs saints évêques, qui portaient sur eux, comme lui, les marques de leur constance dans les persécutions de Dioclétien, Maximien, Maximin et Licinius: marques insignes et aussi glorieuses aux yeux de la vérité et de l'Eglise qu'elle guide, qu'elles avoient paru honteuses et humiliantes aux yeux des païens. Elles étoient encore rehaussées

dans Paphnuce par le don des miracles que Dieu lui avoit communiqué ; car il chassoit les démons par sa parole, et sa prière obtenoit facilement du ciel la guérison des malades et des estropiés.

L'empereur Constantin-le-Grand, qui étoit présent au concile de Nicée, le considéroit comme un des plus grands prélats qui composoient cette célèbre assemblée, et le traitoit avec une distinction particulière, jusqu'à l'appeler souvent dans son palais, où il lui baisoit, avec une affection respectueuse, la place de l'œil droit qu'il avoit perdu pour la confession du nom de Jésus-Christ.

Après la tenue du concile (*Sozom. l. 2.c.25.*), où il eut part à tout ce qui se régla, tant par rapport à foi (*Athan. apol.* 2.) que pour la discipline, il demeura constamment uni aux prélats catholiques. Son étroite liaison avec saint Athanase, qui avoit succédé à saint Alexandre dans la chaire d'Alexandrie, et dont la cause étoit celle de la foi, l'engagea à le suivre au concile de Tyr, où l'empereur, prévenu par les Ariens, l'obligea de comparoître pour se disculper des fausses accusations intentées contre lui.

Saint Athanase y vint accompagné de quarante-neuf évêques catholiques d'Egypte et de Thébaïde (*Ruf. hist. l. 2. c. 4.*), dont Paphnuce étoit un des plus considérables. Etant entrés dans la salle, ils trouvèrent l'assemblée composée presque toute d'Ariens, qui se regar-

doient plutôt comme les juges que comme les collègues de saint Athanase. Paphnuce aperçut parmi eux saint Maxime de Jérusalem qu'on avoit trompé, prélat catholique, et qui avoit confessé glorieusement la foi durant la persécution, et avoit été mutilé comme lui. Dès qu'il le vit, il perça la foule, alla droit à lui, et le tirant à l'écart, il lui dit : « Ayant l'honneur de porter les mêmes marques que vous, de ce que nous avons enduré pour Jésus-Christ, et ayant perdu avec vous un de ces yeux corporels, pour jouir plus abondamment de la lumière divine, je ne saurois souffrir de vous voir assis dans une assemblée de fourbes et de méchans, et de tenir rang avec les ouvriers d'iniquité. » Ensuite il lui découvrit toute la conspiration des Ariens contre saint Athanase, empêcha qu'il ne souscrivît à sa condamnation, et l'unit pour toujours à sa communion.

L'histoire ne nous dit rien de plus de saint Paphnuce ; mais le peu qu'elle nous en a conservé fait honneur à l'éducation qu'il avoit reçue dans le monastère de saint Antoine, et montre qu'il fut dans son temps un des plus grands évêques de l'Eglise, qui en fait mémoire dans le martyrologe au 11 de septembre. On ne sait point dans quelle année il mourut.

Il y a eu plusieurs solitaires qui ont porté le même nom, les uns contemporains, les autres plus récens que lui ; car ce nom étoit fort commun en Egypte. Nous en parlerons au chapitre de Paphnuce, surnommé Bubale.

SAINT SISOÈS, OU SISOIS,

Solitaire au mont Saint-Antoine.

Sisoès fut une des plus éclatantes lumières de la solitude (*Vit. pp. l.* 6. *lib.* 3. *n.* 6.), et mérita d'être appelé, un peu avant sa mort, par Notre Seigneur, le vase d'élection du désert. Il renonça au siècle étant encore fort jeune (*Cotell. t.* 1. *p.* 672.), et demeura d'abord à Sceté sous la conduite de l'abbé Hor. Après qu'il s'y fut exercé pendant quelques années dans le renoncement à soi-même et les travaux de la pénitence, le désert de Sceté lui paroissant trop fréquenté, il passa le Nil et se retira sur la montagne où saint Antoine étoit mort depuis peu de temps.

La mémoire toute récente des vertus de ce saint patriarche ne contribua pas peu à ranimer sa ferveur, comme s'il l'eût vu présent, et qu'il eût ouï de sa bouche les admirables leçons qu'il avoit données de son vivant à ses disciples. Ainsi il entreprit, plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, une vie parfaite. Sa pénitence étoit très-austère, son silence rigoureux, et il donna des exemples si éclatans des vertus monastiques, qu'il s'attira la confiance de tous les solitaires qui le connurent.

Cela paroît par les fréquens avis qu'on ve-

noit lui demander ; car, quelque soin qu'il prît de se cacher, il ne pouvoit se dérober à leurs visites, et il étoit contraint de faire céder à la charité envers ses frères le plaisir qu'il trouvoit à garder la retraite. La vertu qu'il leur recommandoit le plus étoit l'humilité. On voit par ses réponses, qui sont dans le recueil des sentences des Pères des Déserts, qu'il insistoit presque toujours sur ce point, et il pouvoit d'autant mieux en donner des leçons qu'il étoit lui-même un modèle de l'humilité la plus profonde.

Un solitaire lui dit un jour (*Vit. pp. l.* 5. *lib.* 15. *n.* 47.) : « Mon Père, je me considère comme étant toujours devant Dieu. A quoi il répondit : Ce n'est pas beaucoup, mon fils ; mais ce seroit bien davantage, si vous vous considériez comme étant au-dessous de toutes les créatures : car cela sert efficacement pour acquérir l'humilité. » Il dit à un autre en pareille occasion (*L.* 5. *lib.* 1. *n.* 17.) : « Rendez-vous bien petit, renoncez aux satisfactions des sens, dégagez-vous des vaines sollicitudes du siècle, et vous trouverez la paix du cœur. » Un autre frère lui ayant dit qu'il n'étoit pas encore parvenu à la perfection de saint Antoine (*L.* 5. *lib.* 15. *n.* 44.) : « Ah ! s'écria-t-il, si j'avois dans le cœur un seul des sentimens de ce grand homme, je serois tout embrasé du feu de l'amour de Dieu. »

Il avoit de si bas sentimens de lui-même, que, quelque austère que fut son genre de vie, il se regardoit comme un sensuel et un gour-

mand, et vouloit qu'on le crût ainsi. Des solitaires l'étant venu voir, et l'ayant prié de leur dire quelques paroles d'édification, il s'en excusa, et les laissa conférer avec son disciple (*L.* 5. *lib.* 15. *n.* 46.). Mais son exemple suppléa bientôt à son refus, et les édifia davantage que s'il leur avoit fait un long discours; car comme ils parloient avec son disciple, il prit occasion, sur quelque chose qu'il leur ouït dire, de leur crier de l'endroit où il étoit, qu'il n'étoit qu'un gourmand qui mangeoit sans règle et sans besoin: en quoi ces bons frères, qui n'ignoroient pas quelle étoit sa mortification, reconnurent son humilité, et s'en retournèrent édifiés, et satisfaits de leur visite.

Ce ne pouvoit être en effet que le désir d'être méprisé des autres (*L.*5. *lib.* 4. *n.* 38.), et l'amour de la sainte abjection, qui le faisoit parler ainsi, puisque bien loin de manquer aux règles de l'abstinence qui étoient en usage parmi les solitaires, il ne pensoit pas la plupart du temps à prendre sa nourriture, et il falloit que son disciple Abraham l'avertît lorsque c'étoit l'heure de manger; encore quelquefois il s'en étonnoit, croyant l'avoir déjà fait, si peu faisoit-il attention aux besoins du corps.

Que s'il arrivoit par hasard (*L.* 5. *lib.*8. n. 15.) que la charité l'obligeât de prévenir l'heure du repas en faveur des étrangers qui le venoient voir, il s'en dédommageoit ensuite par un long jeûne, faisant payer à son corps la condescendance qu'il n'avoit eue que pour mieux prati-

quer la charité. Les solitaires du voisinage savoient là-dessus sa coutume; et un jour que l'abbé Adelphe, évêque de Nicopoléos, qui ignoroit son usage, l'étant venu voir, l'avoit prié de déjeûner avec lui le matin qu'il devoit partir, le Saint ne voulut pas le lui refuser; mais quelques anciens survinrent dans ce temps-là, et firent des reproches à son disciple, disant qu'il auroit dû l'en empêcher, parce qu'il savoit que son maître, après cette indulgence, pratiqueroit selon sa coutume un jeûne très-long et très-austère; ce que l'évêque ayant ouï, il lui en fit de grandes excuses.

Les solitaires s'étant assemblés pour assister à la célébration de la messe (*L.* 5. *lib.* 4. *n.* 36.), après le sacrifice un d'entre eux vint lui présenter du vin par deux fois. Sisoès en but un peu à chaque fois, plutôt pour ne pas contrister son frère par un refus, que pour quelque envie qu'il en eût. Mais comme il lui en présenta une troisième fois, croyant par les deux autres avoir suffisamment donné au besoin et à la charité, il s'excusa d'en prendre, disant que le vin étoit un sujet de tentation (*N.* 37.); et il conseilla d'en user ainsi à un autre solitaire qui lui demanda comment il devoit se conduire en pareil cas.

Il redoutoit si fort les louanges des hommes, que priant quelquefois les mains élevées vers le ciel, il les baissoit aussitôt qu'il croyoit qu'on pouvoit le voir, de peur qu'on en prît occasion de l'estimer davantage. Faisant un jour son

oraison en la compagnie d'un autre solitaire, il lui échappa de pousser quelques soupirs; mais à peine fut-il revenu à soi, qu'il en eut du regret, et dit à ce religieux avec beaucoup d'humilité : « Pardonnez-moi, mon frère, je vous prie; car il paroît bien que je ne suis pas un vrai solitaire, soupirant ainsi devant un autre. »

Toujours prêt à s'accuser (*L.* 6. *lib.* 9. *n.* 5.), il semble qu'il ne voyoit rien de bon dans les autres, qu'il ne prît sujet de se condamner lui-même. Comme il se promenoit seul sur la montagne, où il y avoit dix mois qu'il n'avoit vu personne, le hasard fit qu'il rencontra un chasseur, à qui il demanda d'où il venoit et combien il y avoit de temps qu'il étoit dans ce lieu. En vérité, mon Père, lui dit le chasseur, il y a onze mois que je parcours cette montagne sans avoir vu d'autre homme que vous. Le Saint là-dessus se retira dans sa cellule, où frappant sa poitrine avec un grand sentiment de componction, il disoit : Ah ! Sisoès, tu croyois avoir beaucoup gardé la solitude en demeurant seul pendant quelque temps, et voilà un séculier qui l'a gardée plus long temps que toi !

Trois solitaires, attirés par la réputation de sa sainteté (*Cot. l.* 1. *p.* 669.), vinrent le voir, et l'un d'eux lui dit : Mon Père, comment ferai-je pour éviter le feu de l'enfer? et il ne lui répondit rien. Et moi, mon Père, continua le second, comment pourrai-je éviter le grincement des dents et ce ver qui ne mourra point? Et le troisième lui dit : Que ferai-je aussi, car toutes les

fois que je me représente les ténèbres extérieures, je suis saisi d'une frayeur mortelle. Alors prenant la parole, il leur répondit : « Je vous avoue, mes frères, que je ne pense point à ces choses; et comme je sais que Dieu est plein de bonté, j'espère qu'il aura pitié de moi.» Ces religieux, qui s'attendoient à une réponse plus directe et plus étendue, se retirèrent en témoignant quelque tristesse; mais le Saint ne voulant pas les laisser aller mécontens, les appela et leur dit avec beaucoup d'humilité : « Vous êtes bien heureux, mes frères, et j'envie votre vertu : vous m'avez parlé des peines de l'enfer, et je comprends que vous en êtes si pénétrés, qu'elles peuvent vous aider puissamment à éviter le péché. Eh ! que ferai-je donc, moi qui ai le cœur si insensible, que je ne pense pas seulement qu'il y ait après la mort un lieu de supplice destiné pour punir les méchans, ce qui sans doute est la cause que je commets tant de fautes? » Ces solitaires, édifiés d'une réponse si humble, lui demandèrent pardon, et s'en retournèrent chez eux, en avouant que ce qu'on leur avoit rapporté de son humilité étoit très-véritable.

Il disoit que depuis trente ans il faisoit cette prière à Jésus-Christ (*L.* 5. *lib.* 4. *n.* 39.) : Mon Seigneur Jésus, ne permettez pas que je pèche aujourd'hui par ma langue; et cependant, ajoutoit-il, je commets toujours quelque faute de ce côté-là. Ceci ne pouvoit être encore en lui qu'un effet de son humilité (*L.* 6. *lib.* 3. *n.* 6.);

car il gardoit exactement la retraite et le silence, et tenoit la porte de sa cellule toujours fermée, afin d'être moins interrompu.

Comme la douceur est la fidèle compagne de l'humilité, Sisoès étoit aussi doux qu'il étoit humble. Son zèle n'avoit aucune amertume. Il ne s'étonnoit point des fautes de ses frères; et au lieu de les leur reprocher avec indignation, il les aidoit avec une extrême patience à s'en corriger. Un solitaire qui demeuroit à son voisinage, venoit souvent lui dire qu'il avoit fait faute, et le Saint lui répondoit toujours de se relever; mais, mon Père, lui dit un jour ce religieux (*L.* 3. *n.* 103.), combien de temps me donnez-vous pour me relever dès que je serai tombé? Faites-le, lui dit-il, jusqu'à ce que la mort vous trouve ou tombé ou relevé.

Quelques frères lui demandèrent si quand un religieux étoit tombé dans le péché, il ne devoit pas faire pénitence pendant un an entier (*Cot. t.* 1. *p.* 670.), et il répondit : cela me paroît bien fort. Mais, dirent-ils, il doit donc le faire au moins six mois? C'est beaucoup, répondit-il. Ils répliquèrent : tout au moins quarante jours? C'est encore beaucoup, ajouta-t-il. Eh quoi! dirent les frères, vous voulez donc que si d'abord après sa chute on célébroit le saint sacrifice, on l'admît aux saints mystères? Je ne dis pas cela, répondit le Saint; mais je pense que la bonté de Dieu est telle que, s'il se convertissoit à lui avec un sincère regret de sa faute, il l'y recevroit lui-même en moins de trois

jours (*Id. p.* 594.). On rapporte une semblable réponse de l'abbé Pasteur.

Un solitaire lui dit (*Id. p.* 674.) : Si, lorsque je suis dans ma cellule, un barbare y venoit pour me tuer, ne pourrois-je pas, me sentant plus fort que lui, le tuer lui-même ? « Non, répondit-il, mais abandonnez-le au Seigneur; car, dans quelque danger qu'on se trouve, on doit penser que c'est en punition de nos péchés; et lorsqu'il nous arrive du bien, il faut reconnoître que nous ne le tenons que de la bonté de Dieu. »

Un autre solitaire lui demanda si (*Cot. t.* 1. *p.* 672.), lorsqu'étant en voyage il s'apercevoit que son guide le détournoit du chemin, il devoit l'en reprendre. Il lui répondit : je ne vous le conseillerois pas. Mais quoi ! lui dit le solitaire, il faudroit donc souffrir sans rien dire qu'il me laissât égarer ? Voudriez-vous donc, répondit le Saint, prendre un bâton et lui en donner ? Sur quoi il lui raconta l'exemple suivant : Des frères, au nombre de douze, étant en chemin, la nuit les surprit, et ils s'aperçurent que leur guide se trompoit. Ils ne voulurent pourtant pas rompre le silence pour l'en reprendre, et chacun d'eux pensa dans son cœur qu'il s'apercevroit de sa méprise quand le jour seroit venu, et les rameneroit alors au droit chemin. Ils le suivirent ainsi en patience, et marchèrent jusqu'à douze milles. Lorsque le jour fut venu, le conducteur voyant son erreur, leur en fit de grandes excuses. Ils lui répondirent

tout doucement : Nous y avions bien pris garde ; mais nous n'avons rien voulu dire. Cet homme, admirant alors leur patience et leur exactitude à garder le silence, en fut très-édifié, et cela servit à lui faire rendre gloire à Dieu.

Il tenoit pour maxime (*Id. p.* 675.), qu'un solitaire ne doit pas choisir le travail des mains qui lui plaît davantage. Il ne vouloit pas non plus que, quand un frère avoit besoin, ou pour son grand âge ou pour ses infirmités (*Cot. t.* 1. *p.* 672.), du secours de ses frères, il les commandât facilement : « Car, disoit-il, quand on fait tant que de prendre soin de nous, qu'avons-nous besoin d'ordonner ? » (*Id. p.* 676.) Son disciple ayant été obligé de faire un voyage, il se présenta d'autres frères pour le servir ; mais il s'excusa de profiter de leur charité, et souffrit en patience jusqu'à son retour.

Dieu permit, pour l'éprouver, que des Sarrazins vinssent jusqu'à sa montagne (*Id. p.* 673.), qu'ils le dépouillassent lui et son disciple, et lui enlevassent le peu qu'ils avoient de provisions. Quand les barbares se furent retirés, ils allèrent par les champs chercher quelque nourriture, et le saint vieillard ayant trouvé quelques grains d'orge, se contenta d'en mettre un dans la bouche, et réserva dans sa main le reste pour son disciple.

Dieu qui se plaît à exalter ceux qui s'abaissent davantage, honora saint Sisoès du don des miracles ; mais comme tout ce qui pouvoit lui attirer l'estime des hommes alarmoit son hu-

milité, il ne vouloit pas qu'on publiât qu'il eût reçu ce don merveilleux; et on n'obtenoit guère de prodiges de lui, à moins qu'on n'usât de quelque stratagème. C'est ce que fit un homme qui venoit le voir avec son fils encore fort jeune, pour lui demander sa bénédiction. L'enfant étant mort en chemin, le père sans s'alarmer et plein de confiance aux prières de saint Sisoès, ne laissa pas de le lui porter. Etant entré dans sa cellule, il le mit à ses pieds comme s'il n'étoit point mort, et s'y mit aussi, afin qu'il les bénît l'un et l'autre. Après que le Saint eut fait sa prière sur eux, le père se leva, sortit de sa cellule, et laissa son fils auprès du Saint, qui, voyant qu'il ne remuoit point, lui dit de se lever aussi et de suivre son père : alors ce père, transporté de joie et d'admiration, rentra pour se jeter de nouveau aux pieds du Saint, lui déclara ce qu'il avoit fait, et lui rendit de grandes actions de grâces de la résurrection de son fils. Mais Sisoès, qui craignoit extrêmement qu'on ne sût qu'il faisoit des miracles, s'en affligea beaucoup, et fit dire à cet homme par son disciple, qu'il se donnât bien de garde d'en parler avant sa mort (*Vit. pp. l.* 6. *lib.* 2. *n.* 14.). Il délivra aussi ce même disciple d'une violente tentation, en disant à Notre Seigneur avec une fervente simplicité de cœur : « Mon Dieu, je ne vous quitte point que vous ne l'ayez délivré du démon qui le tourmente. »

Il ne faut pas s'étonner que ses prières fus-

sent si efficaces, puisqu'il les faisoit avec une ferveur extraordinaire, et que ses oraisons étoient si sublimes qu'elles alloient jusqu'à l'extase. D'autres fois son cœur y étoit si fort embrasé d'amour de Dieu, que n'en pouvant presque soutenir la véhémence, il se soulageoit par de fréquens soupirs, sans qu'il s'en aperçût et même contre sa volonté.

La confiance que les solitaires avoient en lui, l'obligeant à leur donner ses soins (*Bult. l.* 1. *c.* 3. *n.* 7.), il les prémunissoit avec une extrême attention contre les nouveautés de l'hérésie, autant qu'il travailloit à les former dans les vertus. Quelques Ariens osèrent venir à sa montagne pour y dogmatiser parmi les frères. Il ne leur répliqua rien, mais il ordonna à son disciple de lire en leur présence un traité que saint Athanase avoit fait contre leurs erreurs; ce qui mit en évidence la fausseté de leurs dogmes, et leur ferma la bouche. Après qu'il les eut ainsi confondus, il les renvoya avec sa douceur ordinaire.

Son disciple Abraham le voyant usé de vieillesse et d'infirmités, lui dit qu'il feroit bien de s'approcher des pays habités, où il pourroit être plus aisément secouru; à quoi il répondit : Puisque vous le jugez ainsi à propos, menez-moi du moins à un endroit où il n'y ait point de femmes. Mais, lui dit son disciple, il y en a partout excepté dans le désert. Si cela est, répliqua-t-il, menez-moi au désert.

Il paroît, par le recueil de ses sentences (*Cot.*

t. 1. *p.* 671.), qu'il se rendit ensuite au sentiment de son disciple, et qu'il alla demeurer quelque temps à Clysma, ville située sur le bord de la mer Rouge, ou au moins au voisinage. Ce fut là que quelques séculiers l'étant venus voir, voulurent entrer dans de grands discours avec lui; mais il gardoit le silence. Sur quoi un d'eux dit aux autres : Pourquoi vous rendez-vous importuns à ce bon vieillard? Il ne mange point, ainsi il ne peut point parler. Le Saint prit alors la parole et lui dit : Je mange lorsque le besoin du corps le demande.

L'abbé Ammon, ou Amun de Rayte (*Cot.* *t.* 1. *p.* 671.), l'y vint aussi visiter; et voyant qu'il étoit affligé d'avoir quitté sa solitude, lui représenta qu'étant cassé de vieillesse, il avoit besoin de secours qu'il n'auroit pas eus dans le désert. Mais le Saint jetant sur lui un regard de tristesse : « Que me dites-vous, Ammon, lui répondit-il, la liberté d'esprit dont j'y jouissois ne me suffisoit-elle pas? »

Enfin, cet homme de Dieu étant retourné à sa chère solitude (*Vit. pp. l.* 3. *n.* 162.), et s'y trouvant à la fin de sa course, les solitaires s'assemblèrent autour de lui pour recueillir ses derniers sentimens. Rufin, qui raconte ceci, dit que son visage parut lumineux, et que ravi hors de lui-même, il dit : « Voici que l'abbé Antoine vient à moi. Un peu après il s'écria : Je vois le chœur des prophètes; et à ce moment sa face parut plus lumineuse. Il dit encore : Voici les apôtres qui viennent », et continua à parler

tout bas comme s'il conversoit avec quelques saints personnages. Les solitaires le prièrent de leur dire avec qui il s'entretenoit; et il ajouta : « Voici les anges qui viennent prendre mon âme, et je les prie d'attendre encore quelque temps pour me donner le loisir de faire pénitence. » Ils lui répondirent : Notre Père, vous n'avez plus besoin de faire pénitence; et il leur répliqua : « Je ne sais pas si j'ai seulement bien commencé à la faire. » Ces dernières paroles leur firent comprendre, sur la connoissance qu'ils avoient de sa profonde humilité, que sa vertu étoit consommée. Enfin son visage parut éclatant comme le soleil, et en même temps il s'écria : « Voyez, voyez Notre Seigneur qui vient à moi! » Il expira en prononçant ces paroles, et sa cellule fût en ce moment embaumée d'une odeur céleste. C'est avec ces circonstances que Rufin raconte sa mort. Elle arriva vers l'an 429, soixante-douze ans au moins depuis qu'il s'étoit retiré sur la montagne de saint Antoine, ce qui montre qu'il y étoit venu fort jeune et qu'il mourut dans une grande vieillesse. Sa fête est marquée, dans quelques martyrologes latins, au 5 de juillet. Les Grecs l'ont mise au lendemain dans leur ménologe.

Il ne faut pas confondre ce saint avec deux autres Sisoès (*Bult. l.* 1. *c.* 3. *n.* 7.), qui vivoient dans le même siècle, dont l'un, surnommé le Thébéen, demeuroit à Calamon au territoire d'Arsinoé, et l'autre avoit sa cellule à Petra. On rapporte du Thébéen qu'un solitaire qui

avoit été offensé par un autre vint le lui raconter, et lui dit qu'il avoit résolu de s'en venger. Sisoès le conjura d'en laisser le soin à Dieu; mais ce frère irrité continua de protester qu'il s'en vengeroit hautement. Le saint vieillard lui dit (*Vit. pp. l.* 5. *lib.* 16. *n.* 10) : Puisque je ne puis rien gagner sur votre esprit, adressons-nous au moins tous les deux ensemble à Dieu; en se levant il fit tout haut cette prière : « Mon Dieu, il n'est plus besoin que vous preniez soin désormais de nos intérêts, et que vous vous rendiez notre protecteur, puisque ce frère soutient que nous pouvons et que nous devons nous-mêmes nous venger. » Cela toucha si fort ce solitaire, qu'il se jeta aux pieds de Sisoès, lui demanda pardon de sa résistance, et lui promit de ne vouloir jamais du mal à celui dont il se croyoit offensé.

Le même saint aimoit si fort sa retraite (*Cot. t.* 1. *p.* 628) que, quand il se trouvoit à l'église des solitaires, il en sortoit dès qu'on avoit achevé le saint sacrifice, et se hâtoit de se rendre à sa cellule. Quelques-uns dirent à ce sujet qu'il sembloit être possédé du démon; mais il ne faisoit que suivre en cela l'esprit de Dieu. Il paroissoit bien dans l'occasion que son goût pour le silence ne venoit que d'un bon principe, puisqu'il savoit se rendre aux devoirs de la société quand la charité l'exigeoit; et alors on ne le trouvoit pas attaché à ses pieuses pratiques avec cette opiniâtreté qui vient de l'amour-propre. Il ne mangeoit pas ordinairement du

pain ; et il arriva que pour les fêtes de Pâques, les frères le prièrent de prendre part au petit repas qu'ils faisoient dans ce saint temps de joie spirituelle. Il y consentit, et leur dit : « Je mangerai, ou du pain, ou des autres choses que vous avez préparées. » Ils lui répondirent : Nous nous contentons que vous mangiez au moins du pain ; et il en mangea de suite contre son usage.

Dans une autre rencontre il dit à son disciple (*Cot. t.* 1. *p.* 678.) : Faites-moi connoître ce que vous voyez en moi de défectueux, et je vous rendrai aussi le même service. Son disciple lui dit donc : Vous êtes bon ; mais quelquefois vous me paroissez un peu trop sévère. A quoi il répondit : Vous aussi, mon enfant, vous êtes bon ; mais vous me paroissez aussi quelquefois un peu trop lâche.

SAINTE EUPHRAXIE.

Il y avoit à Constantinople, du temps de l'empereur Théodose-l'Ancien, un seigneur nommé Antigone, de l'ordre des sénateurs, gouverneur de Licie, qui épousa une jeune fille appelée Euphraxie, d'une condition aussi distinguée que la sienne, puisqu'elle avoit comme lui l'honneur d'être parente de l'empereur.

Ce n'étoit pourtant là que de moindres titres auprès de leurs qualités personnelles ; car la prudence et la piété d'Antigone ne le rendoient

pas moins cher au prince que les droits de l'alliance, ce qui faisoit qu'il prenoit volontiers ses conseils, et se servoit utilement de lui dans le gouvernement de l'empire. Pour Euphraxie, elle avoit la crainte et l'amour de Dieu si bien gravés dans le cœur, qu'elle faisoit sa principale occupation de la prière, et s'appliquoit tout entière aux bonnes œuvres, ce qui lui concilioit l'estime de l'empereur et de l'impératrice, et la faisoit souverainement respecter à la cour et à la ville.

Dieu bénit leur mariage, dès la première année, par la naissance de la fille dont nous parlons, à qui on donna au baptême le nom de sa pieuse mère. Ses parens, accoutumés à reconnoître avec dévotion les dons du ciel, se proposèrent de ne l'élever que pour la rendre digne d'en occuper un jour les premières places. Leur piété ne se borna pas là ; mais, considérant le néant des richesses et des grandeurs du monde, ils résolurent d'un commun accord de s'en détacher toujours davantage, et de vivre dans la continence, afin de fixer toute leur attention à l'éducation de leur fille, et de vaquer avec plus de liberté à leur propre sanctification.

A peine un an et quelques mois furent écoulés depuis leur résolution, qu'Antigone, déjà mûr pour l'éternité, quitta cette vie pour entrer dans une meilleure, et laissa son épouse veuve à la fleur de son âge. Toute la ville témoigna ses regrets de la perte de ce sénateur, dont la probité n'étoit pas aisée à remplacer, et dont les

vertus l'avoient si fort édifiée. L'empereur et l'impératrice le pleurèrent comme leur parent et un des plus fermes appuis de l'empire, et n'oublièrent rien pour essuyer les larmes d'Euphraxie, dont la douleur les touchoit d'autant plus que la perte qu'elle avoit faite étoit grande.

Quand la fille eut atteint l'âge de cinq ans, l'empereur, qui l'avoit prise sous sa protection et s'étoit chargé de sa tutelle, conseilla à sa mère de l'accorder en mariage au fils d'un riche sénateur, dont le mérite justifioit le choix du prince. Euphraxie y consentit, et en reçut des gages pour sa fille, en attendant qu'elle fût nubile; mais tandis qu'elle ne pensoit qu'à fixer la destination de son enfant, elle se vit recherchée elle-même par un autre sénateur, qui fit agir, à l'insu de Théodose, plusieurs dames de la cour auprès de l'impératrice, afin qu'elle favorisât son dessein: ce que cette princesse entreprit sans en rien dire à l'empereur, de crainte qu'il n'y mît obstacle.

Euphraxie n'en entendit la proposition qu'avec une extrême surprise; et bien loin d'y acquiescer, sa réponse fut une négative qui ôta toute espérance de l'y déterminer jamais. Théodose ne tarda pas d'en être informé; il fut fâché que l'impératrice eût pris sur elle de tenter cette affaire, et qu'elle lui en eût fait un mystère; il lui en fit même des reproches, et lui montra avec quelque chagrin, que sachant qu'Euphraxie avoit consacré à Dieu sa viduité, elle

ne pouvoit lui proposer de secondes noces sans manquer à la religion, à lui-même et à la mémoire d'Antigone.

Cela causa quelque froideur entre eux, de sorte qu'Euphraxie voyant que la bonne intelligence étoit interrompue à son sujet dans la famille impériale; et craignant d'ailleurs que sa jeunesse, sa beauté et ses grands biens ne l'exposassent à d'autres propositions pareilles, elle résolut de se retirer à petit bruit avec sa fille en Egypte, sous prétexte d'y voir par elle-même les riches possessions qu'elle y avoit.

Elle y eut occasion de visiter les différens monastères d'hommes et de filles qui étoient en grand nombre dans cette province, et dont la bonne odeur s'étoit répandue jusqu'à Constantinople; elle y distribua les aumônes abondantes que sa pitié lui inspiroit, et dont son opulence lui fournissoit les moyens.

Entre les monastères qu'elle y visita, il y en avoit un dans la Thébaïde composé de plus de cent religieuses, qui vivoient dans une grande réputation de pénitence et de sainteté. Elles ne mangeoient d'aucun fruit; elles ne buvoient point de vin; elles n'usoient point d'huile; elles se nourrissoient seulement d'herbes et de légumes sans aucun assaisonnement.

Leur couche consistoit en un cilice de poil de chèvre fort court et fort étroit, étendu simplement sur la plate terre. Leur habit étoit de la même étoffe, et descendoit jusqu'à l'extrémité des pieds. Elles gardoient exactement la

clôture, et travailloient chacune selon ses forces. Enfin lorsque Dieu les visitoit par quelque maladie, elles lui en rendoient des actions de grâces, et se remettoient à sa providence du soin de leur guérison, s'il trouvoit bon de leur conserver la vie, sans recourir pour cela à aucun secours de la médecine. Telle étoit l'austérité de vie de ces bonnes religieuses, qui édifioient si bien toute la province, que chacun se confiant en leurs prières, plusieurs venoient s'y recommander pour obtenir de Dieu la guérison de leurs maux ou la délivrance des possédés.

Euphraxie, extrêmement touchée de leur sainteté, se faisoit un sujet de consolation de les voir souvent, et menoit toujours avec elle sa fille, qui pouvoit avoir pour lors sept ans ou environ. Elle leur donnoit des parfums et des cierges pour leur oratoire, et leur auroit fait des présens bien plus considérables, s'il n'eût tenu qu'à sa libéralité; mais le détachement de ces religieuses étoit si parfait, qu'un jour qu'elle voulut leur offrir une somme de vingt ou trente livres pesant d'or, la supérieure répondit, au nom de toutes, qu elles ne désiroient point d'argent, ayant renoncé à tous les biens et les commodités du siècle, pour se rendre plus dignes des richesses et des délices de l'éternité; et qu'elles accepteroient seulement un peu d'huile pour la lampe de leur oratoire, et quelques parfums pour brûler sur l'autel, ce qu'Euphraxie leur donna de bon cœur, se recommandant beaucoup à leurs prières avec sa fille et Antigone.

La supérieure prenoit quelquefois plaisir à s'entretenir avec la jeune Euphraxie, en qui elle reconnoissoit des dispositions prématurées pour la piété, et voulant sonder par manière de récréation les sentimens de son cœur, elle lui demanda un jour si elle aimoit son monastère et toutes les sœurs qui y étoient ; à quoi elle répondit qu'oui, avec beaucoup de douceur et d'ingénuité. Mais, lui dit la supérieure, si vous nous aimez, demeurez donc avec nous. Assurément, répondit l'enfant, je le souhaiterois fort, si cela ne faisoit pas de peine à ma mère.

La supérieure ajouta : Qui aimez-vous mieux ou de nous, ou de l'époux auquel on vous a promise ? Je ne le connois point, répondit-elle, et il ne me connoît pas non plus. Pour vous, je vous connois et je vous aime. Et vous, poursuivit-elle, qui aimez-vous davantage de mon fiancé ou de moi ? Nous vous aimons beaucoup, repartit la supérieure, et Notre Seigneur Jésus-Christ. Et moi, répliqua l'enfant, je vous aime et Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ce dialogue se passoit avec une sainte joie ; et Euphraxie la mère qui étoit présente témoignoit la sienne par de douces larmes. Mais la chose devint plus sérieuse lorsqu'il fallut sortir du monastère ; car alors la jeune fille dit à sa mère qu'elle désiroit d'y demeurer, et persista dans sa résolution, quelque difficulté qu'on lui fît pour l'en détourner.

Sa résistance paroissant plutôt un caprice d'enfant qu'une vocation réelle, on crut qu'en

lui laissant passer la nuit dans le monastère, elle ne seroit plus d'humeur le lendemain d'y rester, et dans cette espérance sa mère y consentit volontiers. Mais on éprouva le jour suivant que sa volonté n'avoit point changé, quoiqu'on lui fît de nouvelles difficultés ; jusque là que la supérieure lui ayant représenté, que si elle vouloit demeurer, il falloit qu'elle apprît le psautier par cœur, et qu'elle jeunât comme les autres religieuses : elle s'accorda à tout, et pressa toujours, afin qu'on acquiesçât à sa demande.

La supérieure, reconnoissant quelque chose de surnaturel dans sa constance, dit à la mère : « Laissez, Madame, votre fille avec nous ; car c'est ici un coup de la grâce qui agit en elle. Votre piété, celle d'Antigone, les prières que vous avez faites tous les deux pour elle, lui ont ouvert la voie de la vie éternelle. »

Euphraxie, dont la vertu étoit au dessus de la tendresse, prit alors sa fille, la conduisit devant l'image de Notre Seigneur, et étendant les mains vers le ciel, elle s'écria en pleurant : « Mon Seigneur Jésus-Christ, recevez cette enfant sous votre protection, puisqu'elle ne désire que vous, et se dévoue tout entière à votre service. » Et se tournant vers sa fille, elle ajouta : « Que le Seigneur qui a établi les montagnes sur des fondemens inébranlables, vous confirme toujours dans sa crainte salutaire. » Elle la remit en même temps à la supérieure ; mais bien que très-résignée à la vo-

lonté du Seigneur, la nature se réveillant à ce coup plus que jamais, et sentant plus vivement cette séparation, la pieuse mère éclata par un torrent de larmes, qui en fit couler abondamment des yeux de toutes les religieuses.

Peu de jours après la supérieure introduisit la jeune Euphraxie dans l'oratoire, où elle la revêtit de l'habit religieux, en faisant sur elle cette prière au Seigneur : « O Roi des siècles, achevez en cette enfant l'ouvrage de sanctification que vous avez commencé. Faites-lui la grâce de suivre en tout votre divine volonté, et de mettre en vous son appui et sa confiance. »

Quand sa mère la vit revêtue de cet habit austère, elle lui demanda si elle en étoit contente, à quoi elle répondit qu'elle l'aimoit beaucoup, parce qu'on lui avoit dit qu'il étoit un gage que Jésus-Christ donnoit à ses épouses. Sur quoi sa mère lui ajouta : « Je souhaite, ma chère enfant, que ce céleste époux à qui vous vous êtes vouée, vous rende digne de ses chastes embrassemens. » Ensuite elle l'embrassa, et prenant congé de la supérieure, elle ne pensa plus qu'à répondre de son côté aux desseins de perfection que Dieu avoit sur elle.

Non-seulement elle continua ses œuvres de charité, qui étoient très-considérables, mais, entreprenant avec une ardeur merveilleuse les exercices laborieux de la pénitence, pour imiter celle que sa fille venoit d'embrasser, elle s'abstint entièrement de l'usage du vin, de la

chair et du poisson, et jeûna tous les jours jusqu'au soir, se contentant alors de manger des légumes ou quelques herbes.

Quoique sa piété eût été auparavant très-édifiante, elle éclata plus que jamais depuis ce temps-là. Le bruit en vint jusqu'aux oreilles de l'empereur et du sénat de Constantinople, où chacun ajouta, à l'estime qu'on avoit toujours eue pour elle, de nouveaux éloges et des témoignages d'une profonde vénération.

Elle vécut ainsi encore quelques années, jusqu'à ce que, sa fin approchant, elle en fut avertie par la supérieure du monastère de sa fille, à qui Dieu l'avoit révélée dans un songe, en lui faisant voir Antigone dans une grande gloire, qui prioit Notre-Seigneur d'associer son épouse Euphraxie au bonheur dont il jouissoit.

Cette sainte religieuse la prit en particulier, lorsqu'elle vint au monastère pour voir sa fille, et lui déclara ce que Dieu lui avoit fait connoître. Elle n'eut pas besoin d'user de ménagement pour le lui communiquer, comme s'il eût été question de lui annoncer quelque fâcheuse nouvelle. Euphraxie avoit fait un si merveilleux progrès dans la piété, qu'elle ne se regardoit plus sur la terre que comme dans un lieu d'exil, considérant le ciel comme sa patrie, et y portant sans cesse les affections de son cœur. Ainsi lorsqu'elle apprit de la supérieure qu'elle devoit bientôt mourir, elle en témoigna une grande joie, comme d'une insigne faveur, ne

désirant rien tant que d'être unie à Jésus-Christ dans l'éternité.

Sa fille à qui elle fit part de la bonne nouvelle que la supérieure lui avoit annoncée, et à qui elle recommanda de distribuer saintement les biens qu'elle alloit lui laisser, ne marqua ni la même joie ni la même tranquillité d'esprit. Elle s'abandonna d'abord à la tendresse naturelle, et, dans les premiers excès de sa douleur, elle s'écria, en versant beaucoup de larmes, qu'elle alloit être orpheline; mais sa pieuse mère la consola, et lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre, ayant pris Jésus-Christ pour père et pour époux, et que la supérieure lui tiendroit lieu de mère. Ensuite elle lui donna ses dernières instructions en ces termes : « Hâtez-vous, ma fille, d'accomplir ce que vous avez promis à Dieu. Craignez le Seigneur et honorez les sœurs. Ne dites jamais en vous-même, qu'étant du sang de l'empereur, elles doivent vous servir. Au contraire servez-les vous-même dans des sentimens d'une sincère humilité. Rendez-vous pauvre sur la terre, afin que vous participiez aux richesses du ciel. Vous voilà maîtresse de tous mes biens, faites-en part au monastère, et priez pour votre père et pour moi, afin que nous obtenions l'un et l'autre miséricorde auprès de Dieu. » Tels furent les derniers avis qu'elle lui donna. Elle mourut trois jours après, et fut ensevelie dans le monastère.

L'empereur ayant appris sa mort, en fit

donner avis au fils du sénateur à qui la jeune Euphraxie avoit été promise, lui faisant entendre en même temps qu'elle avoit rompu ses engagemens par l'état qu'elle avoit embrassé. Il écrivit pourtant à notre Sainte de revenir à Constantinople pour accomplir ce mariage, ce qu'il fit sans doute plutôt pour accorder quelque chose à la prière du jeune sénateur, que dans la vue qu'elle y acquiesçât.

Aussi Euphraxie étoit trop bien affermie dans sa vocation pour penser à quitter le monastère; elle lui répondit en cette sorte : « Voudriez-vous, ô empereur, porter votre servante à quitter Jésus-Christ pour un homme corruptible qui est aujourd'hui et ne sera plus demain, et qui deviendra un jour la pâture des vers ? Dieu préserve votre servante d'un si grand péché. Je vous prie de persuader plutôt à cet homme de ne plus vous importuner là-dessus; car j'ai pris Jésus-Christ pour époux, et il m'est impossible de rompre mon engagement. Je vous supplie aussi de vous souvenir de mes parens, et de disposer des biens qu'ils m'ont laissés, en faveur des pauvres, des orphelins et des églises. Je sais combien vous honoriez mon père de votre estime, puisque vous vouliez qu'il fût toujours auprès de vous. C'est en son nom et pour l'amour de ma mère aussi, que je vous conjure d'employer leur bien en bonnes œuvres, de donner la liberté à tous leurs esclaves, et de remettre à leurs fermiers ce qu'ils devoient depuis la mort de

mon père, afin que, n'ayant plus de sollicitude pour les biens de la terre, je sois à Jésus-Christ sans aucun empêchement. Priez le Seigneur que votre servante lui soit fidèle. J'ose demander la même grâce à l'impératrice votre épouse. » Elle signa sa lettre et l'envoya par le même officier qui lui avoit apporté celle de l'empereur.

Quand ce prince l'eut reçue, il entra avec l'impératrice dans son cabinet, où ils la lurent ensemble, et répandirent beaucoup de larmes l'un et l'autre. Le lendemain il en fit faire la lecture en plein sénat, et fit avertir expressément le père du jeune sénateur à qui Euphraxie avoit été promise.

Tous en furent merveilleusement édifiés; et chacun applaudissant à la vertu de celle qui l'avoit écrite, reconnut en elle avec admiration le noble courage et l'éminente piété d'Antigone et de son épouse. On n'osa plus parler de la rappeler pour accomplir son mariage, et l'empereur exécuta fidèlement ses intentions dans la distribution des biens qu'elle avoit à Constantinople et aux environs.

Euphraxie n'avoit pour lors que douze ans, et le progrès qu'elle faisoit dans les vertus religieuses étoit autant au-dessus de son âge, que la prudence et la générosité qu'elle avoit fait paroître dans sa lettre. Ainsi, dégagée de tous les soins de la terre par la pieuse distribution de ses biens, elle tourna toute son attention à se

sanctifier toujours plus par un accroissement de ferveur.

Ce fut alors qu'elle commença d'entrer dans ces grands combats contre le démon et contre elle-même, qui font la principale matière de son éloge, par les victoires qu'elle remporta, et les couronnes immortelles qu'elle y recueillit.

L'amour de la pénitence la porta bientôt à rendre son jeûne plus austère. Au commencement elle ne mangeoit qu'une fois le jour; ensuite elle ne le fit que de deux ou trois jours l'un. Dans la suite elle ne mangea plus qu'une fois la semaine; ce qu'elle ne put soutenir que par un miracle sensible, comme on en jugera par la suite. Elle s'assujettit aux offices les plus bas du monastère, et se rendit volontairement servante de toutes les sœurs avec une humilité qu'on n'avoit pas encore vue si profonde et si douce dans les autres. Elle ne faisoit aucune attention sur la délicatesse de son corps, et ne savoit pas mesurer la grandeur du travail sur ses fôrces; mais, toujours plus prompte à s'abaisser, et toujours plus laborieuse, rien de pénible ne l'étonnoit, et il n'étoit rien de bas dans la maison qu'elle ne se réservât à faire, comme la fonction qui lui convenoit mieux qu'à personne.

Cependant le démon, toujours attentif à traverser les progrès des saintes âmes, ne put voir les siens sans s'efforcer de les arrêter. Il commença par la tentation de l'esprit; et, ne pou-

vant réussir, il poursuivit bientôt en employant l'obsession et la force ouverte. Euphraxie se servoit utilement contre lui d'un moyen qui étoit en usage parmi ces ferventes religieuses, et qui pouvoit d'autant mieux la soutenir, qu'il confondoit l'orgueil du prince des superbes en lui opposant l'obéissance et l'humilité.

C'étoit une règle établie parmi les sœurs de déclarer leurs tentations à la supérieure, qui leur donnoit en conséquence les avis nécessaires et des pratiques proportionnées à leur situation. Euphraxie fut d'abord étonnée aux premières attaques de l'ennemi, n'en ayant éprouvé jusqu'alors de pareilles. Elle s'aida beaucoup du conseil d'une sœur appelée Julie, qui avoit été sa maîtresse; et, manifestant fidèlement par son avis son état à la supérieure toutes les fois que le démon renouveloit la tentation, elle en sortoit toujours victorieuse, quelque violente qu'elle pût être.

Son grand zèle pour le bien, la haine et l'horreur qu'elle avoit des malignes suggestions du démon, son humilité, sa mortification, son ardent amour pour Dieu, toutes les vertus dont le concert fait la parfaite religieuse, et une âme éminente en piété, parurent en elle avec éclat dans cette guerre spirituelle. Jamais elle ne se découragea; jamais elle ne s'abandonna au trouble; jamais elle ne se relâcha; mais, toujours vigilante, toujours plus courageuse et prête au combat, la tentation ne servit qu'à l'af-

fermir davantage dans les vertus, et à la faire croître en mérite devant Dieu.

La supérieure qui reconnoissoit en elle des dispositions excellentes aux vertus héroïques, la secondoit de son côté par la conduite qu'elle gardoit à son égard ; et trouvant dans sa volonté une docilité prête à tout, autant qu'elle la fortifioit en la consolant dans ses tentations, et en lui inspirant du courage, autant aussi elle l'éprouvoit par des pratiques humiliantes, afin de la détacher toujours plus d'elle même, et pour attirer sur son âme ces grâces plus particulières que Dieu accorde aux personnes humbles et fidèles à s'avancer dans la perfection.

Non-seulement cette supérieure éclairée prioit et faisoit prier les sœurs pour obtenir du ciel la force dont la jeune Euphraxie avoit besoin dans les violens assauts que le démon lui livroit ; mais aussi elle la conduisoit comme pas à pas d'un exercice à l'autre, d'une pratique, d'un acte de vertu à l'autre ; et Eupraxie, soumise en aveugle, ne savoit agir que par ses ordres et par ses conseils.

Ce n'étoit pas dans ceux qui étoient d'une facile exécution qu'elle se soumettoit par une obéissance exacte, c'étoit dans ceux dont le sens humain est choqué, lorsqu'il ne consulte que l'amour propre. Euphraxie ne connoissoit rien d'impossible lorsqu'il s'agissoit d'obéir. L'obéissance aplanissoit dans son esprit toutes sortes de difficultés.

Un jour la supérieure voulant mettre sa sou-

mission à l'épreuve, lui ordonna de transporter d'un lieu à un autre un tas de pierres, dont il y en avoit que deux sœurs eussent eu bien de la peine à remuer. Bien loin qu'Euphraxie pensât seulement que le fardeau étoit au-dessus de ses forces, et que ses jeûnes la pouvoient mettre hors d'état de soutenir un si grand travail, elle ne songea qu'à obéir, sans exiger qu'on la fît aider par quelque autre religieuse, et accomplit courageusement ce qui lui étoit prescrit.

Quelques jours après la supérieure lui ordonna de remettre les pierres au premier endroit d'où elle les avoit tirées; ce qu'elle exécuta avec la même promptitude. Enfin, elle lui fit faire la même chose pendant trente jours de suite, sans qu'Euphraxie se ralentît dans l'ardeur qu'elle avoit témoignée la première fois en obéissant.

Les religieuses qui étoient toutes témoins de sa soumission et de son travail ne pouvoient se lasser de l'admirer; plusieurs même lui en témoignèrent leur étonnement. En effet, outre l'exemple qu'elle leur donnoit d'une obéissance aveugle, il étoit évident que Dieu lui donnoit des forces surnaturelles dans cette occasion, puisque le travail qu'elle faisoit étoit bien au-dessus de la nature, comme nous l'avons remarqué.

Après le trentième jour elle alloit continuer le même exercice sans marquer la moindre lassitude, lorsque la supérieure lui ordonna de

se désister, et d'aller, en place de cet exercice, pétrir du pain pour la communauté, le faire cuire, et faire en sorte qu'il fût prêt pour être présenté aux sœurs le soir même; à quoi elle obéit également, bien que cela l'obligeât à redoubler le travail et la diligence.

Le démon ne se lassant pas de l'importuner par de nouvelles tentations, on ne peut concevoir à quelles fatigues elle se condamna volontairement pour triompher de sa malice. Elle s'éleva contre elle-même avec un zèle ardent, jusqu'à ne se donner aucun relâche, en se chargeant d'une foule d'occupations toutes plus pénibles. Lire debout des heures entières en présence des religieuses, préparer le repas, servir à table, balayer le monastère, fendre et porter du bois pour la cuisine, pétrir et faire cuire le pain pour toutes les sœurs; telles étoient ses fonctions presque journalières, et son activité étoit si continuelle, que les religieuses, dont sa vertu attiroit tous les regards, avouoient que pendant un an entier elles ne l'avoient jamais vu se reposer, excepté dans la nuit lorsqu'elle dormoit.

Elle ne se croyoit pas pour cela en droit de se dispenser d'assister nuit et jour à la psalmodie. Elle s'y rendoit au contraire aussi ponctuellement que les plus ferventes; et, ce qui est plus admirable, elle s'acquittoit de toutes ces fonctions, même les plus basses, avec tant de grâce et de dignité, qu'à quelque vil exercice qu'elle s'abaissât, on reconnoissoit toujours en

elle la grandeur de son origine, paroissant aussi grande dans son humiliation que si elle avoit été sur le trône.

Par surcroît de merveille, on voyoit que Dieu la soutenoit sensiblement dans cette continuité de fatigues, puisqu'au lieu d'en être épuisée, comme cela devoit naturellement arriver, sa santé se fortifia davantage. De sorte qu'à vingt ans elle étoit d'une plus haute taille qu'aucune des sœurs; plus robuste qu'elles, d'un embonpoint étonnant, et sa première beauté s'étoit toujours conservée, bien qu'elle ne fît rien moins que ce qui pouvoit l'entretenir.

Qui auroit pensé qu'une âme, dont toute la conduite étoit marquée au coin de toutes les vertus religieuses, pût jamais devenir un objet de contradiction? Mais Dieu, qui vouloit faire éclater en elle la douceur et la patience, afin qu'elle servît d'exemple aux autres, permit qu'une religieuse nommée Germaine, jalouse de sa vertu, osât s'élever contre elle, et lui fit sentir les effets de sa mauvaise humeur.

Germaine n'avoit ni naissance, ni mérite, ni aucun avantage qui pût la mettre au niveau d'Euphraxie. Elle étoit un de ces sujets tels qu'on en peut trouver dans les communautés même les plus réformées, qui semblent n'y vivre que pour éprouver la patience des autres. Aussi, bien loin de reconnoître dans notre Sainte une piété capable de l'édifier, elle ne la considéra que pour la taxer d'hypocrisie et

d'ambition ; ce qui la porta même à lui dire un jour avec aigreur, qu'elle mangeoit une fois seulement la semaine pour décourager les autres sœurs qui n'en pouvoient faire autant, et que ce n'étoit là qu'un artifice, afin d'être supérieure après la mort de celle qui étoit en place.

Bien loin qu'Euphraxie se piquât d'un reproche si injuste, elle se contenta de lui représenter avec une douceur qui eût dû la fléchir, qu'elle ne jeûnoit qu'avec la permission de l'abbesse, et enfin elle se jeta à genoux à ses pieds, et lui dit avec l'humilité la plus touchante : « Pardonnez-moi, Madame, et priez pour moi, car je suis véritablement coupable, et j'avoue que j'ai péché contre Dieu et contre vous. »

On ne laissa pas ignorer la conduite de Germaine à la supérieure qui, dès qu'elle l'eut apprise, appela cette mauvaise religieuse, lui fit une sévère réprimande, et la mit en pénitence en la séparant des autres sœurs, comme indigne de vivre parmi de si saintes filles. Mais Euphraxie, dont le cœur étoit plus sensible à la peine des autres qu'à ce qui la touchoit elle-même, s'intéressa de toutes ses forces pour obtenir sa grâce, et ne cessa pendant trente jours de prier la supérieure de lui pardonner.

Au bout de ce terme voyant qu'elle n'avançoit rien, et ne pouvant plus soutenir qu'une de ses sœurs fût mise en pénitence à son occasion, elle prit avec elle la sœur Julie, dont nous avons déjà parlé, et la pria de joindre ses

instances aux siennes auprès des plus anciennes du monastère, pour les porter à demander à la supérieure la réunion de Germaine à la communauté.

La supérieure que les mères anciennes vinrent prier à la sollicitation de notre Sainte, fit alors appeler Germaine, et lui revouvela en leur présence les mêmes reproches qu'elle lui avoit faits avant que de la mettre en pénitence. Enfin se laissant fléchir aux instances de toutes, et en particulier d'Euphraxie, elle lui pardonna et lui permit de rentrer dans la communauté.

Mais les épreuves de notre sainte vierge ne finirent pas là. A peine sortit-elle de ce combat, qu'elle se trouva engagée dans un autre par des efforts plus redoutables du malin esprit. Il ne l'avoit attaquée alors que par des tentations dans l'imagination. Il attenta depuis avec fureur sur sa vie, soit en la précipitant un jour dans un puits lorsqu'elle puisoit de l'eau, soit en la faisant tomber une autre fois d'un haut étage. Et une fois entre les autres, lorsqu'elle fendoit du bois, il détourna la cognée contre son pied, et lui fit une profonde blessure. Ce ne fut pas sans une protection visible de Dieu qu'elle échappa à ces accidens, dont un seul pouvoit lui ôter la vie; aussi son courage ne se ralentit jamais, et elle s'animoit toujours plus à poursuivre ses laborieux exercices, méprisant la malice du démon et mettant en Dieu toute sa confiance.

Des preuves si marquées de la protection du

Seigneur sur sa servante, confirmèrent encore plus la supérieure et les autres religieuses dans la haute estime qu'elles avoient conçue de sa sainteté. Elles ne pouvoient voir un si merveilleux concert de vertus et de prodiges en elle, sans y reconnoître le doigt de Dieu. Aussi ne furent-elles point surprises quand elles virent qu'elle avoit reçu le don de faire des miracles.

La vertu de ces religieuses étoit en si grande vénération dans toute la contrée, comme nous l'avons fait remarquer dès le commencement, que souvent les femmes du pays leur amenoient leurs enfans malades, afin qu'elles obtinssent leur guérison par leurs prières. Il y en eut une un jour qui apporta le sien âgé de huit ans, qui étoit paralytique, sourd et muet, demandant avec beaucoup de gémissemens et de larmes qu'on priât Dieu pour sa guérison.

La supérieure, à qui la portière en donna avis, se sentit à ce moment inspirée de déférer cette guérison miraculeuse à Euphraxie; et l'ayant fait appeler, elle lui ordonna d'aller prendre cet enfant à la porte du monastère, sans lui expliquer davantage ses intentions.

Dès qu'Euphraxie vit l'enfant dans un état si déplorable, elle en fut émue de compassion, et lui dit, en lui faisant le signe de la croix : que celui qui t'a créé te guérisse. Elle le prit ensuite entre ses bras pour le porter à la supérieure; mais à peine le tenoit-elle, qu'il se trouva entièrement guéri, demanda sa mère, et courut à elle comme s'il n'avoit jamais été malade.

La supérieure, connoissant à ce prodige le don qu'Euphraxie avoit reçu de Dieu, la destina pour servir une femme possédée du démon qu'on gardoit dans le monastère, et pour laquelle les sœurs prioient depuis long-temps pour obtenir sa guérison. L'esprit immonde auquel elle étoit livrée la rendoit si furieuse, qu'on avoit été obligé de la lier de fortes chaînes, encore personne n'osoit l'approcher, malgré ces précautions; et quand on lui portoit à manger, on le lui présentoit dans un panier attaché au bout d'une corde.

Lorsque la Sainte voulut lui donner à manger, elle s'irrita furieusement, grinçant les dents, et s'élançant sur elle. Mais Euphraxie sans se déconcerter la menaça de la frapper du bâton de la supérieure qu'elle tenoit à la main, montrant par là le respect et la confiance qu'elle avoit pour l'autorité de la mère, et qu'elle n'agissoit que par obéissance. En effet la possédée s'apaisa et prit sa nourriture des mains d'Euphraxie, qui continua à la servir sans autre précaution, et sans que personne osât en faire de même.

Alors la supérieure, ne doutant plus que Dieu ne lui eût réservé la gloire de chasser ce démon, lui déclara que c'étoit la volonté du Seigneur qu'elle l'entreprît. L'humilité de la Sainte fut alarmée d'une pareille proposition. Elle se prosterna la face contre terre, mit de la cendre sur sa tête, et s'écria dans l'idée de son impuissance : « Hélas! qui suis-je, qu'une misérable,

pour oser tenter de chasser un démon dont les prières de toutes les sœurs n'ont pu délivrer cette femme. »

Néanmoins se confiant en la parole de la supérieure, après avoir fait sa prière devant l'autel de l'oratoire, elle alla droit à la possédée, pour obliger le démon de s'en retirer. Toutes les sœurs la suivoient de loin, voulant voir ce qu'il en arriveroit. Le malin esprit fit d'abord d'étranges résistances. Il vomit contre elle par la bouche de la possédée toutes sortes d'injures, qu'elle souffrit en s'humiliant encore plus que le démon ne vouloit la rabaisser. Enfin, voyant qu'il s'obstinoit à ne point sortir, elle s'adressa de nouveau à Notre Seigneur Jésus-Christ par une élévation de son cœur vers lui, qu'elle poussa avec toute l'ardeur dont elle fut capable; et à ce coup le démon quitta la place, faisant pousser en sortant des cris affreux à cette femme, et causant un vacarme horrible.

En même temps Euphraxie prit par la main la femme que le démon avoit portée jusqu'alors à vivre dans l'ordure; elle la nettoya, lui changea d'habits, et la mena à la supérieure, qui la conduisit à l'oratoire pour y rendre grâces au Seigneur avec les autres religieuses.

Depuis ce temps-là Euphraxie s'humilia plus qu'elle n'avoit jamais fait. Elle passa les nuits entières en prière. Elle continua à jeûner rigoureusement et ne retrancha rien des pénibles services qu'elle avoit rendus jusqu'alors aux

sœurs : et cet endroit de sa vie est plus édifiant et plus digne d'admiration, que les prodiges que nous venons de rapporter, quelque grands qu'ils paroissent.

Elle n'y survécut pas long-temps; mais ayant rempli la mesure de sa perfection par une suite continuelle d'actes héroïques de toutes les vertus, Dieu le fit connoître à la supérieure dans un songe, où il lui fit voir que la très-sainte Vierge introduisoit Euphraxie dans le séjour de la gloire, et que cela devoit arriver dans dix jours.

La pieuse abbesse, voyant la perte qu'elle alloit faire, en fut touchée jusqu'au fond de l'âme; et quoi qu'elle fît pour cacher sa douleur, la tristesse qui paroissoit sur son visage fit comprendre à ses religieuses qu'elle étoit dans une extrême affliction. Elle ne leur communiqua pourtant la vision qu'elle avoit eue, que la veille du jour qu'Euphraxie devoit mourir. Toutes en furent extrêmement affligées; mais Euphraxie le fut plus qu'aucune, et par un sentiment bien différent; car son humilité lui dérobant la connoissance de ses mérites, et ne lui montrant que des sujets de s'anéantir, elle se prosterna aux pieds de la supérieure, et la conjura, en versant un torrent de larmes, de lui obtenir de Dieu encore une année de vie, pour pleurer, disoit-elle, ses fautes, se voyant dépourvue de vertus, et ayant un extrême besoin de faire pénitence.

La supérieure la rassura, et lui inspira du

courage et de la confiance. Elle ordonna aux autres sœurs de la porter à l'oratoire, parce que sa mort prochaine commençoit à se déclarer par une fièvre ardente. Les religieuses la gardèrent jusqu'au soir à l'heure du repas, que la supérieure les congédia, restant avec la sœur Julie auprès de la malade. Julie la pria beaucoup de demander après sa mort au Seigneur qu'elle la suivît de près, parce qu'elle désiroit avec ardeur de lui être associée dans le ciel comme elles avoient vécu dans une étroite union sur la terre.

Euphraxie vécut encore jusqu'au lendemain; et dès le matin la supérieure, s'apercevant qu'elle baissoit extrêmement, fit avertir de nouveau les religieuses, qui accoururent pour lui faire le dernier adieu avec beaucoup de tendresse et de larmes. Enfin, toutes s'étant mises en prières, elle expira doucement dans la trentième année de son âge; heureuse d'être parvenue en si peu de temps à une sainteté consommée.

Julie, qui, comme nous avons dit, avoit été sa maîtresse et l'avoit si fort aimée, passa trois jours sur son tombeau en prières et en larmes. Au quatrième jour elle vint trouver la supérieure, et lui déclara avec de grandes marques de joie qu'Euphraxie lui avoit obtenu de Dieu la grâce d'aller la joindre dans la gloire; ainsi elle mourut le lendemain après avoir donné le dernier baiser à toutes les sœurs, et fut enterrée dans le tombeau de la Sainte.

A peine trente jours furent écoulées que la supérieure obtint la même grâce par l'intercession d'Euphraxie. En conséquence elle avertit ses religieuses de se choisir une abbesse; et, pour calmer leur trouble et leur affliction, elle leur déclara tout ce que Dieu lui avoit fait connoître de la grande gloire dont Euphraxie et Julie jouissoient dans le ciel; ce qui leur inspira une telle ferveur, que toutes la prièrent de demander au Seigneur de les retirer de ce monde pour participer au bonheur de ces deux saintes.

Elles choisirent pour abbesse une sœur appelée Théognie, et la lui présentèrent. Alors cette digne supérieure lui adressant la parole, lui dit : « Voilà que les sœurs vous ont élue pour les conduire selon la loi de Dieu et les règles du monastère; je vous conjure, au nom de la très-sainte Trinité, de ne pas rechercher les biens et les richesses de ce monde, ni d'appliquer les sœurs à des soins terrestres; mais plutôt qu'elles méprisent les biens temporels pour être dignes de ceux de l'éternité. » Puis, parlant aux sœurs, elle dit : « Pour vous, mes chères filles, souvenez-vous de la conduite qu'Euphraxie a tenue parmi vous. Efforcez-vous de marcher sur ses pas, si vous voulez participer à son bonheur. »

Après ce peu de paroles elle les congédia, et s'enferma seule dans l'oratoire, où le lendemain on trouva qu'elle s'étoit endormie du sommeil des saints. On ne voulut pas séparer son corps de ceux d'Euphraxie et de Julie;

mais depuis on n'ensevelit personne dans ce tombeau.

L'historien de la vie de notre Sainte dit qu'il s'y faisoit beaucoup de miracles : que les possédés qu'on y amenoit étoient bientôt délivrés ; les démons criant qu'Euphraxie triomphoit d'eux et les tourmentoit, même après sa mort. Il conclut son histoire par ces paroles : « Telle fut la vie de la très-noble Euphraxie, qui mérita d'être agrégée à la cour céleste. Nous devons nous efforcer d'imiter ses vertus, et surtout son humilité, son obéissance, son travail infatigable, sa mansuétude, sa longanimité, et nous mériterons comme elle de jouir dans la compagnie des anges du bonheur d'être avec Notre Seigneur Jésus-Christ. »

La mémoire de sainte Euphraxie est en si grande vénération chez les Grecs, que lorsqu'on reçoit quelque fille à la profession religieuse, le prêtre demande à Dieu pour elle, qu'il lui fasse part des grâces et des bénédictions dont il a comblé sainte Thècle, sainte Euphraxie et sainte Olympiade. Ils célèbrent sa fête le 25 de juillet : elle est marquée au 13 de mars dans le Martyrologe romain.

SAINT AMON.

Saint Amon étoit Egyptien, d'une famille également noble et opulente. Il perdit à vingt-deux ans son père et sa mère, et ne pensoit pas à s'établir dans le monde, s'étant consacré à Dieu depuis son enfance, au rapport de saint Athanase, dans la ferveur de la piété. Mais ses parens, et son oncle principalement qui avoit autorité sur lui, apparemment en qualité de tuteur, le pressèrent si fort de se marier, qu'il s'y détermina malgré ses répugnances, et épousa une fille avec qui il se proposa dans son cœur de vivre dans la continence. Il ne laissa pas de faire tout ce qu'on pouvoit attendre de lui pour la solennité des noces; mais le soir s'étant retiré dans son appartement, et en ayant fermé la porte, il prit un siége, appela sa nouvelle épouse, et lui déclara son pieux dessein par l'éloge qu'il lui fit des grands avantages de la virginité au-dessus du mariage, dont il ne manqua pas de lui détailler tous les embarras et les incommodités. En même temps il prit en main le livre de l'Evangile et des épîtres de saint Paul, et lui lut ce que Jésus-Christ et son apôtre disent de la virginité, y ajoutant des réflexions selon que le Saint-Esprit le lui inspiroit.

Son épouse, qui n'avoit jamais lu les saintes

Ecritures, ni rien entendu de semblable, en fut touchée, et consentit à rester vierge à son exemple; mais elle ne put se résoudre à se séparer de demeure, comme Amon l'auroit souhaité, et le pria de se contenter qu'ils se séparassent seulement de lit, et qu'ils vécussent ensemble comme frère et sœur, cachant aux yeux du monde sous le voile du silence le trésor de leur pureté.

Amon ayant obtenu ce qu'il désiroit principalement, ils entreprirent de concert une vie parfaite. De son côté il passoit toute la journée dans son jardin à cultiver du baume avec beaucoup de soin et de travail; et, rentrant le soir à sa maison, il faisoit sa prière, soupoit avec son épouse, ensuite se retiroit pour passer une grande partie de la nuit dans l'oraison et la psalmodie, et, enfin, après avoir pris un léger repos, il se levoit de grand matin pour recommencer son travail. Sa femme ne s'appliquoit pas avec moins d'ardeur aux exercices de piété, et ils passèrent ainsi dix-huit ans ensemble, plus étroitement unis par une sainte affection et par la conformité de leurs sentimens pour la vertu, qu'ils ne l'auroient été par l'union de la chair et du sang; de sorte qu'ils arrivèrent à un grand détachement de toutes choses et à une paix intérieure, telle que Dieu la fait goûter à ceux qui le servent fidèlement.

Après ces dix-huit ans, étant devenus plus libres par la mort de leurs parens, sa femme, toujours plus édifiée de son éminente piété,

craignit de manquer à ce qu'elle devoit à la gloire de Jésus-Christ et au bien du prochain, si elle cachoit plus long-temps dans sa maison les richesses spirituelles qu'elle possédoit en la personne d'un si saint homme. Ainsi elle fut la première à lui proposer de se séparer tout-à-fait, n'étant pas juste, lui dit-elle, que les autres fussent frustrés à son occasion des exemples de vertu et des salutaires instructions dont elle seule avoit profité jusqu'alors.

Amon, qui n'avoit cessé de prier le Seigneur qu'il mît dans le cœur de son épouse les sentimens dont elle venoit de lui faire ouverture, les reçut avec une grande joie, et en rendit à Dieu des actions de grâces. Il la remercia aussi d'avoir secondé ses désirs; et lui cédant sa maison, où en peu de temps elle assembla une nombreuse communauté de vierges, il se retira au désert le plus proche, qui étoit celui de Nitrie.

Il n'y demeura pas long-temps inconnu. Dieu l'ayant favorisé du don des miracles, et sa vertu éclatant dans ce désert, ainsi qu'une étoile brillante, il fut bientôt obligé de se charger de la conduite d'un grand nombre de solitaires, dont plusieurs devinrent très-célèbres; et par son moyen l'état monastique ne s'étendit pas seulement dans le désert de Nitrie, mais encore dans celui de Sceté et dans d'autres quartiers de l'Egypte.

Le soin qu'il prenoit de ses disciples étoit incroyable, et il ne laissoit pas, nonobstant

le travail auquel cela l'engageoit, de faire de très-grandes austérités. Il ne mangeoit point d'huile, il ne buvoit point de vin : du pain sec et de l'eau faisoit toute sa nourriture; encore en usoit-il si sobrement, qu'il passoit souvent les deux jours sans manger, et quelquefois même plus long-temps. Sa femme qu'il visitoit régulièrement deux fois l'année pour l'aider à sa perfection, imitoit aussi la rigueur de ses jeûnes et de son abstinence, de même que son zèle pour le salut des âmes que la Providence avoit confiées à ses soins.

Quoiqu'il fît grand nombre de miracles, les historiens n'en rapportent que très-peu, les premiers solitaires aimant mieux imiter les vertus des saints que d'écrire leurs merveilles. Mais ses disciples en conservoient fidèlement la mémoire, et les apprenoient aux autres de vive voix. Le premier qu'on en rapporte, et qu'il fit étant encore seul dans le désert, fut la guérison d'un jeune garçon qui avoit été mordu par un chien enragé, et étoit devenu enragé lui-même, se déchirant le corps avec les dents. Ses parens le lui amenèrent garroté de plusieurs chaînes, et le conjurèrent de le guérir. Amon leur répondit : « Pourquoi venez-vous ainsi me tourmenter? Vous me demandez ce qui est au-dessus de mes forces. La guérison de votre enfant dépend plus de vous que de moi. Il n'y a qu'à rendre le bœuf que vous avez à la veuve à qui vous l'avez pris, et sur-le-champ la grâce que vous désirez vous sera accordée. » Ces

bonnes gens furent épouvantés de voir que le Saint avoit connu par une lumière surnaturelle le larcin qu'ils avoient commis secrètement. Ils eurent pourtant bien de la joie d'apprendre qu'en le restituant ils obtiendroient ce qu'ils souhaitoient avec tant d'ardeur. Ils rendirent donc sans délai le bœuf qu'ils avoient pris, et saint Amon ayant prié pour eux, leur fils se trouva guéri.

Deux hommes vinrent aussi le visiter, et il leur dit, dans le dessein de les éprouver, qu'ils lui apportassent une cuve où il pût mettre de l'eau pour ceux qui le venoient voir. Ils le lui promirent; mais l'ayant quitté, l'un des deux dit à son compagnon : chargez-vous si vous voulez de cette commission; quant à moi je n'en ferai rien, parce que je ne veux pas perdre mon chameau, qui périroit indubitablement si je le chargeois d'un si grand fardeau. L'autre lui représenta que n'ayant qu'un âne, il étoit encore moins en état que lui d'acquitter sa promesse; mais voyant qu'il ne vouloit rien entendre, il se confia au mérite du Saint, et mit la cuve sur son âne, qui la porta au monastère avec tant de facilité qu'on eût dit qu'il n'avoit rien sur le dos. Saint Amon le voyant venir, lui dit : Vous avez très-bien fait d'apporter cette cuve sur votre âne. Sachez que le chameau de votre compagnon est mort. En effet, cet homme trouva à son retour que le chameau étoit mort, comme le Saint le lui avoit dit.

Saint Athanase voulant donner une juste idée

de la haute vertu de saint Amon, rapporte de lui le miracle suivant, qui montre quelle étoit sa pureté et combien elle étoit agréable à Dieu. Amon, dit-il, étant obligé de passer à la nage le fleuve nommé Licus (c'étoit une décharge des eaux du Nil), dit à son disciple Théodore qui l'accompagnoit, de s'éloigner, afin qu'en se dépouillant ils ne se vissent pas nus. Théodore s'étant mis à l'écart, Amon demeura pensif, n'osant se dépouiller pour la honte qu'il avoit de se voir nu lui-même, ce qui ne lui étoit jamais arrivé en sa vie. Tandis qu'il étoit ainsi préoccupé de sa peine, il se trouva tout-à-coup transporté de l'autre côté du fleuve par une vertu divine, sans qu'il s'en fût aperçu. Théodore l'ayant rejoint à l'autre bord, fut bien étonné de voir qu'il eût sitôt traversé l'eau, et il le fut encore davantage en voyant qu'il n'avoit pas même les pieds mouillés. Il comprit aisément qu'il n'avoit pas nagé, et le pria de lui dire comment il avoit fait. Saint Amon vouloit lui cacher le miracle que Dieu avoit opéré en sa faveur; mais le disciple se jeta à ses pieds, et lui protesta qu'il ne se relèveroit pas qu'il ne le lui eût déclaré. Le saint vieillard lui avoua la grâce que Dieu lui avoit faite; mais il exigea de lui qu'il n'en parleroit à personne pendant sa vie. Ce que Théodore exécuta fidèlement.

Le bruit de ses vertus et de ses miracles avoit pénétré jusqu'à la retraite du grand saint Antoine, ce qui avoit formé entre eux une étroite liaison. Amon l'alloit souvent visiter, et saint

Antoine le vint voir aussi dans son désert tout au moins une fois. Ce fut dans cette visite que s'étant entretenus quelque temps ensemble, Amon lui dit que son monastère qui étoit sur la montagne ne pouvoit plus contenir le grand nombre de solitaires qu'il avoit sous sa conduite : que quelques-uns d'entre eux désiroient de bâtir des cellules dans un lieu plus écarté pour y vivre en plus grande retraite, et il le pria de lui marquer à quelle distance il pourroit les placer. Saint Antoine lui répondit que s'il trouvoit bon de devancer l'heure du repas, ils iroient ensuite dans le désert choisir le lieu qui conviendroit davantage. Ils mangèrent donc, après quoi ils s'avancèrent dans le fond du désert jusqu'au soleil couchant.

Alors ils s'arrêtèrent, et saint Antoine lui dit : Mettons-nous ici en prière et plantons une croix, afin que ceux qui viendront y demeurer y bâtissent des cellules. Cet endroit étoit à quatre grandes lieues du monastère de la montagne, et saint Antoine jugea que la distance étoit suffisante, afin que les solitaires de l'un et de l'autre monastère pussent, lorsqu'ils se visiteroient, venir coucher chez eux après avoir mangé à l'heure de none. C'est ainsi que ces grands saints étoient attentifs à conserver l'observance de la discipline régulière.

Amon persévéra de la sorte dans le combat spirituel et l'exercice des vertus religieuses, et arriva heureusement à la perfection de la sainteté des solitaires. Il falloit qu'elle fût bien émi-

nente, puisque, nonobstant que ses prodiges l'avoient rendu fort célèbre, saint Athanase le met au nombre de ceux dont le mérite éclata encore plus devant Dieu qu'il n'étoit connu des hommes. Enfin il acheva sa course n'étant âgé que de soixante-deux ans, dont il en avoit passé quarante dans le monde dans une grande innocence de mœurs, et le reste dans la solitude. A l'heure même qu'il mourut, saint Antoine vit son âme monter au ciel, ce que saint Athanase rapporte en ces termes : « Antoine étant assis sur sa montagne leva tout-à-coup les yeux au ciel, et vit quelqu'un qui s'élevoit dans les airs, et plusieurs anges qui venoient à sa rencontre en lui témoignant une grande joie. Dans l'admiration où il étoit, il bénissoit cette sainte assemblée, et prioit Dieu qu'il daignât lui apprendre ce que ce pouvoit être. Il entendit en même temps une voix qui lui dit que c'étoit l'âme d'Amon, solitaire de Nitrie. Ceux qui se trouvoient alors auprès de lui, le voyant transporté d'admiration et de joie, le prièrent de leur en dire le sujet. Il leur répondit que c'étoit Amon qui venoit de se reposer en paix. Ils remarquèrent le jour et l'heure qu'Antoine leur avoit dit ceci; et trente jours après des frères étant venus du désert de Nitrie, ils s'informèrent d'eux du temps de la mort de saint Amon, et trouvèrent qu'elle étoit arrivée précisément à l'heure que saint Antoine avoit vu son âme monter au ciel, bien que l'endroit où il étoit mort ne fût pas moins éloigné que de treize

journées de sa montagne; ce qui leur fit admirer la pureté de l'âme de celui à qui Dieu découvroit par une faveur singulière ce qui se passoit si loin de lui. »

Doctrine spirituelle de saint Amon de Nitrie.

Vossius a mis à la suite du second tome des œuvres de saint Ephrem quelques avis ascétiques d'un saint abbé Ammon, qu'il assure être saint Amon de Nitrie, et qui sont bien dignes de lui. Ils sont divisés en dix-neuf articles, et contiennent une doctrine excellente. Nous en ferons ici le précis pour donner une idée des instructions dont cet illustre Saint nourrissoit spirituellement ses disciples.

1.° Soyez attentifs, dit-il, sur vous-mêmes, et considérez que Notre Seigneur Jésus-Christ, quoiqu'il fût Dieu, et par conséquent dans la splendeur et la gloire ineffable de sa divinité, a pourtant voulu s'abaisser profondément pour vous servir de modèle : prenant la forme de serviteur; embrassant la pauvreté et l'humiliation; souffrant toutes sortes d'opprobres; se laissant conduire à la mort avec la même douceur qu'un agneau sans former aucune plainte. C'est ainsi qu'il a voulu que nous apprissions de lui à souffrir avec patience et même avec une sainte joie les injures, les affronts, les con-

tradictions, les coups et la mort même pour l'expiation de nos péchés, et qu'il veut que bien loin de nous élever contre ceux qui nous maltraitent, nous ne leur opposions que la douceur, l'humilité, et tout au moins le silence.

2.° Toutes les fois qu'il se présentera quelque chose à souffrir, comme une injure, une confusion, une humiliation pour l'amour de Dieu, regardez cela comme un gain considérable que vous pouvez faire pour votre âme, et dans cette vue souffrez-le sans peine et avec constance, pensant que vous le méritez par vos péchés, et que ce vous est d'ailleurs un grand avantage de participer par là en quelque façon à la passion de votre Sauveur. Que si le souvenir de ceux qui vous ont ainsi maltraités vous vient à l'esprit, donnez-vous bien de garde d'avoir du ressentiment contre eux; regardez-les plutôt comme des personnes à qui vous avez de grandes obligations, et priez pour eux de toute l'affection de votre cœur. Que si on vous loue et on vous témoigne quelque estime, conservez-en de la douleur, et priez Dieu qu'il éloigne de vous tout ce qui pourroit vous élever aux yeux des hommes, vous estimant indignes de tout honneur. Conservez-vous dans la modestie, l'humilité, la componction, et la haine de vous-mêmes. Regardez-vous comme étant toujours sur le point de mourir, et comme étant déjà morts au monde. Enfin considérez-vous comme le plus vil et le plus grand

pécheur. En vous conduisant de la sorte vous gagnerez beaucoup pour votre âme.

3.° Autant que vous devez craindre la perte de votre âme et les supplices éternels, autant devez-vous être éloignés de tout sentiment d'ambition de vaine gloire, de préférence au-dessus des autres. Vous ne devez pas même oser vous égaler à personne. Fuyez aussi les plaisirs des sens, ceux même qui paraissent les moins dangereux. Retirez-vous de la compagnie des hommes, et ne soyez avec eux que par nécessité. Veillez sur vous et tâchez d'éviter les moindres fautes, de peur qu'en y tombant facilement, vous ne soyez exposés à de plus grandes chutes.

4.° Plus vous aurez commis de péchés, plus devez-vous vous efforcer de travailler à sauver votre âme, et pour cela il faut que vous vous humiliiez profondément et en toute rencontre, dans votre esprit, dans vos paroles, dans vos actions, dans vos habits. Il faut que vous vous méprisiez, que vous vous regardiez comme le serviteur de tous, comme le plus grand pécheur du monde, comme très-éloigné d'avoir la vertu des autres. Il faut que ces sentimens soient dans vous très-sincères, et que vous en soyez véritablement pénétré et convaincu. Vous devez dire souvent dans cette humble disposition, et autant de cœur que de bouche : je ne suis rien en comparaison des autres chrétiens qu'une vile poussière ; et tout ce que je puis avoir de vertu, s'il y en a quelque peu

dans moi, est souillé par le péché, en sorte que si Dieu entroit en jugement avec moi, je n'oserois lever les yeux vers lui, me voyant couvert de péché et de confusion, et que s'il n'avoit pitié de moi, je mériterois qu'il me précipitât dans les flammes éternelles. Criez ainsi au Seigneur, afin qu'il vous accorde le pardon de vos péchés. Consumez-vous, pour ainsi dire, de douleur et de gémissemens, bien loin de vous laisser aller à une vaine joie; changez vos ris en pleurs, et marchez toujours la tête baissée et le visage abattu de tristesse, en disant avec le prophète : *Mon âme est pleine d'illusions.*

5.° Affligez-vous et gémissez sans cesse. Gardez un profond silence, et méditez sur les ténèbres éternelles, et sur l'état déplorable de ceux qui ont le malheur d'y être condamnés et qui pleurent continuellement. Pensez que vous avez mérité d'y être condamné comme eux. Considérez-vous comme étant près de mourir et d'y être précipité; et, profitant ensuite du temps qu'on vous donne encore pour les éviter par la pénitence, embrassez avec une sainte ardeur les travaux de l'esprit et du corps, et exercez-vous-y sans relâche, afin de satisfaire à la justice de Dieu pour vos péchés. Travaillez selon l'étendue de vos forces; jeûnez, employez les autres genres de mortification. Appliquez-vous aux emplois les plus bas et les plus humilians, selon qu'il est écrit : *Il sera le dernier de tous et le serviteur de tous.* Méditez

aussi les divines Ecritures avec autant d'application que vous pourrez. Accompagnez vos réflexions de gémissemens et de regret. Priez long-temps ; soyez enfin toujours recueilli en vous-même, avec le même respect et la même attention que si vous étiez présent au saint sacrifice de l'autel, afin que le démon ne trouve pas occasion de faire entrer dans votre âme de mauvaises pensées.

6.° Considérez que Jésus-Christ étant mort et ressuscité pour vous, vous ne devez plus vivre que pour lui. Conservez-vous en sa sainte présence, comme si vous n'étiez plus dans le monde et que vous eussiez passé dans l'éternité, où vous seriez devant lui.

7.° Comme un serviteur suit son maître avec crainte et respect, et ne le quitte point afin d'être toujours prêt à recevoir ses ordres et les exécuter, ainsi devez-vous être sans cesse en la présence de Dieu, soit que vous soyez assis ou debout, seul ou accompagné. Conservez-vous toujours dans une grande retenue et une modestie religieuse, non-seulement à l'extérieur, mais aussi dans votre âme. Donnez-vous bien de garde d'entretenir votre esprit dans aucune pensée mauvaise, ou dans aucun mauvais jugement contre le prochain; mais tenez-vous devant Dieu avec humilité et révérence, et repassant de temps en temps en sa présence les péchés dont vous êtes coupable ; n'osez pas même lever les yeux, par le sentiment d'une salutaire confusion.

8.° Tenez-vous toujours dans une humble soumission à la volonté de Dieu, de quelque manière qu'il veuille disposer de vous, soit pour la vie, soit pour la mort, soit pour quelque peine que ce soit. Soyez toujours prêt à acquiescer à son bon plaisir avec une sainte confiance en son secours et allégresse de cœur, quand même il s'agiroit d'être mis aux plus rudes épreuves.

9.° Ne vous proposez jamais de vous satisfaire en rien, ni en pensée, ni dans vos paroles, ni dans vos actions; mais proposez-vous de savoir ce que Dieu veut de vous, et de vous y conformer, quand même il seroit question de souffrir de grandes tribulations et même la mort.

10.° Comme vous êtes toujours devant Dieu, aussi ne devez-vous rien entreprendre sans examiner auparavant si c'est sa volonté que vous le fassiez. Ainsi soit qu'il s'agisse de manger, de boire, de dormir, de commencer un ouvrage, quoi que ce soit que vous vouliez faire, considérez auparavant si Dieu l'agréera. Par ce moyen vous croîtrez en ferveur, et vous vous approcherez toujours plus de Dieu.

11.° Souvenez-vous qu'il est écrit : *Nous sommes des serviteurs inutiles, et nous n'avons fait que ce que nous devions faire.* Ainsi, lorsque vous ferez quelque chose pour la gloire de Dieu, ne vous imaginez pas que vous méritez pour cela quelque grande récompense; mais pensez plutôt que vous êtes un serviteur

inutile, et même redevable à Dieu de beaucoup, et que de plus vous êtes encore bien éloigné d'avoir accompli tous vos devoirs envers lui.

12.° Si votre frère vous a donné quelque sujet de mécontentement, et que vous vous sentiez ému de colère, ne lui dites rien tant que l'émotion durera; mais tâchez d'apaiser votre cœur par la prière, après quoi vous pourrez user de représentation. Pareillement si vous êtes obligé de le reprendre et que vous ne le voyiez pas disposé à recevoir la correction, parce qu'il est ou ému ou troublé, attendez qu'il soit mieux en état de vous écouter, et alors parlez-lui, non comme voulant le reprendre, mais seulement pour lui rappeler sa faute avec douceur et humilité, afin qu'il ne sorte ni de sa bouche ni de la vôtre aucune parole qui se ressente de la colère. Combattez ainsi vos passions, comme étant persuadé que Dieu vous voit. Tremblez en sa présence à cause de sa grandeur et de sa majesté, devant laquelle vous n'êtes que cendre et poussière.

13.° Jésus-Christ vous a racheté par son sang; ainsi vous n'êtes plus à vous, mais vous lui appartenez. Cela étant, vous devez lui être soumis comme une bête de charge très-douce est soumise au maître à qui elle appartient. Mourez donc à vos passions, à votre volonté, à la concupiscence, pour vous soumettre docilement et sans aucune résistance à ce divin Maître, sous la puissance duquel vous êtes, et

dont vous devez suivre la volonté et non pas la vôtre. Veillez aussi sur vous, comme étant à tout moment sur le point d'être ou attaqué par la tentation, ou éprouvé par la tribulation; et soyez toujours déterminé à vous y soutenir avec un courage et une ardeur généreuse, étant persuadé qu'on n'entre dans le ciel qu'après avoir passé par de grandes épreuves.

14.° Quoi que ce soit que vous veuilliez faire, et même dans vos paroles et dans vos pensées, ne vous recherchez jamais; mais que la volonté de Dieu vous serve en tout de règle, quand même il vous en coûteroit encore plus de peine pour la suivre. Regardez-la toujours comme l'unique moyen d'entrer dans le royaume du ciel et d'obtenir la couronne de vie, et désirez sincèrement de l'accomplir; car il est écrit que le commandement du Seigneur est la vie éternelle, et que ceux qui seront fidèles à l'observer seront comblés de biens.

15.° Consultez toujours le Seigneur dans tout ce que vous voulez faire; examinez avant que de faire quoi que ce soit, si la chose est nécessaire et conforme à sa divine volonté. Et si vous vous apercevez dans quelqu'une de vos paroles ou de vos actions, que vous vous soyez tant soit peu écarté de cette divine règle, entrez aussitôt dans des sentimens de contrition, et priez le Seigneur qu'il vous accorde la grâce de vous corriger. Ce sera un bon moyen de ne pas tomber si facilement dans le péché.

16.° Ne mettez jamais votre espérance en la

créature; mais mettez-la en Dieu seul avec foi et confiance. Recourez à lui par la prière dans tous vos besoins, afin qu'il vous les accorde selon qu'il le trouvera bon. S'il daigne vous exaucer, rendez-lui-en fidèlement vos actions de grâces, et reconnoissez que ce que vous avez reçu, vous le tenez de sa libéralité. Si vous manquez de quelque chose, ne vous laissez pas aller pour cela à la tristesse, ni au murmure; mais souffrez-le plutôt avec joie, considérant que vous méritez toutes sortes de peines à cause de vos péchés. Espérez cependant que si Dieu daigne avoir pitié de vous, il vous pourvoira bientôt de ce qui vous sera nécessaire.

17.° Prenez garde de ne rien recevoir que vous ne puissiez dire que c'est Dieu même qui vous le donne. Acceptez ce qui vous revient de droit et sans contestation; mais rejetez ce que vous ne sauriez acquérir sans injustice et le moindre artifice. Il vaut bien mieux posséder peu dans la crainte du Seigneur, que d'avoir beaucoup par des voies injustes.

18.° Appliquez-vous à garder un rigoureux silence, et ne parlez jamais inutilement, quand il ne s'agiroit que de dire un seul mot. Si vous croyez devoir parler dans quelque occasion, examinez auparavant si ce sera selon l'ordre de Dieu; et dans ce cas parlez, non pour vous satisfaire, mais dans la vue d'obéir à Dieu. Qu'il n'y ait rien d'inutile dans vos entretiens; que tout y soit saint, édifiant, et accompagné de douceur, de gravité et d'humilité.

19.° Ne vous contentez pas de renoncer aux mauvaises actions, veillez encore sur vos regards, sur vos paroles et sur tous vos sens. Accoutumez-vous à tenir les yeux baissés sur votre ouvrage, et détournez-les de tous les objets qui pourroient vous être un sujet de tentation. N'écoutez point les langues médisantes, ni même les discours inutiles, et ne parlez jamais vous-même sans nécessité. En faisant ainsi, vous obtiendrez la miséricorde du Seigneur.

On voit par ces excellens avis quelles étoient les vertus que les saints Patriarches des solitaires recommandaient plus particulièrement à leurs religieux. L'humilité sincère et la pratique de l'humiliation, la crainte salutaire, la componction du cœur, les saints gémissemens et les larmes de la pénitence, la mortification des sens, la patience ferme et constante dans les tribulations, l'amour des croix, la joie sainte dans les souffrances, le travail des mains, l'oraison et la prière, le silence rigoureux, le recueillement intérieur, l'attention à la présence de Dieu, une conformité entière à sa divine volonté, et un abandon total de soi-même à cette adorable volonté, soit pour les travaux, les peines, les souffrances, la vie et la mort.

L'ABBÉ HOR, ou OR, et ATHRE son disciple,

Solitaires de Nitrie.

Les solitaires qui ont connu l'abbé Hor rendent de lui unanimement ce glorieux témoignage, que non-seulement il n'avoit jamais déguisé la vérité, ni fait de serment, ou prononcé de malédiction contre personne, mais, ce qui est bien plus admirable, il n'avoit jamais parlé inutilement. Il ne vouloit rien savoir de ce qui se passoit hors de sa cellule, et il disoit quelquefois à Paul son disciple : Prenez garde de n'apporter jamais ici aucune nouvelle du dehors. C'est qu'il comprenoit que cela ne sert qu'à distraire l'esprit des choses célestes, et que le moindre inconvénient qui en arrive, est de perdre le temps en vaines paroles.

Il sanctifioit son travail par le recueillement intérieur, nourrissant son cœur de saintes réflexions, tandis que ses mains étoient occupées à ses ouvrages ordinaires. Un jour qu'il construisoit avec l'abbé Théodore une nouvelle demeure pour quelque solitaire, ils se dirent l'un à l'autre : si Dieu nous appeloit présentement, que ferions-nous ? Cette considération les toucha si fort, que les larmes leur coulèrent des yeux. Ils cessèrent de travailler, et se retirèrent dans leur cellule pour s'y livrer à des sentimens

de componction. On rapporte encore de lui et du même abbé Théodore, qu'ils étoient si soumis à la volonté de Dieu, que quoi qu'il leur arrivât, ils lui en rendoient des actions de grâces.

L'abbé Hor avoit établi l'ouvrage de sa perfection, auquel il travailloit sans cesse, sur le fondement d'une sincère humilité : c'étoit là sa vertu principale; et il l'appeloit la gloire et la couronne du solitaire. Il disoit que quand on est tenté d'orgueil ou de vanité, il falloit aussitôt entrer en compte avec soi-même et examiner ; 1.° Si l'on a accompli tous les commandemens. 2.° Si l'on se regarde comme un serviteur inutile. 3.° Si l'on est véritablement convaincu qu'on est le plus grand de tous les pécheurs. Après cela, disoit-il, s'il vient dans l'esprit qu'on est arrivé à ce degré de vertu, on doit s'humilier de cette pensée et la rejeter bien loin, parce qu'elle seroit capable de ruiner tout ce qu'on auroit fait de bien.

Il donnoit encore cette belle instruction sur l'humilité : « Prenez bien garde de vous préférer à votre frère, en pensant en vous-même que vous êtes plus sobre et plus mortifié que lui. Mettez-vous plutôt, avec le secours de la grâce de Jésus-Christ, bien au-dessous de lui, dans un esprit d'abjection volontaire et de charité sincère, de peur que vous ne succombiez à la tentation de vanité, et que par là vous ne perdiez le fruit de vos travaux; vous souvenant de ce que dit l'Apôtre : *Que celui qui est debout*

prenne garde de tomber. Par cette prudente précaution vous serez comme assaisonné du sel de la sagesse dans le Seigneur. »

Il vouloit qu'on redoutât les applaudissemens des hommes comme un piége dangereux pour l'âme, et qu'on regardât les mépris comme un motif d'espérance en la miséricorde du Seigneur. « Nous perdons beaucoup, disoit-il, lorsqu'on nous loue et qu'on nous honore plus que nous ne méritons (et il ne croyoit jamais de le mériter); au lieu que, lorsqu'on paroît ne faire aucun cas de nous, nous avons tout lieu d'espérer que nous serons honorés de Dieu. » Il vouloit même qu'on portât le renoncement à l'estime des hommes, jusqu'à désirer de passer pour insensé dans leur esprit. « Il faut, disoit-il, fuir absolument d'être connu des hommes, ou se jouer d'eux en voulant paroître à leurs yeux comme dépourvu de jugement en beaucoup de rencontres. »

Le comte Longin, célèbre par sa piété et par ses grandes aumônes, désirant de le voir, fut dans sa solitude et pria un ancien de le conduire à sa cellule. Celui-ci, qui savoit l'opposition de l'abbé Hor pour ces visites d'éclat, crut devoir le prévenir, et lui loua beaucoup la piété du comte. Il lui répondit : Je sais qu'il est homme de bien; mais empêchez qu'il passe ce torrent pour me venir voir.

C'étoit encore par cette même humilité qu'il n'attribuoit jamais à la faute de ses frères ce qu'il avoit à en souffrir dans les occasions;

mais il ne l'attribuoit qu'à sa propre faute et à ses péchés; et il disoit aussi que, pour apaiser les émotions de notre cœur en pareilles rencontres, il faut penser que quand nous croyons que les autres ont tort, nous ne devons pas douter que les autres ne pensent de même de nous.

Un homme si humble ne pouvoit manquer d'avoir une grande horreur de ce qui blesse la charité. Aussi détestoit-il souverainement la médisance, qu'il appeloit la mort de l'âme. Il donnoit pour conseil et pour s'empêcher d'y tomber une seconde fois, lorsqu'on avoit eu le malheur de le commettre; il donnoit, dis-je, pour conseil de s'aller jeter aussitôt aux pieds de celui dont on avoit parlé inconsidérément, de lui demander humblement pardon, et de lui promettre qu'on ne se laisseroit plus séduire par le malin esprit.

Voici un trait qui montre quelle étoit la délicatesse de sa conscience à l'égard de la charité. Il avoit envoyé son disciple Paul pour acheter la provision de branches de palmier dont ils avoient besoin pour leurs ouvrages. Paul s'étant adressé à plusieurs pour en avoir, et apprenant d'eux qu'elles avoient été retenues par d'autres, il en trouva enfin chez un jardinier, qui lui dit qu'à la vérité quelqu'un avoit déjà donné des arrhes pour celles qu'il avoit, mais comme c'étoit depuis long-temps, et qu'il ne se présentoit pas pour les venir prendre, il pouvoit les emporter; ce qu'il fit. A son retour il rendit

compte de tout ceci à l'abbé Hor, qui, frappant des mains, dit: Hor ne travaillera point de cette année. Il ne voulut pas même lui permettre de placer ces palmes dans sa cellule, et l'obligea de les reporter au jardinier.

Dieu voulant le purifier toujours plus et consommer sa vertu par une longue patience, lui envoya une maladie qui dura au moins dix-huit ans. Ce fut pendant ce temps-là que saint Sisoès vint de la montagne de saint Antoine pour le voir. C'étoit sans doute au désert de Nitrie, où il avoit, au lieu de Paul dont nous avons parlé, un autre disciple nommé Athré, avec qui il vivoit dans une parfaite union, bien qu'ils fussent d'un pays différent. Saint Sisoès lui demanda quelques avis, et il lui répondit: « Que vous dirai-je? imitez ce que vous croyez devoir ici de bon; car Dieu assiste celui qui se fait violence. » Une autre fois lui ayant aussi demandé quelque instruction pour son âme, il lui répondit: Avez-vous de la confiance en moi? Assurément, lui dit saint Sisoès. Eh bien, ajouta le vieillard, allez et faites comme vous m'avez vu faire. Mais encore, lui dit saint Sisoès, que voulez-vous que j'imite en vous plus particulièrement? A quoi il répondit: Vous voyez que je me considère comme étant au-dessous de tous les hommes.

Saint Sisoès étant allé depuis passer quelque temps à Clysma sur la rive occidentale de la mer Rouge, il racontoit ainsi à l'abbé Piste et à six autres solitaires qui l'étoient venus voir,

combien il avoit été édifié de l'abbé Hor et de son disciple dans la visite qu'il leur avoit faite. « L'abbé Hor, leur dit-il, et l'abbé Athré vécurent ensemble étroitement unis jusqu'à ce que la mort les sépara. Le premier excelloit en humilité et l'autre en obéissance. Je demeurai quelques jours avec eux dans l'intention de m'instruire, en étudiant quelle étoit l'excellence de leur vertu, et je ne tardai pas d'en voir une preuve marquée; en effet, quelqu'un leur ayant apporté un petit poisson, comme Athré le fendoit avec un couteau, l'abbé Hor l'appela, et sur-le-champ il laissa le couteau enfoncé dans le poisson sans achever de l'éventrer, pour se rendre à l'obéissance. J'en fus étonné, et je lui demandai comment il avoit fait pour acquérir cette vertu si parfaitement. Il me répondit : vous faites attention à mon obéissance, c'est bien plutôt celle du vieillard qu'il faut considérer; et, me prenant par la main, il me dit : venez et voyez. Je vis donc qu'il lui présenta le poisson; mais il l'avoit mal apprêté expressément, afin que je fusse témoin de sa soumission et de sa patience. Hor ne laissa pas d'en manger sans témoigner de la répugnance. Athré lui dit : le trouvez-vous bon, mon père? et il lui répondit : oui, il est bon. Ensuite il lui présenta quelqu'autre chose qu'il avoit mieux apprêtée, et lui dit : mon père, j'ai mal accommodé ceci. Hor en mangea et répondit : oui, il n'est pas si bon. Ainsi il ne disoit que comme son disciple. Ensuite celui-ci me dit : vous avez

vu que c'est moins moi qui obéis ici que ce vénérable vieillard. »

Tel fut l'abbé Hor, solitaire particulier de Nitrie. Nous ne disons rien de celui de Thébaïde, à cause des erreurs dont saint Jérôme l'accuse. Rufin, fort suspect en ceci, lui donne de grandes louanges qu'on peut lire au second livre du recueil des Pères des déserts. La plupart des auteurs confondent ces deux Hors, et n'en font qu'un même personnage. Et quant à ses erreurs, ils avouent qu'il a suivi les sentimens d'Origène; mais ils disent qu'il l'a fait par méprise et sans attachement, étant prêt à se soumettre au jugement de l'Eglise, et qu'enfin on ne peut le mettre au nombre des origénistes, condamnés comme tels par les évêques, soit dans le synode d'Alexandrie en 399, soit par le pape Anastase en 400, puisqu'il étoit déjà mort en 391, et qu'il n'a laissé aucun écrit. Aussi les Grecs révèrent la mémoire de l'abbé Hor le 7 d'août. Les continuateurs de Bollandus disent qu'il ne conste pas qu'il soit mort dans ses erreurs; mais ils ne lui ont pas donné le titre de saint, et nous les avons suivis.

SAINT MOÏSE L'ÉTHIOPIEN.

Nous ne pouvons mieux commencer la vie de saint Moïse que par la pieuse remarque que fait un de ses historiens. Personne, dit-il, n'est

exclu du royaume des cieux; qu'il soit d'une vile condition comme les esclaves, ou d'un naturel féroce comme les Scythes, ou noir comme les Éthiopiens, ou enfin insigne pécheur, tous y sont introduits, pourvu qu'ils s'en rendent dignes par la sainteté de la vie, ou par une sincère pénitence. C'est ce qui paroît admirablement dans saint Moïse, qui fut esclave, qui fut plus cruel qu'un Scythe, qui fut Ethiopien, qui fut chargé de péchés, et qui devint un célèbre pénitent.

Son histoire est d'autant plus utile et édifiante, qu'elle peut servir de modèle d'une parfaite conversion aux plus grands pécheurs, ou les rendre inexcusables lorsqu'ils refusent de se convertir, sous prétexte de l'énormité de leurs crimes, de la violence des tentations et de la force de leurs mauvaises habitudes. Saint Moïse eut tout cela à vaincre, et il le surmonta par la grâce du Seigneur.

Nous venons de dire qu'il étoit Ethiopien, noir par conséquent comme les gens de ce pays brûlé; d'une taille très-avantageuse, et si robuste, qu'il étoit en état de se défaire lui seul de quatre hommes, comme nous le verrons dans le cours de son histoire. Il avoit la conscience encore plus noire que le corps. Il fut d'abord esclave d'un riche bourgeois : d'autres disent d'un magistrat; et bien loin de remplir auprès de lui les devoirs d'un bon domestique, il ne montroit qu'une malheureuse inclination à toute sorte de vices, et se conduisoit comme

le plus méchant de tous les hommes. La colère de son maître, ni même les châtimens, ne servoient, ce semble, qu'à le rendre plus mauvais. Enfin son maître, lassé de ne pouvoir rien gagner sur son naturel indocile, le chassa absolument de sa maison.

Le parti qu'il prit en sortant de chez lui montre combien ses inclinations étoient corrompues. Il se fit chef d'une bande de voleurs, et exerça avec eux mille brigandages. Sa force et sa férocité lui servirent pour accumuler des crimes qui répandirent partout la terreur, avec la haine de son nom. Un seul trait suffira pour faire comprendre combien en effet il étoit redouté et combien il étoit redoutable. Un berger l'avoit empêché, soit par le bruit que firent ses chiens, ou par quelque signe qu'il fit lui-même, d'exécuter un mauvais dessein. Il entra là-dessus dans une telle fureur, qu'il le chercha partout pour le tuer. Il sut qu'il étoit au-delà du Nil, et quoique le fleuve fut débordé et qu'il eût plus de mille pas de large, il mit ses habits sur sa tête, son épée entre ses dents, et le traversa à la nage. Le berger, qui le vit passer, comprit que c'étoit à lui qu'il en vouloit, et courut se cacher dans une caverne. Moïse ne le trouvant pas, se vengea sur son troupeau. Il tua quatre de ses meilleurs béliers, les attacha et repassa le fleuve à la nage en les traînant après soi. Il se rendit de là à un village, où, après les avoir écorchés et mangé le meilleur, il vendit les peaux pour acheter du vin, dont il

se gorgea, et retourna auprès des compagnons de ses brigandages, qui étoient assemblés à cinquante milles de là.

Il menait ainsi une vie horrible par ses impuretés, ses larcins et ses meurtres, lorsque Dieu lui toucha le cœur par sa grâce, et en fit un parfait pénitent. On ne sait pas à quelle occasion ce changement si admirable se fit en lui. Les auteurs le rapportent différemment. Pallade dit que ce fut pour un mauvais cas qui lui arriva, sans dire quel étoit ce cas. Cassien dit qu'étant poursuivi pour un meurtre qu'il avoit commis, il se réfugia dans un monastère, et que l'heureuse nécessité où il se trouva de se cacher pour éviter le supplice, lui donna occasion de rendre enfin sa retraite volontaire, et de se convertir sincèrement. Mais dans un autre endroit de la vie des Pères, il est dit que ce fut après qu'il eut entendu parler un homme de bien sur l'état des bons et des méchans après cette vie, sur la terrible séparation que Dieu en fera au jugement, sur les horribles tourmens dont il punira éternellement ceux qui ont vécu et sont morts dans le crime, et la gloire ineffable qu'il réserve aux justes en la compagnie des saints anges; et il est dit qu'il en fut si pénétré, qu'il se mit à pousser des sanglots, des gémissemens, et à répandre quantité de larmes, et qu'il se rendit ainsi à un monastère pour y faire pénitence.

Il est difficile de concilier ces opinions; mais, de quelque façon que sa conversion soit arrivée,

il ne conste pas moins qu'elle fut sincère. Il se rendit au monastère avec un habit déchiré, le cœur pénétré de componction, le visage couvert de larmes, et se présenta aux religieux dans une humble contenance, témoignant un vif regret de ses crimes. Mais les religieux, frappés de frayeur de le voir, à cause de sa mauvaise réputation, lui témoignèrent d'abord plus de peine de le recevoir qu'ils ne lui inspirèrent de confiance. Il se présenta pourtant au supérieur, et lui fit publiquement la confession de ses péchés, entrant non-seulement dans le détail de ses actions criminelles, mais encore de ses plus secrètes pensées, et manifestant ainsi tout ce qu'il avoit dans sa conscience, parce qu'il n'étoit aucun crime dont il ne désirât de se purifier par la pénitence.

Il pria donc avec instance qu'on le mît dans la voie du salut, et qu'on lui en accordât le précieux gage en le revêtant de l'habit monastique; et il se tint pour cela plusieurs jours à la porte du monastère, selon l'usage de ceux qui demandoient à être reçus, comme il est rapporté dans Cassien. Enfin le supérieur, reconnoissant par ses larmes et sa persévérance que son changement étoit sincère, et admirant dans ce pénitent si contrit la grandeur de la miséricorde du Seigneur, l'embrassa tendrement, le revêtit de l'habit religieux, et, en l'admettant au nombre des frères, lui donna les avis qu'il jugea à propos pour la conduite qu'il devoit garder.

Il en profita si bien, qu'il parut en peu de temps aussi formé aux vertus religieuses que s'il s'y fût exercé depuis plusieurs années. Il pouvoit avoir alors vingt-cinq ou trente ans. Il étoit exact à tous les devoirs réguliers, aux jeûnes, aux veilles, aux prières; il s'acquittoit avec joie de tout ce qu'on lui commandoit pour le service du monastère. Il ne se nourrissoit que de pain et d'eau, et quelquefois même il étoit trois ou quatre jours sans rien prendre. Il passoit les nuits entières sans dormir. Il excelloit en humilité et en componction, gémissant sans cesse et versant des torrens de larmes.

Enfin sa pénitence fut même si édifiante, qu'un homme appelé Clemon, qui avoit été le compagnon de son libertinage dès sa plus tendre jeunesse, voulut être l'imitateur de sa conversion, et s'engagea au service de Jésus-Christ.

Il faut le suivre à présent dans le désert de Sceté et de Calame, où le grand saint Macaire gouvernoit les solitaires, et montrer quels furent les combats qu'il y soutint contre les démons, et quelles vertus il y pratiqua. Ce fut apparemment dans ces commencemens que lui arriva ce que rapporte Pallade dans son histoire lausiaque. Nous avons remarqué qu'il étoit grand et extrêmement robuste, et alors ses austérités n'avoient pas encore diminué ses forces. Quatre voleurs qui ne le reconnoissoient point, vinrent se jeter sur lui dans sa cellule, où il se trouvoit seul; il les saisit tous

quatre, les lia, dit Pallade, comme une botte de paille, et les porta ainsi sur ses épaules jusqu'à l'église, où ayant trouvé les solitaires assemblés, il leur dit : Ces hommes sont venus m'attaquer; mais comme il ne m'est pas permis de faire mal à personne, ordonnez ce que vous voulez que j'en fasse. On peut présumer aisément de l'étonnement des solitaires; mais celui des voleurs qui se trouvèrent ainsi liés dut être bien plus grand. Ils confessèrent leur faute devant Dieu, et ayant appris que celui qui les avoit liés de la sorte étoit Moïse, ils dirent en eux-mêmes : Si cet homme, qui avoit une si grande force et qui étoit un si fameux voleur, a renoncé à tout, et vit à présent dans une si grande crainte de Dieu, pourquoi différons-nous davantage de penser à notre salut? Ainsi, touchés de repentir à son exemple, ils renoncèrent à leur brigandage, quittèrent le monde, et devinrent d'excellens solitaires.

Sa première demeure, après qu'il se fut exercé dans le monastère aux pratiques de l'obéissance, fut dans le désert de Scété sous la direction de saint Macaire. Il se proposoit d'y vivre dans une grande retraite; mais les frères l'y venoient visiter souvent et interrompoient son repos. Il alla s'en plaindre à saint Macaire, et ce saint, qui comprit qu'il n'oseroit pas refuser ceux qui demandoient à le voir, lui conseilla de se retirer dans un endroit plus reculé du désert, qu'on appeloit Petra. C'étoit un rocher placé dans le désert de Calame, appelé

aussi de Porphyrion, qui faisoit partie du désert de Sceté, et étoit à sept ou huit journées des lieux habités.

En y allant son esprit fut agité par la crainte de manquer d'eau; car il falloit que ce fût un rocher tout-à-fait aride. Mais Dieu l'encouragea par une voix qu'il lui fit entendre, et qui lui dit d'aller et de ne se mettre en souci de rien. En effet, sa providence y pourvut à ses besoins comme elle le lui avoit promis. Des frères vinrent l'y voir, et il n'avoit qu'une petite cruche d'eau qu'il employa à leur faire cuire des lentilles. Dans cette extrémité il sortoit de temps en temps de sa cellule, priant Dieu et se plaignant à lui amoureusement de ce qu'après l'avoir établi dans ce désert, il ne lui fournissoit pas l'eau nécessaire pour soulager la soif de ses serviteurs; et en même temps un nuage couvrit le rocher, et y versa une pluie qui remplit d'eau tous les réservoirs qu'il avoit faits.

Il trouva dans cette solitude le repos qu'il cherchoit, du moins du côté des hommes; car sa cellule étant si éloignée de celle des autres, ils y venoient bien plus rarement; mais à leur défaut les démons lui déclarèrent une cruelle guerre par les tentations dont il fut attaqué. Peut-être que ces combats, qu'il eut à soutenir, commencèrent avant qu'il vînt à Petra; mais, comme il n'y fut pas si long-temps que dans ce dernier endroit, nous présumons plutôt que ce dernier désert en fut le principal théâtre. Dieu a coutume de nourrir du lait de sa grâce ceux

qui entrent nouvellement dans son service. Il leur fait goûter les douceurs de la piété, et les conduit comme des enfans encore foibles, et qu'il faut gagner par la suavité de la dévotion. Souvent dans cet état on ne sent point l'effort des passions, et on est porté, pour ainsi dire, sur les ailes de la grâce; mais les épreuves viennent bientôt, et ces passions qui paroissoient amorties se réveillent avec fureur, et servent à ceux qui, avant leur conversion, avoient eu le malheur de les suivre, de moyen de pénitence, par les attaques qu'ils en souffrent et les efforts qu'ils sont obligés de faire pour leur résister.

L'excellent pénitent dont nous parlons en fit l'épreuve. Les démons tâchèrent de réveiller en lui, dit Pallade, ses anciennes habitudes d'impureté qu'il avoit autrefois suivies, et ils le tentèrent si vivement, que peu s'en fallut, comme il le racontoit lui-même dans la suite, qu'il ne renonçât à sa résolution. Dans cette extrémité il alla trouver le grand Isidore, prêtre dans le désert de Sceté et célèbre par la sainteté de sa vie et la sagesse de ses conseils. Ce serviteur de Dieu tâcha de le consoler, et lui dit de ne pas s'étonner de cette tentation, que ne faisant presque que commencer à quitter ses mauvaises habitudes, elles le portoient encore à rechercher les choses qu'il avoit suivies auparavant. Qu'il en étoit de ces habitudes, comme d'un chien qui a coutume d'aller ronger des os dans une boucherie, il y revient toujours tant qu'il a le moyen d'y entrer; mais que si

on ne lui donne plus rien, et si même on ferme la boucherie, alors, dit-il, il n'y revient plus, et va chercher ailleurs à contenter sa faim. Ainsi, ajouta-t-il, si vous continuez à vous exercer dans la continence en mortifiant la chair, en réprimant la gourmandise, qui est la nourriture de l'impureté, le démon, qui vous tente, ne trouvant plus, pour ainsi dire, dans vous de quoi se nourrir, se lassera enfin et vous abandonnera.

Moïse, fortifié et consolé par cette salutaire instruction, se renferma dans sa cellule, et s'appliqua à mater son corps par différentes austérités, surtout par le jeûne, ne mangeant autre chose par jour que douze onces de pain, travaillant beaucoup et faisant cinquante oraisons.

Mais le temps de la délivrance de sa tentation n'étoit pas encore arrivée; Dieu, qui vouloit accroître toujours plus ses mérites en accumulant ses victoires, permit que quoi qu'il fît pour abattre son corps, il ne laissât pas de se révolter contre l'esprit, particulièrement dans son sommeil. Cela l'obligea encore de recourir au conseil des autres, et il en parla à un ancien du désert, qui passoit pour un religieux d'une vertu éprouvée. Que dois-je faire, lui dit-il, mon Père? mes songes répandent des ténèbres dans mon esprit, et cette ancienne habitude que j'avois au mal fait que mon âme s'y plaît.

Le saint homme lui répondit: Cela vient de ce que vous ne détournez pas assez votre esprit

de ces imaginations. Et en effet, il arrive quelquefois que les âmes qui ont la crainte du Seigneur, en réfléchissant sur ces sortes de tentations par l'horreur ou la peine qu'elles en ont, les excitent davantage, et il est bien plus sûr alors pour elles de détourner leur esprit de ces images odieuses, que de s'en laisser préoccuper dans le trouble qu'elles leur causent. « Croyez-moi, lui ajouta ce Saint, accoutumez-vous à veiller; priez avec attention, et vous verrez que la tentation cessera. »

Il retourna dans sa cellule bien résolu de mettre encore cet avis à profit, et il le suivit avec tant de rigueur, qu'il passoit toutes les nuits debout au milieu de sa cellule, sans seulement fermer l'œil, priant continuellement, et ne se mettant pas même à genoux pour prier, de peur que son corps, par ce changement de situation, n'en reçût du soulagement, et que le démon n'en prît occasion de le tenter. Il fit cela pendant six ans: et cependant avec tant de veilles, de jeûnes, de prières et de travaux, il ne fut pas encore délivré de ce démon opiniâtre qui l'obsédoit.

Il en fut même tenté une fois avec tant de violence, que ne sachant presque à quoi se résoudre, il sortit de sa cellule et fut encore trouver le grand Isidore. Celui-ci le consola du mieux qu'il put, se servant pour cela de plusieurs passages des saintes Ecritures, et tâcha de le porter à retourner en paix dans sa cellule. Mais Moïse, redoutant les tentations qu'il y souf-

froit, lui dit qu'il n'avoit plus le courage d'y aller. Alors Isidore le fit monter au haut de sa maison et lui dit de regarder vers l'occident. Il y regarda, et il vit un grand nombre de démons tous en trouble et en émeute, comme des gens qui se hâtent d'aller au combat. Il lui dit ensuite de regarder vers l'orient, et il y vit une multitude innombrable d'esprits célestes pleins de majesté et plus éclatans que le soleil. Isidore lui dit, ceux que vous avez vus vers l'occident sont ceux qui attaquent les serviteurs de Dieu, et ceux que vous avez vus à l'orient sont ceux que Dieu envoie pour les défendre. Reconnoissez donc que, comme disoit le prophète Elisée, nous en avons plus pour nous que contre nous ; et que saint Jean avoit raison de dire, que celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde.

Moïse, ainsi rassuré et fortifié par ces paroles et par cette vision, retourna dans sa cellule, bénissant le Seigneur de son infinie bonté. Il rentra avec un nouveau courage dans le combat, et s'avisa même d'un nouveau genre d'austérité, qui fut un des plus laborieux qu'il pût entreprendre. Ce fut d'aller toutes les nuits aux cellules des anachorètes qui, par la caducité de leur âge et leurs grandes austérités, n'avoient pas la force d'aller quérir l'eau dont ils avoient besoin, parce qu'il y avoit trop loin. Il prenoit donc toutes les cruches sans qu'ils le sussent, et les alloit remplir, tantôt à un demi-mille, tantôt à deux milles et tantôt à cinq ; ce qui faisoit

deux lieues, selon que les cellules étoient plus ou moins éloignées.

Cette industrieuse charité qui le dévouoit à une si gande fatigue, anima de fureur contre lui le démon, qui ne se contenta pas alors de l'attaquer dans l'imagination; mais, tandis qu'il étoit penché sur le puits pour emplir une de ses cruches, il lui donna sur les reins un si rude coup de massue, qu'il tomba comme mort sur la place, sans connoissance, sans sentiment, sans même qu'il pût savoir qui l'avoit frappé.

Il passa ainsi le reste de la nuit, et un solitaire, qui vint le lendemain pour puiser de l'eau, le trouva comme s'il eût été sur le point d'expirer. Il courut aussitôt en donner avis au prêtre Isidore, qui y vint accompagné de quelques autres frères, le porta à l'église, où il fut malade un an entier, ayant bien de la peine à reprendre ses forces.

Lorsqu'elles furent revenues, Isidore lui dit: Cessez, mon frère, d'irriter les démons contre vous, et de leur insulter par des rigueurs excessives. Il faut user de modération dans le courage même qu'on témoigne contre eux (peut-être, dit M. de Tillemont, lui disoit-il cela pour le tenter); mais le Saint lui répondit: Je ne cesserai de le combattre, qu'il ne cesse lui-même de me tourmenter par ses illusions dans mes songes. Isidore, voyant la fermeté de sa bonne résolution, lui ajouta: Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ tous vos songes cesseront

dès ce moment. Ayez bon courage, et ne craignez pas de vous approcher de la sainte Eucharistie. Les continuateurs de Bollandus ont fort judicieusement remarqué à ce sujet, que la recommandation qu'Isidore fait à notre Saint, ne suppose pas qu'il ne participât point auparavant à la sainte communion; car il n'y a nulle apparence qu'il eût resté six ans que dura la tentation, sans communier. Mais il est à croire que par un saint respect et une crainte fondée sur la conviction de son indignité, qu'il sentoit davantage par les violentes tentations dont il étoit agité, il n'osoit s'en approcher aussi souvent que le faisoient les autres solitaires.

Depuis ce temps-là Moïse jouit dans sa cellule de la paix de l'âme, après laquelle il soupiroit depuis si long-temps, et deux ou trois mois après que saint Isidore lui eut dit ce que nous venons de rapporter, l'ayant vu de nouveau, il lui demanda s'il n'étoit plus tourmenté par le démon; à quoi il répondît: Depuis l'heure que vous avez prié Jésus-Christ pour moi, il ne m'est plus rien arrivé de semblable.

Dieu, qui purifioit la vertu de Moïse par ces tentations, le punit aussi pour son amendement dans une rencontre, d'une façon bien humiliante. Cassien le rapporte en ces termes: « Moïse, qui demeuroit au désert de Calame, étoit un homme incomparable et d'une vertu singulière; mais ayant dit une parole un peu aigre à l'abbé Macaire, et s'étant échauffé con-

tre lui pour défendre une opinion dont il étoit prévenu, il fut livré à un démon si horrible, que, ce qu'on ne peut se représenter sans horreur, il lui faisoit jeter les excrémens par la bouche; mais Dieu fit voir par une prompte guérison, et par celui dont il se servit pour la procurer, qu'il ne l'avoit frappé que dans sa miséricorde, afin d'effacer aussitôt la tâche que sa faute, qui ne dura qu'un moment, auroit pu imprimer dans son âme; car le saint abbé Macaire se prosternant en terre et priant Dieu pour lui, il l'écouta aussitôt, et chassa sur l'heure, de Moïse, cet esprit qui le tourmentoit. »

Tels furent les combats que ce saint eut à soutenir; telles furent les tentations humiliantes qu'il eut à vaincre; ce qui servit à l'établir solidement dans les plus éminentes vertus, et lui attira ces dons célestes dont son âme fut enrichie. Il eut depuis ses victoires un si grand empire sur les esprits malins, qu'il en étoit la terreur, au rapport de Sozomène, et qu'il les méprisoit autant, dit Pallade, que nous faisons peu de cas des mouches en hiver. Aussi, lorsqu'ils lui apparoissoient, comme cela arrivoit souvent, ils lui faisoient mille imprécations, et ils étoient forcés d'avouer qu'il les avoit vaincus. « Nous ne pouvons plus rien contre toi, lui disoient-ils; car quand nous voulons te jeter dans le désespoir, tu te relèves, et quand nous voulons te tenter de vanité, tu t'humilies de telle sorte, qu'aucun de nous ne peut approcher de toi. »

Cette conduite du Saint, dont les démons, de leur propre aveu, étoient déconcertés, peut servir de modèle aux personnes qu'ils tentent, tantôt de découragement et tantôt de présomption; elle nous apprend comment nous devons opposer la considération de la bonté de Dieu à la tentation de découragement, et comment nous devons combattre celle de la vanité, en nous humiliant profondément par la vue de nos fautes et de notre fragilité.

Si saint Moïse ne se laissa jamais abattre par le souvenir de ses premiers déréglemens, recourant sans cesse à la miséricorde de Dieu, il s'en faut bien aussi qu'il se repût de sentimens de vanité pour la grâce que Dieu lui avoit faite de lui pardonner ses crimes, et pour celles qu'il continuoit à lui faire; car il fut élevé à une haute contemplation, et il reçut le don de prophétie, comme nous le dirons bientôt. Mais il étoit si humble, qu'à quelque épreuve qu'on le mît, on le trouva toujours prêt à s'humilier davantage; et il aimoit mieux de passer pour un insensé, que de recevoir les marques d'estime qu'on vouloit donner à sa réputation et à son mérite.

Les progrès admirables qu'il avoit faits dans les vertus religieuses, joints aux dons extraordinaires dont Dieu l'avoit favorisé, lui firent mériter un rang parmi les plus illustres Pères de la solitude. Il fut élevé au sacerdoce et fait prêtre des solitaires de Scété par le patriarche d'Alexandrie : apparemment, dit M. de Tillemont, par Théophile qui fut fait évêque en 385.

Lorsque l'archevêque l'eut ordonné clerc, et l'eut revêtu des habits blancs, il lui dit, faisant allusion sans doute par ce contraste à la noirceur de son corps : Moïse, vous voilà devenu tout blanc. A quoi il répondit : Je le suis, mon Père, véritablement au dehors; Dieu veuille que je le sois aussi au dedans ! Le même patriarche, voulant éprouver son humilité, ordonna aux ecclésiastiques que, quand il viendroit à l'autel, ils le chassassent, et le suivissent ensuite sans faire semblant de rien, pour voir ce qu'il diroit. Ils exécutèrent cet ordre quand il arriva, et lui dirent impoliment : Sortez d'ici, Ethiopien. Il sortit aussitôt; et en le suivant, ils entendirent qu'il se disoit à lui-même : « Tu n'as que ce que tu mérites; car tu n'es pas un homme, et tu as eu la témérité de te mêler parmi les hommes. »

On tint aussi une assemblée en Scété, et les anciens voulant éprouver également sa vertu, dirent tout haut, à mesure qu'il s'y présenta : Pourquoi cet Éthiopien s'avise-t-il de venir avec nous? Il ne dit pas un mot; et comme on lui demanda après l'assemblée s'il n'avoit pas été troublé de ce qu'on lui avoit dit, il répondit par ce verset du Psaume : *J'ai été troublé, et je me suis tu.* Le gouverneur de la province avoit ouï parler de lui si avantageusement qu'il vint à Scété pour le voir. Quelqu'un l'avertit de sa prochaine arrivée, et aussitôt il sortit de sa cellule pour s'aller cacher dans le marais. Précisément il rencontra le gouverneur

sur son chemin, qui, ne le connoissant pas, lui demanda où étoit la cellule de l'abbé Moïse. A quoi il répondit : Eh ! comment vous amusez-vous à le chercher ? C'est un insensé. le gouverneur fut étonné de cette réponse, alla à l'église de Sceté, et la rapporta aux ecclésiastiques, qui furent très-fâchés qu'on eût ainsi décrié l'abbé Moïse, dont la vertu méritoit tant de vénération. Ils dirent au gouverneur : Mais comment étoit fait celui qui vous a parlé si mal d'un si saint homme ? C'est, leur répondit-il, un vieillard qui est grand et noir, et qui porte des habits vieux. Ils reconnurent à ces indices que c'étoit lui, et dirent aussitôt : C'est l'abbé Moïse lui-même qui vous a parlé de la sorte, parce qu'il a voulu éviter votre visite. Le gouverneur s'en retourna très-édifié de son humilité, qui lui faisoit fuir avec tant de soin les visites honorables.

C'est le propre des âmes humbles d'être charitables, et de compatir aux foiblesses des autres. L'abbé Moïse en donna plus d'une preuve par la charité avec laquelle il recevoit ceux qui avoient recours à lui.

On fit un jour une ordonnance en Sceté de jeûner toute la semaine jusqu'au dimanche. Dans ce temps-là il vint des frères d'Égypte pour voir l'abbé Moïse, qui leur fit cuire quelque chose. Les solitaires voisins, voyant sortir de la fumée de sa cellule, en avertirent les ecclésiastiques qui connoissoient assez sa piété et son austérité pour être persuadés que ce

n'étoit pas pour lui-même qu'il avoit fait ces apprêts. Ils dirent à ces solitaires qu'ils lui en parleroient lorsqu'il viendroit à l'église; et le samedi quand il fut venu, ayant apparemment été instruits de ce qu'il en étoit, ils lui dirent en présence de tout le monde : Mon père, il semble que vous n'avez pas gardé le commandement des hommes, mais ç'a été pour garder plus fidèlement celui de Dieu.

Il est dit encore à son sujet, qu'un solitaire de Sceté étant tombé dans quelque faute, les anciens s'assemblèrent pour décider entre eux sur ce qu'ils avoient à faire. Moïse fut invité de se trouver à l'assemblée; mais il s'en excusa, jusqu'à ce que le prêtre lui fît dire de s'y rendre, et que tous les frères l'attendoient. Il sortit alors de sa cellule et s'en vint, portant derrière son dos un panier plein de sable. Les frères qui vinrent au-devant de lui, voyant ce panier, lui demandèrent ce qu'il en vouloit faire. « Ce sont, dit-il, mes péchés que je porte derrière moi et que je ne vois pas; et l'on me fait venir ici pour juger les péchés des autres! » Cette humble douceur fit qu'on usa d'indulgence envers le coupable, et qu'on lui pardonna sa faute.

« Voilà, dit Pallade, la sainte et religieuse vie que cet invincible soldat de Jésus-Christ a menée, par laquelle il a mérité de tenir rang entre les plus grands saints. Il fut fait prêtre, et mourut en Sceté, étant âgé de soixante et quinze ans, et ayant laissé soixante et quinze disciples. »

SAINT ARSENE.

Saint Arsène étoit Romain, d'une famille distinguée également par sa noblesse et par son opulence. On lui donna une éducation conforme à la grandeur de sa naissance, et nous pouvons ajouter qu'il la surpassa par les excellentes dispositions de son esprit et par son application à le cultiver; ce qui le rendit un des plus savans hommes d'Italie, tant dans les langues grecque et latine que dans les autres sciences.

Sa réputation s'étendit jusqu'à l'empereur Théodose le Grand, qui, voulant pourvoir à l'éducation de ses enfans, l'appela à Constantinople pour lui en confier la conduite. Le choix d'un si grand prince ne pouvoit tomber que sur un des plus grands personnages de l'empire : ce qui n'est pas un moindre sujet d'éloge pour saint Arsène; mais il en étoit si digne que, si ce choix lui fit honneur, il n'en fit pas moins au juste discernement de Théodose.

Son arrivée à la cour impériale peut avoir été vers l'an 383. Il avoit vingt-neuf ans; de sorte qu'il peut être né vers l'an 354. Arcade, premier fils de l'empereur, n'avoit que six ans lorsqu'il y vint, et Honorius son frère n'étoit pas encore né. Il ne vint au monde que l'an d'après; et ce ne fut qu'à sa huitième année

qu'Arsène fut chargé de sa conduite, ayant auparavant celle d'Arcade.

Le titre du Père des Empereurs, que les solitaires lui donnèrent dans la suite, montre assez en quelle considération il étoit à la cour. Saint Théodore Studite, qui le lui donne aussi, dit qu'il tenoit le premier rang après les princes, et cela paroît autoriser ce que dit Métaphraste, que l'empereur le mit au rang des sénateurs, et l'honora du titre de patrice.

Quoi qu'il en soit, Arsène, soit pour soutenir sa dignité, soit qu'il aimât naturellement le faste, faisoit à la cour une figure brillante. Il étoit le plus richement vêtu et le plus superbement meublé. Il faisoit grand usage de parfums, et avoit à son service mille domestiques, tous habillés de riches étoffes.

Dieu, qui l'appeloit dans sa miséricorde à des grandeurs plus solides, ne permit pas que celles de la terre l'éblouissent si fort qu'il n'en reconnût le faux éclat. Arsène, rentrant quelquefois au-dedans de lui-même par de salutaires retours, sentoit que son élévation et ses richesses n'étoient que des biens passagers qu'on est forcé de quitter avec la vie, après quoi il n'y a que nos œuvres qui nous restent. Il le sentoit, et la grâce qui agissoit dans son cœur, y imprimoit aussi, avec ces réflexions, une vive crainte de perdre son âme. De temps en temps il se jetoit aux pieds de Dieu; et, répandant devant lui ses larmes et ses prières, il lui demandoit avec sincérité qu'il lui fît connoître ce qu'il de-

voit faire pour se sauver. Enfin sa persévérance dans cette demande lui obtint de Dieu une grâce qu'on peut regarder comme l'époque la plus marquée de sa vocation à la sublime perfection où il s'éleva depuis.

Priant donc un jour à son ordinaire, et réitérant la même demande avec larmes et une humble supplication, il entendit une voix qui lui dit : *Arsène, fuis la compagnie des hommes, et tu te sauveras.* Soit que cette voix frappât extérieurement ses oreilles, soit qu'elle ne se fît entendre qu'au fond de son cœur, ce que son historien ne nous explique pas, elle ne fut pas moins distincte, et n'opéra pas moins son effet. Ce grand homme, dont le cœur étoit déjà, comme dit saint Théodore, préparé au sacrifice par la crainte du Seigneur, ne différa plus après cet oracle; et, méprisant généreusement toutes les frivoles grandeurs de la terre, il s'embarqua secrètement sur un vaisseau qui faisoit voile pour Alexandrie, d'où il passa au désert de Sceté pour embrasser la vie solitaire.

Il avoit alors quarante ans; ainsi ce pouvoit être l'an 394, Théodose vivant encore, et lui n'ayant resté que onze ans à la cour. Il se rendit tout de suite à l'église des solitaires, et s'adressant à eux, il leur dit avec beaucoup de modestie : Je vous supplie de me recevoir au nombre des moines, et de me montrer la voie que je dois suivre pour être sauvé.

Il ne leur fut pas difficile de comprendre à son air et à son langage qu'il étoit un person-

nage de grande considération. Ils le questionnèrent beaucoup pour savoir qui il étoit, d'où il venoit, et ce qu'il faisoit dans le monde. Mais il tâchoit de s'en défendre, alléguant seulement qu'il étoit un étranger qui ne cherchoit qu'à assurer son salut. Enfin voyant que tout ce qu'il disoit pour cacher son rang et sa condition ne changeoit rien dans le jugement qu'ils avoient d'abord porté de sa personne, il leur fit la confidence qu'ils désiroient, espérant de les engager par là plus efficacement à le servir dans sa sainte entreprise.

Ils ne furent pas peu embarrassés pour savoir à qui des solitaires de ce désert ils l'adresseroient, qui le formât aux vertus monastiques. Il n'étoit pas aisé de trouver un maître à celui qui l'avoit été des enfans du maître du monde; mais, après avoir consulté entre eux, ils jetèrent les yeux sur le vénérable Jean le Nain, et le conduisirent à sa cellule.

Ce célèbre solitaire, ayant appris d'eux en particulier le sujet qui les amenoit et les qualités d'Arsène, ne déclara pas d'abord ce qu'il en pensoit; mais l'heure de none étant venue, il leur dit : Si vous voulez, mes frères, nous devancerons le temps du repas (car les solitaires ne mangeoient qu'à l'heure de sexte), et quant au reste, que la volonté de Dieu s'accomplisse. Il dressa en même temps la table, s'assit avec eux, et laissa Arsène debout, sans même faire semblant de prendre garde à lui. Quelle épreuve

pour un homme de cour, si Arsène n'en eût quitté l'esprit pour se revêtir de celui de Jésus-Christ, qui n'est que patience et humilité ! Ce ne fut cependant que le prélude d'un autre bien plus rude, et qui montra dans Arsène, par la manière dont il s'y comporta, une vertu héroïque et capable, dans ses essais, de ce que les autres auroient regardé comme leur effort.

Tandis qu'il se tenoit dans cette humiliante position, Jean le Nain prit un pain qui étoit sur la table, le jeta au milieu de la cellule, et le regardant avec un air d'indifférence, il lui dit : Mangez, si vous voulez. Aussitôt Arsène se met à quatre pieds, et va manger dans la même situation le pain à l'endroit où il le lui avoit jeté. Une si rare docilité fit comprendre au vénérable Jean le Nain la solidité de sa vocation. Il n'en demanda pas d'autre preuve, et dit aux religieux : « Vous pouvez, mes frères, vous en aller avec la bénédiction du Seigneur. Priez pour nous. Je vous assure que celui-ci est propre pour la vie religieuse. »

Ces solitaires demandèrent ensuite à Arsène ce qu'il avoit pensé de la manière dont Jean le Nain l'avoit traité, et il leur répondit, qu'il s'étoit considéré comme un chien, et qu'il avoit dans la même idée mangé le pain qu'il lui avoit jeté à terre : ce qui les édifia beaucoup.

Il n'eut pas besoin, après un si heureux commencement, de demeurer long-temps disciple pour être formé dans les devoirs de son nouvel état. Son maître eut la consolation de le voir

faire sous sa conduite des progrès si rapides dans la perfection, qu'il surpassoit les plus anciens même du désert dans la constance à supporter les travaux de la pénitence, et dans la patience et le courage à soutenir les combats des passions et du démon; en sorte que, comme dans le monde il s'étoit distingué par sa science et par son faste, il se distinguoit encore plus dans la religion par son humilité et par sa mortification. Cela fit que son père spirituel, reconnoissant l'attrait de sa grâce, qui étoit pour la vie entièrement retirée, ne le retint pas davantage auprès de lui, et lui permit de demeurer seul.

Ce fut alors que se trouvant dans une pleine liberté de se livrer à toute l'étendue de sa ferveur, il pria encore Notre Seigneur de lui faire connoître ce qu'il devoit faire pour arriver à la sainteté, et il entendit de nouveau une voix qui lui dit : *Arsène, fuis les hommes, garde le silence et demeure dans le repos : ce sont là les premiers fondemens que tu dois jeter pour élever l'édifice de ton salut.* Saint Théodore dit, qu'ayant reçu cette divine leçon, il commença dès lors plus que jamais à porter toutes ses affections vers le ciel. Son corps étoit, à la vérité, sur la terre, mais la conversation familière de son cœur n'étoit plus qu'avec les esprits bienheureux. Elle lui servit, cette leçon si excellente, de règle de conduite pour toute la vie. Il ne cessa jamais de s'en faire l'application, et rien ne paroît plus merveilleux en lui, que le

soin qu'il prit de la mettre en pratique ; ce qui l'a rendu un objet d'admiration à toute l'antiquité.

Il s'avança dans le désert à treize lieues loin de l'église de Scetè, pour mieux s'éloigner du commerce des hommes. Il se renferma si rigoureusement dans sa cellule, que les actes des Pères des déserts disent n'avoir été qu'une caverne, qu'il aimoit mieux, lorsqu'il avoit besoin de quelque chose, se servir du ministère de ses disciples, que de sortir pour l'aller querir lui-même.

Il ne recevoit qu'à regret ceux qui venoient le visiter, et tâchoit, tant qu'il le pouvoit raisonnablement, de se dispenser de les recevoir. Théophile, patriarche d'Alexandrie, l'alla voir avec un officier et quelques autres personnages, et le pria de dire un mot d'édification. Il fut quelque temps sans répondre, et prenant ensuite la parole, il leur parla ainsi : Si je vous dis quelque chose, l'observerez-vous ? Ils répondirent tous qu'ils y étoient disposés; et il ajouta : Eh bien donc, en quelque endroit que vous appreniez que soit Arsène, ne l'y venez plus chercher.

Ce patriarche n'osoit depuis interrompre sa retraite; mais comme il y avoit trop à profiter, seulement en le voyant, il ne put se déterminer tout-à-fait à n'y plus aller. Voulant donc le visiter une autre fois, il envoya savoir auparavant s'il lui ouvriroit sa porte. Arsène reconnoissoit trop ce qu'il devoit à un évêque pour

la lui refuser; il répondit au député qu'il la lui ouvriroit s'il venoit ; et il ajouta en même temps qu'en le recevant il seroit obligé de recevoir les autres, ce qui le forceroit enfin de quitter le lieu de sa retraite et d'en chercher ailleurs un autre où il fut moins détourné. Cela étant rapporté à Théophile, il dit qu'il aimoit mieux se priver de le voir que de l'obliger par là d'abandonner sa cellule.

Il semble que plus il vouloit se cacher, plus cela inspiroit aux autres le désir de le venir voir pour profiter auprès de lui ; mais toujours attentif à pratiquer la leçon qu'il avoit reçue du ciel, il étoit ferme à ne recevoir des visites que celles où il pouvoit profiter pour lui-même, ou qu'il savoit être agréables à Dieu. Un solitaire vint frapper à sa cellule, et le Saint, croyant que c'étoit son disciple, lui ouvrit aussitôt ; mais voyant que ce n'étoit pas lui, il se jeta le visage contre terre, et dit à ce solitaire, qui le prioit de se relever, qu'il ne le feroit qu'après qu'il se seroit retiré : ce qu'il fit.

Il arriva aussi que d'autres solitaires étant partis d'Alexandrie pour aller acheter du lin en Thébaïde pour leurs ouvrages, passèrent au voisinage de sa cellule, et dirent entre eux : Puisque nous avons l'occasion favorable de voir l'abbé Arsène, il en faut profiter ; ils furent tout de suite à sa cellule. Son disciple s'enquit d'eux du sujet de leur arrivée, et le lui rapporta. Mais il lui dit : Exercez l'hospitalité envers eux, et

dites-leur de m'excuser si je ne les vois pas, et laissez-moi contempler le ciel.

Etant obligé une autre fois de recevoir d'autres solitaires, ils le prièrent de leur dire quelque chose d'édifiant sur ceux qui comme lui aimoient tant à être seuls, et ne recevoient qu'avec grande peine la visite des autres. « Tant qu'une fille, leur répondit-il, demeure renfermée dans la maison de son père, on en a une grande estime; mais si elle se produit au dehors, on cesse de la considérer comme on faisoit auparavant. Il en est de même des choses de l'âme; si on les expose à tout le monde, chacun en juge à sa fantaisie, et la plupart n'en font point de cas. »

Saint Théodore Studite remarque là-dessus, qu'il ne faut pas croire que ce fût par défaut de charité que ce grand Saint refusoit de parler aux hommes, lui qui aimoit tant cette précieuse vertu; mais c'étoit seulement pour n'être pas détourné de l'exercice du saint recueillement, dans lequel il s'étoit rendu parfait. Aussi saint Jean Climaque, qui le proposoit pour modèle aux anachorètes de son temps, leur disoit: « Vous qui vivez dans le désert, souvenez-vous de cet ange (c'est ainsi qu'il l'appelle), et considérez comment il renvoyoit ceux qui le venoient voir dans sa solitude, sans même leur parler, de peur de perdre du côté de Dieu, ce qui valoit bien plus que tous les entretiens des hommes. »

Dieu fit voir dans une rencontre, d'une

manière bien marquée, que la conduite d'Arsène étoit dirigée par son Esprit saint. Un solitaire, attiré par sa réputation, vint expressément à Sceté pour le voir, et pria quelques frères qui desservoient l'église de ce désert de le conduire à sa cellule. Ils l'invitèrent à se reposer, et à prendre auparavant quelque nourriture, parce que la cellule étoit fort écartée, comme nous l'avons dit : mais il protesta qu'il ne mangeroit point qu'il n'eût eu le bonheur de le voir ; sur quoi l'un d'entre eux s'offrit de l'y mener. Y étant entrés, ils le saluèrent avec respect, firent oraison et s'assirent avec lui, espérant qu'il leur donneroit quelque avis salutaire ; mais il se tint toujours dans un profond silence.

Après qu'ils eurent attendu quelque temps ainsi, le solitaire qui avoit amené l'étranger, dit : Je m'en vas vous laisser en liberté, pensant qu'Arsène lui parleroit plus facilement seul à seul ; mais l'étranger, étonné de son silence, ne voulut pas rester davantage, et dit à son guide qu'il s'en alloit aussi avec lui. Lorsqu'ils furent sortis de la cellule, il lui dit : Menez-moi, je vous prie, chez l'abbé Moïse. C'étoit ce fameux solitaire qui avoit été avant sa conversion chef d'une bande de voleurs.

Celui-ci les reçut bien différemment que saint Arsène ; car il leur témoigna beaucoup de charité, et leur donna à manger. Lorsqu'ils se furent retirés, le solitaire qui avoit conduit l'autre, lui dit : Vous avez donc vu ces deux grands personnages ; dites-moi à présent lequel

des deux vous estimez davantage? C'est, répondit-il, celui qui nous a si bien reçus et qui nous a si bien traités. Ceci ayant été rapporté aux autres solitaires, un ancien se mit en prière et demanda au Seigneur qu'il lui fît connoître pourquoi Arsène, par l'amour qu'il lui portoit, fuyoit avec tant de soin la compagnie des hommes, au lieu que par un effet du même amour, Moïse recevoit si bien tout le monde. Sur quoi étant tombé en extase, Dieu lui fit voir deux bateaux qui voguoient sur le Nil, dans l'un desquels étoit l'abbé Arsène conduit par le Saint-Esprit, en grand repos et en grand silence; et dans l'autre étoit l'abbé Moïse conduit par les anges de Dieu, qui lui remplissoient la bouche de miel.

Il n'aimoit pas que ceux dont il recevoit la visite avec moins de peine s'arrêtassent trop long-temps. L'abbé Ammon ou Ammoës, qu'il estimoit beaucoup, l'étant venu voir, lui dit au commencement de l'entretien qu'il eut avec lui: Mon père, que pensez-vous de moi? Je vous regarde, lui répondit Arsène, comme un ange. Après qu'ils eurent conféré assez de temps, et plus qu'Arsène n'auroit voulu, il lui demanda de nouveau ce qu'il pensoit de lui. Je vous regarde, lui dit-il, à présent comme un tentateur; car quand vous ne me diriez rien que de bon, c'est comme si vous me donniez des coups de couteau.

Un solitaire nommé Marc lui ayant demandé pourquoi il fuyoit l'entretien des frères, il lui

répondit : Dieu sait combien je vous aime ; mais je ne saurois être en même temps avec lui et avec les hommes; car au lieu que les anges, presque infinis en nombre, n'ont qu'une même volonté, les hommes en ont beaucoup et qui sont très-différentes ; et ainsi je ne saurois quitter Dieu pour converser avec eux.

Une des raisons encore pour lesquelles il évitoit l'entretien des autres, est qu'il craignoit toujours d'y commettre quelque faute. C'est ce qui lui faisoit dire qu'il s'étoit repenti souvent d'avoir parlé, mais qu'il ne s'étoit jamais repenti de s'être tu. Admirable instruction, bien propre à nous faire entendre combien il est difficile de parler sans blesser la conscience, et combien le silence est propre à la conserver dans sa pureté. Aussi l'excellent auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ n'a pas manqué de la recueillir, comme une des plus importantes qu'on puisse donner à ceux qui aspirent à la vie intérieure.

Personne cependant n'étoit plus en état de parler avec onction et avec dignité des choses de Dieu, que le grand Arsène. Mais on peut ajouter aussi, que ce fut dans le recueillement profond que lui procura son amour pour la retraite et le silence, qu'il puisa les lumières sublimes dont son âme fut éclairée, et qu'il acquit la facilité de parler de la vertu aussi bien qu'aucun des anciens du désert. C'étoit encore pour ne pas s'engager dans des conversations trop longues et trop épineuses, qu'il

n'aimoit pas à parler des passages difficiles à expliquer des saintes Ecritures, sous prétexte de les éclaircir ; et par la même raison il évitoit d'entretenir des relations avec les absens par lettres, n'en écrivant que lorsqu'il ne pouvoit absolument s'en dispenser.

Toute son attention étoit donc de se cacher, de vivre inconnu aux hommes, de demeurer dans le secret de la face de Dieu, occupé sans cesse à le contempler et à prendre soin de son âme. Il n'étoit venu dans le désert que dans cette intention; et pour s'animer toujours plus à se soutenir dans sa première résolution et à la pratiquer dans toute son étendue, il se disoit souvent à lui même ces belles paroles, que saint Euthyme et saint Bernard se sont rendues depuis si familières à son exemple : *Arsène, pourquoi as-tu quitté le monde ?*

L'abbé Daniel, qui pouvoit parler de lui en témoin oculaire, ayant eu le bonheur d'être son disciple, dit que lorsqu'il étoit dans l'église, il se tenoit derrière un pilier, soit pour n'être pas distrait par les objets extérieurs, soit afin que personne ne vît son visage, qui en effet paroissoit comme celui d'un ange.

Autant que ce grand saint étoit fidèle à garder le silence et la retraite, autant aussi goûtoit-il la douceur de la vie recueillie, et avoit-il d'attrait pour la prière et pour l'oraison. On peut dire qu'il en faisoit ses délices; et là, son cœur dégagé de toutes les choses sensibles, s'élevoit vers Dieu avec une ardeur admirable, pour se

perdre en quelque façon dans son sein par la sublimité de sa contemplation. Un frère, à qui Dieu faisoit connoître quelquefois les merveilles de sa miséricorde dans ceux qu'il favorisoit plus particulièrement de ses précieux dons, vint à sa cellule, et regardant par la fenêtre, il vit le Saint comme s'il eût été tout en feu. C'étoit l'ardeur dont son âme étoit saintement embrasée dans l'oraison, que Dieu vouloit lui manifester par ce prodige. Il frappa ensuite à la porte, et le Saint ayant ouvert et le voyant tout étonné, il lui demanda s'il y avoit long-temps qu'il frappoit, et s'il avoit vu quelque chose; après quoi il l'entretint quelques momens, et le renvoya.

Il passoit les nuits entières dans l'exercice de l'oraison; et l'abbé Daniel racontoit que les samedis le soleil se couchant derrière lui, lorsqu'il prioit la face tournée à l'orient et les mains étendues vers le ciel, il continuoit à prier dans cette situation, jusqu'à ce que cet astre, se levant le lendemain, lui frappât les yeux de ses rayons, et qu'alors il s'asseyoit pour prendre un peu de repos. Ceci fait voir qu'il étoit alors élevé au-dessus des sens et entièrement absorbé en Dieu, étant impossible naturellement qu'il pût se soutenir sans cela une nuit entière les bras élevés vers le ciel.

Mais ce n'étoit pas seulement le samedi qu'il passoit toute la nuit dans les veilles. Il le faisoit ordinairement, tant pour donner plus de temps à son attrait pour l'oraison, que par esprit de

mortification ; et il est dit dans le recueil des vies des Pères, qu'après avoir veillé la nuit selon sa coutume, quand l'aurore venoit à poindre, il appeloit le sommeil, en disant : Viens maintenant, méchant serviteur ; et, fermant ensuite les yeux, il dormoit quelque peu de temps assis, et se levoit presque aussitôt.

Il disoit qu'un religieux qui vouloit tout de bon combattre ses passions, et y réussir efficacement, devoit se contenter de dormir une heure par jour. Le démon ne laissoit pourtant pas de le tenter là-dessus, comme sur d'autres sujets. Il s'en plaignit même une fois à ses disciples Alexandre et Zoïle, et les pria de passer la nuit avec lui pour observer s'il ne se laisseroit pas vaincre au sommeil. Ils le firent, et aperçurent seulement que le matin au point du jour il avoit fermé les yeux et respiré trois ou quatre fois, en sorte qu'ils ne purent pas comprendre s'il avoit véritablement sommeillé.

Comme il ne souffroit rien dans son intérieur qui le détournât de l'esprit de prière et empêchât son cœur de s'élever à Dieu avec liberté, aussi craignoit-il d'être détourné au-dehors par le moindre bruit, de l'attention à la présence de Dieu, surtout au temps de l'oraison. S'étant trouvé avec d'autres solitaires dans un endroit auprès duquel il y avoit quantité de roseaux, il entendit du bruit, et demanda aux autres ce que c'étoit. Ils lui dirent que c'étoit le vent qui souffloit dans des roseaux. Je m'é-

tonne, leur répondit-il, que vous puissiez vous accoutumer à ce bruit ; car si un solitaire demeure assis dans un véritable repos, le chant même d'un oiseau troublera un peu la paix et la tranquillité de son cœur.

Pour se conserver dans cette tranquillité d'esprit et de cœur, il avoit une maxime qui ne pouvoit que l'y aider efficacement. Un moine, disoit-il, qui demeure hors de son pays dans une province étrangère, ne doit se mêler de rien, et il jouira d'un véritable repos. Nous avons aussi de lui cette belle sentence, qui renferme un grand fonds d'instruction pour les personnes qui aspirent à la vie intérieure. Si nous cherchons Dieu, disoit-il, nous le rencontrons ; et si nous savons le retenir, il demeurera avec nous.

Ce n'étoit pas seulement par amour pour la retraite que saint Arsène aimoit si fort le silence; il le gardoit encore pour se dérober plus souvent aux piéges de la vanité. Il est dit dans les vies des Pères, de lui et de Théodore de Pherme, qu'ils détestoient souverainement la vaine gloire, et que c'étoit par cette raison qu'Arsène fuyoit de parler, et que Théodore ne le faisoit qu'en souffrant une extrême violence, comme si on l'avoit percé avec un poignard.

Par ce principe d'humilité il ne dédaignoit pas de prendre conseil des autres, tandis qu'il étoit si bien en état d'en donner lui-même par l'éminence de sa science, et surtout de son expérience dans les dons de Dieu. Il alla consulter

un jour saint Pémen au sujet de son disciple, qu'il lui amena, sur ce qu'il témoignoit toujours un plaisir sensible de l'entendre parler des choses de Dieu; et saint Pémen lui répondit, qu'il s'attachât principalement à l'instruire par ses exemples plutôt que par ses discours.

Saint Théodore Studite rapporte aussi que ce grand Saint, communiquant ses pensées à un solitaire d'Egypte fort avancé en âge, mais peu instruit des lettres humaines, un autre qui s'y rencontra lui dit ensuite : Abbé Arsène, comment étant aussi profond que vous l'êtes dans les sciences grecques et latines, consultez-vous ce bon vieillard rustique et ignorant ? A quoi il répondit : Il est vrai que je suis assez versé dans les sciences dont vous parlez ; mais je ne suis pas encore parvenu à savoir l'alphabet de ce vieillard, que vous regardez comme un rustique. Sur quoi saint Théodore fait cette belle réflexion. « Ce saint homme, dit-il, vouloit nous donner à entendre par là, que si nous ne nous étudions par une sincère humilité à apprendre cet alphabet, préférablement à toute autre science, eussions-nous acquis d'ailleurs de sublimes connoissances, nous ne serons, dans la vérité, que des rustiques et des ignorans. »

Evagre, s'entretenant avec lui de quelques religieux d'Egypte, qui se soucioient peu d'acquérir les sciences humaines, lui disoit : « Pourquoi nous autres, après nous être si fort appliqués à l'étude et aux sciences, n'avons-nous

acquis aucune vertu, tandis que ces Egyptiens, qui n'ont aucune teinture des lettres, ont si bien profité dans la piété ? C'est, répondit saint Arsène, que nous sommes tout occupés de ces vaines sciences ; au lieu que ces Egyptiens, quoique grossiers, tournent tous leurs soins du côté des vertus, et y travaillent si bien, qu'ils parviennent à les acquérir. »

Saint Arsène, également distingué par le poste éminent qu'il avoit occupé à la cour, et par l'éclat des vertus dont il brilloit dans son désert, méritoit d'être souverainement respecté de tous les solitaires, et il l'étoit aussi ; mais son humilité ne pouvoit le souffrir, et ne vouloit aucune distinction. Cela parut surtout dans l'occasion que nous allons dire. Quelques personnes apportèrent des figues sèches pour les distribuer aux solitaires de Sceté ; mais, comme il y en avoit peu, les Pères qui en firent la distribution n'osèrent, par respect, lui en envoyer, craignant que ce ne fût lui faire une injure plutôt qu'un présent, de lui donner si peu de chose. Il le sut, et ne voulut point aller à l'église comme il faisoit auparavant, disant aux Pères : Vous m'avez donc excommunié, en ne me faisant point part des largesses que Dieu nous a faites, parce qu'en effet je n'en suis pas digne. Sur quoi le prêtre lui en porta, et l'emmena ensuite à l'église fort satisfait ; ce qui fut pour les solitaires, qui admirèrent son humilité, un grand sujet d'édification.

On peut regarder aussi l'extrême pauvreté à laquelle il s'étoit réduit, comme un effet de son humilité autant que du dégagement de son cœur. On disoit de lui, que comme il n'y avoit personne à la cour, lorsqu'il y étoit, qui fût vêtu plus magnifiquement, aussi il n'y avoit point dans tout le désert de Sceté de solitaire qui eût une plus mauvaise robe. Etant tombé malade, il se trouva en si grande nécessité, qu'ayant besoin de quelque linge, il n'eut pas de quoi l'acheter, quoiqu'il ne fallût que peu d'argent. Il le reçut en aumône, et dit ensuite : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rendu digne d'avoir besoin de recevoir l'aumône en votre nom. »

Etant aussi malade, soit que ce fût dans la même maladie, ou dans une autre, le prêtre de Sceté le fit transporter auprès de l'église, le fit mettre sur un petit lit et mit un oreiller sous sa tête. Un ancien solitaire l'y vint voir, et le trouvant sur ce lit, il en fût scandalisé, et dit ; Est-ce donc là cet abbé Arsène ? Comment est-il couché si commodément ? Le prêtre le prit alors en particulier, et lui demanda quelle étoit sa profession avant qu'il se rendît solitaire. J'étois berger, répondit-il. Et comment viviez-vous, ajouta le prêtre ? Avec beaucoup de peine et de travail, répondit-il. Comment êtes-vous à présent dans votre cellule, ajouta le prêtre ? J'y suis assez commodément, dit-il, et j'y jouis du repos. Alors le prêtre, voulant guérir son âme du jugement précipité qu'il avoit porté

contre le Saint, lui dit : Vous voyez l'abbé Arsène; il étoit le Père des Empereurs; il avoit mille domestiques à son service; il étoit couché dans un lit magnifique. Quelle différence donc de son ancienne condition à la vôtre, vous qui n'aviez pas même, quand vous étiez berger, le repos dont vous jouissez à présent, au lieu que lui n'a plus aucune des commodités qu'il avoit dans le monde ! Ainsi en quittant le siècle vous n'avez fait que changer la vie pénible que vous y meniez, en une vie plus douce; tandis qu'il a passé d'une vie opulente et fastueuse, en une vie de pénitence. Le bon vieillard reconnut à ce récit l'injustice de son jugement précipité. Il avoua sa faute, et se retira en profitant d'un si bel exemple.

Saint Théodore Studite et l'abbé Daniel disoient encore de notre Saint qu'un officier de l'empereur lui ayant apporté le testament qu'un de ses parens, de l'ordre des Sénateurs, avoit fait en sa faveur, par lequel il lui laissoit une très-riche succession, il voulut d'abord le déchirer afin qu'il n'en fût plus parlé; mais l'officier se jeta à ses pieds et le pria de n'en rien faire, parce qu'il y alloit de sa tête. Sur quoi saint Arsène lui dit : Comment a-t-il pu me faire son héritier, n'étant mort que depuis peu, tandis que moi-même je suis mort depuis long-temps? Ainsi il le renvoya avec le testament, sans rien accepter de cet héritage.

Ce n'étoit pas une petite pénitence pour saint Arsène de vivre dans un si grand dépouil-

lement de toutes choses, et de s'être réduit à une privation entière de toutes les commodités de la vie, après avoir joui à la cour de toutes celles que procure l'opulence. Mais ce grand Saint en quittant le monde s'étoit attaché à se mortifier par tous les endroits sur lesquels il croyoit avoir suivi la satisfaction des sens. Ainsi il mortifioit la démangeaison de paroître, si naturelle aux gens d'esprit, par la retraite rigoureuse, et par ce silence qu'il n'interrompoit presque jamais. Il mortifioit l'amour des aises et des commodités du corps, par le dénûment de tout, et cette pauvreté évangélique si parfaite à laquelle il s'étoit réduit. Il mortifioit l'amour du repos, par les veilles continuelles dont nous avons parlé. Il mortifioit l'orgueil, par la fuite de tout ce qui pouvoit le faire estimer des hommes, et le mépris généreux de toute la gloire mondaine. Les auteurs de sa vie nous marquent encore deux genres de mortification qu'il pratiquoit, et qui montrent en lui le zèle que le désir de mourir à tout, et de s'immoler à Dieu par la pénitence, inspire à un cœur pénétré de cette vertu.

L'abbé Daniel disoit que lorsqu'il faisoit des corbeilles, ce qui étoit son travail ordinaire, et que l'eau dans laquelle il faisoit tremper les feuilles de palmier venoit à se corrompre, il ne vouloit pas qu'on la renouvelât ; mais il se contentoit de mettre de l'eau fraîche dessus, afin qu'elle continuât à sentir mauvais, et ne la changeoit entièrement qu'une fois l'année. Quel

ques solitaires lui représentèrent là-dessus que cette eau infecte donnoit une mauvaise odeur dans sa cellule, et ne pouvoit que l'incommoder beaucoup; mais il leur fit cette belle répose : « Je n'ai que trop usé de parfums excellens lorsque j'étois dans le monde; il est bien juste qu'à présent je souffre cette mauvaise odeur pour réparer cette sensualité que j'ai suivie, afin qu'en la supportant avec patience Dieu me délivre au jour du jugement de la puanteur insupportable de l'enfer, et que je ne sois pas condamné avec ce mauvais riche qui avoit vécu dans le luxe et la bonne chère. »

Son abstinence étoit telle que ses disciples avouoient qu'ils ne savoient pas de quoi il vivoit; car, disoit l'abbé Daniel, pendant plusieurs années que nous avons été avec lui, nous ne lui donnions qu'une petite mesure tous les ans, et cependant non-seulement elle lui suffisoit, mais encore il nous en donnoit toutes les fois que nous l'allions voir.

Quelque attrait qu'il eût pour l'oraison et la contemplation, il ne laissoit pas de travailler des mains jusqu'à l'heure de sexte; mais ce travail n'interrompoit pas son recueillement et son union intérieure avec Dieu. Il étoit au contraire si pénétré de sa divine présence qu'il ne la perdoit point de vue, et qu'il étoit obligé de tenir toujours un mouchoir pour essuyer les larmes qui couloient de ses yeux, même en travaillant. Dieu lui en avoit accordé le don précieux en si grande abondance, qu'elles lui

firent tomber le poil des paupières. Ces pleurs venoient et du regret de ses fautes passées, et du désir ardent avec lequel il soupiroit après l'éternité bienheureuse. Le souvenir de la mort qu'il avoit aussi presque sans cesse présent, lui en fournissoit encore le sujet; car, quoiqu'il aspirât après la céleste patrie par la véhémence de son amour, la sévérité des jugemens de Dieu lui inspiroit également une sainte frayeur; ce qui fit dire à Théophile, patriarche d'Alexandrie, lorsqu'il étoit près de mourir : O abbé Arsène, que vous êtes heureux d'avoir toujours eu dans l'esprit ce redoutable moment!

Un ancien rapportoit aussi de lui, qu'il examinoit deux fois le jour, le matin et le soir, s'il avoit fidèlement observé ce que Dieu vouloit de lui, ou s'il avoit manqué de suivre sa volonté en quelque chose; et qu'il avoit passé ainsi sa vie dans l'exercice continuel d'un jugement rigoureux envers lui-même, et un sentiment habituel de pénitence; ce que tout bon solitaire devoit faire à son exemple.

Le démon, toujours ennemi des saints, le tourmenta un jour cruellement dans sa cellule, et ce ne fut pas sans doute cette seule fois. Les solitaires qui avoient accoutumé de le servir, vinrent le trouver dans cette fâcheuse rencontre, et étant près de sa cellule, ils l'entendirent qui disoit à Dieu en criant : Seigneur, venez à mon secours, et ne m'abandonnez pas. Il est vrai que je n'ai rien fait jusqu'à présent qui puisse vous être agréable; mais accordez-

moi, par votre bonté infinie, la grâce de jeter de bons fondemens et de commencer à bien vivre.

Telles étoient donc les vertus du grand Arsène. Il ne faut pas s'étonner si le démon en étoit jaloux et s'il déployoit pour cela contre lui sa rage, autant que Dieu lui en laissoit le pouvoir, pour épurer davantage son serviteur et accroître ses mérites; et son exemple, comme celui de tant d'autres saints, doit servir également de modèle et de consolation aux âmes timorées, à qui l'esprit de ténèbres livre de violens combats. Alors l'humilité, la confiance en Dieu et le recours à sa bonté doivent leur servir de défense.

Mais ce ne fut pas seulement par la tentation des malins esprits que Dieu éprouva saint Arsène. A peine s'étoit-il retiré dans le désert, qu'il y fut troublé par l'irruption des Maziques, et obligé de s'enfuir pour quelque temps, comme plusieurs autres. Ces peuples étoient de la Libye; Cassien en parle en ces termes : « C'est, dit-il, la nation la plus cruelle et la plus barbare. Elle trouve un plaisir singulier à exercer ses cruautés. Ce n'est pas l'avidité du butin qui la porte à répandre le sang humain, comme les autres nations barbares; c'est l'inclination qu'elle a naturellement à faire le mal. »

Dans cette incursion, qui arriva vers l'an 395, ils tuèrent plusieurs solitaires de Scété. Saint Arsène se déroba à leur fureur avec ceux qui purent échapper. Nous ne savons pas où il

se retira alors. Ce fut peut-être à Troé, appelé autrement Petra, ou la Roche de Troé, près de Memphis, d'où il alla à Canope; mais il n'y resta pas long-temps: car les barbares s'étant retirés, il retourna à Sceté. Il y a apparence que, durant ce premier séjour à Troé et à Canope, il y reçut la visite de quelques solitaires, et de l'oncle de Timothée, patriarche d'Alexandrie; car il est moralement impossible que cela soit arrivé dans sa seconde fuite, dont nous parlerons bientôt; l'oncle de Timothée devoit être mort alors depuis bien des années. Peut-être aussi que ce fut dans le même temps qu'une dame romaine, attirée par la réputation de sa sainteté, vint expressément de Rome pour le voir. Nous rapporterons ici cette histoire; mais nous n'assurons pas qu'elle soit arrivée à Canope durant la première sortie du Saint, à l'occasion de l'irruption des Maziques, ou si ce fut à son désert même lorsqu'il y fut retourné.

Cette dame, fort riche et fort pieuse, entendant parler de son éminente vertu, voulut en être témoin elle-même. Elle partit de Rome et vint à Canope, d'où elle se rendit à Alexandrie auprès du patriarche Théophile, pour le prier d'obtenir du Saint qu'il lui permît de l'aller voir. Le patriarche, qui la reçut avec beaucoup de politesse, se chargea de la commission; et étant allé à sa cellule, il lui dit : Mon père, une dame romaine de grande piété et d'un rang très-distingué, est arrivée depuis peu, et a entrepris ce long voyage, pressée du désir de

s'édifier en vous voyant, et de recevoir votre bénédiction. Je vous prie donc de ne lui pas refuser cette grâce, et de vouloir bien faire une partie du chemin pour lui faciliter cette consolation.

Quelque respect que saint Arsène eût pour le patriarche, il ne put se résoudre à ce qu'il exigeoit de lui. Il fuyoit les hommes avec tant de soin pour répondre aux desseins de Dieu, à combien plus forte raison évitoit-il la vue des femmes, pour ne pas donner prise à l'ennemi du salut! Ainsi Théophile ne pouvant rien gagner sur sa résolution, rendit la réponse à cette femme, qui loin de perdre courage, fit au contraire seller ses chevaux, et se mit en chemin, en disant : J'ai confiance en Dieu, et j'espère qu'il me fera la grâce de le voir, puisque ce n'est pas l'envie de voir un homme qui m'a fait entreprendre un si long voyage, y en ayant assez au lieu d'où je viens, mais seulement le désir de voir un prophète.

Comme elle approchoit de sa cellule, elle le rencontra se promenant au dehors, et se jeta aussitôt à ses pieds, le visage incliné jusqu'à terre. Le Saint la releva, et lui dit d'un air sévère : « Si c'est mon visage que vous désirez de voir, me voilà, regardez-moi. » Elle fût si surprise de ces premières paroles, qu'elle n'osa lever les yeux; et le Saint continua ainsi : « Si l'on vous avoit rapporté quelque bien de moi qui pût vous édifier, vous deviez vous contenter d'y penser au dedans de vous-même, sans en-

treprendre, pour me venir voir, de traverser un si long espace de mer. Ne savez-vous pas qu'une ſemme doit vivre retirée dans sa maison? Et êtes-vous venue ici afin de vous glorifier à votre retour d'avoir vu Arsène, et d'inspirer par là aux autres ſemmes l'envie de passer aussi la mer pour me venir voir? » Elle répondit à ces reproches : « Je laisse à la volonté de Dieu d'empêcher qu'il en vienne d'autres; mais je vous demande humblement de prier pour moi et de ne pas m'oublier. Au contraire, lui dit le Saint, je prie le Seigneur qu'il efface entièrement votre souvenir de mon cœur. » Ces dernières paroles l'affligèrent extrêmement. La fièvre la prit lorsqu'elle fut de retour à Alexandrie, et l'archevêque l'étant venu voir pour apprendre d'elle l'issue de sa visite, elle lui rapporta surtout les dernières paroles du Saint, ajoutant qu'elles la feroient mourir de douleur. Le prélat la consola en lui expliquant le véritable sens. Ne savez-vous pas, lui dit-il, que vous êtes femme, et que les femmes sont l'instrument dont le démon se sert souvent pour combattre les hommes. C'est pour cette raison que l'abbé Arsène vous a dit qu'il vouloit effacer votre visage de son cœur; mais, quant à votre âme, ne doutez pas d'un moment qu'il ne prie pour elle. Ces paroles la remirent de son affliction, et elle retourna en Italie très-satisfaite de son voyage.

Les Maziques firent une seconde irruption dans le désert de Sceté environ vers l'an 434,

et il fut obligé de fuir une seconde fois pour éviter de tomber entre leurs mains. Il y avoit quarante ans qu'il demeuroit dans ce désert. En partant il répandit des larmes, et dit : « La trop grande multitude de peuple a causé la ruine de Rome, et la trop grande multitude de moines a causé celle de Sceté. »

Ce n'étoit pas sans sujet qu'il formoit ces plaintes. Le trop grand nombre de solitaires donna occasion au relâchement, et introduisit bien des abus dans les monastères, qui en causèrent enfin la ruine entière. Le lieu que le Saint choisit pour sa retraite fut Troé, comme il avoit fait la première fois. Divers solitaires d'Alexandrie, dont plusieurs même étoient considérables selon le monde, y vinrent un jour pour le voir. Il étoit alors malade, et soit pour cette raison, ou pour n'être pas troublé dans sa solitude par d'autres, qui à leur exemple n'auroient pas manqué de lui faire leurs visites, il s'excusa de les voir; de quoi ils furent un peu mécontens.

Il demeura dix ans dans ce lieu, après quoi une autre incursion des barbares l'obligea de se retirer à Canope, où il passa encore trois ans. Les solitaires qu'il avoit refusé de voir à Troé ne se rebutèrent pas, et vinrent une seconde fois à Canope pour conférer avec lui. Il les reçut avec beaucoup de témoignage d'affection et de charité. Un d'eux se plaignit à lui de ce qu'il n'avoit pas voulu lui donner la même consolation lorsqu'il étoit à Troé; mais il lui fit

entendre que ce n'avoit pas été par mépris, mais par des raisons légitimes. Ces raisons, comme nous avons dit, étoient principalement pour n'être pas détourné de cette étroite retraite que Dieu lui avoit recommandé de garder fidèlement. Cela fut cause encore qu'il demeura peu de temps à Canope, où il étoit trop importuné de visites, quelque moyen qu'il prît pour les éviter.

Il résolut donc d'abandonner sa cellule sans en rien emporter, et même de se séparer d'Alexandre et de Zoïle, ses deux disciples, pour vivre plus retirés que jamais.

Il dit au premier de prendre un vaisseau et de se retirer, et à Zoïle de l'accompagner jusqu'au fleuve pour lui trouver un bateau qui le menât à Alexandrie, et qu'après cela il s'en iroit joindre son frère, c'est-à-dire, Alexandre son disciple. Ils furent également surpris de cet ordre, ne pouvant presque se consoler de sa séparation, et ils se demandoient réciproquement s'ils l'avoient mécontenté en quelque chose, ou s'ils lui avoient manqué d'obéissance; ce qu'ils n'avoient pourtant pas à se reprocher. Ils obéirent néanmoins sans répliquer, et se retirèrent à la Roche de Troé. Pour le Saint, il alla à Alexandrie, où il tomba dangereusement malade.

Ce n'étoit pas sa dernière heure, ainsi il se releva insensiblement de sa maladie. Ses disciples, qui s'informoient de lui dans toutes les occasions qu'ils en avoient, apprirent avec dou-

leur sa situation, et n'osèrent l'aller voir, de peur de manquer à ses ordres et de lui faire de la peine; mais, lorsqu'il fut tout-à-fait remis, il se détermina de lui-même à venir les joindre à Troé, où il savoit qu'ils étoient, disant : J'irai joindre à présent mes pères; car c'est ainsi qu'il les appeloit par honneur.

Comme il étoit sur le bord du fleuve en attendant de passer, une jeune fille éthyopienne s'avisa de venir toucher ses vêtemens. Il l'en reprit sévèrement; mais elle lui répondit : Si vous êtes moine, allez-vous-en à la montagne. Cette réponse fut pour lui une instruction qu'il s'appliqua, et il la répétoit en lui-même, disant : Arsène, si tu es moine va-t'en à la montagne.

Cependant ses disciples, toujours attentifs à ce qu'il faisoit, quoiqu'ils ne pussent le savoir que par relation, apprirent avec une grande joie qu'il venoit les joindre à Petra, c'est-à-dire à Troé, qu'on appeloit autrement Petra, comme nous l'avons déjà remarqué; et dans l'empressement qu'ils avoient de le voir, ils vinrent au-devant de lui, et se jetèrent à ses pieds. Il fit la même chose de son côté, et ils répandirent tous les trois beaucoup de larmes, soit de la joie de se revoir, soit pour avoir resté longtemps séparés.

Il leur demanda pourquoi ils n'étoient pas venus le voir dans sa maladie, et Alexandre lui répondit que c'étoit à cause du regret qu'ils avoient eu de sa séparation; que même plusieurs en avoient été affligés, et qu'ils la leur

avoient imputée, en disant qu'il ne les auroit pas renvoyés s'ils lui avoient été plus soumis. Il leur répondit : Je savois bien qu'on le diroit; mais à présent on changera de langage, et on dira que la colombe, ne trouvant où reposer ses pieds, revint à Noé dans l'arche. Cette réponse apaisa la douleur de ses disciples, qui ne le quittèrent plus qu'à sa mort.

Il se retira donc tout-à-fait à Troé avec eux, et ce fut là que deux ans après il termina heureusement sa course. Comme il vit que sa fin approchoit, il dit à ses disciples, du nombre desquels étoit Daniel, de ne pas se mettre en peine d'avoir de quoi faire pour lui des aumônes après sa mort : ce qui montroit combien il étoit pauvre; mais qu'il suffisoit qu'on se souvînt de lui au saint sacrifice. Que si j'ai fait quelque bonne œuvre dans ma vie, ajouta-t-il, je la trouverai devant Dieu. Ces paroles qui leur annonçoient sa mort comme prochaine, les affligèrent et les troublèrent beaucoup. Il voulut les leur adoucir, et leur dit : Mon heure n'est pas encore venue, je vous en avertirai dès qu'elle arrivera; mais je dois vous dire que je ne veux pas que vous donniez quoi que ce soit de mon corps pour être conservé comme des reliques, et si vous le faites, je me rendrai votre accusateur au tribunal de Dieu, où vous paroîtrez comme moi. Ce grand Saint, qui avoit voulu se cacher toute sa vie, vouloit aussi, par un sentiment de la plus profonde humilité et d'un amour saint pour la vie cachée,

être oublié après sa mort, outre qu'il craignoit qu'on ne gardât son corps sans l'enterrer, selon la coutume superstitieuse des Egyptiens, ce qui n'a rien de commun avec l'honneur que nous rendons aux saintes reliques, comme nous l'avons déjà remarqué dans la Vie de saint Antoine.

Ses disciples lui dirent là-dessus : Que ferons-nous donc, notre Père ? nous ne savons pas comment on ensevelit les morts. Hélas ! leur répondit-il, est-ce que vous ne sauriez m'attacher une corde aux pieds et me traîner ainsi à la montagne ?

Enfin, comme il étoit prêt de rendre l'esprit, il commença à pleurer ; ce qui n'est pas étonnant dans les plus grands Saints qui, ayant été pénétrés d'une plus vive crainte du Seigneur pendant leur vie, par les lumières qu'ils avoient de sa sainteté, ont souvent redouté de paroître devant lui, sans perdre le désir de le posséder et l'espérance en sa miséricorde. Néanmoins ses disciples, qui avoient été témoins de sa vie toute céleste, en furent surpris. Pourquoi, mon Père, pleurez-vous, lui dirent-ils, est-ce que vous craignez la mort, comme les autres ? Oui sans doute, leur répondit-il, et cette crainte ne m'a jamais quitté depuis que je me suis fait solitaire.

Ce fut dans ces sentimens d'humilité qu'il rendit au Seigneur son âme enrichie de vertus et de mérites, étant âgé de quatre-vingt-quinze ans, dont il en avoit passé quarante

dans le monde, autant à Sceté, dix à Troé, trois à Canope ou à Alexandrie, et deux encore à Troé; de sorte qu'il peut être mort en 449 ou 450.

Le visage de saint Arsène paroissoit tout angélique, comme on dit qu'étoit celui de Jacob. Il étoit grand et de belle taille, mais assez sec et courbé à cause de sa vieillesse. Ses cheveux blancs le rendoient vénérable. Sa barbe descendoit jusqu'au milieu du corps; mais il n'avoit plus de poil aux paupières, ses larmes continuelles les avoient fait tomber. C'est le portrait que nous en ont laissé les auteurs des Vies des Pères des Déserts.

Ses disciples prirent soin de sa sépulture, et l'abbé Daniel dit que le Saint lui laissa sa tunique de peau, son cilice blanc et ces sandales de feuilles de palmier, et il s'en revêtit avec une respectueuse dévotion, pour participer à sa bénédiction.

Doctrine spirituelle de saint Arsène.

C'ÉTOIT l'usage des solitaires de Sceté de s'assembler souvent pour parler des choses spirituelles, et de s'animer, par des conférences saintes, au combat contre les vices et à la pratique des vertus. On rapporte à ce propos un petit discours que fit saint Arsène dans une de ces assemblées, sur les différens artifices dont

le démon se sert pour tromper les solitaires, et sur les moyens de les découvrir et de les éviter. Ce grand Saint, est-il dit dans sa Vie par Métaphraste, plus porté par son attrait pour le silence à écouter qu'à instruire les autres, se rendit, dans un esprit d'obéissance, à dire dans cette rencontre quelques paroles d'édification; et bien loin d'étaler cette profonde érudition dont il étoit rempli, il se contenta de leur donner, avec modestie et simplicité, les saints avis que nous allons rapporter.

« Vous savez, leur dit-il, mes Pères et mes Frères, que les hommes n'agissent pas ordinairement à l'aveugle; mais qu'ils ont des motifs qui les font agir, et qu'ils se proposent une fin. Nous l'avons éprouvé nous-mêmes quand nous avons quitté le monde. Ce n'a été que pour acquérir la pureté de cœur, pour opérer par là notre sanctification. Nous devons donc travailler sans cesse à cette purification de nous-mêmes, non-seulement à l'extérieur, mais encore dans notre intérieur; ce qui est plus difficile et qui exige un plus grand travail, parce que le combat des passions est plus fort, et qu'il en coûte davantage de remporter la victoire sur elles.

Plusieurs sont parvenus à dompter leur chair par les jeûnes et d'autres macérations, en sorte qu'elle ne leur fait pas tant sentir ses révoltes; mais ils ne se sont pas également appliqués à dompter les mauvaises affections de leur âme; et on peut dire d'eux qu'ils ne se

sont purifiés qu'à demi. Ils ont mis tous leurs soins à se priver des satisfactions des sens extérieurs et à éviter de tomber dans des vices grossiers, ce qui est très-louable sans doute et très-nécessaire; mais ils n'ont pas travaillé à détruire les vices secrets du cœur, tels que sont l'envie, l'amour de la vaine gloire, la présomption, le désir des richesses, et l'orgueil, qui est le vice capital. On peut comparer ces solitaires à des statues qui brillent au dehors par l'éclat de l'or et de l'airain, et qui ne renferment au dedans que de l'ordure ou une matière vile. Il ne suffit donc pas de réformer en nous l'homme extérieur, si nous voulons parvenir à une entière pureté de cœur; ce sont ces vices intérieurs qu'il faut principalement attaquer et tâcher de détruire.

» Vous ne devez pas aussi ignorer, mes frères, que le démon emploie toutes sortes d'artifices pour nous séduire; et qu'un des plus dangereux, et qui lui réussit davantage en plusieurs, est de leur présenter les apparences d'un bien, pour les entraîner ensuite plus facilement au mal. C'est ainsi qu'il inspire, par exemple, à quelques-uns l'amour de l'hospitalité, pour les porter, en traitant bien ceux qui les viennent voir, à l'intempérance de la bouche. Il leur a semblé d'abord qu'ils ne se proposoient que d'exercer la charité, et en mangeant avec leurs hôtes, ils se sont accoutumés à la gourmandise, et enfin à d'autres vices dont elle est ordinairement la cause. De même, il a

suggéré à d'autres la pensée d'amasser de l'argent pour faire l'aumôme, et par le moyen de cette pensée, il a fait glisser dans leur cœur cette avidité funeste pour les biens de la terre que cause l'avarice.

» Il en a aussi trompé d'autres, sous prétexte du bien spirituel du prochain, leur faisant croire qu'en se tenant retirés dans leurs cellules ils se rendoient inutiles, et qu'ils devoient plutôt se montrer pour l'avantage des autres. Ainsi, en écoutant cette suggestion, ils ont quitté leur retraite, ils se sont engagés dans des entretiens avec les gens du monde, même avec les femmes; et s'appuyant trop sur la vertu qu'ils croyoient avoir acquise, comme s'ils n'eussent plus rien eu à craindre d'eux-mêmes et qu'ils fussent hors d'atteinte de la tentation, ils se sont exposés témérairement dans les occasions, et ont fait enfin des chutes funestes.

» Voici encore un des plus dangereux piéges de cet ennemi de nos âmes. Il laisse quelquefois des solitaires sans les tenter pendant un certain temps; et alors se croyant exempts de vices, parce qu'ils n'ont point de tentation à combattre, ils conçoivent des sentimens d'estime d'eux-mêmes, comme s'ils étoient déjà parfaits, et tombent dans l'abîme de l'orgueil; ou bien, ne voyant point d'ennemis contre eux, ils cessent de veiller sur eux-mêmes, comme s'ils n'avoient plus rien à craindre; ils restent dans l'inaction, ils tombent dans la négligence, ils s'endorment, pour ainsi dire, dans une fausse

sécurité; et tandis qu'ils pensent être en sûreté, il vient tout à coup les attaquer par quelque tentation violente, et les fait succomber d'autant plus facilement qu'il lui a été plus aisé de les surprendre, parce qu'ils se défioient moins de sa fureur.

» Considérant donc, mes frères, les ruses du démon, et comment il nous attaque en tant de différentes manières, ce qui n'est pas toujours aisé à découvrir, nous avons besoin d'une grande attention sur nous-mêmes, d'une vigilance continuelle sur nos sens, et sur ce qui se passe au dedans de nous. Nous avons besoin d'un esprit de discernement et de discrétion; mais, sur toutes choses, nous avons besoin de prier sans cesse le Seigneur, afin qu'il nous éclaire, et qu'il ne permette pas que nous soyons trompés par les apparences d'un bien que le malin esprit nous présente pour mieux nous faire tomber dans le péché. Ainsi soyons perpétuellement sur nos gardes pour découvrir de quel côté, quand et comment le tentateur vient nous attaquer. »

On voit par ce petit discours que les solitaires ne se piquoient pas d'employer les ornemens d'une éloquence mondaine dans leurs entretiens ascétiques. Ils alloient droit à leur but, qui étoit la réformation des mœurs et l'exercice des vertus, sans rien mêler d'inutile dans leurs instructions, parce qu'ils ne se proposoient que l'utilité de leurs auditeurs. Qui eût pu mieux faire usage des règles de la rhétorique que le grand Arsène?

Cependant quelle simplicité dans ce que nous venons de rapporter de lui ! Ce sont des vérités sans embellissemens ; mais elles n'en sont pas moins des vérités, et cela doit suffire à tout homme qui cherche dans les paroles des saints, non une vaine harmonie qui flatte l'oreille, mais une onction de piété qui touche le cœur.

Nous avons encore dans le Recueil des Vies des Pères quelques sentences de saint Arsène. Un frère l'ayant prié de lui donner quelque avis, il lui donna celui-ci : « Faites tous vos efforts pour bien régler votre intérieur selon la volonté de Dieu, et vous surmonterez aisément ce qui peut vous faire peine au dehors. » Un autre lui dit : Mon père, je suis souvent tourmenté par la pensée que ne pouvant ni jeûner, ni travailler, je dois m'employer à visiter les malades; je ferai du moins par là un acte de charité. « Non, lui dit le Saint, qui comprenoit que c'étoit une tentation du démon pour le porter à quitter sa retraite ; allez-vous-en, mangez, buvez, dormez, ne travaillez pas, je vous recommande seulement de ne point sortir de votre cellule. » Or il savoit, en lui donnant ce conseil, dit celui qui a recueilli ses sentences, qu'un religieux qui garde fidèlement sa cellule avec patience rentre bientôt dans l'observance des autres règles de son état.

Il disoit aussi, que tout de même qu'une brique qui n'est pas bien cuite se dissout quand on la met dans l'eau, au lieu qu'elle s'y endurcit davantage lorsqu'elle l'est suffisamment, de

même un religieux qui n'est pas bien établi et manque de ferveur, succombe facilement à la tentation. Un frère lui dit un jour : Lorsque j'ai commis quelque péché, le souvenir que j'en ai me tourmente sans relâche, et ma conscience me le reproche continuellement, en me disant : Pourquoi donc as-tu fait ce péché ? Et il lui répondit pour l'encourager à se corriger : « Si lorsqu'on a offensé Dieu on entre aussitôt dans des sentimens d'une sincère pénitence et on en demande pardon à Dieu de tout son cœur, on passe bientôt de la tristesse à la confiance. »

Un autre frère venant lui exposer l'état de son âme, lui dit : Mon père, je m'applique tant que je puis à méditer sur ce que j'ai appris par cœur des saintes Ecritures, et cependant je n'en suis point touché de componction, parce que je n'en comprends pas bien le sens, ce qui m'afflige beaucoup. Mais le Saint le consola par ces paroles : « Ne discontinuez pas, mon fils, de méditer la parole de Dieu ; car j'ai appris du bienheureux abbé Pémen et de plusieurs autres Pères, que comme ceux qui conjurent les serpens leur en font sentir la vertu, bien qu'eux-mêmes n'entendent pas le sens des paroles qu'ils prononcent ; en sorte qu'ils les empêchent de nuire, et qu'ils en font même ce qu'ils veulent ; également les démons entendent fort bien le sens de l'Ecriture, quoique nous ne l'entendions pas comme eux ; et étant épouvantés par la force de ces divins oracles, ils prennent la fuite et nous laissent en

paix, ne pouvant résister à ces mots sacrés que le Saint-Esprit a proférés par la bouche des prophètes et des apôtres. »

L'abbé Daniel, son disciple, dit qu'il leur raconta une vision dont Dieu avoit favorisé un ancien; mais il croit que c'étoit lui-même qui l'avoit eue; et en effet elle lui est attribuée dans les Vies des Pères des Déserts. Il disoit donc qu'un jour cet ancien étant assis dans sa cellule, entendit une voix qui lui dit : Viens dehors, et je te ferai voir quelles sont les œuvres des hommes. Il se leva aussitôt, et étant sorti de sa cellule, il se trouva transporté dans un lieu où il vit un Ethiopien qui coupoit du bois dont il faisoit un fagot, et qu'ayant essayé ensuite de le charger sur ses épaules, et le trouvant trop pesant, bien loin de le diminuer, il avoit coupé encore du bois et l'avoit augmenté pour essayer s'il le porteroit plus aisément; ce qu'il avoit fait plusieurs fois. Ensuite ce vieillard étant allé plus avant, on lui fit voir un homme qui étoit sur le bord d'un lac où il puisoit de l'eau avec beaucoup de peine, qu'il jetoit dans un vase percé, d'où elle retomboit dans le lac. La même voix se fit alors entendre de nouveau, et lui dit : Viens et je te montrerai une autre chose. Alors il vit devant ses yeux un temple et deux cavaliers qui portoient ensemble une poutre en travers, et s'efforçoient de la faire entrer par la porte de ce temple; ce qu'ils ne purent jamais faire, l'un ne voulant point céder à l'autre pour faire entrer la poutre en long. Après cette vision,

la même voix lui expliqua ce qu'elle signifioit. Ces cavaliers, lui dit-elle; que tu viens de voir, représentent ceux qui paroissent porter le joug de la vertu, mais ils le font par orgueil et par ostentation; ils ne pensent point à redresser leurs intentions et à marcher par la voie humble de Jésus-Christ, ainsi ils restent toujours hors de la porte du royaume de Dieu, représenté par ce temple. L'Ethiopien qui coupoit du bois, est la figure du pécheur chargé du poids de ses crimes, et qui, bien loin de s'en décharger par la pénitence, ne fait que le rendre plus pesant en entassant iniquité sur iniquité. Enfin, celui qui puisoit de l'eau et la jetoit dans un vase percé, représente ceux qui font quelques bonnes œuvres, mais qui les mêlent de tant de mauvaises, qu'ils en perdent le mérite. Il faut donc que chacun tâche de régler tellement ses actions, qu'il ne travaille pas en vain.

Saint Arsène racontoit aussi, comme on l'apprit ensuite du même abbé Daniel, qu'il y avoit dans le désert de Sceté un bon vieillard dont les actions étoient admirables; mais comme il étoit extrêmement simple, il donna par ignorance dans une grande erreur, disant que le pain que nous recevons dans la sainte communion n'étoit pas le véritable corps de Jésus-Christ, mais seulement sa figure. Deux anciens du Désert, sachant qu'il ne pensoit ainsi que par simplicité, vinrent le trouver; et feignant d'ignorer qu'il fût dans cette erreur, ils lui

dirent : Mon père, il y a quelque temps qu'un infidèle disoit que le pain que nous prenons dans la sainte communion n'est pas le véritable corps de J.-C., mais seulement sa figure. A quoi ce bon vieillard répondit : C'est moi qui ai dit cela. Et ils lui répliquèrent : Rejetez, mon père, ce mauvais sentiment, et croyez, comme l'Eglise catholique qui nous enseigne, comme nous croyons en effet, que ce pain est le corps même de Jésus-Christ, et que ce vin est son sang, non-seulement en figure, mais en vérité. Car, comme Dieu au commencement prit de la terre et en forma l'homme à son image, sans que personne ose dire que l'homme ne fût pas l'image de Dieu, quoique Dieu soit incompréhensible ; ainsi nous croyons que ce pain que Jésus-Christ a dit être son corps, est véritablement son corps. Ce que vous me dites, repartit le vieillard, ne me persuadera jamais, si je ne le vois de mes propres yeux. Prions donc pendant cette semaine, lui dirent alors les anciens, afin que Dieu nous fasse connoître la vérité de ce mystère, et nous espérons qu'il daignera nous accorder cette grâce. Le vieillard y acquiesça avec joie, et il fit sa prière en ces termes : Mon Seigneur Jésus-Christ, vous voyez quelle est en ceci la droiture de mon cœur, et que si j'ai le malheur de me tromper, ce n'est pas par malice ; je vous conjure donc de ne pas permettre que je reste dans mon ignorance, et de me faire connoître si je dois croire ce qu'on m'a dit. Les deux autres

anciens s'étant également retirés dans leurs cellules, supplièrent Notre Seigneur avec instance de ne pas permettre que ce vieillard demeurât plus long-temps dans son erreur, et qu'il perdît ainsi le fruit de ses travaux.

Dieu les exauça tous les trois; car, s'étant rendus le dimanche à l'église, ils s'assirent ensemble sur une botte de jonc, ayant le vieillard au milieu d'eux; et après que le prêtre eut consacré le pain, Dieu leur ouvrit les yeux, et ils virent seuls un jeune enfant sur l'autel. Ensuite quand le prêtre étendit les mains pour rompre le pain consacré, ils virent descendre un ange du ciel avec un couteau à la main, qui coupa cet enfant et fit couler son sang dans le calice; et à mesure que le prêtre rompoit le pain sacré en des parties plus petites, l'ange faisoit la même chose des membres de cet enfant. Enfin, le vieillard s'étant approché après cela pour communier, il reçut, au lieu de pain, de la chair toute sanglante de cet enfant.

Saisi de crainte à la vue de cet objet, il s'écria: Seigneur, je crois que ce pain est véritablement votre corps, et que ce vin qui est dans le calice est véritablement votre sang; et en même temps le morceau de chair de cet enfant qu'il tenoit sur ses mains (car les hommes recevoient dans ce temps-là la sainte Eucharistie sur leurs mains et la portoient ensuite à la bouche), ce morceau, dis-je, de chair de cet enfant me parut plus que du pain comme il paroît dans les sa-

crés mystères : et il le prit avec actions de grâces.

Les deux anciens qui avoient travaillé à le tirer de son erreur, voyant le miracle que Dieu venoit de faire en sa favenr, lui dirent : Dieu ayant égard à la foiblesse humaine, et que nous ne saurions nous nourrir de viande crue, a voulu donner son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin à ceux qui le reçoivent avec foi. Après quoi ils renouvelèrent leurs actions de grâces auprès de Dieu, qui n'avoit pas permis que ce bon vieillard fût privé du mérite de ses bonnes œuvres, en s'obstinant dans l'erreur, qu'il n'avoit crue que par simplicité et par ignorance. Ce témoignage de la foi des premiers siècles sur les mystères de nos autels doit faire comprendre aux hérétiques des derniers temps qui la combattent, ce qu'on doit penser de leur sentiment, et de quel bien inestimable ils se privent par une si funeste erreur.

L'ABBE PYNUFE.

L'humilité de l'abbé Pynufe fut si prodigieuse, que Cassien, qui en avoit déjà parlé dans ses Institutions comme d'un exemple admirable, n'a pas fait difficulté de le répéter au commencement de sa vingtième Conférence, où il le fait parler de la pénitence. « Quoique j'en aie dit quelque chose, dit-il, dans mon quatrième livre des Institutions, je ferois néanmoins tort au lecteur, si, pour éviter de l'ennuyer, je le privois d'une connoissance qui lui sera si utile. » Voici donc en substance ce qu'il en rapporte. L'abbé Pynufe étoit prêtre et supérieur d'un célèbre monastère en Egypte, près de Panephyse, où il y avoit une communauté nombreuse. Il s'étoit rendu si respectable à toute la province par ses vertus extraordinaires, et ses miracles lui avoient acquis une si grande gloire, que, craignant d'avoir déjà reçu, par les louanges des hommes, la récompense de ses travaux, il fut saisi d'une vive crainte de perdre les biens célestes, et dans cette appréhension il se détermina à quitter secrètement son monastère pour se retirer dans quelque autre, où il pût s'exercer dans les pratiques d'humilité sans être connu. Il se déroba donc, et il se retira au fond de la Thébaïde. Il n'y voulut point vivre en anachorète, comme il auroit pu facilement; mais

il aima mieux entrer dans le célèbre monastère de Tabenne, pour y être mieux caché, et pour s'assujettir, selon ses désirs, au joug de l'obéissance.

Il quitta l'habit qu'il portoit, sous lequel on auroit pu le connoître, et en prit un séculier avec lequel il se présenta à la porte du monastère. On l'y laissa plusieurs jours, répandant beaucoup de larmes et se prosternant aux pieds de tous ceux qui entroient ou qui sortoient, pour obtenir la grâce d'y être reçu. Mais bien loin d'y acquiescer, on l'éprouva selon l'usage par des rebuts humilians. On lui dit qu'il n'étoit qu'un hypocrite, et qu'il ne venoit que pour assurer sa vieillesse et pour avoir du pain, après avoir passé ses premières années à satisfaire ses plaisirs dans le siècle. Enfin on l'accabla de mépris, qu'il souffrit pourtant avec une humilité et une patience héroïque. Sa persévérance fit qu'après plusieurs délais on l'admit dans le monastère, mais on ne le regarda que comme un vieillard qui n'étoit plus bon à rien, et on l'employa au jardin sous la discipline d'un autre religieux beaucoup plus jeune que lui.

Il s'acquitta de ce devoir avec une humilité prodigieuse : non-seulement il faisoit tout ce que ce jardinier ou son emploi exigeoit de lui, mais même durant la nuit il se levoit en cachette pour faire d'autres ouvrages fort pénibles, et que tous les frères regardoient comme très-rebutans, quoique d'ailleurs nécessaires ; de sorte que la communauté étoit étrangement

surprise le matin, quand elle voyoit tous ces ouvrages achevés, sans connoître qui les avoit faits.

Il persévéra trois ans dans ces exercices, pendant lesquels les religieux de son monastère le cherchoient de tous côtés; et il fut enfin reconnu par un religieux qui vint d'Egypte à Tabenne. D'abord le changement de ses habits et le vil emploi où il le voyoit occupé lui firent craindre de se tromper; car il le voyoit toujours courbé, sarclant la terre, et portant lui-même sur ses épaules le fumier qu'il y répandoit pour engraisser les herbes. Mais ce frère, après l'avoir long-temps observé, s'approcha enfin de plus près, et le reconnoissant mieux aux traits de son visage et au son de sa voix, il ne lui resta plus de doute, et il se jeta à ses pieds pour lui témoigner son respect.

Tous les religieux qui virent cette action furent extrêmement surpris de le voir rendre tant d'honneur à un homme qu'ils regardoient comme un novice, et qui ne tenoit que le dernier rang parmi eux; mais ils le furent bien davantage lorsqu'ils apprirent qu'il étoit le célèbre abbé Pynufe, dont la réputation avoit volé jusque chez eux, et lui avoit acquis de leur part une vénération et une estime particulière. Ils vinrent tous lui demander pardon de leur ignorance, et de ce qu'ils l'avoient tenu si long-temps à son âge parmi les jeunes frères.

Ce saint homme, se voyant ainsi découvert, fut percé jusqu'au fond de l'âme d'une dou-

leur qui lui fit répandre des larmes avec abondance. Il attribua cet événement à la malignité du démon, qui lui envioit les avantages de son état, et il déploroit son malheur en ce que, disoit-il, il n'avoit pas mérité d'y finir sa vie. Ce fut dans ces sentimens de douleur qu'il fut conduit à son monastère par les frères mêmes de Tabenne, qui lui témoignèrent toute sorte de vénération.

Ses religieux le reçurent avec une joie inexprimable; et la crainte qu'ils eurent qu'il ne leur échappât une seconde fois, fit qu'ils le veillèrent avec un soin particulier; mais ce fut inutilement. Quelque temps après le même désir d'un état humble le reprit encore avec plus d'ardeur: il profita du silence et des ténèbres de la nuit, et s'enfuit de nouveau, non plus dans les déserts voisins, mais dans les terres les plus éloignées; car il s'embarqua dans un vaisseau qui partoit pour la Palestine, où il crut qu'il ne seroit plus découvert; et étant arrivé au monastère où Cassien et Germain demeuroient, et qui n'étoit pas loin de l'étable de Bethléem où Jésus-Christ étoit né, on le reçut comme un novice; et on le logea dans une même cellule avec ces deux religieux.

Il y demeura encore quelque temps inconnu; mais il vérifia bientôt après, dit Cassien, la parole du Fils de Dieu, qui dit qu'une ville située sur une montagne ne peut être cachée; car quelques solitaires d'Egypte, qui par dévotion étoient allés visiter les lieux saints, le reconnu-

rent encore, et le ramenèrent comme en triomphe à son monastère, où il fut contraint malgré son humilité d'en prendre le gouvernement pour toujours.

Voilà ce que Cassien nous a appris de l'abbé Pynuse, qu'il fait parler dans ses conférences. Il ne manqua pas de l'aller visiter avec l'abbé Germain dans son monastère; car ils désiroient de le revoir avec un grand empressement. « Nous trouvâmes, dit Cassien, un homme qui nous reçut avec une affection qui ne se peut exprimer. Il nous regarda comme ses anciens compagnons de demeure et de cellule, et voulut en échange nous loger dans la sienne, qui étoit dans le coin le plus reculé du jardin. Ce fut là, continue-t-il, qu'il dit toutes ces belles règles si sublimes, dont il instruisit en pleine assemblée un jeune frère qui s'engageoit à la règle du monastère; et la perfection du renoncement qu'il y proposa nous parut si excellente, mais en même temps si difficile, que nous ne pûmes jamais nous persuader que notre bassesse y pût atteindre. Dans cet abattement nous allâmes retrouver ce saint vieillard, à qui nous ne pûmes cacher notre inquiétude. Il en voulut savoir la cause; et l'abbé Germain, fondant en larmes, lui dit : Vous nous avez ouvert les yeux, mon Père, pour nous faire voir de grandes choses; mais plus vous nous avez fait connoître la grandeur de notre profession, plus nous avons désespéré de nous-mêmes dans l'impuissance d'y arriver.

» L'abbé Pynufe leur répondit : Votre humilité me ravit, et je sens un plaisir extrême à vous entendre parler de la sorte. Je me souviens fort bien de ce que je remarquai en vous autrefois, lorsque je demeurois dans votre cellule. Je me réjouis que vous receviez si bien ce que nous, qui sommes les derniers des chrétiens, vous représentons par nos discours, et que vous l'exécutiez mieux par vos actions que nous ne pouvons l'exprimer par nos paroles. Mais comme j'estime beaucoup cette disposition où je vous vois, de vouloir paroître aussi ignorans dans la conduite des saints que si vous n'aviez pas encore commencé à vivre en religieux, je vous expliquerai ici, et en peu de mots, quelle est la fin et le but de la pénitence, comme vous le désirez ; car cette ancienne amitié dont Dieu nous a unis, m'oblige en quelque sorte à vous obéir, aux dépens même de mon ignorance et au-delà de ce que je puis. »

Après ce prélude, Cassien fait entrer l'abbé Pynufe en matière sur la perfection de la pénitence, et il dit qu'elle consiste à ne plus commettre les péchés dont nous nous repentons, et que la marque d'une pleine satisfaction et du pardon qu'on en a reçu, est de chasser de notre cœur toute l'affection et l'attache à ces péchés ; ce qu'il explique par quelques passages des Ecritures. Il montre ensuite différens moyens que la grâce de Dieu nous a laissés pour effacer nos fautes, et que personne ne doit désespérer d'en obtenir le pardon après tant de

moyens que nous avons de les réparer. « Car, dit-il, outre la grâce du baptême et le précieux don du martyre, il y a plusieurs fruits de pénitence par lesquels on obtient l'entière expiation de ses crimes. » On n'a pas promis le salut seulement à cette simple pénitence dont saint Pierre a dit : *Faites pénitence et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés :* la charité a encore cette même force ; *elle couvre*, dit le même apôtre, *la multitude des péchés.* L'aumône aussi est un excellent remède à nos plaies. Les larmes lavent la souillure de nos fautes. Dieu accorde l'abolition des crimes à l'humble confession qu'on en fait. L'affliction du cœur et du corps servent aussi pour l'obtenir. Dieu pardonne encore les péchés à cause des prières que lui font ses saints. Quelquefois c'est aussi la miséricorde et la foi qui nous fait mériter ce pardon. Le salut et la conversion de ceux à qui nous avons servi par nos avis et nos prédications, attire aussi la miséricorde de Dieu sur nous. La facilité que nous témoignons à pardonner les fautes que l'on commet contre nous, fait que Dieu nous pardonne celles que nous avons commises contre lui. Après cela, mes enfans, n'admirez-vous pas combien Dieu nous a ouvert d'entrées à sa miséricorde, afin que pas un de ceux qui désirent de se sauver ne se laisse aller à la défiance et à l'abattement, en voyant combien de remèdes il lui offre pour acquérir la santé et la véritable vie ? C'est là en substance ce

qu'il y a de principal dans la conférence de l'abbé Pynufe, et nous ne savons rien de plus de sa vie.

EULOGE D'ALEXANDRIE.

Le moine Euloge vivoit du temps de saint Antoine. Il voit exercé la profession d'avocat, et cultivé les lettres humaines avec succès; mais, touché de l'amour de Dieu et du désir de l'éternité bienheureuse, il se détermina à renoncer aux embarras du siècle, pour vivre dans la retraite, uniquement occupé de son salut. Dans cette vue, il distribua son bien aux pauvres, et ne se réserva qu'une petite somme d'argent pour vivre, parce qu'il ne savoit pas travailler. Cependant il eut quelque peine d'es prit sur la règle qu'il devoit suivre; car d'un côté, il ne vouloit plus converser avec le monde; et de l'autre, il ne se croyoit pas assez fort pour demeurer seul. Tandis qu'il étoit dans ces perplexités, la Providence fit que passant par la place publique, il vit sur le pavé un pauvre lépreux perclus de tous ses membres, et à qui il ne restoit que la langue de libre. Dieu lui inspira de s'en charger, et entrant en lui-même, il adressa intérieurement ces paroles à Jésus-Christ: Je veux, ô mon Seigneur, prendre pour l'amour de vous ce lépreux chez moi; je le nourrirai et l'assisterai jusqu'à la mort, afin

d'obtenir par là votre miséricorde : daignez m'accorder, ô mon Sauveur Jésus-Christ, la patience nécessaire pour bien m'acquitter de cet office de charité.

Après cette prière il s'approcha du lépreux, et lui dit ses intentions. Ce pauvre malade ne pouvoit trouver dans son extrême misère des offres plus consolantes. Il les accepta avec actions de grâces ; et aussitôt Euloge alla chercher un âne, fit monter dessus le lépreux, et le conduisit dans son petit logis.

On ne peut exprimer les soins qu'il en prit. Il le servit avec autant de tendresse et d'attention que s'il eût été son propre père. Il le lavoit, l'huiloit, le réchauffoit, le portoit de ses propres mains, et le traitoit même mieux que sa condition ne méritoit ; ce que ce malade recevoit de son côté avec des sentimens de grande reconnoissance. Cela dura pendant quinze ans ; mais au bout de ce temps, le démon, jaloux de la charité d'Euloge, s'empara de l'esprit du lépreux, et l'indisposa si fort, qu'au lieu des actions de grâces qu'il lui rendoit auparavant, il commença à vomir contre lui toutes sortes d'injures et d'imprécations. « Sors d'ici, scélérat, fugitif que tu es, lui disoit il : tu as dérobé l'argent d'autrui ; tu as volé ton propre maître ; et m'ayant reçu dans ton logis sous prétexte de charité, tu veux te garantir par cet artifice de la punition que tu mérites » Euloge tâchoit de l'adoucir. il l'appeloit avec humilité son maître ; il le conjuroit de lui dire

en quoi il avoit pu lui déplaire, afin qu'il s'en corrigeât; mais des paroles si douces et si humbles, bien loin de le toucher, l'irritoient davantage; et il lui répondit avec arrogance, qu'il ne regardoit ses paroles que comme une artificieuse flatterie par laquelle il se moquoit de lui; qu'il lui faisoit mener une vie trop sobre, et qu'il vouloit manger de la chair. Euloge voulut encore le contenter là-dessus, et lui en apporta; mais sa condescendance ne servit pas plus que la douceur de ses paroles: le lépreux insista avec plus de colère, en disant qu'il ne vouloit pas demeurer seul et qu'il vouloit voir le monde. « Eh bien, lui répondit Euloge, j'amenerai ici des solitaires qui vous tiendront compagnie. Non, répliqua le lépreux, je ne puis souffrir ton visage, et tu veux m'amener d'autres gens semblables à toi, qui ne sont que des fainéans et qui ne laissent pas de manger. » Ensuite entrant dans une espèce de fureur, en sorte que s'il eût pu se servir de ses bras, il se seroit peut-être étranglé, il crioit à haute voix: « Je ne veux plus, je ne veux plus demeurer ici; je veux qu'on me ramène au marché. Quelle violence! Ramène-moi où tu m'as pris. »

Euloge le voyant dans cet état, et ne sachant plus que faire, alla trouver les solitaires voisins, pour trouver auprès d'eux le conseil dont il avoit besoin. Ils furent d'avis qu'il allât voir saint Antoine. « Ce grand homme, lui dirent-ils, est encore en vie. Mettez le malade dans un bateau

et menez-le à son monastère ; et lorsqu'il y viendra de sa caverne, vous le consulterez sur ce que vous aurez à faire. Ayez soin d'exécuter fidèlement ce qu'il vous dira ; car Dieu vous parlera par sa bouche. »

Le charitable Euloge suivit cet avis. Il flatta autant qu'il put son lépreux, et le conduisit par bateau jusqu'au monastère de Pispir, où saint Antoine avoit coutume de se rendre de temps en temps pour ceux qui venoient demander ses avis. Le Saint y arriva le lendemain au soir, couvert de son manteau de peau ; et après avoir parlé à ceux qui étoient présens, il appela Euloge par trois fois, quoique personne ne lui eût dit son nom. Euloge ne répondit point, pensant qu'il s'adressoit à quelqu'autre du même nom ; mais saint Antoine lui dit : « C'est vous, Euloge, que j'appelle ; vous qui venez d'Alexandrie. Pour quel sujet êtes-vous venu ici ? Celui qui vous a révélé mon nom, lui dit Euloge, vous a sans doute aussi révélé la cause qui m'amène. Il est vrai, dit saint Antoine ; mais je veux que vous le disiez en présence des frères, afin qu'ils l'apprennent aussi. »

Là-dessus Euloge lui raconta comment après avoir trouvé ce lépreux estropié au milieu du marché, il l'avoit pris chez lui et l'avoit servi avec tout le soin possible, et qu'après quinze ans qu'ils avoient vécu ensemble dans une grande union, ce pauvre étoit enfin tellement changé, sans qu'il pût savoir quel mal il lui avoit fait, qu'il le tourmentoit d'une manière extraordi-

naire, de sorte qu'il étoit sur le point de l'abandonner, et il venoit prendre là-dessus son avis et le supplier de prier pour lui, parce qu'en effet son malade lui causoit une peine extrême.

Saint Antoine, après l'avoir écouté avec attention, lui dit d'un ton grave et austère : « Eh quoi, Euloge ! abandonnerez-vous votre malade ? mais Dieu, qui est son créateur, ne l'abandonnera pas. Il lui suscitera quelqu'autre meilleur que vous qui le recevra. » Euloge fut saisi de crainte à ces paroles et n'osa répliquer un seul mot; mais le Saint le quittant pour s'adresser au malade, lui dit d'une voix haute et menaçante : « Misérable, indigne que la terre te porte et que le ciel te regarde, ne cesseras-tu de combattre contre Dieu et d'aigrir l'esprit de ton frère ? Ignores-tu que c'est Jésus-Christ qui t'assiste par son moyen ? Comment as-tu la hardiesse de parler comme tu fais contre Jésus-Christ ; car n'est-ce pas pour l'amour de ce divin Maître qu'il s'est assujetti à te servir ? »

Il les reprit ainsi tous les deux et leur dit de s'en retourner. Il s'entretint ensuite avec les frères de ce qui étoit utile pour le salut de l'un et de l'autre, et s'approchant de nouveau d'eux, il leur dit : « Mes frères, ne demeurez pas davantage ici, allez-vous-en en paix, et gardez-vous bien de vous séparer l'un de l'autre. Bannissez tous ces chagrins et toutes ces peines que le démon a jetées dans vos esprits : vivez en bonne intelligence, et retournez en la cellule dans laquelle vous avez vécu si long-temps ;

car Dieu vous y assistera : le démon ne vous a poussés dans cette tentation, qu'à cause qu'il sait que vous êtes proches de la fin de votre vie, et que Jésus-Christ vous couronnera tous deux; vous, Euloge, par la charité que vous faites à cet estropié; et vous, estropié, par celle que vous recevez d'Euloge. Que si, lorsque l'ange du Seigneur viendra au dernier moment, il ne vous trouve pas au même lieu où vous avez accoutumé d'être, vous serez privés de vos couronnes. »

Euloge ayant pris cet avis du grand Antoine, s'en retourna en diligence avec son malade dans sa cellule, où ils vécurent dans une parfaite charité. Quarante jours après, Dieu appela à lui le bienheureux Euloge, selon la prédiction du Saint, et son malade le suivit trois jours après, en recommandant son âme à Jésus-Christ.

SAINT SERAPION LE SINDONITE.

La conduite de ce saint solitaire paroîtra d'abord si extraordinaire à ceux qui ignorent les différentes routes par lesquelles l'esprit de Dieu conduit ses élus, qu'ils seront tentés de le confondre avec ces moines vagabonds dont toute la règle est le caprice et l'inconstance de leur cœur. Mais il y a une folie selon le monde, qui est une haute sagesse aux yeux de Dieu. Il y a

des conduites opposées à la prudence humaine, que Dieu justifie par les merveilles de sa grâce et par des prodiges. Il y a enfin des états de vertu qui demeurent pendant un temps cachés aux yeux des hommes, parce qu'ils sont des exceptions des règles ordinaires, et dont Dieu manifeste enfin la vérité pour la gloire de ses saints, qui ne se sont rendus volontairement méprisables, dans le jugement du monde, que pour rendre au Seigneur une gloire plus pure et plus dégagée de tout intérêt propre.

C'est ce qu'on doit considérer en lisant la Vie de saint Sérapion le Sindonite, de peur de le confondre avec ces religieux errans, qui courant d'une province à l'autre, sans jamais s'arrêter dans un monastère ni dans une cellule, ont été justement condamnés par les anciens Pères de la solitude. Si Sérapion en eut les apparences en allant d'un pays à l'autre, il n'en eut ni l'instabilité, ni les autres défauts. L'esprit de Dieu l'anima et l'accompagna partout, et partout aussi il parut que sa conduite, quoique extraordinaire, fut une véritable sagesse évangélique.

Il étoit d'Egypte, et fit profession de la vie solitaire. Quoiqu'il n'eût point étudié, il ne laissa pas d'apprendre toute l'Ecriture-Sainte par cœur. Le nom de Sindonite lui fut donné, parce que, s'étant dépouillé de tout, il n'avoit voulu posséder qu'une chemise de méchante toile, seulement pour se couvrir. Ce grand dénûment de toutes choses, joint à l'austérité de sa vie, le fit appeler Sérapion l'Impassible.

La continuelle méditation des saintes Ecritures fit de si profondes impressions sur son cœur que, ne pouvant s'arrêter dans le repos de sa cellule, il en sortit, dit Pallade, de qui nous tenons son histoire, non par aucun désir terrestre, mais parce qu'il se sentoit pressé d'embrasser une vie apostolique. A quoi nous pouvons ajouter que Dieu, voulant se servir de lui pour la conversion de plusieurs pécheurs, le fit passer à différens endroits, selon les desseins de sa providence.

Il se mit donc à voyager en divers pays, conservant partout où il alloit l'esprit de pauvreté, de retraite et de mortification d'un véritable solitaire. Etant arrivé à une certaine ville que son histoire ne nomme point, il se vendit à des comédiens étrangers pour le prix de vingt écus, qu'il prit soin de cacheter et de garder soigneusement. Cette démarche si hors de propos, selon les apparences, tourna bientôt à la gloire de Dieu, en manifestant la pureté d'intention de son serviteur. Tandis qu'il servoit ces comédiens, il ne mangeoit que du pain et ne buvoit que de l'eau; il continuoit à méditer les saintes Ecritures et se tenoit dans un grand recueillement. Ainsi, soit par la sainteté de sa vie, soit par ce qu'il leur disoit de temps en temps, il eut la consolation de les rendre enfin chrétiens, et de leur faire abandonner le théâtre. Le mari fut le premier à qui Dieu toucha le cœur; la femme se convertit quelque temps

après, et enfin toute la famille suivit le même exemple.

Leur conversion changea bientôt la disposition de leur cœur à son égard. A mesure qu'ils eurent reçu le saint baptême et embrassé une vie honnête et chrétienne, ils ouvrirent encore plus les yeux sur sa vertu; et au lieu qu'ils souffroient auparavant qu'il leur lavât les pieds, ils ne voulurent plus le retenir comme leur esclave, et lui donnèrent toutes les marques de respect et de reconnoissance que méritoit sa piété, et la grâce qu'il leur avoit obtenue du Seigneur de les faire chrétiens.

« Il est bien raisonnable, lui dirent-ils, mon Frère, que nous vous affranchissions et vous mettions en liberté, puisque vous nous avez le premier affranchis d'une si cruelle servitude. A quoi il répondit : Puisqu'il a plu à Dieu d'agir en votre faveur, et qu'ayant correspondu à sa grâce, vos âmes sont entrées dans le chemin du salut, je vous dirai la vérité de tout ce qui s'est passé. Etant Egyptien de nation, libre de naissance et consacré au service de Dieu, la compassion que j'ai eue de l'erreur où vous étiez et de la ruine qui vous étoit inévitable, m'a fait résoudre à me vendre moi-même pour vous procurer le salut. Maintenant donc qu'il a plu à Dieu de vous l'accorder et de se servir pour cela de ma foiblesse, reprenez votre argent, et permettez-moi de m'en aller, afin que j'en aille secourir d'autres. »

Bien loin de vouloir reprendre leur argent,

ce qui les convainquoit toujours plus de la sainteté et du détachement de Sérapion, ils le conjurèrent de ne les point abandonner, lui protestant qu'ils ne le considéroient plus que comme leur père et leur maître; mais ne pouvant l'obtenir de lui, ils le prièrent du moins de donner l'argent aux pauvres, parce qu'il ne leur convenoit pas d'en faire usage pour eux-mêmes, ayant été la cause de leur salut. Mais Sérapion s'en défendit, et allégua pour raison que cet argent ne lui appartenoit point, qu'il étoit à eux, qu'ils pouvoient eux-mêmes le distribuer aux pauvres, et que quant à lui il ne vouloit pas faire l'aumône du bien d'autrui. Ainsi ils furent obligés de le laisser partir; mais ce fut en le conjurant au moins de les venir voir dans un an.

Après cet acte de charité, il en pratiqua un autre à peu près semblable, qui est rapporté dans la Vie de saint Jean l'aumônier. C'est qu'une pauvre veuve lui ayant demandé l'aumône en l'assurant que ses enfans souffroient de faim et de misère, touché de pitié et dans l'impuissance de la soulager, il lui donna le prix qu'il reçut de quelques comédiens grecs à qui il se vendit de nouveau; et Dieu bénit si largement sa charité, qu'il eut le mérite de convertir ceux-ci en peu de jours, comme il avoit converti les autres.

On eût dit qu'il ne passoit d'un état à l'autre que pour faire des actes toujours plus héroïques et plus extraordinaires de charité. Ces nouveaux maîtres, qu'il avoit affranchis de la servitude du

péché, lui donnèrent, en lui rendant la liberté, un manteau avec une tunique, et un livre des Evangiles. Mais il ne tarda pas de se réduire à son premier dépouillement; car il donna le manteau à un pauvre qu'il trouva sur ses pas, et un peu après, en ayant rencontré un autre tout transi de froid, il lui donna la tunique, et resta avec la méchante chemise dont nous avons parlé, qui ne le couvroit qu'à demi, et le livre des Evangiles.

Un homme qui le vit dans cet état lui demanda qui l'avoit ainsi dépouillé; c'est celui-là, lui dit-il, en lui montrant le livre des Evangiles.

Il eut depuis un disciple qu'il tâcha de former à la vie évangélique autant par son exemple que par ses instructions. Il lui donna une leçon parfaite de dépouillement à l'occasion de ce précieux livre des Evangiles; car l'ayant aussi vendu à son insu pour en donner le prix aux pauvres, comme ce disciple, qui voulut le lire, lui demanda ce qu'il en avait fait, il lui répondit : « Croyez-moi, mon fils, c'est lui qui m'a dit : » Vendez ce que vous avez et distribuez-le aux » pauvres; je l'ai aussi vendu pour les soula» ger, afin que nous puissions paraître au jour » du jugement avec une plus grande confiance. »

Saint Jean l'aumônier, qui vivoit deux cent cinquante ans après saint Sérapion, et qui faisoit souvent la lecture des Actes des saints Pères, surtout de ceux qui avoient excellé dans la vertu de charité, lisant un jour ce traité de la vie de celui-ci, en fut touché jusqu'à répandre

des larmes. Il ne pouvoit se lasser d'admirer l'industrie d'une charité qui l'avoit porté non-seulement à se dépouiller de tout pour secourir les pauvres, mais encore à se vendre lui-même. Pénétré d'un exemple si touchant, il fit assembler les intendans et aumôniers de sa maison, et, après leur avoir fait la lecture de ces mêmes faits, il leur dit qu'ils s'étoient bien trompés et lui aussi, s'ils avoient cru avoir fait quelque chose de bien considérable en donnant aux pauvres tout l'argent et les meubles qu'il avoit chez lui; qu'il savoit bien qu'on pouvoit vendre tout ce qu'on possédoit pour les secourir, mais qu'il ne connoissoit pas encore cette perfection de la charité qui avoit porté ce grand saint à se vendre lui-même pour eux.

Après plusieurs autres voyages que le Saint fit, tant en Egypte que dans d'autres provinces de l'empire, il passa en Grèce et vint à Athènes. Il y fut trois jours sans que personne lui donnât seulement un morceau de pain. Or il ne portoit jamais d'argent, ni de besace, ni peau de brebis, selon la coutume des solitaires, ni même de bâton. Au quatrième jour il se sentit beaucoup pressé de la faim. Dans cette extrémité il alla à l'endroit de la ville le plus élevé, où grand nombre de personnes de considération s'assembloient ordinairement, et, poussant des soupirs accompagnés de larmes, il se mit à crier : Citoyens d'Athènes, secourez-moi, je vous prie. Quelques philosophes qui se trouvèrent-là, gens curieux des objets nouveaux, ac-

coururent aussitôt, et lui demandèrent d'où il étoit et de quoi il avoit besoin. Il leur répondit : « Je suis égyptien de nation et solitaire de pro» fession. Depuis que je suis absent de ma vé» ritable patrie, j'ai été pressé par trois créan» ciers, dont deux m'ont laissé en repos après » les avoir satisfaits, et qui n'ont plus rien eu » à me demander ; mais je ne puis trouver moyen » de me défaire du troisième.

« Où sont donc ces créanciers, lui dirent » ces philosophes ? faites-les venir, afin que » nous vous secourions. C'est, leur répondit-il, » l'avarice, l'amour des plaisirs et la faim. Les » deux premiers m'ont quitté, parce que je ne » possède rien dans le monde, et que j'ai re» noncé à toutes sortes de délices; mais ne puis-je » me délivrer de la faim, et y ayant quatre jours » que je n'ai mangé, mon estomac me presse » de lui donner la nourriture ordinaire, sans » laquelle je ne saurois vivre. »

Ces philosophes n'ajoutèrent pas beaucoup de foi à ce qu'il dit. Ils lui donnèrent pourtant une pièce d'argent, qu'il mit aussitôt sur la table d'un boulanger, et prit seulement un pain, après quoi il sortit de la ville, où il ne retourna plus; cela leur fit comprendre que c'étoit un homme véritablement vertueux. Ainsi ils payèrent le pain au boulanger et reprirent leur argent.

Pour lui, il se rendit d'Athènes au voisinage de Lacédémone, où ayant appris qu'un des principaux de la ville, homme d'ailleurs de bonnes mœurs, étoit malheureusement engagé,

avec toute sa famille, dans les erreurs des Manichéens, il se proposa de les convertir, et se vendit à lui comme il s'étoit vendu aux comédiens. Il le servit très-fidèlement pendant deux ans, au bout desquels il les retira tous de cette hérésie et les mena à l'Eglise. Ils en furent si pénétrés de reconnoissance et d'estime pour sa vertu, qu'ils ne le regardèrent plus comme un esclave, mais ils l'honorèrent comme leur père spirituel, et le chérirent comme leur frère en Jésus-Christ, louant et servant Dieu avec lui.

Ayant ainsi rempli sa mission auprès d'eux, il ne tarda pas de leur rendre le prix pour lequel il leur avoit vendu sa liberté, et dont la providence lui procura le moyen; et les ayant exhortés avec beaucoup de zèle de persévérer dans la véritable foi et dans le service de Dieu, cet homme incomparable, qu'on pouvoit avec raison, dit son historien, considérer comme un diamant spirituel, retourna à Alexandrie, où il se jeta ensuite dans un vaisseau qui faisoit voile pour l'Italie, dans l'intention d'aller à Rome. Les mariniers, croyant qu'il portoit de quoi payer, le reçurent sans difficulté, chacun pensant que quelqu'un d'entre eux avoit reçu ses hardes; et comme ils eurent fait environ cinq cents stades et que le soleil étoit près de se coucher, les passagers commencèrent à manger, excepté lui; on l'attribua d'abord à l'incommodité que cause quelquefois la navigation, et on le crut ainsi jusqu'au troisième et

au quatrième jour ; mais au cinquième, voyant qu'il continuoit à ne point manger, ils lui en demandèrent la cause, et il leur répondit qu'il n'avoit rien. Les mariniers voulurent savoir les uns des autres qui avoit retiré ses hardes et s'il avoit payé son passage, et voyant qu'il étoit sans hardes et sans argent, ils se mirent à le quereler beaucoup. A quoi il répondit que s'ils vouloient, ils pouvoient le remettre où ils l'avoient pris.

Cette réponse ne les fâcha point, et ils parurent craindre de le fâcher lui-même. Nous avons, lui dirent-ils, un vent favorable, et nous ne vous ramènerions pas où nous vous avons trouvé quand vous nous donneriez cent écus. Ainsi ils le gardèrent dans le bâtiment, et le nourrirent jusqu'à Rome.

Il s'informa à son arrivée des religieux les plus éminens en piété qu'il y avoit dans la ville, et y fit connoissance entre les autres avec un, appelé Domnion, personnage fort savant dans les choses spirituelles, et qui étoit en réputation d'une haute vertu et d'une vie très-austère : on disoit même qu'il avoit fait des miracles ; et après sa mort son lit servit à guérir plusieurs malades. Sérapion fut beaucoup édifié de ses entretiens, et en reçut d'excellens avis pour sa perfection.

Enfin, après plusieurs autres actions admirables qui prouvoient son détachement parfait des choses du monde, saint Sérapion mourut

agé de soixante ans, au commencement du cinquième siècle.

SAINT HILARION.

SAINT Hilarion naquit en un village nommé Thabath, environ à deux lieues de Gaze en Palestine, vers l'an 291. Ses parens étoient païens, et la grâce, dont il fut prévenu dans sa jeunesse, le fit sortir, selon la pensée de saint Jérôme, du sein d'une famille idolâtre, comme la rose sort du milieu des épines Il n'y a guère d'apparence qu'il ait connu le nom de Jésus-Christ dans sa maison, où tout ce qui s'offroit à ses yeux se ressentoit des superstitions du paganisme. Il paroît plutôt qu'il eut ce bonheur à Alexandrie, où il en trouva plus de moyens, et où il fut envoyé par ses parens, lorsqu'il avoit à peine dix ans, pour apprendre les lettres humaines. Nous ne savons pas quel fut celui qui l'éleva dans les principes de la foi chrétienne; mais il y réussit si heureusement, avec le secours de la grâce, que dans cet âge tendre Hilarion aimoit Jésus-Christ de tout son cœur, et bien loin de s'amuser aux spectacles profanes, il ne goûtoit que la prière et les assemblées ecclésiastiques. Cela n'empêcha pas qu'il ne fît du progrès dans les études, car il apprit le grec aussi parfaitement qu'il possédoit le syriaque, sa langue

naturelle ; mais les attraits des vertus chrétiennes l'emportèrent toujours dans son cœur sur ce qui ne servoit qu'à orner son esprit, et il écrivit dès lors un livre des Evangiles, qu'il garda jusqu'à la mort, pour en faire le principal sujet de ses réflexions, et pour être toujours en état d'y recourir et d'y conformer sa conduite. Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est que c'étoit précisément dans ce temps-là que la persécution de Dioclétien étoit plus allumée ; et bien loin que sa foi en fût ébranlée par la crainte, elle jeta dans son âme de plus fortes racines, et son zèle pour Jésus-Christ n'en devint que plus ferme et plus ardent.

En effet, ayant entendu parler des vertus de saint Antoine, dont la réputation étoit déjà répandue dans toute l'Egypte, et attiroit beaucoup de monde auprès de lui, il voulut l'aller voir comme les autres, non par un esprit de curiosité, mais dans l'intention d'étudier sa conduite et de se former sur son exemple. Il quitta pour cela son habit de séculier, et demeura environ deux mois auprès de lui, observant avec soin sa manière de vivre, principalement son abstinence rigoureuse, son assiduité à l'oraison, son humilité à recevoir les frères, son zèle à les reprendre de leurs défauts, son ardeur à les animer tous, et à les porter à la pratique du bien.

Saint Antoine n'étoit pas encore retiré sur cette montagne où il finit depuis sa vie ; il étoit alors vers Héraclée, et à peine y avoit-il un an

qu'il étoit sorti du vieux château où il s'étoit tenu renfermé pendant vingt ans. Hilarion eût bien désiré de demeurer plus long-temps auprès d'un si excellent maître ; mais voyant ce grand nombre de personnes qui y accouroient de toutes parts , soit pour recevoir ses instructions , soit pour être délivrées de leurs maladies , et particulièrement de l'obsession des démons, il se dit à lui-même qu'il n'étoit pas venu dans le désert pour y voir autant de monde que dans les villes; qu'il devoit commencer par la retraite , comme saint Antoine avoit commencé ; que ce saint , ainsi qu'un soldat vétéran chargé de lauriers , pouvoit alors jouir du fruit de ses victoires ; mais que, quant à lui, il avoit besoin de combattre , ce qu'il n'avoit pas encore bien essayé.

Ces considérations le déterminèrent à retourner à son pays , et il s'y rendit avec quelques autres solitaires, après avoir pris congé du grand Antoine, dans l'intention de pratiquer plus tranquillement les exercices et les vertus qu'il avoit appris de lui. Il parut bien par les effets que sa retraite produisit dans la Palestine, que l'esprit de Dieu l'y conduisit ; car il y fit connoître la sainteté de l'état qu'il avoit embrassé, et devint l'instrument de la sanctification d'une infinité d'âmes, par les moyens qu'il leur fournit pour en remplir les devoirs avec perfection.

Il trouva en arrivant à son pays, que son père et sa mère étoient morts, et distribua ce qui lui revenoit de leur succession , partie à ses frères

et partie aux pauvres, et se souvenant que Jésus-Christ avoit dit que *celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne sauroit être son disciple*, il ne se réserva rien des biens de la terre pour mieux acquérir ceux du ciel. Ainsi, dépouillé de tout, et revêtu seulement de la vertu de Jésus-Christ, il entra dans un vaste désert qui est entre Gaze et l'Egypte, à deux lieues et demie de Majuma, bourg où étoient le port et les magasins de Gaze, et il y entreprit cette vie toute céleste après laquelle il soupiroit ardemment. Ses parens et ses amis voulurent d'abord l'en détourner, lui représentant que le lieu qu'il choisissoit étoit décrié par les meurtres et les brigandages qui s'y commettoient souvent. Mais il leur répondit que, bien loin de craindre la mort du corps, il ne craignoit que celle de l'âme; de sorte qu'on étoit surpris qu'à un âge si tendre (car il n'avoit que quinze ou seize ans) il montrât tant de force d'esprit. Mais l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ l'élevoit au-dessus de toute crainte humaine, et sa ferveur étoit telle que, malgré la délicatesse de sa complexion, qui le rendoit sensible aux moindres impressions du froid ou du chaud, il enduroit toutes les injures de l'air avec un courage qui étonnoit tout le monde.

Sozomène, qui parle de lui dans son Histoire avec beaucoup d'éloge, rapporte en ces termes la manière dont il vivoit: Il s'accoutumoit, dit-il, à souffrir les travaux et à surmonter l'inclination qu'ont les hommes à la mollesse; il ne

cédoit à personne pour l'abstinence; il combattoit contre la faim, la soif, le froid, le chaud, et contre toutes les autres peines que la délicatesse du corps et de l'esprit nous fait envisager comme des maux. D'ailleurs il étoit grave dans sa conduite, sérieux dans ses discours, et il étudioit avec soin le sens des divines Ecritures. Ce n'est pourtant là qu'une idée fort légère de sa manière de vivre; mais saint Jérôme la développe par le détail qu'il en a fait, et c'est d'après lui que nous l'allons donner.

Il n'avoit pour vêtement, dit ce Saint, qu'un sac et une tunique de peau que saint Antoine lui avoit donnés, et un petit manteau de paysan. Il ne coupoit ses cheveux qu'une fois l'année au temps de Pâques. Son lit étoit la terre dure, ou, dans la nécessité, une natte de jonc. Depuis seize jusqu'à vingt ans, il n'eut pour se garantir de la pluie et des vives ardeurs du soleil, qu'une petite cabane couverte de joncs et d'épines, encore n'avoit-il point alors de demeure fixe; mais il alloit dans cette vaste solitude, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, pour éviter de tomber entre les mains des voleurs; car, quoiqu'il ne craignît pas la mort, il savoit qu'il n'étoit pas de la discrétion de s'y exposer sans sujet, comme il est de la piété de l'accepter lorsqu'elle se présente par l'ordre de la Providence.

Aussi Dieu montra, dans une rencontre, qu'il prenoit de lui un soin tout particulier; car des voleurs ayant formé le dessein de le sur-

prendre dans sa petite cabane, soit qu'ils crussent y trouver quelque butin à faire, soit qu'ils eussent honte de voir qu'un si jeune solitaire demeurât dans ces lieux sans les craindre, ils se mirent en chemin pour le chercher après le coucher du soleil; mais ils ne firent que marcher toute la nuit sans pouvoir y arriver. Enfin, le jour étant venu, ils découvrirent sa pauvre cellule, et y étant entrés, ils lui demandèrent, d'un ton de raillerie, ce qu'il feroit s'il étoit attaqué par des voleurs. Il leur répondit que celui qui n'avoit rien ne les craignoit point. Mais, répliquèrent-ils, ils peuvent vous tuer. A la bonne heure, dit Hilarion; mais je ne crains pas la mort, parce que j'y suis préparé. Ils admirèrent une si grande fermeté dans un jeune homme de dix-huit ans, car il n'en avoit pas alors davantage, et lui avouèrent qu'ils s'étoient égarés pendant la nuit, et que Dieu les avoit comme aveuglés. Ils lui promirent enfin de se corriger de leurs vices, et le laissèrent en paix.

Il bâtit à vingt ans une cellule un peu plus solide avec des briques, de la boue et des tuiles cassées; mais si petite et si incommode qu'à peine pouvoit-il s'y étendre. Elle étoit située au bord de la mer, à une lieue environ de Thabath; on la voyoit encore du temps de saint Jérôme. Ce saint docteur entre dans un détail plus particulier en parlant de son abstinence. Il dit qu'il pratiqua toute sa vie un jeûne très-austère, qu'il ne rompit pas même aux jours de fêtes, ni dans ses maladies, ne mangeant

jamais qu'après le soleil couché. Il s'interdit l'usage du pain, et ne mangea par jour que quinze figues ; encore, quand le démon l'attaquoit par la tentation, il passoit trois et quatre jours sans prendre aucune nourriture, se contentant après ce temps de manger quelques figues et du suc des herbes pour réparer ses forces épuisées. Aussi son corps devint si atténué par cette grande austérité, qu'il ne lui restoit presque plus que la peau sur les os. Depuis l'âge de vingt-un ans jusqu'à trente cinq, il ne garda pas toujours le même régime; il le changea selon le besoin, mais toujours en si petite quantité, qu'on reconnoissoit dans ces changemens son amour invariable pour la pénitence. Ainsi depuis vingt-un ans jusqu'à vingt-quatre, il mangeoit quelques lentilles trempées dans de l'eau froide. Les trois années suivantes, du pain sec avec de l'eau et du sel ; ensuite jusqu'à trente ans, des herbes sauvages et des racines crues. Après ce temps, six onces de pain d'orge et des herbes cuites. Mais sentant que sa vue s'affoiblissoit et que son corps se couvroit d'élevures piquantes, il ajouta un peu d'huile aux herbes, et vécut ainsi jusqu'à l'âge de soixante-trois ans. Alors, jugeant par la faiblesse de son corps que sa fin étoit proche, et ne voulant d'ailleurs rien relâcher de ses austérités, parce que sa ferveur lui tenoit lieu de force, il s'abstint tout-à-fait de pain, et ne prit pour toute nourriture, jusqu'à quatre-vingts ans, qu'un potage d'herbes où on mêloit de la farine, ce qui alloit

à peine à cinq onces, encore observa-t-il toujours constamment de ne le prendre qu'après le soleil couché.

Nous pouvons ajouter à cette vie si austère la privation de toutes les consolations humaines, et de celles mêmes qui eussent beaucoup pu satisfaire sa piété. On remarque que, dans cinquante ans qu'il demeura en Palestine, il ne fut qu'une fois à Jérusalem, et il y alla tant par dévotion, que de peur qu'on ne crût, s'il n'y alloit point en étant si proche, qu'il méprisoit les saints lieux. Jusqu'alors il avoit gardé si étroitement sa solitude, qu'il n'entroit point dans les villes ni même dans les villages. Enfin, nous pouvons mettre entre ses pratiques de pénitence, le travail des mains, qu'il diversifioit, soit en labourant la terre, soit en faisant des paniers de joncs, à l'exemple des solitaires d'Egypte.

Mais son principal exercice étoit l'oraison, le chant des Psaumes, et la lecture des saintes Ecritures, qu'il étudia même par cœur, et dont il récitoit les paroles avec un profond respect et une tendre onction, comme s'il eût vu Dieu présent et qu'il les eût entendues de sa divine bouche.

Le démon, voyant une ferveur si extraordinaire dans un si jeune solitaire, voulut l'étouffer dès le commencement, et l'attaqua par des tentations violentes. Hilarion avoit vécu jusqu'alors dans une innocence angélique, et n'avoit pas encore éprouvé les révoltes humiliantes

de la chair. Les premiers assauts qu'il en ressentit l'étonnèrent ; mais il n'en fut pas découragé ; au contraire, s'élevant contre son corps qui lui déclaroit la guerre, il lui dit avec un zèle enflammé par l'amour de la pureté, et en frappant sa poitrine, comme s'il eût voulu par les coups qu'il se donnoit, chasser ses mauvaises images de son esprit : « Attends, malheu-
» reux âne, je t'empêcherai bien de regimber ;
» bien loin de te donner de l'avoine, tu n'auras
» que de la paille. Je te ferai souffrir la faim et
» la soif, je te chargerai sans ménagement, et
» je te ferai travailler par le chaud et par le
» froid, afin que tu penses plutôt à manger qu'à
» te donner du plaisir. »

Il persévéra ainsi pendant vingt-deux ans dans sa solitude, soutenant de fréquens et rudes combats de la part des ennemis invisibles, et n'étant connu que de réputation dans la Palestine, lorsque Dieu voulut le faire éclater par le don des miracles, et en faire l'instrument de sa miséricorde pour la conversion et la sanctification d'un grand nombre d'âmes. Le premier de ses miracles fut la fécondité qu'il obtint par ses prières à une femme d'Eleuthéropole, qui, se voyant méprisée par son mari parce qu'elle étoit stérile, vint le trouver dans son désert pour implorer le secours de ses prières. Elle lui dit avec beaucoup de larmes le sujet qui l'amenoit à ses pieds. Hilarion l'exhorta à mettre en Dieu sa confiance ; il lui fit espérer que Dieu

seroit favorable à ses vœux, et à la fin de l'année elle accoucha heureusement d'un fils.

Le second prodige fit beaucoup plus de bruit, parce qu'il regardoit des personnes d'un rang distingué dans l'Etat. Elpide, homme fort pieux et de grande considération, puisqu'il fut ensuite préfet du prétoire d'Orient, revenoit de voir avec sa femme nommée Aristenète, et ces trois fils, le grand saint Antoine; mais quand ils furent à Gase, soit par l'intempérie de l'air, soit, dit saint Jérôme, parce que Dieu vouloit glorifier aux yeux du monde son serviteur Hilarion, les trois enfans furent saisis en même temps d'une fièvre double-tierce si violente, que les médecins en désespéroient. Leur mère affligée les pleuroit déjà comme s'ils étoient morts, et ne pouvoit se consoler. On lui dit qu'il y avoit dans le désert voisin un saint solitaire qui pouvoit bien obtenir leur guérison par la force de ses prières, et aussitôt elle s'empressa si fort de l'aller voir, suivie seulement de quelques femmes et de quelques eunuques qu'elle avoit à son service, qu'à peine elle donna le loisir à son mari de lui faire préparer un âne pour lui servir de monture. Dès qu'elle fut à la porte de sa cellule, elle s'écria : « Je vous conjure, serviteur de Jésus-Christ, par la croix de ce très-débonnaire Sauveur et par le sang qu'il a versé pour nous, de venir à Gaze donner la vie à mes enfans, afin que cette ville, livrée aux erreurs du paganisme, en rende gloire à

» Dieu, et que l'idole de Marnas y soit abattue
» et Jésus-Christ glorifié. »

Le Saint lui représenta qu'il ne quittoit pas sa cellule, et que, depuis qu'il étoit dans ce désert, il s'étoit proposé de n'entrer jamais dans aucune ville ni dans aucun village; mais sa résistance ne fit que rendre l'affligée Aristenète plus pressante. Elle se prosterna en terre, elle insista par ses cris et par ses larmes; tous ceux qui étoient présens en versoient aussi comme elle : « Rendez-moi, lui disoit-elle, mes enfans,
» je vous en conjure, et que ceux que le grand
» Antoine a tenus dans ses bras en Egypte me
» soient conservés en Syrie par votre bénédic-
» tion. » De sorte qu'Hilarion, touché lui-même jusqu'aux larmes de l'affliction de cette dame, ne crut pas devoir résister davantage, et lui promit qu'il se rendroit, après le soleil couché, auprès des malades. Il y fut donc sur le soir, et ayant invoqué sur chacun d'eux en particulier le nom de Jésus-Christ, ils furent bientôt en état de manger, reconnurent leur mère, baisèrent les mains du Saint, et se trouvèrent guéris.

Le bruit de cette guérison miraculeuse se répandit aussitôt par tout le pays et les provinces voisines jusqu'en Egypte, et chacun s'empressa de recourir à saint Hilarion. Cela fut cause aussi de la conversion d'un très-grand nombre d'idolâtres, et plusieurs même embrassèrent la vie monastique; ce qui donna occasion de bâtir beaucoup de monastères.

Saint Jérôme fait, ensuite de ce prodige, une longue énumération de plusieurs autres que le Saint opéra en diverses rencontres. Les solitaires qui demeuroient avec lui, amenèrent à sa cellule une femme aveugle, du bourg de Facidie, à l'entrée de l'Egypte, du côté de l'Idumée. Il y avoit dix ans qu'elle avoit perdu la vue, et tout son bien à se faire traiter; le Saint lui dit que Jésus-Christ l'auroit guérie, si elle avoit distribué en aumône l'argent qu'elle avoit donné aux médecins; et après ce petit reproche, qui étoit une leçon pour ceux qui se trouvoient présens, il la guérit en lui appliquant de sa salive sur les yeux à l'imitation de Jésus-Christ. Il guérit aussi un cocher du cirque de Gaze, que le démon avoit rendu paralytique, en sorte qu'il ne lui restoit que la langue de libre. Comme il étoit païen, le Saint lui fit promettre de renoncer à l'idolâtrie et au métier qu'il faisoit, et de croire en Jésus-Christ; le malade le promit, et aussitôt il se trouva rétabli de tous ses membres, et plus sain encore de l'âme que du corps, par la sincérité de sa conversion.

Ses guérisons miraculeuses ne produisirent pas seulement de merveilleux effets sur les corps, elles en opérèrent de plus admirables dans les âmes par les impressions qu'elles firent sur les esprits et sur les cœurs des peuples de la Palestine et des pays voisins. A l'exemple du saint, on bâtit de toute part des monastères, et une multitude prodigieuse de solitaires qui s'y forma, se rangea sous sa conduite. Il en rendit à

Dieu des actions de grâces avec un cœur plein de zèle et d'ardeur pour sa gloire, et il exhortoit puissamment chacun en particulier de ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur : « Car, disoit-il, la figure de ce monde passe, » et la véritable vie est celle que nous pouvons » acquérir dans le ciel par les travaux de la pé- » nitence que nous embrassons dans celle-ci. »

Pour leur donner des exemples d'humilité et de charité, il les visitoit tous les ans un peu avant la vendange, parcourant leurs cellules les unes après les autres sans en oublier aucune, par ce que toutes les âmes lui étoient également chères; ce qui étant su des solitaires, dès le commencement ils se joignoient à lui en grand nombre, pour l'accompagner dans cette visite, portant leur provision, et ils s'assembloient quelquefois jusqu'à deux mille. Mais dans la suite l'estime générale qu'on avoit pour lui, fit que chaque bourgade lui fournissoit volontiers, et à toute sa suite, les vivres nécessaires lorsqu'il venoit visiter les solitaires de son voisinage.

Il dressoit ordinairement un mémoire de sa visite, marquant les lieux où il devoit loger, et ceux où il ne faisoit que passer, et dirigeant si bien ses pas, que, sans en faire d'inutiles, il n'oublioit pourtant aucun frère, si peu considérable qu'il fût. Allant, dans une de ses visites, au désert de Cadès, il se rencontra à Eluse en Idumée, précisément le jour que le peuple de cette ville, encore idolâtre, étoit assemblé dans le temple de Vénus pour célébrer sa fête;

car les Sarrasins adoroient cette divinité à cause de la planète de ce nom, qu'on appelle l'*étoile du matin*. Dès que ces païens surent qu'il passoit à leur voisinage, ils vinrent en foule au-devant de lui avec leurs femmes et leurs enfans, et lui crioient tous en baissant la tête : *bareth*, c'est-à-dire, bénissez-nous. Il les reçut avec douceur et humilité, et les conjura de cesser d'adorer des pierres, mais d'adorer plutôt le vrai Dieu. En même temps il levoit les yeux au ciel, versant beaucoup de larmes, et leur promettoit de les venir voir souvent s'ils vouloient croire en Jésus-Christ. O merveille de la grâce de Dieu! s'écrie saint Jérôme; ils ne le laissèrent point aller qu'il ne leur eût tracé le plan d'une église, et que leur sacrificateur, couronné comme il étoit, et prêt à offrir la victime qu'on alloit immoler à l'idole, n'eût été fait catéchumène, pour être instruit, et ensuite marqué par le saint baptême du caractère de Jésus-Christ. On établit peu de temps après un évêque dans cette ville, comme il paroît par l'Histoire de saint Nil.

Les solitaires de ces quartiers avoient des vignes qu'ils cultivoient, et c'étoit plutôt pour en manger le fruit que pour en faire du vin, dont ils n'usoient pas ordinairement. Le Saint exigeoit pourtant d'eux un grand détachement, et il ne pouvoit souffrir qu'ils eussent des sentimens d'avarice. Il avoit aussi une horreur extrême des solitaires qui gardoient en réserve de l'ar-

gent, ou ce qu'ils recueilloient de leurs vignes et de leurs jardins, et qui tenoient un compte de leurs dépenses, ou qui s'attachoient trop à leurs meubles. Il fit paroître en plus d'une rencontre combien il condamnoit cette infidélité indigne d'une personne qui a quitté le monde pour embrasser la pauvreté rel ieuse et n'avoir que Jésus-Christ pour trésor; et Dieu manifesta par plus d'un miracle combien il approuvoit ses sentimens. Saint Jérôme dit là-dessus, que, le Saint faisant sa visite annuelle, les frères qui l'accompagnoient, sachant qu'il y en avoit un qui étoit trop attaché à sa vigne, le pressèrent de ne pas se contenter de le visiter en passant, mais d'y séjourner avec sa compagnie pour le mettre en dépense, et le guérir ou le punir de son avarice. Ce frère se trouvoit présent, et rougit beaucoup de se voir taxé si publiquement de ce vice. Le Saint, touché de compassion, dit aux autres : Pourquoi voudriez-vous lui faire de la peine? Mais ce frère, comme pour montrer qu'il n'étoit pas si attaché qu'on le disoit, le pria de s'arrêter lorsqu'il passeroit par son quartier. Les effets montrèrent bientôt que le jugement qu'on avoit formé contre lui étoit très-bien fondé; car il donna secrètement avis à des gens de garder sa vigne, de sorte que dix jours après les frères étant venus à sa cellule, quand ils voulurent aller le lendemain au matin à sa vigne, ils y trouvèrent des hommes qui la gardoient, comme si c'eût été celle d'un séculier et non pas la sienne, et qui bien loin

de leur permettre d'y entrer, les forcèrent de s'écarter, en leur jetant des pierres. Ils furent donc obligés de partir sans avoir pu se rafraîchir d'une seule grappe de raisin. Saint Hilarion en rit, mais il feignit de l'ignorer, et poussa avec sa sainte troupe plus avant, jusqu'à la cellule d'un solitaire nommé Sabas. Saint Jérôme nous a conservé le nom de celui-ci, à cause de sa charité, et a tu celui de l'autre, à cause, dit-il, de son avarice. En effet Sabas reçut le Saint et sa suite avec la joie et la générosité d'un cœur plein d'affection et de charité. C'étoit un jour de dimanche. Il invita aussitôt les frères, qui étoient fatigués du chemin, d'entrer dans la vigne et de se rassasier de son fruit. Mais saint Hilarion leur dit : « Malheur à celui qui prendra la nourriture du corps avant que d'en » donner une à son âme ! commençons par la » prière et la psalmodie ; rendons à Dieu, avant » toute autre chose, ce que nous lui devons, » après quoi il vous sera permis de manger des » raisins. »

Après qu'on eut fini toutes les prières, le Saint se mit sur un endroit élevé, d'où il donna la bénédiction à la vigne. Les solitaires y entrèrent ensuite, et mangèrent des raisins selon leur besoin. Ils n'étoient pas moins de trois mille. Cependant, quand on vint à la vendange, on recueillit trois fois plus de raisins qu'il n'en paroissoit à l'arrivée de ces solitaires. Il en fut tout autrement du religieux avare ; car le vin qu'il recueillit se changea en vinaigre, et saint

Hilarion l'avoit prédit en présence de plusieurs d'entre les frères.

Enfin un solitaire, qui demeuroit à deux petites lieues de son monastère, ayant encouru sa disgrâce, parce qu'il gardoit son jardin avec trop d'inquiétude, de peur qu'on n'y prît quelque chose, et qu'il avoit aussi un peu d'argent; ce solitaire, dis-je, voulut se réconcilier avec lui, et employa pour cela la médiation d'Hésyque, qu'il savoit que le Saint chérissoit beaucoup, et le pria de lui présenter une botte de ses poids chiches encore verts. Hésyque ne manqua pas sur le soir de les servir à table, et Hilarion s'écria: « Ne sentez-vous pas l'horrible puanteur qui sort de ces herbes? Voyez comme elles ont l'odeur insupportable de l'avarice; portez-les aux animaux, et vous verrez qu'ils n'en mangeront pas. » On en vint à l'épreuve; Hésyque les porta à l'écurie et les présenta aux bœufs qui, bien loin d'y toucher, rompirent leurs cordes et s'enfuirent tout épouvantés, poussant des mugissemens extraordinaires.

Depuis que Dieu l'eut rendu célèbre par le don des miracles et de la parole, pour inspirer l'amour de son culte et de la perfection religieuse, il étoit chargé de tant de solitaires, et l'affluence des personnes affligées de maladies ou d'autres peines qui venoient à lui étoit si grande, qu'il commença à regretter les premiers temps où, vivant seul dans le désert, il goûtoit les douceurs de sa retraite, n'ayant d'autre

conversation qu'avec le ciel. Le souvenir de cet état de tranquillité lui faisoit sentir davantage sa situation présente et l'accabloit de douleur; il ne cessoit de pleurer et de gémir. Les frères, à qui il ne s'en étoit pas expliqué, lui en demandèrent le sujet; il leur dit : « Comment ne m'affligerois-je pas ? je suis retourné au siècle par une autre route, et je reçois ma récompense dans cette vie. Ne voyez-vous pas que, dans toute la Palestine et les provinces voisines, on me considère comme si je valois quelque chose ? D'ailleurs je possède des campagnes et des meubles sous prétexte de pourvoir aux besoins du monastère. » Ils comprirent par là qu'il méditoit sa retraite, et le gardèrent avec plus de soin, surtout le moine Hésyque qui lui étoit attaché avec une tendresse filiale. Il avoit alors soixante-trois ans, et il passa deux ans à gémir ainsi et à répandre des larmes.

Quoique ses disciples le gardassent à vue dans la crainte qu'il ne leur échappât, il continua toujours dans le dessein de le faire, et enfin il l'exécuta. Saint Jérôme fait là-dessus une remarque bien propre à nous instruire. « Que d'autres, dit-il, admirent dans Hilarion les miracles qu'il faisoit; qu'ils admirent son abstinence incroyable, ses lumières, son humilité : quant à moi je suis dans le ravissement lorsque je considère combien il méprisoit les applaudissemens des hommes, et le peu de cas qu'il faisoit de la gloire des créatures. La vénération qu'on avoit pour lui, attiroit

auprès de sa personne grand nombre d'évêques, de prêtres, de clercs, de moines. Des dames chrétiennes y accouroient aussi, et le peuple venoit à lui en foule des villes et des bourgs de la campagne, de tous les côtés. Les magistrats et les personnes les plus puissantes y alloient aussi comme les autres, pour lui demander du pain bénit et de l'huile bénite, et tous les recevoient comme des choses très-salutaires, et se croyoient fort favorisés. C'étoit là sans doute un grand sujet de vanité; mais cet homme, dégagé de toute vaine complaisance, bien loin d'être touché de ces honneurs, les souffroit avec une peine extrême, et ne soupiroit qu'après une solitude où il fût tout-à-fait inconnu. »

Enfin, il déclara qu'il vouloit partir, et donna ordre qu'on lui amenât un âne; car ses jeûnes et ses autres austérités l'avoient mis hors d'état de faire le voyage à pied. A peine le bruit s'en fut répandu, qu'il s'assembla de toute part plus de dix mille personnes, chacun s'efforçant de l'empêcher, comme si son éloignement eût dû causer la ruine de la Palestine. Mais sans se laisser ébranler par leurs sollicitations, il remuoit le sable de son bâton, et disoit: « Mon Dieu n'est point trompeur; je ne puis voir les églises renversées, les autels de Jésus-Christ foulés aux pieds, le sang de mes enfans répandu. » On jugea, en l'entendant parler ainsi, que Dieu lui avoit révélé quelque secret qu'il ne vouloit pas divulguer, et on ne se trompoit

pas, comme on le verra dans la suite. On persista pourtant à le garder, mais il protesta hautement qu'il ne prendroit aucune nourriture qu'on ne l'eût laissé en liberté. En effet, il fut sept jours sans manger ni boire, et on fut forcé de le laisser partir. Un peuple innombrable l'accompagna jusqu'à Béthely, bourg dépendant de Gaze. Là il congédia cette troupe, et ne choisit pour l'ccompagner que quarante solitaires, qui portoient de quoi se nourrir, et qui étoient assez robustes pour soutenir le jeûne malgré les fatigues du voyage, et de ne manger qu'après le soleil couché, selon l'usage.

Il arriva le cinquième jour à Péluse, où il visita les solitaires du voisinage et du désert de Lychnos. Il se rendit aussi auprès des évêques Draconce et Phylon qui étoient exilés par les Ariens pour la cause de la foi, le premier à Theubate, et le second à Babylone; et sa présence consola merveilleusement ces deux serviteurs de Jésus-Christ. De Babylone il alla à Aphrodite, où il déclara au diacre Baïsan et aux autres solitaires du lieu, qu'il se hâtoit de se rendre à la montagne de Saint-Antoine pour y célébrer le jour anniversaire de sa mort.

Il arriva donc en trois jours avec beaucoup de fatigues au monastère du Saint. Isaac et Pélusien, qui avoient été ses disciples, et dont le premier lui avoit servi d'interprète, lui racontèrent les particularités de la vie qu'il avoit

menée, et lui montrèrent son petit jardin, l'endroit où il avoit accoutumé de prier, l'étroite cellule où il couchoit, et jusqu'aux instrumens dont il se servoit pour le travail. Hilarion désira de voir l'endroit où on l'avoit enterré. A cette demande ils le prirent à part, mais on ne sait pas s'ils le lui montrèrent, ou s'ils s'en excusèrent sur la défense que le Saint leur avoit faite de ne le découvrir à personne, de peur que Pergame, homme des plus opulens de ces quartiers-là, ne vînt enlever son corps pour l'emporter chez lui et lui bâtir une chapelle.

Après avoir rendu ses devoirs à la mémoire du grand Antoine, et satisfait sur sa montagne sa pieuse curiosité, il retourna à Aphrodite, et ne retint que deux frères auprès de lui. Il s'arrêta avec eux dans un désert proche de là; et comme s'il n'eût fait que de commencer à servir Dieu, il pratiqua l'abstinence et le silence avec une ferveur étonnante. Il goûtoit ainsi à son gré les charmes de sa solitude, lorsque sa charité le trahit encore, et son humilité l'obligea de s'exiler de nouveau. Il y avoit trois ans, depuis la mort de saint Antoine, qu'il n'avoit pas plu : ce qui faisoit dire au peuple que les élémens même en faisoient le deuil. Les habitans, sachant que saint Hilarion demeuroit à leur voisinage, coururent à lui comme à l'envi, tant les femmes que les hommes, et le prièrent, comme successeur des vertus du grand Antoine, de leur obtenir la cessation de cette longue sécheresse, qui les réduisoit tous à la famine. Saint

Hilarion ne put entendre leurs lamentations et leurs plaintes sans en être touché ; il leva les yeux et les mains au ciel pour demander à Dieu la pluie dont ils avoient besoin, et aussitôt elle tomba en abondance. Ce miracle fut bientôt suivi d'un second, qui ne contribua pas moins à manifester le grand crédit qu'il avoit auprès de Dieu ; car la terre ainsi arrosée par la pluie, produisit une grande quantité de serpens et d'autres bêtes venimeuses, dont beaucoup de personnes furent piquées ; mais le Saint, à qui ils eurent de nouveau recours, bénit de l'huile qu'il leur donna, et qui guérissoit aussitôt leur plaie.

Ces nouveaux prodiges lui attièrent les honneurs qu'il craignoit, et pour les éviter il prit le chemin d'Alexandrie, dans l'intention de passer de là dans le vaste désert d'Oasis ; et comme il n'étoit pas en coutume d'entrer dans les villes, il s'arrêta chez des solitaires de sa connoissance, du territoire de cette ville, qui demeuroient au bout du quartier appelé Bruchion. Ceux-ci le reçurent avec une joie inexprimable, se flattant qu'il demeureroit du moins quelque temps avec eux ; mais leur joie se changea en douleur quand ils apprirent de ses disciples qu'il alloit partir dès le soir. Les uns se jetèrent à ses pieds, les autres se couchèrent sur le seuil de la porte, tous le conjurèrent de ne pas les quitter, lui protestant qu'ils mourroient plutôt que de souffrir d'être privés d'un tel hôte Il les consola en leur disant qu'il

se hâtoit de partir pour ne pas leur attirer de fâcheuses affaires, et qu'ils verroient bientôt qu'il ne se trompoit pas. Comme ils savoient qu'il étoit guidé par l'esprit de Dieu, ils n'osèrent s'opposer davantage à son départ, et le lendemain ils virent arriver des idolâtres de Gaze, accompagnés des licteurs du préfet, pour se saisir de lui, parce qu'ils avoient su qu'il étoit venu le jour d'auparavant à leur monastère, où les païens comptoient qu'il passeroit quelques jours. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que Julien l'Apostat ayant été fait empereur, les habitans de Gaze, obstinés de leur idolâtrie jusqu'à la fureur, crurent ne pouvoir mieux lui faire leur cour que de lui présenter une requête contre le Saint et contre Hésyque son fidèle disciple, les accusant d'être magiciens, et demandant qu'ils fussent poursuivis et qu'on les fît périr. C'étoit aussi pour se venger contre saint Hilarion de l'affront qu'il avoit fait à leur dieu Marnas, et des païens qu'il avoit convertis. Ils obtinrent sans peine de ce prince, qui ne haïssoit pas moins qu'eux les chrétiens, ce qu'ils désiroient, et en conséquence, après avoir détruit son monastère, ils le cherchèrent partout, et vinrent, comme nous l'avons dit, jusqu'au monastère de Bruchion; mais l'ayant manqué, ils se dirent l'un à l'autre: « On nous l'a bien » dit, que c'est un magicien, et qu'il connoît » l'avenir. »

On comprit aussi alors ce que le Saint avoit prédit, lorsqu'il quitta la Palestine, qu'il ne pou-

voit voir les églises renversées, les autels foulés aux pieds, et le sang de ses enfans répandu; car les habitans de Gaze, ne consultant plus que leur rage contre les chrétiens, sous un prince dont on secondoit les désirs en les maltraitant, exercèrent contre eux des cruautés étranges. Après avoir brûlé l'église qu'ils avoient dans leur ville, mis en pièces plusieurs chrétiens et contraint plusieurs autres de s'enfuir, entre lesquels se trouva le grand-père de l'historien Sozomène, que saint Hilarion avoit converti avec plusieurs autres de ses parens, ils commirent des cruautés plus monstrueuses encore que les premières; car ils ouvrirent le ventre à des prêtres et à des vierges consacrées à Jésus-Christ, mirent leurs entrailles à nu, les remplirent d'orge, et se donnèrent l'horrible divertissement de faire manger l'un et l'autre ensemble aux pourceaux, comme firent aussi les païens d'Ascalon.

Cependant saint Hilarion se sauva de Bruchion dans le désert d'Oasis par des détours qui n'étoient pas pratiqués, et y demeura un an. Adrien, du nombre de ses disciples, arrivé de Palestine, lui donna la nouvelle de la mort de Julien, tué dans la poursuite des Perses, et que Jovien, prince très-catholique, lui avoit succédé. Il voulut le presser de retourner en Palestine, mais le Saint avoit formé un autre dessein. Voyant que sa réputation le suivoit partout, et qu'il commençoit à être connu et honoré dans l'Oasis comme en Orient, il prit

le parti de passer la mer et de se retirer dans quelque île, ne pouvant, comme il le souhaitoit, vivre inconnu dans la terre ferme.

Il loua pour cela un chameau et vint à Paretoine, où il s'embarqua avec un autre disciple nommé Zanan ou Gazan, et passa en Sicile. Comme ils étoient en pleine mer, il projetoit de présenter au patron du navire, pour le prix de son passage et de celui de son disciple, le livre des Evangiles, qu'il avoit écrit de sa main, étant jeune. Dans ce moment le fils du patron fut saisi du démon, et se mit à crier : « ô Hilarion, serviteur de Dieu, que ne nous laisses-tu » en repos au moins sur mer ! donne-moi seulement le temps d'arriver à terre, de crainte » que je ne sois forcé de rentrer d'ici dans les » abîmes. Le Saint répondit : Si Dieu le per» met, demeure ; mais s'il te chasse, ne t'en » prends-point à un pécheur et à un mendiant. » Il parloit ainsi, de peur que les matelots et les marchands qui étoient dans le vaisseau, l'ayant entendu nommer par le démon, ne le découvrissent quand ils seroient arrivés à terre. Il le leur fit promettre à tous, et le possédé fut bientôt délivré.

Etant arrivé à Pachia, promontoire de la Sicile, il offrit son livre au patron, qui le refusa constamment, voyant surtout que lui et son disciple n'avoient que ce livre et l'habit qu'ils portoient. Le Saint tressaillit de joie de ne posséder rien de ce monde, et d'être regardé par les habitans du lieu comme un mendiant. Mais crai-

gnant toujours d'être reconnu par les marchands qui venoient d'Orient, s'il s'arrêtoit sur les côtes de l'île, il s'avança dans le pays à six ou sept lieues de la mer, dans un lieu désert, où il faisoit chaque jour un fagot que son disciple alloit vendre par les villages, pour en avoir du pain.

Mais, dit saint Jérôme, la ville, selon la parole de Jésus-Christ, qui est bâtie sur une montagne, ne peut demeurer cachée; et il en fut de même du serviteur de Dieu. Un écuyer ou armurier, étant à Rome possédé du démon, s'écria dans l'église de Saint-Pierre : « Hilarion, » serviteur de Jésus-Christ, est entré depuis » peu de jours en Sicile; personne ne le con» noît encore, et il se flatte d'y demeurer ca» ché; mais j'y irai et je le ferai bien connoître. » Il partit avec ses valets, traversa la mer, se rendit à Pachia, et le démon dont il étoit possédé le menant droit à la porte de sa pauvre cellule, il s'y prosterna et fut délivré sur-le-champ.

Ce premier miracle qu'il fit en Sicile attira aussitôt auprès de lui une multitude prodigieuse de malades et de gens de piété, les uns pour être guéris, les autres pour s'édifier. Du nombre des premiers fut un des principaux du pays, qui recouvra la santé par ses prières, le même jour qu'il vint le voir. Comme il étoit fort riche, il voulut lui faire des présens qui répondoient à son opulence; mais saint Hilarion, en les refusant, lui dit ces paroles de Jésus-Christ à ses

disciples : *Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement.*

Il devint célèbre en Sicile autant qu'il l'avoit été en Palestine; et dans ces entrefaites Hésyque, son disciple favori, le cherchoit partout, et parcouroit tous les déserts, dans l'espérance qu'en quelque endroit qu'il se fût retiré, il ne demeureroit pas caché, et qu'il pourroit par là découvrir le lieu de sa retraite. Il ne se trompa point; car, après trois ans de recherches, un juif, qui faisoit le métier de frippier dans Méthone, aujourd'hui Madon dans la Morée, lui dit qu'il avoit paru en Sicile un prophète des chrétiens qui faisoit tant de miracles, qu'on le tenoit pour un des saints de l'antiquité. Hésyque voulut l'interroger sur son habit, sa taille, la langue qu'il parloit, et principalement sur l'âge qu'il avoit; mais il ne lui en sut rien dire, parce qu'il ne lui en parloit que sur le bruit public. Cela suffit pourtant à Hésyque pour le déterminer à passer en Sicile, où tout le monde lui parla d'abord de ses prodiges, et surtout on lui rapporta avec admiration que, faisant un si grand nombre de miracles, il n'avoit jamais voulu rien prendre de personne, non pas même un morceau de pain. Il ne lui fut pas difficile de trouver sa cellule, où l'affluence seule du monde qui y abordoit, suffiseit pour la lui faire connoître. Aussitôt qu'il vit saint Hilarion, il se jeta à ses pieds avec une joie inexprimable, et les arrosa de ses larmes. Il apprit ensuite de Zanan que le Saint avoit résolu encore de

s'enfuir dans quelque pays barbare où l'on n'entendît pas même sa langue; et il le mena à Epidaure en Dalmatie, où il fut à peine arrivé, que ses miracles les découvrirent encore; car un serpent monstrueux ayant paru dans ce quartier, et dévorant non-seulement les troupeaux, mais aussi les hommes, touché de ce malheur, il fit amasser du bois pour dresser un bûcher, et après avoir invoqué le nom de Jésus-Christ, il ordonna à cet horrible dragon de monter sur ce bûcher, où il mit lui-même le feu et le consuma en présence de tout le peuple. Sa charité n'ayant pu se refuser à ce besoin si pressant, il ne songea plus qu'à une nouvelle retraite; mais elle fut retardée par ce célèbre tremblement de terre qui arriva alors, dont tous les historiens, tant ecclésiastiques que profanes, ont parlé, et qu'ils marquent le 21 juillet de l'an 365. La mer s'enfla horriblement, et la ville d'Epidaure étoit menacée d'un renversement général. Les habitans coururent en foule au Saint, et l'emmenèrent au rivage comme pour l'opposer aux fureurs des flots. Il fit trois signes de croix sur le sable, et étendant ensuite les mains contre la mer, on la vit s'élever comme une montagne avec un bruit épouvantable, et après avoir été quelque temps ainsi suspendue, elle retourna sur elle-même. Toute la ville, dit saint Jérôme, rend encore aujourd'hui témoignage de cette merveille, et les mères ont soin de l'apprendre à leurs enfans,

afin qu'ils en transmettent le souvenir à ceux qui viendront après eux.

La vertu de Dieu, qui étoit dans Hilarion, ne cessant point d'opérer des miracles, et Hilarion craignant toujours que son cœur ne fût tenté de vanité pour les applaudissemens que ces prodiges lui attiroient, s'enfuit de nuit dans un petit brigantin, et deux jours après il monta dans un vaisseau marchand qui faisoit voile pour l'île de Chypre. Il rencontra en chemin des pirates qui venoient à toutes rames sur le navire pour le piller. Tout l'équipage effrayé et consterné se croyoit perdu, et eut recours à ses prières. Il se mit à sourire, et se tournant vers ses disciples, il leur dit ces paroles de Jésus-Christ : « Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ? Ces gens-là sont-ils en plus grand nombre que l'armée de Pharaon, que Dieu engloutit dans la mer ? » Les pirates n'étoient pas plus loin que d'un jet de pierre, quand le Saint levant la main contre eux, dit : Qu'il vous suffise d'être venus jusque-là. On les vit alors, par un prodige inouï, reculer malgré leurs efforts, avec autant de vitesse qu'ils étoient venus pour les aborder.

La tranquillité qu'il se promettoit à Chypre, ne dura que trois semaines. Les possédés répandus dans l'île annoncèrent partout son arrivée. On les entendoit crier dans différentes villes : Hilarion est venu, il faut nous hâter de l'aller voir. Il s'étoit retiré à trois quarts de lieue

de l'ancienne ville de Paphos, dont il ne restoit que les ruines. Plusieurs personnes entendant les cris des possédés, disoient : Nous avons entendu parler d'Hilarion comme d'un grand serviteur de Dieu, mais nous ignorons l'endroit où il demeure. Ils le trouvèrent bientôt, et en moins d'un mois il se vit environné de près de deux cents personnes tant hommes que femmes. Il en fut pénétré de douleur, voyant que les démons ne le laissoient jouir d'aucun repos, et comme s'il eût voulu se venger d'eux, il les chassa tous en moins d'une semaine des corps des possédés par la force de ses prières.

Il resta encore deux ans en ce lieu, pensant souvent où il pourroit trouver un asile dans lequel il ne fût connu que de Dieu seul. Hésyque étoit allé par son ordre en Palestine pour y visiter les frères, et l'état de son monastère que les païens de Gaze avoient ruiné. A son retour il apprit du Saint le projet qu'il avoit formé de passer en Egypte dans les Bucolies, où il n'y avoit point de chrétiens, et dont les habitans étoient des plus barbares, se flattant qu'il y seroit plus caché que partout ailleurs. Mais Hésyque, ayant parcouru plusieurs endroits de l'île, lui en trouva un qui parut très-propre au désir qu'il avoit de se cacher. Il étoit à quatre lieues de la mer, environné de montagnes qu'on ne pouvoit traverser qu'en grimpant avec beaucoup de danger et de peine, et outre cela il y avoit quantité d'arbres extrêmement touffus qui

en déroboient la vue. Quand Hésyque eut fait cette découverte, il lui en vint donner avis, et lui persuada de s'y fixer. Le Saint alla reconnoître le lieu ; et, après avoir franchi les montagnes, qu'il trouva d'autant plus à son gré qu'elles lui paroissoient plus rudes, il découvrit un petit jardin arrosé par une eau vive qui descendoit d'une colline, et plusieurs arbres fruitiers.

Il s'arrêta en ce lieu. Sozomène dit que ce fut à la persuasion de l'évêque de Chypre, qui étoit sans doute saint Epiphane, et que ce lieu s'appeloit Carburin. Saint Hilarion avoit connu ce saint prélat durant son séjour dans la Palestine, où avant qu'il fût fait évêque il avoit professé la vie monastique, et nous devons rapporter à ce dernier séjour qu'il fit dans cette île, ce que nous lisons dans le recueil des paroles et des actions remarquables des Pères des Déserts ; savoir, que saint Epiphane envoya un jour prier l'abbé Hilarion de le venir voir, afin de s'entretenir ensemble avant que la mort les séparât. Saint Hilarion étant venu comme ils étoient à table, on leur présenta quelques oiseaux, et saint Epiphane lui en ayant servi, ce Saint lui dit : « Excusez-moi, mon Père, depuis que je porte l'habit de solitaire je n'ai rien mangé qui ait vie. » Saint Epiphane repartit : « Et moi, depuis que je porte le même habit, je n'ai jamais souffert que personne s'endormît ayant quelque chose sur le cœur contre moi ; comme je ne me suis aussi jamais endormi

ayant quelque chose à démêler contre un autre. Pardonnez-moi, mon Père, repartit saint Hilarion, la règle que vous observez est plus excellente que la mienne. »

Il demeura cinq ans dans ce lieu, qui furent les derniers de sa vie; et ce séjour lui étoit plus délicieux, non pas tant à cause du jardin et des arbres fruitiers qu'il y avoit (car il n'en goûta jamais) que parce qu'il comptoit d'y vivre plus en solitude, ne présumant pas que personne osât franchir les barrières de montagnes que la nature avoit mises entre ce désert et les lieux habités. Il y avoit pourtant auprès de ce jardin des débris d'un temple très-ancien, qui servoit comme de retraite aux malins esprits, où sans doute pour l'effrayer ils faisoient de tels vacarmes, qu'on eût dit qu'il y avoit toute une armée assemblée. Il les entendoit, et ses disciples aussi, car ils le racontoient depuis; mais ce grand homme qui craignoit extrêmement les applaudissemens du monde, et qui changeoit si souvent de demeure pour les éviter, méprisoit souverainement les bruits impuissans des démons, et se réjouissoit plutôt de les avoir à son voisinage, pour les humilier par le peu de cas qu'il en faisoit.

Lorsqu'il se félicitoit de ce que personne ne venoit plus troubler sa retraite, étant sorti par hasard de son petit jardin, il vit devant lui un homme paralytique de tout le corps et cou-

ché par terre. Il étoit avec Hésyque, à qui il demanda qui étoit cet homme et comment on l'avoit transporté là. Le malade répondit qu'il avoit possédé le champ dont le petit jardin où il étoit faisoit partie; et le Saint, touché de son état, et d'être obligé de faire encore un nouveau miracle, se mit à pleurer, et lui dit : « Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, je vous ordonne de vous lever et de marcher. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que le paralytique se trouva libre de tous ses membres et parfaitement guéri. Le bruit s'en répandit aussitôt; et le besoin faisant surmonter toutes les difficultés des chemins, non-seulement on vint encore à lui en foule, mais on prit soin qu'il ne se retirât pas ailleurs, car on savoit qu'il changeoit facilement de retraite, non, dit saint Jérôme, par inconstance et légèreté d'esprit; mais parce qu'il fuyoit les honneurs, et qu'il ambitionnoit de mener une vie cachée et méprisable aux yeux des hommes.

Il étoit arrivé à sa quatre-vingtième année, et son cher disciple Hésyque étoit allé faire un voyage en Palestine. L'autre disciple qui avoit resté auprès de lui pour le servir dans sa vieillesse étoit mort aussi depuis peu de jours : alors sentant lui-même qu'il n'avoit plus longtemps à vivre, il écrivit une lettre courte à Hésyque comme par manière de testament, dans laquelle il lui marquoit qu'il lui laissoit son livre des Evangiles et ses habits, qui consistoient en

une robe ou un sac, une coule et un petit manteau.

A peine on sut à Paphos qu'il étoit tombé malade, qu'un grand nombre de personnes de piété vinrent le voir, parce qu'elles savoient qu'il avoit prédit qu'il seroit bientôt délivré des liens du corps pour aller jouir de Dieu. Entre les autres il y avoit une sainte dame appelée Constance, que la reconnoissance autant que la dévotion y amena; car le Saint avoit guéri miraculeusement son gendre et sa fille. Les voyant assemblés autour de lui, il leur fit promettre à tous d'enterrer dans le jardin son corps tout vêtu comme il étoit, aussitôt qu'il seroit expiré, sans le garder un seul moment. Alors la chaleur le quittant dans tous ses membres, comme il étoit près de passer, ayant pourtant les yeux ouverts, il dit : « Sors, mon âme, sors; qu'est-ce qui t'arrête? Il y a près de soixante et dix ans que tu sers Jésus-Christ, et tu crains la mort ! » En disant ces paroles il rendit son âme à Notre Seigneur; et incontinent après on le mit en terre dans son petit jardin, comme il l'avoit recommandé, de sorte qu'on sut aussitôt à la ville son enterrement que sa mort. Quoiqu'il eût ordonné qu'on l'ensevelît avec ses vêtemens, cela n'a rien de contraire à ce qu'il marquoit à son disciple Hésyque qu'il les lui laissoit. Nous verrons bientôt qu'il les recouvra lorsqu'il transporta furtivement ses reliques en Palestine. Les Grecs et les Latins honorent sa

mémoire le 21 octobre; et Sozomène, qui écrivoit dans le cinquième siècle, témoigne que les chrétiens de la Palestine célébroient sa fête avec beaucoup de solennité, et qu'ils honoroient aussi plusieurs de ses disciples d'un culte public.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

VIES CHOISIES

DES

PÈRES DU DÉSERT.

PARIS,
IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE
DE BÉTHUNE,
IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE,
Hôtel Palatin, près St.-Sulpice.

VIES CHOISIES
DES PERES
DU DÉSERT.

DEUXIÈME VOLUME.



PARIS.
A LA SOCIÉTÉ CATHOLIQUE DES BONS LIVRES,
RUE DU POT-DE-FER, N.° 4.

M. D. CCC. XXVIII.

VIES CHOISIES

DES

PÈRES DU DESERT.

SAINT HÉSYQUE,

ET AUTRES DISCIPLES DE SAINT HILARION.

Nous savons peu de chose des disciples de saint Hilarion; mais nous le mettrons à profit pour ne rien omettre de ce qui intéresse la mémoire de ce célèbre Père des moines de la Palestine. Hésyque, que l'Église romaine honore comme un saint le 3 d'octobre, fut le plus estimé de tous ses élèves. Saint Hilarion l'aimoit avec une extrême tendresse, à cause de sa vertu, et il en étoit aimé et respecté de même. Hésyque eut le bonheur d'être proscrit avec lui par les païens de Gaze, parce qu'ils le regardoient, ainsi que son saint père, comme l'ennemi capital de leur dieu Marnas et de leurs impies superstitions. Aussi, lorsqu'ils obtinrent de Julien l'Apostat la permission de poursuivre partout saint Hilarion

pour le faire mourir, et qu'ils vinrent même le chercher au monastère de Bruchion près d'Alexandrie, ils croyoient y trouver son disciple avec lui et le faire périr; mais il n'étoit pas alors en sa compagnie.

Il le vint trouver en Sicile, après l'avoir cherché en plusieurs endroits, et le mena en Dalmatie. Le Saint le renvoya en Palestine pour y saluer les frères, et visiter les cendres de son monastère. Hésyque retourna ensuite auprès de lui en Chypre, et lui persuada de ne plus changer de pays, mais de se fixer pour le reste de ses jours au petit jardin de Carburin, où il le visitoit souvent. Il fit encore un nouveau voyage en Palestine, et, dans son absence, le Saint, étant près de mourir, lui écrivit, comme nous l'avons dit, une lettre pour le faire héritier de son livre des Évangiles et de ses pauvres habits, car il ne possédoit rien autre chose sur la terre : cela montre la tendresse qu'il avoit pour ce cher disciple.

Hésyque, ayant appris sa mort, retourna en diligence en Chypre, et demeura environ dix mois dans le jardin où on l'avoit enseveli, comme s'il avoit voulu y établir sa demeure. Mais au dixième mois, tandis que les habitans se flattoient de posséder en paix les reliques du Saint, il les enleva au péril de sa vie, et les porta à Majuma en Palestine, et de là à son ancien monastère. Cette seconde translation se fit avec pompe. Tous les solitaires et les peuples des environs accompagnèrent le saint corps, qui s'étoit

parfaitement conservé, et rendoit même une si agréable odeur qu'on eût dit qu'il avoit été embaumé avec les plus excellens parfums; ses habits aussi étoient dans le même état que lorsqu'il mourut, quoiqu'ils eussent resté au moins un an dans la terre : ainsi Hésyque put recueillir, en les retenant, l'héritage que le Saint lui avoit laissé.

Constance, cette pieuse dame dont saint Hilarion avoit, comme nous l'avons dit, guéri le gendre et la fille, avoit accoutumé de veiller à son sépulcre, et de lui parler, en lui demandant le secours de ses prières, comme s'il eût été présent. Quand elle apprit qu'Hésyque avoit enlevé son corps, elle en mourut de douleur. Si les habitans de Chypre furent privés de ce sacré dépôt, ils se glorifièrent d'avoir toujours part à sa protection : et ils prétendirent avoir son esprit, tandis que ceux de Palestine possédoient son corps. Dieu approuva leur zèle pour la vénération du Saint. Il ne se faisoit pas moins de miracles en Chypre, par son intercession, qu'en Palestine. Saint Jérôme dit que de son temps il s'en faisoit tous les jours, surtout dans le jardin où il avoit d'abord été enterré, à cause peut-être qu'il s'étoit plu davantage en ce lieu qu'en aucun autre.

Quant à Hésyque, que le grand docteur que nous venons de citer qualifie de saint, il passa le reste de ses jours auprès du corps de saint Hilarion dans les ruines de l'ancien monastère,

et y vécut en parfait religieux. Il y laissa en mourant une grande réputation de piété, et Sozomène le met entre les plus illustres solitaires qui florissoient par leurs vertus en Palestine sous l'empereur Valens.

Les autres disciples de saint Hilarion dont les noms nous sont connus furent : 1° Sabbas. Nous n'en savons que ce que, d'après saint Jérôme, nous avons dit, dans la Vie du Saint, de son détachement et de sa libéralité. 2° Gazan ou Zanan, qui suivit le Saint, d'Oasis en Sicile et en Chypre ; mais il mourut avant lui. Il pourroit avoir été le même que Zanan de Majuma, que le Saint avoit guéri d'une paralysie dont il fut attaqué en tirant des pierres sur le bord de la mer auprès de son monastère, guérison qui l'avoit déterminé à se rendre son disciple. Nous ne parlerons point d'Adrien, autre disciple du Saint; il profita mal de ses avis, et lui causa du chagrin par sa cupidité et son avarice : Dieu l'en punit sévèrement, car son corps tomba en pourriture ; ce que je remarque, dit saint Jérôme, pour inspirer une juste crainte à ceux qui osent mépriser leur père spirituel.

Sozomène nomme encore entre les disciples du Saint, Alaphion, Salaman, Physcon, Malaquion et Crispion. Pour bien entendre ce que nous en allons dire, il faut savoir qu'il y avoit un bourg dépendant de Gaze, nommé Béthelie, fort peuplé et tout livré à l'idolâtrie, principale-

ment à cause d'un temple d'idoles nommé le Panthéon, placé sur une hauteur, et qui étoit très-ancien et très-magnifique. Le peuple avoit pour ce temple une grande vénération, et on croit que c'est pour cela qu'on appela le bourg Béthélie, qui en syriaque signifie la maison des dieux. Il n'y avoit pas un seul chrétien dans ce lieu, lorsqu'un des principaux habitans, nommé Alaphion, fut tout-à-coup possédé du démon, comme beaucoup d'autres l'étoient dans ces contrées, Dieu le permettant ainsi pour faire éclater sa gloire en les délivrant miraculeusement par les prières de ses serviteurs. Alaphion eut d'abord recours aux païens et aux juifs, qui tentèrent inutilement de le guérir par les enchantemens de l'art magique. Enfin il fallut s'adresser à saint Hilarion, qui n'eut pas plus tôt invoqué le saint nom de Jésus-Christ, que le démon sortit de son corps et le laissa en liberté. Ce miracle fut pour lui un double bienfait, puisqu'il le délivra non-seulement de ce mauvais hôte, mais encore des erreurs du paganisme. Il embrassa la foi chrétienne, et sa famille suivit son exemple. L'aïeul de Sozomène étoit au même bourg; il se convertit aussi avec sa maison, à l'exception de son père qui s'obstina dans l'idolâtrie.

La solidité de leur conversion parut par la constance qu'ils témoignèrent du temps de l'empereur Julien. Ils aimèrent mieux abandonner leur maison que leur foi, et ils acquirent par leur exil volontaire le titre glorieux de confes-

seurs. Sozomène dit que son aïeul étoit homme de lettres, et qu'il avoit aussi une grande intelligence des saintes Écritures, expliquant avec facilité les difficultés qui s'y rencontroient, ce qui le faisoit beaucoup aimer des chrétiens d'Ascalon, de Gaze et des lieux circonvoisins.

Le même historien donne à Alaphion le surnom d'Azalée, soit qu'il en fût originaire, bien qu'établi à Béthelie ; soit, comme d'autres l'ont cru, qu'il eût fini ses jours dans quelque solitude de ce nom. Il le met aussi, avec Aurèle d'Anthedon et Alexion de Béthagathon, entre ceux que, de son temps, on honoroit tous les ans dans la Palestine par des fêtes publiques, parce qu'ils avoient beaucoup contribué, tant par l'ardeur avec laquelle ils avoient embrassé le christianisme, que par leur insigne piété, à avancer la religion dans leur pays, où le peuple étoit extrêmement attaché à l'idolâtrie. Il paroît, par la manière dont il s'exprime, qu'ils avoient embrassé l'état monastique.

Ceux de la famille d'Alaphion, dont Sozomène dit qu'il en avoit encore vu quelques-uns fort avancés en âge, se distinguèrent par l'éminence de leur piété. Ils furent des premiers qui bâtirent des églises et fondèrent des monastères dans ces quartiers, et ils les rendirent célèbres par le bon ordre que l'on y voyoit, et par la charité que l'on y exerçoit envers les étrangers et les pauvres.

Salaman, Physcon, Malaquion et Crispion

étoient sortis d'une maison noble, qui étoit vraisemblablement celle d'Alaphion. Ils étoient frères par la naissance, et ils le devinrent selon l'esprit par la profession religieuse. Leurs monastères étoient aux environs de Béthelie, et ils y vivoient sous la conduite de saint Hilarion, qu'ils alloient voir de temps en temps pour recevoir ses instructions. On raconte que comme un jour ils en revenoient ensemble, Malaquion fut ravi par une puissance invisible et disparut, et qu'ensuite il parut de nouveau et continua de marcher avec ses frères. Il mourut quelque temps après, encore jeune d'âge, mais aussi consommé dans l'amour de Dieu que ceux qui avoient vieilli dans la pratique des vertus religieuses. Il paroît par là que sa mort arriva avant que saint Hilarion quittât la Palestine, c'est-à-dire avant l'an 357. Ses trois frères vivoient encore du temps de l'empereur Valens. Saint Epiphane, qui d'abbé d'un monastère de Palestine fut fait évêque dans l'île de Chypre, prit Crispion avec lui et le fit son archidiacre : il le mena à Constantinople en 403, et ce fut là qu'il mourut.

Sozomène parle aussi d'un saint solitaire, nommé Ammone, qui demeuroit près de Capharcobram, sa patrie, à un quart de lieue de Béthelie, au territoire de Gaze. Il dit qu'il pratiqua les exercices monastiques avec une grande exactitude, et qu'il ne le cédoit aux autres solitaires ni en ferveur ni en amour de Dieu. Il ne dit pas qu'il ait été disciple de saint Hilarion;

il le met cependant à la suite de ceux que nous venons de nommer.

VIE MONASTIQUE DES SAINTS PORPHYRE, ZÉNON ET EPIPHANE, ÉVÊQUES.

Saint Porphyre naquit à Tessalonique, vers l'an 352 ou 353, d'une famille noble et opulente. L'éducation qu'il reçut répondit à sa condition. On l'instruisit avec beaucoup de soin dans les lettres; et, comme il avoit l'esprit également pénétrant et solide, il y fit de grands progrès. Il acquit dans la suite une profonde connoissance des saintes Ecritures, ce qui lui servit beaucoup pour réfuter les infidèles et les hérétiques.

Si l'on prit soin dans sa maison de cultiver son esprit, on y nourrit aussi son cœur du lait de la piété, et il croissoit en amour de Dieu comme en âge. Cela parut encore plus, lorsqu'ayant atteint sa vingt-cinquième année, temps où les passions sont le plus vives, et où les jeunes gens ouvrent avec le plus de facilité leur cœur aux séductions du monde, il s'en sépara totalement par la profession religieuse, et s'éloigna même de sa famille et de son pays, pour mettre une plus grande distance entre lui et le siècle qu'il abandonnoit. Le désert qu'il choisit pour sa retraite fut celui de

Scété, c'est-à-dire celui qui étoit le plus éloigné des lieux habités, où on trouvoit le moins de consolations humaines, où les austérités étoient les plus grandes, où les pères qui conduisoient les moines avoient le plus de réputation pour la science spirituelle et pour la sainteté. Il y travailla pendant cinq ans à jeter les fondemens de cette éminente piété à laquelle il parvint depuis par les pratiques qu'il y avoit apprises. Après ce temps passé dans les exercices monastiques, il alla visiter les saints lieux de Jérusalem, et se retira dans une caverne proche du Jourdain, où, après cinq autres années, la vie austère qu'il menoit et l'incommodité du lieu lui firent contracter plusieurs maux qui l'obligèrent de se faire ramener à Jérusalem par un de ses amis.

Quoique son corps fût abattu par la maladie, il conservoit toute la ferveur de l'esprit, de sorte qu'il ne manquoit jamais à visiter tous les jours les saints lieux ; appuyé sur son bâton, il ne vouloit pas même permettre qu'on l'aidât, disant qu'il ne convenoit pas à un pécheur comme lui de prendre des soulagemens, et qu'il n'étoit venu dans la ville sainte que pour obtenir le pardon de ses péchés par la pénitence. Il souffroit même ses maux avec tant de résignation, qu'on eût dit que c'étoit un autre et non pas lui qui souffroit, la confiance qu'il avoit en la miséricorde de Dieu lui tenant lieu de toute consolation, et adoucissant toutes ses peines. Dans ce même temps, Marc, originaire d'Asie, qui a écrit son Histoire, vint à Jérusalem pour satis-

faire sa dévotion et adorer les vestiges de N. - S. dans les lieux consacrés par sa divine présence. Il eut occasion de connoître Porphyre, admira ses vertus et surtout sa patience, et se joignit à lui en qualité de disciple.

Le Saint, qui n'avoit pas disposé de son bien lorsqu'il avoit quitté Tessalonique, parce qu'il avoit des frères mineurs, y envoya ce disciple pour faire le partage avec ses frères, et lui apporter en argent ce qui devoit lui en revenir. Cela monta environ à 4500 pièces d'or. Pendant l'absence de Marc, qui fut de quatre mois, S. Porphyre fut miraculeusement guéri de tous ses maux; ce qui arriva de cette sorte. Quarante jours avant que son disciple arrivât se trouvant affligé plus vivement de ses douleurs, il se traîna avec grande peine jusqu'au Calvaire, et y tomba en défaillance. L'usage de ses sens étant alors suspendu, il eut un ravissement, où il lui sembla voir Jésus-Christ sur la croix, qui fit descendre celui des deux voleurs à qui il avoit fait miséricorde, lequel lui donna la main, le fit lever et le guérit.

Marc lui apporta la somme que nous avons dite, et il la distribua aux pauvres et aux monastères de Jérusalem et d'Egypte qui étoient le plus dans l'indigence, ainsi que le produit des autres effets qu'il vendit. Il se trouva réduit lui-même par cette distribution à manquer du nécessaire; et, ne voulant pas subsister aux dépens de son disciple, qui gagnoit sa vie à écrire, il

apprit, à l'exemple de saint Paul, le métier de corroyeur pour gagner la sienne. Il n'avoit pas besoin pour cela d'une grande somme, car sa nourriture consistoit en du pain bis et quelques herbes, avec un peu de vin, à cause de la foiblesse de son estomac. Il ne mangeoit jamais qu'après le soleil couché, excepté aux jours de fêtes où il mangeoit à midi, ajoutant à sa nourriture ordinaire un peu d'huile, du fromage et quelques légumes; et il pratiqua cette rigoureuse abstinence même depuis qu'il fut agrégé dans le clergé de Jérusalem et lorsqu'il fut évêque.

Sa vertu et sa capacité, quoique cachées sous le voile de l'humilité et de la pénitence, ne purent être long-temps ignorées. Jean, évêque de Jérusalem, qui en fut informé, le tira de sa retraite pour le faire prêtre, malgré sa résistance, et lui confia la garde de la vraie croix. Il avoit alors quarante ans; et le prélat eut bientôt sujet de s'applaudir du digne choix qu'il avoit fait. Il y avoit dans son clergé des personnages d'un très-grand mérite; mais Porphyre fut celui qui lui fit le plus d'honneur. Il étoit extrêmement modéré dans ses actions et dans ses paroles, et sa droiture son humilité et sa douceur le rendoient cher et estimable à tous les fidèles. D'ailleurs, joignant à une profonde connaissance des saintes lettres et à beaucoup d'autres lumières un jugement solide et un esprit net et pénétrant, il disputoit avec tant de force contre les infidèles et les hé-

rétiques, qu'il ne manquoit jamais de les confondre.

Jésus-Christ, en le guérissant de ses maux dans le ravissement dont nous avons parlé, lui avoit prédit qu'il seroit le gardien de sa croix; et il remplit cette sainte fonction pendant trois ans, après lesquels, par une seconde révélation, il fut choisi pour évêque de Gaze. Enée, qui gouvernoit cette Eglise, étant mort, le clergé et le peuple s'assemblèrent pour lui donner un successeur; et, comme il s'agissoit d'opposer aux idolâtres de cette ville un homme puissant en paroles et en œuvres, ce qui n'étoit pas fort aisé à trouver, ils ne purent pas s'accorder, et convinrent de s'en rapporter à Jean, évêque de Césarée, leur métropolitain, qui étoit qualifié un homme saint, orné de toutes les vertus. Ce prélat ne comprit pas moins que les chrétiens de Gaze, l'importance de faire un bon choix pour remplir un poste si critique. Il eut recours à la prière, et ordonna un jeûne de trois jours, au bout desquels Dieu lui révéla qu'il avoit choisi le prêtre Porphyre.

Il en écrivit aussitôt à l'évêque de Jérusalem, qui appela Porphyre, et sans lui découvrir ses intentions, lui dit de se rendre promptement auprès de son métropolitain à Césarée. Le Saint avoit eu, la nuit précédente, un songe où Jésus-Christ lui avoit ordonné de rendre le dépôt de la sainte croix qu'il lui avoit mis entre les

mains, ajoutant qu'il vouloit lui donner une épouse pauvre, mais vertueuse, et qu'il lui recommandoit d'en prendre un si grand soin, et de la parer si bien, qu'il la mît en état d'oublier sa première condition. Il ne pénétra pas alors le sens de cette vision, et s'en alla avec son disciple Marc adorer la vraie croix, comme s'il eût pressenti que c'étoit pour la dernière fois; après quoi il rendit à son évêque les clefs de ce précieux dépôt.

A peine fut-il arrivé à Césarée que Jean lui déclara le dessein que Dieu avoit sur lui pour le gouvernement de l'Eglise de Gaze; et, sans se laisser toucher par ses larmes, il le sacra évêque, et le remit entre les mains des députés de cette ville.

Dès que les idolâtres de Gaze eurent appris son ordination, leur fureur se déchaîna plus que jamais. Ceux de la campagne rompirent les chemins de Césarée à Gaze; ils lui tendirent aussi divers piéges, et infectèrent l'air d'une fumée épaisse et puante dans les endroits où il devoit passer, soit pour l'en empêcher, soit pour le faire périr s'ils pouvoient.

Il arriva pourtant à sa ville épiscopale, mais après avoir essuyé tout ce que l'insolence de ces infidèles put lui faire souffrir d'incommodités. Marc, son disciple, l'accompagnoit, avec un nommé Barocas, qu'il avoit délivré de la mort par ses soins, et qui le servoit par reconnoissance. Il y eut cette même année une sécheresse extrême; elle se prolongea jusque dans les

mois de novembre et décembre qui commençoient l'année à Gaze. Les païens l'attribuèrent à l'arrivée du nouvel évêque; car leurs prêtres leur avoient fait croire que Porphyre porteroit malheur à leur ville, et que leur dieu Marnas l'avoit prédit. Il n'en falloit pas davantage pour émouvoir une populace ignorante et entêtée dans ses superstitions. Ils firent des prières et des sacrifices à leur Marnas pour obtenir de la pluie, et ce fût inutilement. Ils allèrent pendant sept jours comme en procession à un temple hors de la ville, chantant des hymnes à leur mode; et tout fut sans effet. Les chrétiens attendirent qu'ils eussent perdu toute espérance d'être exaucés, et vinrent prier ensuite Porphyre de recourir avec eux au vrai Dieu pour faire cesser cette sécheresse, qui commençoit déjà à causer la famine. Le saint ordonna qu'on s'assemblât le soir à l'église de Sainte-Irène, où l'on passa la nuit en prières, en cantiques sacrés et en lectures. Il ordonna aussi un jeûne pour le lendemain; et, dès le matin, ils sortirent de la ville en procession, précédés par la croix, et firent, en chantant des hymnes, leur station, premièrement à l'ancienne église, et ensuite à celle de Saint-Timothée. Ils revinrent à la ville, continuant leurs hymnes et faisant des prières et des génuflexions à certains endroits où ils s'arrêtoient. Mais, quand ils furent aux portes, les païens les leur avoient fermées. Ils souffrirent cet affront avec une modération chrétienne, et n'y opposèrent, pendant deux heures, que les gémissemens

et les larmes dont ils accompagnoient leurs prières à Dieu pour obtenir la pluie qu'ils désiroient. Alors un vent du midi couvrit tout à coup le ciel de nuages; il se forma un grand orage, et la pluie tomba avec une abondance extraordinaire. Quelques païens, frappés d'un miracle si visible, se mirent à crier : *Le Christ a vaincu, et lui seul est Dieu.* Ils ouvrirent les portes aux chrétiens, se joignirent à eux, les suivirent jusqu'à l'église, et n'en sortirent point qu'ils n'eussent été mis au nombre des catéchumènes. La pluie dura cinq jours, et, au sixième, les fidèles célébrèrent avec une sainte joie la fête de l'Epiphanie.

Ils n'étoient auparavant que deux cent quatre-vingts, ou trois cents au plus, en comptant les femmes et les enfans. Ceux qui se convertirent à la vue de ce prodige étoient au nombre de cent soixante et seize, et il y en eut encore plus de cent autres qui les imitèrent dans le courant de l'année. Ces nouvelles conversions excitoient de plus en plus la fureur des idolâtres; ils ne cessoient de faire au saint pasteur et à son troupeau tous les maux qu'ils pouvoient. Quoique l'empereur fût chrétien, il arrivoit quelquefois que les gouverneurs ne l'étoient eux-mêmes qu'en apparence et par politique, et qu'étant encore païens dans l'âme, ils ne réprimoient pas comme ils auroient dû, selon les lois du prince, l'insolence des idolâtres. Souvent aussi on les gagnoit, à force d'argent, et ils toléroient des vexations qu'ils auroient dû punir

sévèrement. Ainsi les chrétiens de Gaze avoient beaucoup à souffrir de la part des païens, que la tolérance du gouverneur, ou païen dans l'âme, ou aveuglé par les sommes qu'on faisoit couler dans ses mains, rendoient plus audacieux et plus cruels.

Saint Porphyre souffroit cette persécution avec une douceur qui désarmoit quelquefois ceux en qui il restoit encore un peu de modération. Il exhortoit aussi beaucoup son troupeau à souffrir avec patience, et à tempérer le zèle par la charité. Il ne cessoit de prier pour obtenir la conversion de ces endurcis. Il passoit les nuits entières dans ces oraisons, et il en faisoit comme son occupation principale. Cependant les païens continuant à maltraiter les chrétiens, et surtout les ecclésiastiques, il crut devoir enfin recourir à l'empereur pour réprimer leur audace et arrêter leurs vexations. Il envoya à cet effet Marc à Constantinople, avec des lettres pour saint Jean Chrysostome, qui en étoit alors patriarche, afin d'obtenir par son moyen un ordre du prince de démolir le temple de Marnas et des autres fausses divinités. Il espéroit que cela humilieroit ce peuple mutin et le conduiroit peu à peu à la foi. Saint Chrysostome ne manqua pas de se prêter à ses vues qu'on fermeroit les temples, après en avoir brisé les statues, et qu'on n'y consulteroit plus aucune idole.

Le saint évêque étoit tombé malade de l'affliction que lui causoit l'endurcissement des ido-

lâtres, ne les pouvant voir périr ainsi sans en ressentir une extrême douleur; mais la bonne nouvelle que Marc lui apporta, bien qu'elle ne répondît pas entièrement à ce qu'il avoit demandé à l'empereur, ne laissa pas de lui causer beaucoup de joie, ce qui servit à rétablir sa santé. Sept jours après, Hilaire, officier de l'empereur, arriva pour exécuter l'ordre. Il le fit en partie; mais il omit l'article principal, il ne toucha pas à l'idole de Marnas, et il laissa une entrée secrète à son temple pour le consulter. L'argent des païens fit plus d'impression sur son cœur que sa fidélité au prince et sa conscience.

Dieu donna encore à notre Saint la consolation de convertir soixante-quatre personnes, à l'occasion d'une dame qui, ayant été en travail d'enfant pendant sept jours avec des douleurs incroyables, accoucha tout à coup heureusement quand une nourrice chrétienne lui écrivit ces paroles : *Voici ce que déclare l'évêque Porphyre : Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, vous guérit ; croyez en lui, et vous vivrez.*

Mais, ni les miracles, ni les vertus du Saint ne pouvoient faire cesser les violences des païens. Ils prétendirent exclure les chrétiens des charges de la ville; ils ne les laissoient pas jouir en liberté de leurs biens, et ils ajoutoient à cela des violences et des insultes qui se renouveloient tous les jours.

Porphyre n'y voyant point de fin, alla trouver Jean, son métropolitain à Césarée, pour le

prier de permettre qu'il quittât son évêché, ne pouvant voir souffrir à ses ouailles les maux que les païens leur faisoient, sans en être touché vivement. Jean tâcha de relever son courage, et lui représenta qu'il n'y avoit que Dieu qui pût le dispenser d'une charge à laquelle il l'avoit lui-même engagé. Il lui dit encore plusieurs autres raisons, auxquelles il se rendit, à condition qu'ils iroient ensemble à Constantinople pour obtenir de l'empereur la démolition des temples de Gaze. Ils y allèrent par mer, et en passant par Rhodes, ils y visitèrent un saint anachorète, appelé Procope, qui menoit une vie très-rude, dans les jeûnes et les veilles et dans une grande pauvreté.

Dieu avoit donné à Procope le pouvoir de chasser les démons, et le don de prophétie. Il n'avoit jamais vu ces deux prélats, mais l'esprit de Dieu les lui fit connoître. Il les salua avec le respect dû à leur caractère, et leur prédit qu'ils réussiroient auprès de l'empereur. Il leur marqua les moyens qu'ils devoient employer pour cela, et, en particulier, qu'ils pouvoient assurer l'impératrice qu'elle accoucheroit bientot d'un prince, ce qu'elle désiroit extrêmement.

A leur arrivée à Constantinople, ils allèrent saluer saint Jean Chrysostome, qu'ils informèrent du sujet de leur voyage; et ce saint, que l'impératrice Eudoxie avoit mis mal dans l'esprit de l'empereur, pour des raisons qu'on peut voir dans son Histoire, les recommanda à

Amance, chambellan de la princesse, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'elle, et qui étoit homme de bien et ami du saint patriarche. Amance fit si bien que les deux prélats furent reçus d'Eudoxie avec distinction. Elle se chargea de solliciter puissamment leur affaire auprès de l'empereur; ce qu'elle exécuta encore avec plus d'ardeur lorsqu'ils l'eurent assurée qu'elle auroit un fils qui vivroit et régneroit après son père; car jusqu'alors elle n'avoit eu que des filles.

L'accomplissement de la prédiction arriva bientôt, et combla de joie toute la cour; et le jour qu'on baptisa le petit prince, l'empereur entérina la requête de Porphyre, ce qu'il avoit fait difficulté d'accorder auparavant en entier, voulant qu'on se contentât de fermer les temples. Mais saint Porphyre, qui avoit vu par expérience que l'ordre qu'on en avoit donné par le premier édit n'avoit pas produit grand effet, demanda la démolition des temples et des idoles, avec des revenus et d'autres grâces pour l'église de Gaze, qui étoit pauvre, et pour les chrétiens de la même ville. Il obtint donc à plein ce qu'il désiroit; aussi Dieu lui avoit promis cet heureux succès quelques jours auparavant dans une vision. L'empereur et l'impératrice ajoutèrent à cette grâce de grandes sommes, tant pour la dépense des deux évêques que pour bâtir une église au milieu de Gaze, avec un hôpital pour recevoir et défrayer les étrangers durant trois jours. L'impératrice

avoit elle-même promis à S. Porphyre, lorsqu'il lui prédit la naissance du fils dont elle accoucha, que, si cela arrivoit, elle feroit bâtir à ses frais cette église.

Les fêtes de Pâques étant passées, les deux saints évêques retournèrent en Palestine. Ils vouloient en chemin s'arrêter encore à Rhodes, pour y revoir l'anachorète Procope; mais le pilote ne le voulut pas, sous prétexte que le vent étoit favorable, et qu'il en falloit profiter pour continuer la route. Ce n'étoit pourtant pas là le véritable motif de son refus; mais Procope l'expliqua la nuit suivante à saint Porphyre en lui apparoissant, et lui dit que ce pilote étoit arien. Deux jours après ils furent battus d'une tempête si violente que le pilote crut que le vaisseau alloit périr. Les deux prélats lui promirent que s'il vouloit renoncer à son hérésie, il seroit sauvé et son vaisseau aussi. Il fut étonné de voir qu'ils avoient pénétré les sentimens de son cœur; il abjura ses erreurs, se fit catholique, et la tempête cessa.

Ils abordèrent heureusement à Majuma, où le peuple, qui avoit autant de zèle pour la foi que les idolâtres de Gaze en avoient pour leur prétendu dieu Marnas, les reçut en chantant des psaumes, et les conduisit à Gaze. Saint Zénon étoit alors leur évêque. Les chrétiens de Gaze vinrent au-devant d'eux avec la croix, et alors la statue de Vénus, qui étoit de marbre et qui se trouvoit encore placée en un carrefour pour servir d'ornement, tomba d'elle-même et

se mit en pièces au moment où la croix passoit devant elle. Sa chute fut funeste à deux païens qui étoient là à se moquer des chrétiens; ils en furent écrasés, et cet accident miraculeux convertit sur l'heure même trente-neuf païens.

Cependant Cymge, conseiller d'État, homme de piété, et dont le zèle étoit à l'épreuve de l'argent des idolâtres qui avoit corrompu les autres officiers, fut choisi de la cour pour exécuter l'ordre de l'empereur. Il arriva à Gaze dix jours après les deux prélats, accompagné du gouverneur, du général des troupes, et des soldats nécessaires pour soutenir l'exécution. Il y avoit huit temples dans la ville, sans compter les idoles adorées dans les maisons particulières et dans la campagne, et qui étoient en très-grand nombre; mais le plus célèbre de tout le pays étoit celui de Marnas, sous le nom duquel ils prétendoient adorer le Jupiter de Crète.

On voulut commencer par celui-ci la démolition ordonnée, parce qu'il tenoit le premier rang; mais on le trouva si bien barricadé par-dedans qu'on en remit la destruction après celle des autres, que les soldats incendièrent après qu'ils les eurent pillés. Aucun chrétien de la ville n'y voulut toucher, parce que saint Porphyre leur en avoit fait défense. Cette démolition dura dix jours, après quoi on délibéra sur le sort du temple de Marnas. On doutoit si on y mettroit le feu, ou si on le purifieroit pour

en faire une église. Saint Porphyre ordonna des prières et un jeûne pour connoître la volonté de Dieu : elle se manifesta par la voix d'un enfant de sept ans, qui, tandis qu'on offroit le saint sacrifice, s'écria au nom de Jésus-Christ, qu'il falloit brûler le temple jusqu'aux fondemens, à cause des crimes qui s'y étoient commis, et des hommes qu'on y avoit crucifiés. On voit par là quelles étoient les abominations secrètes des païens, et quel esprit de cruauté leur inspiroit le paganisme. L'enfant marqua encore comment il falloit s'y prendre pour réduire le temple en cendres, et ajouta qu'on devoit bâtir ensuite une église à la même place.

Saint Porphyre, qui dirigeoit tout avec prudence, voulut s'assurer si cet enfant n'avoit pas parlé ainsi par le conseil de sa mère qu'il interrogea pour cela. Elle protesta avec serment qu'elle n'en avoit pas même eu la pensée, et l'enfant répéta en grec tout ce qu'il avoit dit auparavant en sa langue syriaque, bien qu'il ignorât le grec et sa mère aussi. Le Saint voulut donner quelque argent à celle-ci ; mais son enfant s'écria : Gardez-vous bien, ma mère, de le recevoir, ne vendez pas ainsi le don de Dieu !

On employa les moyens que cet enfant avoit marqués pour brûler le temple, et il fut bientôt consumé, avec toutes les idoles et tous les livres des enchantemens qu'on put trouver. Tandis qu'on délibéroit sur la forme de l'église qu'on devoit bâtir à sa place, l'impératrice Eudoxie en

envoya le dessin en forme de croix, et c'étoit précisément comme saint Porphyre l'avoit souhaité. Si le temple de Marnas avoit été un des plus beaux que les païens eussent jamais eus, l'église qu'on bâtit sur ses ruines fut digne de la magnificence de l'impératrice qui en faisoit la dépense. Elle fut achevée en cinq ans, et on l'appela la Basilique Eudoxienne, du nom de sa fondatrice. On venoit de partout pour la voir; et c'étoit en effet un des plus beaux édifices du monde.

La première pierre fût posée avec tout l'appareil religieux qui pouvoit rendre cette cérémonie auguste et respectable. On s'y prépara, selon l'ordonnance du Saint, par un jour de jeûne; tout le peuple se rendit à l'église de Saint-Irène, avec des instrumens propres à creuser la terre, et partit de là en procession à la suite de la croix arborée, chantant des hymnes et des cantiques; les soldats étoient rangés de côté et d'autre pour empêcher les insolences des païens. On arriva dans cet ordre à la place qu'on avoit pris soin de nettoyer; saint Porphyre s'y mit à genoux, et pria quelque temps; après quoi, ayant ordonné de commencer le travail, chacun s'y porta avec une ardeur incroyable; de sorte qu'en peu de jours les fondemens furent creusés. Ensuite le Saint rassembla de nouveau le peuple; on fit beaucoup de prières; on chanta des psaumes, et ayant commencé le premier à jeter des pierres dans les fondemens, les ecclésiastiques firent la même chose après lui, et

ensuite tout le peuple, avec ces sentimens de joie que le zèle de la gloire de Jésus-Christ excitoit dans leur cœur.

Ce jour fut encore célèbre par un miracle que fit le Saint. Trois enfans étoient tombés dans un puits très-profond ; saint Porphyre pria pour eux prosterné en terre durant une heure, et on les en retira sans aucune blessure ; ils se trouvèrent même marqués d'une croix dont l'empreinte dura long-temps, ce qui fut cause de la conversion de plusieurs infidèles. Il y en eut trois cents qui embrassèrent la foi la même année, et plusieurs les imitèrent dans les années suivantes. Le saint évêque les animoit avec cette charité qui provenoit du désir ardent qu'il avoit de leur salut. Il les instruisoit pendant un temps considérable avant que de leur donner le baptême, et continuoit encore à le faire après qu'ils l'avoient reçu, ne négligeant rien pour en faire d'excellens chrétiens.

Tandis qu'on bâtissoit le temple, une femme manichéenne, nommée Julie, vint à Gaze pour y répandre ses erreurs. Il falloit qu'elle fût ou bien téméraire, ou des plus instruites de sa secte, car elle ne craignit pas d'entrer en dispute avec le Saint. Marc, son historien, avoit écrit la relation de cette conférence, qui se fit publiquement ; mais cet ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous. Le Saint, après plusieurs raisons capables de convaincre cette femme de ses erreurs, voyant qu'elle refusoit de se rendre à la vérité, lui dit que le Dieu qu'elle blasphémoit lui alloit fermer la bouche; en

même temps son visage changea, un tremblement la saisit dans tout le corps, elle perdit la parole, et mourut dans cet état peu de temps après. Ce châtiment fit revenir quelques chrétiens qui s'étoient laissé tromper par les apparences de sa piété extérieure, et plusieurs païens aussi se convertirent.

Ainsi le nombre des chrétiens augmentoit dans Gaze; et saint Porphyre l'avoit bien prévu, lorsque, donnant les mesures de sa basilique, comme on s'étonna qu'il la fît si grande, tandis qu'il y avoit si peu de chrétiens, il répondit qu'elle se trouveroit un jour trop petite, parce que notre religion est l'ouvrage de Dieu et non pas des hommes.

Comme son troupeau augmentoit ainsi peu à peu, ceux des païens qui demeuroient endurcis s'irritoient de jour en jour davantage de le voir croître. Enfin s'abandonnant à leur fureur, ils tuèrent un jour sept chrétiens, et s'en allèrent ensuite à la maison épiscopale pour massacrer le Saint. Il en fut averti, et se sauva avec Marc dans une maison voisine, où il se tint caché pendant deux jours que dura cette espèce de sédition. Il trouva dans cette maison une fille de quatorze ans, qui n'avoit là que sa grand'-mère, paralytique, qu'elle nourrissoit de son travail. Cette fille n'étoit pas chrétienne, mais elle désiroit de l'être. Le Saint l'instruisit et la baptisa, avec sa grand'mère et une tante qu'elle avoit. Il songea ensuite à la marier; mais elle lui dit, qu'après avoir reçu de lui

Jésus-Christ pour époux, elle ne pouvoit plus penser à aucun homme. Après la mort de sa grand'mère, le Saint la mit sous la conduite d'une diaconesse et lui donna l'habit régulier, ce qui apparemment s'entend de l'habit de vierge. Son nom étoit Salaphthe, qui en syriaque signifie la paix. Elle vécut dans une grande piété, et pratiqua des austérités extraordinaires. Son exemple attira plusieurs autres filles qui voulurent l'imiter, et elle devint dans Gaze la gloire et l'édification de l'Eglise.

Cependant le tumulte étant apaisé par la punition des coupables, que le gouverneur avoit fait arrêter et envoyés à Césarée, pour y subir le châtiment qu'ils méritoient, et qui étoit devenu nécessaire pour retenir les autres par la crainte; saint Porphyre travailla à sanctifier son Eglise par la discipline la plus régulière. Il prioit avec toute l'ardeur possible pour obtenir de Dieu la conversion de tout ce qui restoit de païens. Il étoit plein de compassion pour eux, les voyant livrés au démon et se dévouer par leur obstination aux flammes éternelles; c'est ce qui le portoit à conjurer sans cesse la miséricorde de Dieu de les éclairer et de toucher leur cœur. Il veilloit sans cesse sur tout son troupeau, pour le conserver dans la piété. Il exigeoit de son clergé qu'il servît de modèle de vertu à tout le peuple. Il nourrissoit assidûment ce peuple de la parole de Dieu, non pas en y employant une éloquence pompeuse et étudiée, quoiqu'il en fût très-capable, mais par des instructions simples et solides, qu'il puisoit dans les livres saints.

Son humilité paroissoit autant dans toutes ses actions que dans ses paroles. Il aimoit les pauvres, et se rendoit plus pauvre qu'eux pour les assister ; car il leur faisoit de grandes largesses des biens de son Eglise, après avoir donné les siens propres ; et ce qu'il se réservoit pour son entretien étoit si peu de chose, qu'on peut dire qu'il s'oublioit pour ne s'occuper que de leurs besoins. Il leur laissa encore par son testament des marques de sa tendresse pastorale ; et, ainsi enrichi de vertus et de bonnes œuvres, ce grand homme, qui avoit d'abord tout abandonné pour vivre dans la retraite, caché avec Jésus-Christ en Dieu, selon l'expression de saint Paul, et qui depuis s'étoit sacrifié pour sa gloire dans la pénible administration de son diocèse : ce grand homme, dis-je, également grand dans la solitude et dans l'épiscopat, mourut le 26 février de l'année 419 ou 420, à l'âge d'environ soixante-sept ans, après avoir rendu la ville de Gaze presque toute chrétienne.

Saint Epiphane naquit vers l'an 310. Sa patrie fut Besanduc, village du territoire d'Eleutheropole en Palestine. On a tout lieu de croire qu'il reçut une éducation chrétienne. Il est certain du moins qu'il embrassa dès sa jeunesse la vie religieuse. Les paroles de Sozomène semblent faire entendre que sa première retraite eut lieu en Palestine, et avant qu'il allât en Egypte. Il paroît pourtant par ce qu'il rapporte lui-même des piéges que lui tendirent quelques femmes de la secte des gnostiques, qu'avant de se retirer

dans les monastères, il demeura quelque temps en Egypte, pour finir ses études à Alexandrie; car il dit qu'il se rencontra un jour avec quelques-unes de ces femmes qui se mêloient de dogmatiser, et qu'elles employèrent auprès de lui tout ce qu'elles purent d'artifices, pour corrompre son cœur aussi bien que son esprit, en lui développant les plus infâmes secrets de leur secte. Mais, quoiqu'il fût encore jeune, il eut assez de force pour leur résister en recourant à Dieu par la prière. L'hérésie des gnostiques combattoit autant la pureté des mœurs que celle de la foi; et, ce qui étoit plus monstrueux, c'est que chez eux c'étoit vivre selon l'esprit que de se plonger dans les péchés des sens. Voilà pourquoi ces hypocrites effrontées voyant la résistance de notre Saint, dirent dans le sens de leur secte: Il ne nous a pas été possible de sauver ce jeune homme. Elles ne laissèrent pas de le venir tenter une seconde fois, mais ce fut aussi inutilement que la première. Il fit plus, car il les découvrit aux évêques des lieux, qui en firent bannir quatre-vingts qui s'étoient glissées parmi les fidèles dans l'intention de les séduire.

Il passa plusieurs années dans divers monastères d'Egypte, où il remarquoit tout ce qu'il voyoit de plus parfait dans les exercices des solitaires, et tâchoit de le mettre en pratique. Ensuite il retourna à Besanduc, et fonda dans le voisinage un monastère, où plusieurs moines se mirent sous sa conduite. Il eut le bonheur de connoître saint Hilarion, et de former

avec lui une liaison étroite; de sorte que plusieurs le mettent au nombre de ses disciples. Il en eut lui-même d'un très-grand mérite, et il étoit d'autant plus propre à les former, qu'il avoit reçu des instructions excellentes des plus grands maîtres de la vie religieuse qu'il y eût en Egypte.

Son mérite le fit élever au sacerdoce; et sa réputation croissant toujours plus, tant à cause de ses vertus religieuses qu'à cause de son érudition et de la pureté de sa foi, il fut tiré malgré lui de son monastère et choisi pour gouverner l'Eglise de Salamine, métropole de l'île de Cypre. En brillant dans sa nouvelle chaire par toutes les vertus épiscopales, il conserva toujours celles de son premier état: même détachement, même esprit de pénitence, même charité. Le soin qu'il prenoit de son troupeau pouvoit servir de modèle aux plus grands évêques. D'une part il étoit comme le père de son peuple, et particulièrement des pauvres, en faveur desquels il sacrifioit non-seulement son propre bien, mais encore celui de son Eglise. Ses profusions étoient quelquefois si grandes, qu'elles le réduisoient lui-même à la nécessité, ce qui donna lieu plus d'une fois à ses économes de s'en plaindre; mais Dieu pourvut à ses besoins en plus d'une rencontre d'une manière extraordinaire, et justifia sa conduite par des miracles. Aussi on étoit si persuadé du bon usage qu'il faisoit des richesses dont Dieu l'avoit rendu le dispensateur, que plusieurs personnes de piété lui envoyoient, des

provinces éloignées de l'empire, des sommes considérables pour être distribuées aux pauvres ; et d'autres personnes du pays lui laissoient en mourant de gros legs pour le même objet, persuadées qu'en faisant passer leurs aumônes par ses mains elles seroient mieux reçues de Dieu. Il avoit encore un soin particulier des étrangers que les naufrages jetoient de temps en temps sur la côte de l'île. Il leur fournissoit des habits et tout ce qui leur étoit nécessaire, et tâchoit par ses libéralités de les consoler dans leur malheur.

Une charité si bienfaisante, jointe à ses autres vertus, le rendoit extrêmement cher à son peuple ; et, d'autre part, son érudition le faisoit respecter non-seulement des catholiques, mais encore des ariens, dont il étoit d'ailleurs le grand ennemi. Aussi, tandis que les saints Pères, comme saint Jérôme, saint Augustin et beaucoup d'autres, lui ont donné de très-grands éloges, et que les évêques de son temps avoient pour lui une vénération particulière ; les ariens qui étoient en crédit auprès de l'empereur, et qui, sous son autorité, persécutoient les évêques orthodoxes et les chassoient de leurs siéges, les ariens, dis-je, n'osèrent rien entreprendre contre lui, et le laissèrent gouverner son Eglise en paix. Il en profita pour garantir son troupeau de leur poison, et pour faire régner Dieu dans le cœur de ses ouailles par la pureté de la foi et par la sainteté des mœurs.

L'état monastique passa avec lui en Cypre,

comme il avoit passé d'Egypte et de la Thébaïde en Palestine par l'exemple de saint Hilarion ; et ce furent aussi ses vertus qui attirèrent un grand nombre de solitaires dans son île, où ils bâtirent plusieurs monastères. Il conserva toujours son habit monastique, et ce ne fut que dans sa vieillesse que la nécessité l'obligea à user de vin et à manger de la viande. Bien qu'il fût séparé par la mer de son ancien monastère d'Eleutheropole, il ne laissoit pas de continuer toujours à en prendre soin, et d'avoir aussi des relations avec d'autres monastères de la Syrie. L'abbé de celui d'Eleutheropole, qu'on croit avoir été le prêtre Grégoire, lui écrivit une fois en ces termes : « Nous avons été assez exacts, par le secours de vos prières, à observer notre règle, et nous avons grand soin de célébrer l'office de tierce, de sexte, de none et de vêpres. » Le saint lui répondit qu'on ne devoit pas se contenter de prier à ces heures-là seulement, « parce, disoit-il, qu'il est du devoir d'un vrai » religieux d'avoir toujours dans le cœur l'oraison » et la psalmodie. » Excellente instruction, qui apprend aux personnes religieuses à vivre dans un tel recueillement, que leur cœur soit comme dans une oraison et un chant de louanges continuels. Non content de gouverner ce monastère par lettres, il y alloit aussi quelquefois.

Il avoit vu en Syrie Acace et Berée, abbés de deux monastères de cette province, qui avoient été si édifiés de ses entretiens qu'ils témoi-

gnoient, dans une de leurs lettres, que sa présence les avoit remplis de pensées toutes spirituelles et leur avoit laissé un très-grand désir de jouir de sa compagnie. Cela leur avoit inspiré le projet de le venir trouver, pour prendre part, disoient-ils, à la grâce que Dieu lui avoit donnée comme aux apôtres, et retourner ensuite chez eux avec une force toute nouvelle pour continuer à s'exercer dans l'état saint qu'ils avoient embrassé, et s'y perfectionner de plus en plus.

Ils auroient exécuté ce dessein si l'un d'eux ne fût tombé malade; mais cet accident les en ayant empêchés, ils lui envoyèrent Marcel, qui étoit entré depuis peu dans leur communauté, et qui, sur sa grande réputation, souhaitoit extrêmement de le voir. La lettre qu'ils lui envoyèrent par ce religieux étoit pour le prier, au nom de tous les solitaires, qu'après leur avoir appris, dans son *Anchora*, les noms de tous les hérétiques, il voulût bien leur en marquer les dogmes par un nouvel ouvrage; et ils ajoutoient qu'ils l'attendoient dans le jeûne et dans la prière, au retour de celui qu'ils lui avoient envoyé.

Ce fut donc à leur demande et à celle que beaucoup d'autres personnes lui en avoient faite, qu'il composa son grand ouvrage sur les hérésies, qu'il a intitulé *Panarium*, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, une boîte d'apothicaire pleine de contre-poisons contre la morsure des serpens, auxquels il compare les hérésies. Il adressa cet ouvrage à ces deux abbés,

dans une lettre préliminaire qui sert de préface à tout le livre.

Nous sortirions de notre dessein si nous voulions parler ici des travaux que ce grand docteur de l'Eglise entreprit pour le soutien de la foi orthodoxe, et des ouvrages qu'il composa pour préserver les fidèles du venin des hérétiques. On peut voir ce qu'en ont dit ceux qui ont traité de l'histoire de l'Eglise, ou qui ont donné des analyses des écrivains ecclésiastiques. Nous remarquerons seulement, pour ce qui fait à notre sujet, qu'en combattant différentes erreurs dans son *Anchora*, il y montre son amour pour la vie monastique, par l'exhortation qu'il fait en faveur de cette sainte profession. Il a donné à cet ouvrage le titre d'*Anchora*, parce qu'il y a ramassé tous les passages de l'Ecriture qui servent à affermir notre foi, afin qu'il pût, comme l'ancre d'un vaisseau, affermir les fidèles dans la doctrine orthodoxe au milieu des orages de l'hérésie.

Dans son exposition de la foi catholique, il fait une peinture des diverses observances que les religieux pratiquoient de son temps. Il dit que les uns demeuroient dans les villes, et que d'autres, fuyant entièrement le commerce des hommes, se retiroient dans des monastères qui étoient à la campagne : que, quant à la nourriture, les uns ne mangeoient ni viande, ni œufs, ni poisson; tandis que d'autres s'interdisoient seulement la chair des bêtes à quatre pieds, et mangeoient des oiseaux et d'autres alimens

ordinaires; que d'autres mangeoient seulement des œufs et du poisson; et d'autres, du poisson seulement; qu'il y en avoit qui se permettoient le fromage, dont d'autres se privoient; que quelques-uns s'interdisoient l'usage du pain et ne mangeoient que des herbes; que d'autres ne mangeoient point de fruits, ni même rien de cuit. Il ajoute que plusieurs couchoient sur la terre; que d'autres alloient nu-pieds, et d'autres portoient un cilice sous leurs habits; que la plupart ne se permettoient pas l'usage des bains, ce qui étoit dans ce pays une grande mortification; que quelques-uns exerçoient de petits métiers, soit pour fuir l'oisiveté, soit pour subsister de leur travail; et que la principale occupation des moines étoit l'oraison, la psalmodie et la lecture des livres saints. Les hérétiques des derniers siècles, qui ont voulu combattre les pratiques de la vie religieuse, ne doivent pas oublier que saint Épiphane parle des observances monastiques du quatrième siècle. Ceux qui sont au fait de la controverse savent de quelle conséquence est cette date contre eux.

Outre beaucoup d'autres ouvrages que ce saint docteur composa pour le soutien de la foi et l'instruction des fidèles, son zèle pour le même sujet lui fit aussi entreprendre plusieurs voyages, et même celui de Rome; mais, dans le dernier de sa vie, qu'il fit à Constantinople, il s'aperçut un peu tard que, tout en y combattant les erreurs des origénistes, il servoit,

sans le savoir, de ministre aux passions de Théophile d'Alexandrie, persécuteur de saint Jean Chrysostome, et qu'il avoit été trompé par lui, de même que saint Jérôme. Aussi, dès qu'il l'eut compris, il se repentit d'être venu à la ville impériale pour une si méchante affaire, et se pressa extrêmement de retourner à son Église. Comme il alloit s'embarquer, il dit aux évêques que les intrigues de Théophile y avoient assemblés avant qu'il y fût venu : « Je vous abandonne la ville, le palais et la scène; je me hâte de me retirer, et je ne pourrai jamais être sorti assez tôt de ce lieu. » Cela fait voir qu'il avoit découvert la manœuvre de Théophile et des évêques de sa faction, qui ne songeoient qu'à se venger de saint Jean Chrysostome et à le faire déposer, et qu'il n'avoit point voulu avoir de part à une si odieuse et si injuste entreprise. Il n'eut pas la consolation de revoir son Église; mais il mourut en chemin, vers l'an 403, âgé de plus de quatre-vingts ans, dont il avoit passé au moins trente-six dans l'épiscopat.

On rapporte de lui plusieurs miracles, qu'il a faits non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort. On trouve aussi dans le recueil des Vies des Pères des Déserts, que Dieu lui révéla la pénitence de deux solitaires qui étoient tombés dans une faute pour laquelle ils avoient été séparés de la communion par l'archevêque d'Alexandrie et par d'autres évêques. Sozomène dit aussi qu'il y a apparence que Dieu lui avoit fait connoître que le temps de sa

mort étoit proche, lorsqu'il pressa si fort son départ de Constantinople.

Ce grand Saint a écrit la Vie, ou plutôt un Éloge de saint Hilarion, dans une lettre qui devint fort commune; mais nous ne l'avons plus aujourd'hui. Il a aussi écrit l'Histoire de saint Joseph, surnommé le Comte, qui est très-curieuse et très-édifiante; on ne sera pas fâché d'en voir ici l'abrégé, quoiqu'elle ne regarde pas l'histoire monastique.

Le comte Joseph, Juif de naissance, étoit de Tibériade en Galilée, d'une famille fort considérée. Il fut élevé au grade d'apôtre, c'est-à-dire de ceux qui tenoient le premier rang après le patriarche, et qui formoient son conseil. De son temps, Hillel, de la race du fameux docteur Gamaliel, qui avoit été maître de saint Paul, étoit revêtu de la dignité de patriarche, et, par conséquent chef de la nation. Étant tombé malade et près de mourir, il fit prier l'évêque voisin de Tibériade de le venir voir, et de lui donner le saint baptême sous prétexte de médecine. L'évêque se rendit chez lui à titre de médecin, prépara un bain comme un remède utile au malade, fit retirer tout le monde comme par pudeur, et le baptisa.

Joseph étoit à la porte, et sa curiosité le porta à regarder par les fentes, de sorte qu'il vit tout ce qui se passa. Il remarqua aussi qu'après la cérémonie, le patriarche donna à l'évêque une somme d'or considérable, en lui disant : Offrez cela pour moi, car il est écrit que ce que

les prêtres de Dieu délient sur la terre est délié dans le ciel. Joseph fit là-dessus bien des réflexions, qui devinrent dans la suite encore plus sérieuses. Cependant le patriarche mourut quelque temps après, et son fils, nommé Judas, fort jeune encore, lui succéda sous la tutelle de Joseph et d'un autre personnage de considération ; ainsi ces deux tuteurs avoient le gouvernement et la disposition de tout, tant en cette qualité que comme principaux conseillers.

Les réflexions de Joseph augmentèrent par une découverte qui le mit dans de plus grandes perplexités. Il y avoit à Tibériade une chambre destinée pour le trésor, qui, outre les serrures ordinaires, étoit encore fermée par le sceau public du patriarche. Beaucoup de juifs désiroient de savoir ce qui y étoit, et Joseph, poussé de la même curiosité que les autres, l'ouvrit secrètement, se confiant apparemment sur son autorité de tuteur ; mais au lieu d'y trouver de l'or et de l'argent, il y trouva l'Évangile de saint Jean, celui de saint Matthieu en hébreu, et les Actes des apôtres, traduits en la même langue. Il lut ces livres avec beaucoup d'attention ; et cela joint avec ce qui c'étoit passé au baptême d'Hillel, lui fit naître divers scrupules sur sa religion.

Il fut encore plus touché lorsque le patriarche Judas, croissant en âge, et s'abandonnant à la débauche, jusqu'à employer la magie pour séduire les femmes il vit que le nom

de Jésus-Christ et le signe de la croix avoient rendu inutiles les charmes dont il s'étoit servi pour pervertir une femme chrétienne; mais il ne put encore se persuader de se faire chrétien.

Quelque temps après, Jésus-Christ qui vouloit l'attirer à lui par les marques les plus signalées de sa miséricorde, lui apparut dans la nuit, et lui dit : Je suis Jésus que tes pères ont crucifié; crois en moi. Et il ne se rendit pas. Il tomba ensuite malade, et on désespéroit de sa vie. Le Sauveur lui apparut de nouveau, et lui dit que s'il croyoit, il seroit guéri. Il le promit, et ne tint pas parole. Il tomba dans une autre maladie aussi dangereuse que la première, et comme on crut qu'il alloit mourir, un vieux docteur de la loi s'approcha de lui et lui dit tout bas à l'oreille : « Croyez en Jésus-Christ crucifié sous Ponce-Pilate, qui est le fils de Dieu, qui est né de Marie dans le temps, qui est le Christ du Seigneur, qui est ressuscité du tombeau, et croyez qu'il viendra juger les vivans et les morts. »

On s'étonnera sans doute de voir que les docteurs des juifs reconnoissant la divinité de Jésus-Christ, sa qualité de Christ et de Messie, sa résurrection et son dernier avénement pour juger les nations, demeuroient néanmoins dans leur endurcissement : mais le respect humain les retenoit pour la plupart; et saint Épiphane, qui avoit appris de la bouche même du comte Joseph tout ce que nous venons de dire, assure

encore que s'entretenant avec un autre docteur des juifs, ami des chrétiens, et voulant lui persuader que le Christ étoit venu, il vit qu'il consentoit à tout ce qu'il lui disoit, et qu'il lui donna pour raison que s'étant trouvé en danger de mort, il entendit d'autres juifs qui lui dirent tout bas à l'oreille : Jésus-Christ, fils de Dieu, qui a été attaché à la croix, est celui qui vous doit juger. Mais la crainte des autres juifs captivoit encore celui-ci sous le joug de la loi.

Cependant les diverses apparitions de Jésus-Christ, et le témoignage formel de ses ennemis ne vainquant point son obstination, cet adorable Maître se montra à lui une quatrième fois ; et pour comble de faveur, après lui avoir reproché son incrédulité, il lui promit, pour l'assurer de la vérité de notre foi, que s'il désiroit faire quelque miracle, il n'avoit qu'à invoquer son saint nom, et qu'il l'exauceroit aussitôt.

Joseph en fit l'épreuve, et il délivra du démon un possédé qui couroit tout nu par toute la ville de Tibériade, et étoit connu de tout le monde. Ce miracle fit dire aux juifs que Joseph avoit lu dans le trésor le nom de Dieu, par lequel il l'avoit opéré ; car ils croyoient que celui qui savoit la véritable prononciation de ce nom sacré devenoit maître de la nature ; et c'est ainsi qu'ils expliquent le pouvoir qu'avoit eu Jésus-Christ de faire des prodiges.

Le cœur de Joseph demeura pourtant encore endurci, jusqu'à ce qu'enfin Jésus-Christ le soumit par les châtimens, ne l'ayant pas gagné par ses faveurs. Il fut envoyé par le patriarche en Cilicie pour lever les décimes et les prémices que les Juifs étoient obligés de fournir, et ses commissions lui donnoient de plus un ample pouvoir de corriger les abus, et de déposer de leur dignité les princes des synagogues, les sacrificateurs et les autres d'un moindre ordre qu'il trouveroit en faute. Il voulut donc exercer sa charge avec plus d'intégrité que les coupables ne le désiroient, et il s'attira leur haine. Dieu s'en servit pour sa conversion. Il étoit logé dans la ville près de l'église des chrétiens, et, ayant lié amitié avec l'évêque, il le pria de lui prêter secrètement les Evangiles pour les lire à ses momens de loisir. Les juifs épioient ses actions afin de trouver moyen de satisfaire leur animosité, et étant un jour entrés en troupe dans son logis, ils le surprirent appliqué à cette lecture. Ce fut pour eux un crime capital qui excita toute leur fureur. Ils se jetèrent sur lui, le renversèrent par terre, l'accablèrent de coups et d'injures, le traînèrent ensuite dans leur synagogue, où ils le fouettèrent cruellement, et ils seroient allés plus loin si l'évêque qui lui avoit prêté les Evangiles ne fût venu à son secours. Une autre fois l'ayant rencontré, dans un voyage, près de la rivière de Cydne, ils l'attaquèrent et le jetèrent dans l'eau, comptant qu'il y seroit étouffé; mais Dieu

l'en délivra par sa miséricorde, et enfin il se détermina tout de bon à abandonner la synagogue et à recevoir le saint baptême.

La vie qu'il mena depuis prouva combien sa conversion fut sincère, puisque l'Eglise l'honore comme un saint, et a marqué sa mémoire dans le Martyrologe au 22 juillet. Ses affaires, ou plutôt les persécutions des juifs, l'obligèrent d'aller à la cour; il y fut reçu favorablement de l'empereur Constantin, à qui il raconta toute son histoire. Le prince, autant pour honorer sa piété, que pour le mettre à couvert des insultes des juifs, lui donna le titre de comte. En lui conférant cette marque d'honneur, il ajouta qu'il pouvoit lui demander tout ce qu'il désireroit; et Joseph, en homme aussi désintéressé pour lui-même que zélé pour la foi de Jésus-Christ, le supplia seulement de lui donner par écrit un pouvoir de faire bâtir des églises dans Capharnaüm, Tibériade, Nazareth, Diocésarée, Séphoris, et quelques autres places que les juifs avoient encore dans la Galilée, sans y vouloir souffrir personne d'une religion différente de la leur; ce que Constantin lui accorda par un rescrit.

Joseph voulant le mettre à exécution dans Tibériade, les juifs employèrent leur magie pour empêcher que le feu ne prît aux fourneaux qu'il avoit fait préparer autour de la ville pour cuire la chaux dont il avoit besoin. Mais, en ayant été averti et se doutant bien d'où venoit le mal, il

y accourut suivi d'une foule de juifs curieux de voir ce qu'il feroit; et, prenant de l'eau dans un vase, il la bénit par le signe de la croix, en jeta dans chaque fourneau, et prononça ces paroles : « Au nom de Jésus de Nazareth, que mes pères et les pères de ce peuple qui m'environne ont crucifié, que cette eau ait la vertu d'arrêter toute la magie et tous les sorts qui empêchent ce feu de brûler, afin qu'il fasse son effet naturel, et qu'il serve à bâtir la maison et le temple du Seigneur. » Le feu s'alluma aussitôt à la vue et à la confusion des juifs, qui ne purent s'empêcher de s'écrier que celui qui assistoit si puissamment les chrétiens étoit le seul vrai Dieu; mais ils restèrent dans leur endurcissement.

Pour Joseph, il quitta dans la suite Tibériade, et vint demeurer à Scythople. Patrophile, un des plus animés ariens, en étoit alors évêque, et les ariens étoient en faveur. Sa qualité de comte le mit à couvert des persécutions de cet évêque hérétique, qui n'ignoroit pas combien il étoit opposé à sa secte. Aussi, quand saint Eusèbe de Verceil fut exilé à Scythople par l'empereur Constance, Joseph lui fit trouver dans sa maison, où il le logea, les douceurs de sa patrie au lieu d'un exil. Comme la réputation de saint Eusèbe attira auprès de lui quantité de personnes des environs qui venoient, soit pour profiter de ses instructions, soit pour se réjouir avec lui de l'exil qu'il souffroit pour la gloire de J.-C.;

saint Epiphane fut de ce nombre, et ce fut dans cette occasion qu'il apprit, de la bouche même de Joseph, toute l'histoire merveilleuse de sa conversion. Il l'inséra depuis dans son grand ouvrage contre les hérésies. Baronius l'a mise tout au long dans ses Annales. Ce saint comte avoit soixante-dix ans lorsqu'il racontoit ceci à saint Epiphane, et il y a apparence qu'il mourut peu de temps après. Il peut être né vers l'an 286.

MONASTÈRE DE CASSIEN A BETHLÉEM. ERMITES DE THENUA. VIE MONASTIQUE DE S. JÉRÔME.

Nous parlerons à présent des monastères des environs de Bethléem, dont il paroît que celui où Cassien se retira, au commencement de sa profession monastique, étoit le plus ancien. Il y en a qui ont cru qu'il n'étoit pas différent de celui de saint Jérôme; mais cela est contre toute apparence, puisque celui-ci ne fut bâti qu'en 389, que Cassien étoit entré plutôt dans celui où il fut élevé, et qu'il en parle comme d'un monastère où il y avoit des religieux d'un grand âge. D'ailleurs, dans celui de Cassien, on institua la prière de prime, qui n'étoit point en usage dans celui de saint Jérôme, puisque ce saint docteur, qui parle souvent des autres heures, ne dit pas un mot de celle-ci.

Gazæus, qui est d'un sentiment contraire, a cru que saint Jérôme n'avoit fait qu'ajouter à ce monastère de nouveaux bâtimens, à cause du grand nombre d'étrangers qui venoient visiter de toutes les parties du monde le lieu où Jésus-Christ a voulu naître; mais cela ne suffit pas pour nous persuader que ce soit le même monastère que celui de Cassien. Il est à croire qu'on bâtit plusieurs monastères pour satisfaire la piété d'un grand nombre de religieux, qui vouloient avoir la consolation de vivre dans leurs

exercices auprès de la crèche du Sauveur. Et en effet, outre ceux de Cassien et de saint Jérôme, Pallade parle d'un religieux nommé Passidoine, qui en habitoit un au lieu nommé *les Troupeaux* près de Bethléem, où lui-même demeura un an entier. Ce seroit ici le lieu de parler de ce Passidoine, dont Pallade fait l'éloge; mais on sait que cet auteur avoit des préjugés contre saint Jérôme, et il les prête aussi à ce solitaire dont il exalte la vertu.

Pour revenir au monastère de Cassien, il est certain qu'on y vivoit dans une grande observance, et qu'il y régnoit une grande charité de la part des supérieurs et une grande union entre les religieux. Cela paroît par la difficulté que lui et Germain eurent à obtenir la permission de faire le voyage d'Egypte : on craignoit que quelque tentation ne les dégoûtat de leur profession quand ils seroient hors du monastère, et qu'ils ne s'arrêtassent pour toujours en Egypte. Cela paroît aussi par la peine que les autres religieux eurent à se séparer d'eux, et par la joie et la tendresse avec laquelle ils les reçurent à leur retour.

La piété de ces religieux leur fit écouter avec une sainte avidité tout ce qu'ils leur racontèrent des pratiques et des vertus des solitaires qu'ils avoient vus dans les solitudes de Scété et d'Egypte. Et enfin leur dégagement de tout amour-propre parut aussi en ce qu'après avoir entendu les récits qu'ils leur firent, ils ne s'opposèrent plus au dessein qu'ils avoient

d'y retourner pour y vivre dans la perfection des anachorêtes, plus éminente que celle des Cénobites; et, malgré le désir qu'ils avoient de les retenir pour l'amitié qu'ils leur portoient, ils préférèrent volontiers leur avancement spirituel à la satisfaction de les avoir dans leur compagnie. Aussi Cassien avoue qu'il avoit reçu des instructions excellentes parmi eux, et il se loue en plus d'un endroit de l'éducation religieuse qu'ils lui avoient donnée.

L'institution de l'office de prime prouve encore combien, dans ce monastère, les anciens étoient attentifs à soutenir la discipline régulière, et à combattre la lâcheté et la tiédeur, et quelle étoit la soumission des plus jeunes aux réglemens des anciens. Cassien nous apprend, en ces termes, à quelle occasion et comment cela se fit. « Cette première heure de prime, dit-il, a commencé d'être établie comme une prière canonique, et a été pratiquée pour la première fois dans notre monastère de Bethléem, où Jésus-Christ notre Sauveur, étant né d'une vierge et ayant daigné recevoir les accroissemens de son enfance, a voulu aussi fortifier par sa sagesse mon enfance spirituelle, qui étoit encore tendre et nouvelle dans la religion et qui avoit besoin de lait..... Il est constant que jusqu'alors le temps qui restoit après les prières de laudes étoit ordonné par nos Pères pour le soulagement du corps; mais les lâches, abusant de cette indulgence, dormoient plus long-temps qu'ils ne devoient, parce qu'il n'y avoit aucune

nécessité de s'assembler qui les obligeât, avant l'heure de tierce, de sortir de leurs cellules, ou de se lever de leur lit; et qu'ainsi, outre qu'ils perdoient le temps du travail, ils se mettoient encore en état, en dormant trop, d'être lâches et sans vigueur dans le reste de la journée et autres heures de l'office, particulièrement aux jours que les veilles étant plus longues, elles les pouvoient plus fatiguer; c'est pourquoi quelques-uns des plus fervens d'entre les frères, à qui cette négligence et cette paresse déplaisoient extrêmement, en firent leurs plaintes aux anciens, qui après avoir agité long-temps la chose entr'eux, et après de grandes délibérations, résolurent qu'on laisseroit reposer les religieux après matines jusqu'au lever du soleil, où il n'étoit plus à craindre qu'ils se recouchassent, et qu'on les avertiroit alors de se lever pour venir s'acquitter tous ensemble de ce nouvel office.

» Ainsi ils finissoient leur sommeil et commençoient par la récitation de trois psaumes et trois prières, qui est le nombre ordonné à tierce et à sexte pour marquer une triple confession. Mais quoique ce règlement n'ait été établi de nouveau que par occasion et seulement par la raison que nous marquons, il accomplit néanmoins admirablement et même à la lettre ce nombre mystérieux dont parle David : *Je vous ai loué sept fois le jour à cause des jugemens de votre justice*; car il est visible qu'en comprenant ce nouvel office, les

religieux s'assemblent sept fois le jour pour louer Dieu. »

Telle fut l'origine de l'office de prime, qui fait partie aujourd'hui des heures canoniales. L'institution s'en fit dans le monastère de Cassien; mais l'usage ne s'en établit ailleurs que peu à peu, les anciens monastères faisant difficulté de l'admettre à cause de sa nouveauté et ne voulant rien changer dans leur discipline. Il devint général dans la suite; et quand Cassien écrivoit ses institutions, il étoit en vigueur dans les provinces d'Occident, comme il le dit expressément au chapitre que nous venons de citer.

Nous prendrons ici occasion de parler du meurtre des saints solitaires du désert de Thecué, dont Cassien fait le sujet de la sixième conférence avec l'abbé Théodore. Nous ne savons de ces solitaires que ce qu'il en a dit, et les continuateurs de Bollandus n'en ont rien trouvé de plus. Voici la relation fort courte de Cassien. « Dans l'endroit de la Palestine, dit-il, qui est proche du bourg de Thecué, honoré autrefois par la naissance du prophète Amos, il y a une vaste solitude qui s'étend jusqu'à l'Arabie et à la mer Morte, dans laquelle les eaux du Jourdain vont se confondre avec les cendres de Sodome. Ce fut dans ce désert que demeurèrent fort long-temps les excellens anachorètes, qui, après une vie très-sainte, furent cruellement tués par les Sarrasins qui couroient et pilloient toute la province. Il est vrai que tout

le monde fit éclater après leur mort le respect qu'ils avoient eu pour eux durant leur vie. Les évêques du pays et tout le peuple d'Arabie vinrent enlever leurs corps avec une vénération profonde, et les mirent entre les reliques des martyrs. L'estime qu'on avoit de leur sainteté alloit à un tel point, qu'une infinité de personnes des deux villes voisines sortirent en armes, et se déclarèrent la guerre, disputant à la pointe de l'épée à qui auroit les corps de ces glorieux anachorètes. Leur dévotion leur fit exposer hardiment leur vie, pour soutenir le droit qu'ils prétendoient sur ces reliques précieuses. Les uns disoient qu'elles leur étoient dues par le droit du voisinage, et les autres qu'elles étoient à eux par le droit de la naissance. » C'est là tout ce que Cassien nous a appris de ces saints ermites couronnés du martyre, et que l'Eglise reconnoît comme tels dans son Martyrologe au 28 de mai.

Les continuateurs de Bollandus avouent que Cassien n'ayant point nommé les deux villes qui se disputoient leurs sacrées reliques, on ne peut savoir laquelle des deux leur donna naissance, et où étoit précisément leur monastère. Il n'est point parlé d'eux dans la vie de saint Euthyme, ni ailleurs, bien qu'il y soit fait mention du bourg de Thecué. Il n'en est rien dit non plus dans le diptyque de saint Sabas, ni dans les autres livres à l'usage des offices ecclésiastiques pour les monastères de Palestine. On présume que ce silence vient de ce que leurs reliques

ayant été distribuées en différens endroits, et leur monastère détruit de fond en comble, on en avoit perdu le souvenir, personne n'ayant entrepris d'écrire leur histoire ; et, dans la suite des temps, ce pays étant tombé entièrement sous la domination des Sarrasins, il n'en est plus resté de vestiges, et on les a tout-à-fait oubliés. Il nous reste à remarquer que le martyre de ces saints arriva vers la fin du quatrième siècle; ce qui prouve que dès-lors on avoit une grande vénération pour les saintes reliques.

Nous n'entrerons point dans le détail des actions de saint Jérôme qui ne sont pas de notre sujet. Quoiqu'il soit un très-grand docteur de l'Eglise, nous ne le considérerons ici que comme solitaire. Il étoit de Stridon en Dalmatie, où il naquit vers l'an 329; mais il fit ses principales études à Rome, sous le fameux Donat, grammairien. Après avoir été baptisé, il voyagea en France, s'arrêta quelque temps à Trèves, et vint à Aquilée, où il fit connoissance avec saint Valérien, évêque de cette ville, et avec d'autres excellens personnages, entre lesquels on nomme le prêtre Chromace, les diacres Jovin et Eusèbe, le sous-diacre Nicéas, et les moines Florent, Bonose, Rufin, Chrisogone.

Son amour extrême pour l'étude avoit beaucoup paru à Rome par ses progrès, et ce fut aussi pour acquérir de nouvelles connoissances qu'il fit le voyage des Gaules. Son application n'avoit pas seulement orné son esprit des ri-

chesses de la littérature, elle avoit encore servi à le retirer des occasions où la jeunesse licencieuse fait de si tristes naufrages. Aussi, depuis qu'il eut reçu le saint baptême, Dieu lui fit la grâce de vivre dans une grande abstinence, et de sanctifier ses études par la vertu. Une de ses pratiques de piété, durant son séjour à Rome, étoit d'aller tous les dimanches avec ses compagnons visiter les reliques des saints dans les catacombes qui sont autour de cette ville.

Avant que de quitter Aquilée, il délibéra long-temps sur le lieu qu'il choisiroit pour vivre dans la retraite et vaquer paisiblement à l'étude. Il n'en eût pas trouvé les moyens dans sa patrie, où il auroit été trop importuné par des gens qui pensoient tout autrement que lui. A Rome il étoit trop connu. Il entreprit donc le voyage d'Orient, résolu de s'y établir. Évagre, Innocent et Héliodore le suivirent, et il ne porta avec lui que les livres dont il avoit déjà fait une collection choisie. Après avoir parcouru la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, et resté quelque temps à Tarse, lieu de la naissance de saint Paul, il vint à Antioche et se retira dans le désert de Chalcis, sur les confins de la Syrie et de l'Arabie, où il embrassa la profession monastique.

Il y eut pour compagnons Innocent, Héliodore et Hylas. Le prêtre Évagre étoit resté à Antioche, d'où il lui faisoit tenir les lettres qui lui étoient adressées de divers endroits. Pour

réussir dans ce nouveau genre de vie, il se recommanda aux prières de saint Théodose et de quelques autres saints solitaires de Syrie, qu'il avoit vus en passant, lorsqu'il méditoit sa retraite. « Je voudrois bien, leur dit-il, être maintenant avec vous; et quelque indigne que je sois de vous voir, j'aurois bien de la joie d'embrasser toute votre sainte communauté. Je verrois une solitude plus agréable que toutes les villes du monde, et des déserts habités, comme un paradis terrestre, par une multitude de saints. Mais puisqu'un aussi grand pécheur que moi ne mérite pas de vivre en votre compagnie, je vous conjure du moins, et je suis sûr que vous pouvez obtenir cette grâce pour moi, de prier Dieu qu'il me délivre des ténèbres de ce monde. Je vous l'ai déjà dit de bouche, et je vous le répète encore aujourd'hui; il n'y a rien que je souhaite avec tant de passion que de me voir affranchi de la servitude du siècle.... Il me semble qu'une vaste mer m'environne de tous côtés, et, dans la situation où je me trouve, je ne saurois ni avancer ni reculer. C'est donc de vos prières que j'attends le vent favorable du Saint-Esprit pour continuer ma course et pour arriver heureusement au port. »

Le désert de Chalcis fut donc ce port où il se retira; mais, après y avoir goûté quelque temps le calme de la solitude, le Seigneur, qui vouloit l'éprouver et le sanctifier par la tribulation, tempéra les douceurs de son repos par de grandes amertumes. La mort lui enleva

Innocent et Hylas; et son cher Héliodore le quitta pour retourner en Italie. A ces tristes séparations, qui firent beaucoup souffrir son cœur, succédèrent diverses maladies, dont il fut attaqué; et enfin, dans l'intervalle de ses maux, il fut tourmenté de tentations très-fâcheuses, causées par le souvenir des délices de Rome, qui frappoient son esprit bien vivement. Il s'en explique ainsi à la vierge Eustoquie, dans l'excellente lettre qu'il lui écrivit sur la virginité, et qui fit beaucoup de bruit à Rome lorsqu'elle y parut:

« Dans le temps que je demeurois au désert et que je vivois dans cette vaste solitude, qui, brûlée par les ardeurs du soleil, n'a rien que d'affreux pour les solitaires qui l'habitent; combien de fois me suis-je imaginé être à Rome au milieu des délices! Assis tout seul dans le fond de ma retraite, plongé dans un abîme d'amertumes, revêtu d'un sac, dont la seule vue faisoit horreur à la nature, et qui servoit à couvrir un corps tout défiguré et une peau toute noire, semblable à celle d'un Éthiopien; toute mon occupation étoit de passer les jours et les nuits dans les larmes et les gémissemens. Étois-je accablé du sommeil et forcé malgré moi d'y succomber? je laissois tomber sur la terre nue un corps qui n'étoit plus qu'un véritable squelette. Je ne vous dis rien de ma nourriture, car, dans le désert, les malades mêmes ne boivent que de l'eau, et ils s'imaginent qu'il y a de la délicatesse et de

la sensualité à manger quelque chose de cuit. Enfermé donc dans cette espèce de prison, à laquelle je m'étois volontairement condamné pour éviter les feux de l'enfer, et n'ayant pour toute compagnie que les scorpions et les bêtes farouches, je ne laissois pas de me trouver souvent en esprit au milieu des dames romaines : sous un visage défait et abattu par un jeûne continuel, je cachois un cœur agité par de mauvais désirs ; dans un corps tout de glace et dans une chair déjà morte avant l'entière destruction de l'homme, la concupiscence entretenoit un feu que rien ne pouvoit amortir.

Me voyant donc sans appui et sans ressource, je me jetois aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant de mes larmes, les essuyant avec mes cheveux, et passant les semaines entières sans manger, afin de dompter ma chair rebelle et de la soumettre à l'esprit. J'ai passé très-souvent les jours et les nuits à crier et à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur, dissipant la tempête, eût remis le calme dans mon cœur. Je craignois d'entrer dans ma cellule qui avoit vu naître tant de mauvaises pensées. Animé d'une juste colère contre moi-même, et traitant mon corps avec la dernière sévérité, je m'enfonçois seul dans le désert ; et si je rencontrois quelque vallée profonde, quelque haute montagne, quelque rocher escarpé, j'en faisois aussitôt un lieu d'oraison, et comme une espèce de prison où je mettois ma misé-

rable chair à la chaîne. Là, abîmé dans mes larmes, et ayant sans cesse les yeux élevés au ciel, je m'imaginois quelquefois être en la compagnie des anges, et je chantois dans les transports de ma joie : *Nous courons après vous, attirés par l'odeur de vos parfums.* »

Ce grand Saint, dans l'extrait que nous venons de faire de sa lettre, nous marque, avec les tentations qu'il souffrit, combien sa vie étoit laborieuse et pénitente; ses veilles, ses jeûnes, ses prosternemens aux pieds de Jésus-Christ, ses longues oraisons, ses combats contre les révoltes de la chair, son recours à la prière, et comment Dieu, favorable à ses soupirs et à ses larmes, rendoit la tranquillité à son cœur, et faisoit succéder au trouble et à la douleur la sainte joie de son esprit consolateur.

Pour faire diversion à ces pensées qui l'obsédoient, il ajouta à ses travaux l'étude de la langue hébraïque. Mais, accoutumé à la lecture de Cicéron et des meilleurs auteurs latins, il ne pouvoit sans répugnance se remettre à des alphabets et à des vétilles de grammaire; de sorte que, rebuté par ce travail, il le quittoit et le reprenoit par intervalle, et se délassoit de son ennui dans les belles-lettres, que, malgré la rigueur de sa pénitence, il n'avoit pas abandonnées. Mais Dieu qui, pour l'utilité de son Église, vouloit faire de notre Saint un des plus profonds interprètes de l'Écriture, lui envoya une fièvre violente, durant laquelle il eut une vision, qui lui fit

connoître combien ce goût pour les auteurs profanes lui déplaisoit, et le compte rigoureux qu'il en rendroit un jour, s'il continuoit à s'y appliquer avec une ardeur si peu convenable à son état de solitaire. Voici comme il en parle dans la même lettre à la vierge Eustoquie : « Telle étoit ma misère et l'excès de ma passion, qu'après avoir tout quitté pour servir Dieu et gagner le royaume du ciel, j'emportai avec moi les livres que j'avois amassés à Rome avec beaucoup de soin et de travail, et dont je ne pouvois me passer. Je jeûnois, et je lisois Cicéron; et, après de longues et fréquentes veilles, après avoir versé des torrens de larmes, que le souvenir de mes péchés passés faisoit couler du fond de mon cœur, je me mettois à lire Platon; et lorsque, rentrant en moi-même, je m'appliquois à la lecture des prophètes, leur style dur et grossier me révoltoit aussitôt. Aveuglé que j'étois et incapable de voir la lumière, je m'en prenois au soleil, au lieu de reconnoître mon aveuglement.

» Séduit donc et trompé de la sorte par les artifices de l'ancien Serpent, j'eus vers la mi-carême une fièvre qui, pénétrant jusqu'à la moelle de mon corps déjà épuisé par de continuelles austérités, me dessécha tellement que je n'avois plus que les os. Comme mon corps étoit déjà tout froid, et que je n'avois plus qu'un reste de vie que la chaleur naturelle entretenoit encore, l'on s'apprêtoit déjà à faire mes funérailles, lorsque, tout à coup et dans un ravisse-

ment d'esprit, je me sentis traîner devant un tribunal. Là, ébloui de l'éclat dont brilloient tous ceux qui étoient présens, je demeurai prosterné contre terre, sans oser seulement lever les yeux.

» Le juge m'ayant demandé quelle étoit ma profession, je lui répondis que j'étois chrétien. Tu mens, me dit-il alors, tu n'es pas chrétien, mais cicéronien; car où est ton trésor, là est aussi ton cœur. Je me tus aussitôt, et me sentant plus déchiré par les remords de ma conscience que par les coups de verges qu'on me donnoit (car il avoit ordonné qu'on me fouettât), je pensois à ce verset du psalmiste : *Qui publiera vos louanges dans l'enfer, Seigneur?* Je me mis aussi à crier et à dire en gémissant : *Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi!* On m'entendoit continuellement faire cette prière et pousser des cris parmi les coups de fouet que l'on déchargeoit sur moi. Enfin ceux qui étoient présens à cette exécution s'étant jetés aux pieds du juge, le prièrent de pardonner à ma jeunesse et de me donner le temps de faire pénitence de ma faute, dont il pourroit ensuite me punir rigoureusement, si jamais je lisois les auteurs profanes.

» Pour moi qui, dans une telle conjoncture, aurois voulu promettre encore cent fois davantage, je commençai à lui dire avec les plus grands sermens du monde, et en le prenant lui-même à témoin : Seigneur, s'il m'arrive

jamais de voir ou de lire des livres profanes, je consens que vous me regardiez comme un homme qui vous a renié. Après un tel serment, on me remit en liberté; je revins au monde; et au grand étonnement de tous ceux qui étoient autour de mon lit, j'ouvris les yeux en versant une si grande abondance de larmes que les plus incrédules étoient convaincus de la douleur que je souffrois; car ce n'étoit pas là un songe ni une de ces visions qui nous trompent durant le sommeil. J'en atteste ce tribunal redoutable devant lequel je me suis vu prosterné, et ce jugement rigoureux qui m'a donné tant de frayeur. Je sentois encore à mon réveil la douleur des coups que l'on m'avoit donnés, et j'en avois les épaules toutes meurtries. Aussi fus-je dans la suite plus passionné pour l'étude des livres sacrés que je ne l'avois été auparavant pour les auteurs profanes. »

Il y auroit là-dessus bien des remarques à faire; car, quand on goûte plus Cicéron que l'Evangile, il paroît qu'on aime moins la vérité de Dieu que le frivole son des paroles des hommes. Ce n'est pas par ce seul endroit de ce saint docteur que nous apprenons combien la lecture passionnée des auteurs profanes est condamnable dans les personnes d'une profession sainte. Plusieurs autres saints Pères l'ont également condamnée; et si quelques saints en ont fait usage, ce n'a pas été par un goût de préférence sur la lecture des livres inspirés mais pour

la faire servir à la religion, comme David se servit de l'épée de Goliath pour lui couper la tête.

Saint Jérôme ne demeura que quatre ans dans le désert de Chalcis. Le schisme qui se forma dans Antioche au sujet de saint Paulin et de saint Mélèce, et la persécution de quelques envieux qui osèrent même l'accuser d'errer dans la créance de la Trinité, l'obligèrent de se retirer aux environs de Jérusalem, et de passer d'une solitude à l'autre. Il s'arrêta ensuite à Bethléem, dont la situation lui plut, ce qui le porta à s'y retirer tout-à-fait dans la suite. Il fut obligé de retourner à Antioche, où saint Paulin l'ordonna prêtre; mais il n'accepta cet honneur qu'à condition qu'il ne seroit attaché à aucune église, et qu'on ne l'obligeroit point à quitter sa profession de moine. Il alla ensuite à Constantinople voir saint Grégoire de Nazianze, sous lequel comme il le témoigne lui-même, il étudia l'Ecriture-sainte et apprit la manière de la bien expliquer. Saint Grégoire ayant quitté la ville impériale, notre Saint retourna à Jérusalem; ensuite il fit, avec saint Paulin et saint Epiphane, le voyage de Rome, où le pape saint Damase avoit convoqué un concile. Lorsque saint Paulin et saint Épiphane s'en retournèrent, ce saint pontife le retint auprès de lui, dans l'intention de s'en servir pour écrire des lettres, et répondre aux différentes consultations des Eglises.

Parmi ses grandes occupations, saint Jérôme

menoit la vie d'un parfait religieux, et attiroit sur lui tous les regards des personnes distinguées par leur rang et par leur piété. Sa réputation l'avoit précédé depuis long-temps dans la capitale du monde, et sa présence confirma tout ce qu'on en avoit publié d'avantageux. La sainteté de ses mœurs, son humilité, son genre de vie austère, tout cela, joint à son éloquence et aux grandes lumières qu'il avoit acquises dans l'étude des saintes Écritures, lui concilia l'estime et l'affection de tous ceux qui pouvoient juger du vrai mérite. Il en profita pour porter plusieurs personnes de qualité à embrasser la perfection de la vie religieuse. Il eut aussi pour écolières dans les saintes lettres, sainte Paule et beaucoup d'autres dames romaines, qui devinrent, sous sa direction, des modèles de sainteté.

Mais tandis qu'il étoit en si grande réputation, qu'on ne parloit de lui, soit à Rome soit dans les provinces de l'Empire, qu'avec des transports d'admiration, il se forma peu à peu contre lui une conjuration de quelques membres du clergé de Rome, qu'une basse jalousie anima, parce que sa vertu trop éclatante étoit la censure de leur conduite peu réglée. Cela, joint à son inclination pour le repos de la solitude, le détermina, après la mort de saint Damase, à retourner en Palestine, avec son frère Paulinien, plus jeune que lui de trente ans; et il arriva à Jérusalem dans le fort de l'hiver. Il en repartit au printemps, pour aller en Égypte visiter les saints

solitaires. Il vit entre autres à Alexandrie le fameux Didyme. Enfin, de retour en Palestine, il se fixa à Bethléem, pour n'en plus sortir. Sainte Paule, accompagnée de sa fille Eustoquie, s'y étoit déjà rendue. Elle y bâtit deux grands monastères, l'un pour des hommes, où saint Jérôme se retira, l'autre pour les personnes de son sexe. Le Saint eut la direction de l'un et de l'autre. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ses occupations; il suffit de dire en général que tout son temps fut partagé entre les pratiques de charité et les travaux immenses auxquels il se livra, soit pour expliquer l'Écriture sainte, soit pour combattre diverses hérésies qui s'élevèrent de son temps, soit pour composer différentes apologies qu'il fut obligé d'écrire à l'occasion des persécutions qu'il eut à souffrir de la part de quelques hérétiques. Il ne crut pas, dans ces travaux si pénibles, devoir modérer ses austérités. Il vivoit toujours dans la pénitence monastique; et la vigueur de son esprit, qu'il conserva toujours toute entière, suppléoit à la foiblesse de son corps épuisé par les jeûnes et usé par les années.

La piété attiroit aux saints lieux, de tous les pays du monde, un grand nombre de pélerins, particulièrement des religieux. Ce concours augmenta encore depuis la prise et le pillage de Rome par les Goths, plusieurs venant chercher des asiles jusqu'en Palestine. Cette affluence d'étrangers l'obligea à agrandir son monastère pour y recevoir plus de monde. Il envoya son

frère Paulinien, avec un ami, vendre ce qui lui restoit des héritages que ses parens lui avoient laissés, et il en employa le produit à l'augmentation de l'édifice. Ainsi il ajouta à ses autres travaux les soins de l'hospitalité; et, ses offices de charité absorbant une grande partie de son temps, il ne lui restoit que la nuit pour ses études, ce qui étoit un surcroît de pénitence.

Nous pouvons joindre à ceci les fonctions dont il étoit chargé pour le service de l'église de Bethléem; car Posthumien, qui étoit venu des Gaules visiter les saints lieux, et qui demeura six mois auprès de lui, dit qu'il gouvernoit l'église de Bethléem. C'est ce Posthumien qui visita aussi les solitudes d'Égypte, et qui, de retour en France, emprunta la plume de Sévère-Sulpice pour tracer la courte relation de son voyage, que nous avons dans le Recueil des Vies des Pères des déserts. Enfin saint Jérôme, *très-grand docteur de l'Église*, comme il est justement qualifié dans l'oraison de son office; saint Jérôme, la gloire et l'ornement de l'état monastique, mourut à Bethléem, autant usé par ses travaux et la rigueur de sa pénitence que par le nombre de ses années. Il répandit par sa mort le deuil dans toute l'Église, qui ne put s'en consoler que par le trésor qu'il lui laissa dans les ouvrages qu'il avoit faits pour elle. On est partagé sur la durée de sa vie. Saint Prosper lui donne quatre-vingt-onze ans, d'autres

davantage et d'autres moins. Il est difficile de se décider dans cette diversité d'opinions.

Outre ce que ce saint docteur a écrit pour l'Eglise en général, il a travaillé aussi en particulier avec beaucoup de zèle pour les personnes engagées dans l'état monastique et pour les vierges chrétiennes. Il leur a donné, en écrivant les Vies de saint Paul ermite, de saint Hilarion et de plusieurs saintes, des modèles de la perfection religieuse. L'Histoire de saint Malch contient aussi de belles instructions. Il traduisit en latin les règles de saint Pacôme, de saint Théodore et d'Orsise, en faveur des moines latins qui demeuroient dans la Thébaïde, dans l'Egypte, et particulièrement au monastère de Métanée, et qui n'entendoient ni le grec ni l'égyptien; et cette traduction, que le prêtre Léonce, avec plusieurs autres frères, lui étoit venu demander au nom des autres, servit aussi aux moines de Syrie et aux religieuses du monastère de sainte Paule, qui étoit déjà morte lorsqu'il l'entreprit; mais sainte Eustoquie l'avoit remplacée. Nous avons vu dans la discipline des monastères de Tabenne, de quelle utilité pouvoit être le recueil édifiant de ces règles.

Héliodore, qui, comme nous l'avons dit, étoit venu de Rome en Palestine avec lui, et qui retourna ensuite dans sa patrie, lui donna sujet d'écrire une lettre où il représente avec beaucoup de force et d'éloquence les avantages de

la vie solitaire, et combien on doit être fidèle à suivre cette vocation quand on l'a embrassée. Il commence par des reproches que son amitié lui faisoit plutôt que son zèle; ensuite il l'exhorte en ces termes à quitter son pays pour revenir au désert: « Soldat délicat, que faites-vous dans la maison de votre père? Quels retranchemens y faites-vous pour vous fortifier contre vos ennemis? Quels hivers y passez-vous sous les tentes et les pavillons?... Souvenez vous du jour où vous vous êtes enrôlé par le baptême en la milice de Jésus-Christ. Vous avez alors prêté serment de lui être fidèle, et de n'épargner ni votre père ni votre mère, quand il s'agiroit de son service.

» Déjà le démon fait ses efforts pour étouffer Jésus-Christ dans votre cœur, et les ennemis de votre salut ne voient qu'à regret entre vos mains la solde que vous reçûtes lorsque vous vous engageâtes à son service. Quelques efforts que votre père, votre mère, votre sœur, votre petit-neveu fassent pour vous retenir, suivez d'un œil sec l'étendard de la croix..... Je ne suis pas insensible; je n'ai pas un cœur incapable de se laisser toucher; j'ai pourtant passé comme vous dans toutes ces épreuves.... Mais quand on aime véritablement Dieu, et que l'on craint les peines de l'enfer, l'on n'a point de peine à rompre ces chaînes... Vous me direz peut-être: Est-il donc impossible de demeurer dans les villes sans cesser d'être chrétien?....

Ecoutez ce que dit le Fils de Dieu : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, et donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et me suivez.* Vous avez fait vœu de tendre à la perfection ; car lorsque vous avez abandonné le siècle, vous vous êtes engagé en même temps à une vie parfaite. Or un parfait serviteur de Jésus-Christ ne doit point avoir d'autre possession que Jésus-Christ même ; ou, s'il possède quelque chose avec lui, il cesse d'être parfait......

» Vous ne manquerez pas de me répondre que vous ne possédez plus rien, mais si cela est, que ne combattez-vous donc, puisque ce détachement universel vous rend si propre au combat ? Peut-être croyez-vous pouvoir vous acquitter de tous ces devoirs dans votre patrie : mais ne savez-vous pas que le Sauveur du monde n'a point fait de miracle dans la sienne ? d'où vous devez conclure qu'un solitaire qui demeure toujours dans son pays ne peut jamais s'élever à la perfection de son état.

» Après vous avoir chassé de ce retranchement, vous ne manquerez pas de vous prévaloir de l'exemple des ecclésiastiques ; et comme ils demeurent dans leur ville, vous voudrez voir si j'oserai condamner leur conduite : à Dieu ne plaise que je parle mal de ceux qui tiennent dans l'Eglise la place des apôtres... Si vos frères vous engagent par leurs pieuses sollicitations à prendre l'ordre de la prêtrise, je me réjouirai

de votre élévation, mais je craindrai votre chute.... Mettez-vous donc, mon cher Frère, à la dernière place, afin que l'on vous fasse monter plus haut, lorsqu'il arrivera quelqu'un moins distingué que vous.... Si un solitaire tombe, le prêtre priera pour lui: mais qui priera pour le prêtre s'il vient lui-même à tomber?

» O désert, toujours émaillé des fleurs de Jésus-Christ! ô solitude, d'où l'on tire les pierres qui servent à bâtir cette ville du grand roi, dont parle saint Jean dans son Apocalypse! ô désert, où l'on a l'avantage de converser plus familièrement avec Dieu! Que faites-vous dans le monde, mon Frère, vous qui êtes plus grand que le monde? Jusques à quand demeurerez-vous à l'ombre des maisons? Jusques à quand serez-vous enfermé dans les villes d'où s'élève sans cesse une noire fumée? Croyez-moi, il me semble être ici comme dans un nouveau jour. Déchargé que je suis du poids accablant de mon corps, je prends plaisir à m'envoler dans un air plus serein et plus épuré.

Que craignez-vous dans la solitude? la pauvreté? Jésus Christ appelle les pauvres bienheureux; le travail? on ne couronne les athlètes qu'après avoir combattu jusqu'à se mettre tout en eau. Est-ce le soin de votre nourriture qui vous inquiète? La foi n'appréhende point la faim. Craignez-vous de coucher sur la dure, et de meurtrir votre corps déjà affoibli et desséché par une longue abstinence? le Sau-

veur y reposera avec vous. Ne sauriez-vous souffrir une tête malpropre et des cheveux négligés ? l'apôtre saint Paul nous apprend que Jésus-Christ est la tête de l'homme. La vaste étendue d'une affreuse solitude vous fait-elle peur ? vous n'avez qu'à vous promener en esprit dans le paradis; dès que vous y aurez élevé vos pensées, vous ne serez plus dans le désert. Appréhendez-vous que, faute de prendre le bain, votre peau ne se ride et ne devienne trop rude ? quand une fois l'on a été lavé en Jésus-Christ, l'on n'a plus besoin de se laver davantage. En un mot, écoutez ce que saint Paul répond à toutes vos difficultés : *Toutes les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous.* »

Saint Paulin ayant distribue ses grands biens aux pauvres et embrassé la pauvreté volontaire, demanda à saint Jérôme des règles pour vivre saintement dans son nouvel état. Le Saint, qui, dans une autre lettre, l'avoit exhorté à rompre entièrement avec le monde, pour se consacrer à Dieu sans réserve, lui dit d'abord dans sa réponse : Qu'on ne mérite pas des louanges pour avoir été à Jérusalem, où il désiroit d'aller, et où il le louoit de demeurer, mais pour y avoir bien vécu : Qu'on doit juger de chaque fidèle en particulier, non par le lieu où il fait sa résidence, mais par le mérite de sa foi : Que le ciel est également ouvert et aux citoyens de Jérusalem et aux habitans de la grande Breta-

gne, parce que *le royaume de Dieu*, dit Jésus-Christ, *est au dedans de nous* : Que saint Antoine et une infinité de solitaires de l'Egypte, de la Mésopotamie, du Pont, de la Cappadoce, de l'Arménie, n'avoient pas laissé d'aller au ciel sans avoir vu Jérusalem, et que saint Hilarion, né dans la Palestine, n'y alla qu'une seule fois et n'y démeura qu'un seul jour. « Vous pouvez donc, continue-t-il, sans préjudice de votre foi, vous passer de voir la ville de Jérusalem.... Mais après vous être éloigné, par l'état que vous avez choisi, de la foule et du tumulte des villes, votre emploi doit être de vivre à la campagne, de chercher Jésus-Christ dans la retraite, de prier seul avec lui sur la montagne, et de ne chercher point d'autre voisinage que celui des lieux saints, afin de renoncer entièrement aux villes, et de demeurer constamment attaché à votre état.... Imitons les maîtres de la vie solitaire que nous professons, c'est-à-dire les Paul, les Antoine, les Julien, les Macaire et les Hilarion; et, pour venir à l'autorité des saintes Ecritures, reconnoissons pour nos maîtres Elie, Elisée et les enfans des prophètes, qui, toujours retirés à la campagne et vivant dans la solitude, se bâtissoient des cabanes sur le bord du Jourdain.

» Fuyez les compagnies, les festins, les vains complimens et les complaisances affectées des hommes du monde, comme autant de chaînes qui ne sont propres qu'à nous rendre esclaves de la volupté; mangez sur le soir un peu d'herbes

et de légumes; que ce soit pour vous des délices exquises que de manger quelquefois quelques petits poissons. Quand on se nourrit de Jésus-Christ, et qu'on tourne vers lui tous les désirs de son cœur, on se met fort peu en peine de la qualité des viandes dont on repaît son corps... Soyez toujours appliqué à la lecture de l'Écriture sainte; vaquez souvent à la prière; prosterné devant Dieu, élevez vers lui toutes vos pensées; veillez souvent, et mettez-vous quelquefois au lit sans avoir mangé.... Ne faites point vanité d'être vêtu pauvrement; n'ayez aucun commerce avec les gens du siècle, et particulièrement avec les grands. Qu'est-il nécessaire que vous voyiez souvent ce que vous avez méprisé pour embrasser la vie monastique? »

Après avoir exhorté Héliodore à revenir dans la solitude, et tracé à saint Paulin, depuis évêque de Nôle, les règles d'un véritable solitaire, saint Jérôme, écrivant au moine Rustique, qui étoit Gaulois et originaire de Marseille, lui parle de la vie cénobitique et de la conduite qu'il y doit garder. Il lui marque d'abord, en ces termes, les devoirs généraux de la vie monastique : « Si vous voulez donc être un véritable solitaire, et ne vous pas contenter d'en avoir seulement les apparences, vous devez vous occuper uniquement de l'affaire de votre salut, et ne vous plus embarrasser des intérêts de votre famille, puisque c'est en y renonçant que vous avez commencé d'être ce que vous êtes aujourd'hui. Faites

paroître dans un extérieur négligé la beauté d'un cœur pur et innocent, et donnez à connoître par la pauvreté de vos vêtemens, combien vous méprisez tout ce que le monde estime; pourvu néanmoins que la vanité n'y ait point de part, et que vos paroles s'accordent toujours avec votre habit.

» Observez le jeûne, et ne cherchez point à flatter le corps par l'usage des bains. Modérez-vous pourtant dans vos jeûnes, et usez-en avec discrétion, de peur qu'une trop grande abstinence ne vous affoiblisse trop l'estomac, et ne vous oblige ensuite à manger plus qu'à l'ordinaire. Un peu de nourriture prise avec modération est profitable et à l'âme et au corps... Tandis que vous demeurerez dans votre pays, regardez votre cellule comme un paradis terrestre. Allez cueillir dans l'Écriture sainte les différens fruits qu'elle produit; faites-en vos délices, et soyez toujours attaché à la lecture de ces livres divins. Occupez-vous uniquement du soin de votre âme, et sacrifiez-lui tout le reste.

» Comme il s'agit de former et d'instruire en vous un jeune solitaire, qui, après avoir été élevé dès sa jeunesse dans l'étude des belles-lettres, s'est chargé du joug de Jésus-Christ, il faut examiner s'il vous est plus avantageux de vivre en particulier dans la solitude qu'en commun dans un monastère. Pour moi je vous conseille de vous mettre en la compagnie des saints, de ne vous point conduire par vos lu-

mières, et de ne vous point engager sans guide dans des routes qui vous sont inconnues.... Je ne prétends point condamner la vie solitaire, moi qui l'ai si souvent louée ; mais je veux qu'on n'entre dans le désert qu'après s'être bien exercé dans les combats spirituels du monastère. Je veux qu'on ait donné auparavant des preuves de bonnes mœurs et de conduite vertueuse. Je veux qu'on ne s'élève au-dessus des autres par l'excellence de l'état d'anachorète, qu'après s'être rendu le dernier de tous dans la société des frères. Je veux enfin qu'on ne se soit pas laissé abattre par la faim, ni vaincre par l'intempérance; qu'on se plaise dans la pauvreté; qu'on fasse voir dans son air, dans ses paroles, dans sa démarche, une image de toutes les vertus.....

» Ayez toujours quelque livre entre les mains; apprenez le psautier par cœur; priez sans cesse; veillez exactement sur vos sens; ne vous occupez point de vaines pensées; que tout en vous se porte à Dieu; étouffez par la patience les mouvemens de la colère; aimez l'étude de la sainte Écriture; bannissez de votre esprit tout ce qui peut vous jeter dans le trouble; soyez toujours occupé, et faites en sorte que le démon ne vous trouve jamais oisif. Si les apôtres travailloient des mains pour n'être pas à charge aux autres, pourquoi n'en feriez-vous pas de même? Travaillez donc à faire des corbeilles de jonc, ou des paniers d'osier, ou à sarcler la terre, ou à cultiver un jardin.... ou à faire des

filets pour pêcher, ou à transcrire des livres, afin que vous puissiez tout à la fois, et nourrir le corps par le travail des mains, et rassasier l'âme par de bonnes lectures. Tout homme qui vit dans l'oisiveté est ordinairement en proie à une infinité de désirs. C'est une coutume établie dans les monastères d'Égypte, de ne recevoir que des gens capables de travailler des mains ; et ce n'est pas tant pour subvenir aux nécessités du corps, qu'afin de pourvoir aux besoins de l'âme et d'empêcher qu'un solitaire ne s'abandonne à des pensées vaines et dangereuses.

» Je vous dirai sur cela ce que j'ai vu moi-même en Egypte. Il y avoit dans un monastère un jeune solitaire, Grec de nation, qui souffroit des tentations fâcheuses, et dont les jeûnes les plus rigoureux et les travaux les plus pénibles n'étoient pas capables de modérer la violence. Son supérieur s'avisa de ce moyen pour l'en délivrer. Il ordonna à un des anciens de le maltraiter sans cesse, et, après lui avoir dit bien des injures, d'être encore le premier à se plaindre de lui. Alors on faisoit venir des témoins qui déposoient toujours en faveur de l'ancien, de sorte que ce pauvre frère pleuroit beaucoup de ces calomnies, et de ce qu'il n'y avoit personne qui rendît témoignage à la vérité. Il n'y avoit que le supérieur qui prenoit adroitement ses intérêts, de peur qu'il ne se laissât accabler par un excès de tristesse. Cette persécution apparente dura bien un an. Ensuite on lui de-

manda s'il étoit toujours tourmenté de ces mauvaises pensées qui lui causoient auparavant tant de peines. Hélas ! répondit-il, comment pourrois-je penser au mal, puisque je n'ai pas même le temps de respirer? Si ce jeune homme avoit été seul, qui est-ce qui lui auroit aidé à vaincre ses tentations ?

» Je ne veux pas vous ennuyer par un plus long détail, continue saint Jérôme; je prétends seulement vous faire voir par là que vous ne devez point être maître de vos actions, mais vivre dans un monastère, sous la conduite d'un supérieur, et en la compagnie de plusieurs, afin que vous puissiez apprendre de l'un à vivre dans l'humilité; de l'autre à pratiquer la patience; de celui-ci, à garder le silence; de celui-là, à être doux et pacifique. Vous n'aurez pas alors la liberté de faire tout ce qu'il vous plaira; mais vous serez obligé de manger ce que l'on voudra, de n'avoir que ce que vous aurez reçu; de porter les habits que l'on vous aura donnés, de faire tous les jours le travail qui vous aura été prescrit, d'obéir malgré vous à des personnes qui ne vous plairont pas, d'aller toujours vous coucher accablé de lassitude, de dormir en marchant, et de sortir du lit avant que d'avoir assez reposé. Vous chanterez aussi des psaumes à votre rang; et alors vous ne chercherez point à flatter l'oreille, mais à vous enflammer le cœur.... Ces différentes occupations vous mettront à couvert des tentations, et, faisant succéder le travail à un autre travail, vous

ne vous occuperez que de ce que vous avez à faire. »

Saint Jérôme a écrit des lettres à des personnes de différentes conditions, et leur a donné des règles de conduite admirables pour se sanctifier dans leur état. Les évêques, les ecclésiastiques de tous les grades, les personnes mariées, les veuves, tous ont trouvé dans ses écrits des instructions et des conseils qu'ils n'avoient qu'à suivre fidèlement pour se rendre parfaits. Par exemple, écrivant à Héliodore, évêque d'Altino, pour le consoler de la mort de son neveu Népotien, il dit ces belles paroles : « Tous les fidèles ont les yeux sur leur évêque. Sa maison, sa conduite est observée par tout le monde. Il doit servir d'exemple à toute son Eglise, et il n'y a personne qui ne croie pouvoir faire ce qu'il fait. » Il avoit aussi écrit à Népotien lorsqu'il vivoit, une lettre dans laquelle, parlant des devoirs de l'état ecclésiastique, il lui dit entre autres choses : « Le mot grec *cleros* signifie sort et partage. On donne donc le nom de clerc aux ecclésiastiques, ou parce qu'ils sont dévoués au Seigneur, ou parce que le Seigneur est leur partage. Or, celui qui appartient au Seigneur, ou qui a le Seigneur pour son partage, doit vivre comme un homme qui possède le Seigneur et en qui le Seigneur habite. » On peut voir aussi ce qu'il écrit à la veuve Furie, de l'illustre et ancienne famille des Camilles, touchant les devoirs d'une veuve chrétienne; et à Léta, comment elle devoit conserver sa fille, la jeune

Paule, dans l'innocence, pour la consacrer au Seigneur. Rien n'est plus sage et plus pieux que les avis qu'il donne là-dessus.

Enfin, saint Jérome semble se surpasser lui-même lorsqu'il écrit en faveur de la virginité, et qu'il donne des préceptes aux vierges chrétiennes. Nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous voulions rapporter tout ce qu'il a dit sur cet état angélique et sur les devoirs qu'il renferme. On peut lire surtout, pour s'en instruire plus particulièrement, sa lettre à Eustoquie et à Démétriade. Il suffira de remarquer en général, qu'il relève l'état des vierges jusqu'à les comparer aux apôtres et aux martyrs; il dit qu'elles sont d'autant plus conformes à Jésus-Christ, que ce divin Sauveur est leur chef et l'auteur de leur virginité. Il leur recommande surtout de renoncer aux vanités du siècle, de fuir la compagnie des jeunes femmes mondaines et la bonne chère, de vivre dans la retraite, de ne sortir que rarement et par nécessité, de s'appliquer à des lectures saintes, de mortifier leurs sens, d'aimer le travail et de fuir l'oisiveté et les entretiens inutiles; de vivre dans une si grande retenue, qu'elles inspirent aux autres, par leur vertu, l'estime et l'amour de la chasteté. Enfin, il dit ces belles paroles qui renferment en deux mots toute la sainteté d'une vierge chrétienne. « Il faut qu'une épouse de Jésus-Christ, semblable à l'arche d'alliance, soit toute dorée et par de-

dans et par dehors ; elle doit être le dépositaire de la loi du Seigneur ; et, comme l'arche ne contenoit que les tables du Testament, ainsi doit-elle bannir de son esprit l'idée de toutes les choses extérieures et sensibles. C'est sur ce propitiatoire, comme sur les ailes des chérubins, que le Seigneur veut s'asseoir. »

SAINTE PAULE.

Nous n'avons pas besoin de chercher ailleurs que dans saint Jérôme ce que nous avons à dire de la célèbre sainte Paule, puisque ce grand docteur n'en parle pas seulement en auteur contemporain, mais encore en témoin oculaire ; qu'il étoit le dépositaire de ses sentimens intérieurs et des saintes dispositions de son âme ; et que, dans l'éloge qu'il en a fait, il prend par deux fois Jésus-Christ à témoin que, bien loin de lui donner des louanges flatteuses et intéressées, il ne fait que rendre justice à sa vertu, et que tout ce qu'il en dit est encore beaucoup au-dessous de son mérite.

Il n'étoit point de famille dans Rome aussi ancienne et aussi illustre que celle de cette sainte dame. Son père Rogatus passoit dans la Grèce même pour être du sang du fameux Agamemnon, qui ensevelit Troie sous ses ruines ; et sa mère Blésille descendoit des Scipions, des Gracques et de Paul Emile ; c'est pour cela qu'on lui donna le nom de Paule. On fixe le temps de sa naissance au 5e de mai de l'an 347, sous le règne des enfans du grand Constantin. La noblesse de son extraction étoit soutenue par des richesses immenses ; ainsi elle trouvoit réunies dans sa

maison, les grandeurs et l'opulence; mais son mérite personnel fut ce qui la rendit le plus recommandable; ce qui fit dire à saint Jérôme, que, sans s'arrêter à ces qualités étrangères, il lui suffisoit, pour la louer dignement, de tirer du fond de son propre cœur la matière de son éloge.

Étant en âge de s'établir dans le monde, elle fut mariée à Toxoce, qui descendoit d'Énée et de la famille de Jules; et il portoit aussi pour cela le nom de Jules, qu'on donna également à sa fille Eustoquie.

La conduite de sainte Paule, dans son mariage, édifia non-seulement son mari et ses parens, mais encore toute la ville de Rome. Elle eut cinq enfans, quatre filles et un garçon, qui porta le nom de son père. Les filles furent Blésille, qui mourut lorsque saint Jérôme étoit à Rome; Pauline, qui fut mariée à Pammaque; Eustoquie, dont nous parlerons dans le chapitre suivant, et Rufine, qui fut enlevée encore toute jeune par une mort précipitée.

Après cette heureuse fécondité dont Dieu bénit son mariage, elle demeura veuve à l'âge d'environ trente-deux ans. La perte de son mari l'affligea si fort qu'elle pensa mourir de la violence de sa douleur; et saint Jérôme avoue que ce qui pouvoit être loué dans d'autres comme une vertu, ne pouvoit pas être dans cette sainte un sujet d'éloge, parce qu'il semble qu'il y avoit de l'excès, soit dans cette rencontre, soit aussi lorsqu'elle perdit quelqu'une de ses filles. Mais

autant elle étoit sensible à la mort des siens, autant elle concevoit de joie lorsqu'elle apprenoit leur progrès dans les vertus chrétiennes. D'ailleurs on peut dire que les sentimens de douleur qu'elle souffroit étoient plus naturels que volontaires, puisqu'outre qu'elle recouroit à Dieu pour lui demander l'esprit de soumission, elle en produisoit des actes de tout son cœur, malgré la sensibilité de la tendresse maternelle. Nous verrons bientôt les marques héroïques qu'elle donna de sa fidelité à suivre la voie de Dieu, par préférence à tout ce qui pouvoit l'attacher sur la terre. Aussi saint Jérôme, qui nous apprend la grandeur de son affliction à la mort de Toxoce, ajoute qu'en même temps elle se consacra au service de Jésus-Christ avec tant de ferveur, qu'il sembloit qu'elle eût souhaité la mort de son époux, afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Comme elle avoit rempli durant son mariage tous les devoirs d'une dame chrétienne; aussi, après la mort de son mari, elle pratiqua dans une haute perfection les vertus que saint Paul recommande aux veuves. « Elle fut, dit saint Jérôme, un modèle de chasteté pour toutes les dames romaines, lors même qu'elle étoit encore engagée dans le commerce du monde; et elle y vécut toujours d'une manière si exacte et si régulière, que la médisance ne put jamais donner la moindre atteinte à sa réputation. Elle avoit un fonds inépuisable de bonté, et traitoit les gens même du commun avec une douceur

ravissante. Voyoit-elle un pauvre? elle le soulageoit dans sa misère. Se trouvoit-elle avec un homme riche? elle l'exhortoit à faire l'aumône. Telle étoit sa conduite étant mariée. »

Mais, dans sa viduité, se trouvant plus libre de disposer de ses grandes richesses en faveur des affligés, elle les répandoit avec une sainte profusion, cherchant, pour ainsi dire, à s'appauvrir elle-même, et se dépouillant volontairement pour secourir les membres de Jésus-Christ. « Est-il mort un pauvre, s'écrie saint Jérôme, à qui elle n'ait pas fourni de quoi l'ensevelir? Est-il un malade qu'elle n'ait pas secouru dans ses besoins? Toujours occupée à chercher et à découvrir tous les pauvres de la ville, elle s'estimoit malheureuse si d'autres qu'elle les soulageoient dans leurs maladies, ou les secouroient dans leurs misères. »

Enfin, ses profusions étoient si grandes, que ce Saint crut devoir lui représenter qu'il y trouvoit de l'excès, et que saint Paul avoit dit : « Je n'entends pas que les autres soient soulagés et que vous soyez surchargés, mais que » pour ôter l'inégalité qui se trouve parmi vous, » votre abondance supplée maintenant à leur » pauvreté, afin que votre pauvreté soit soulagée » un jour par leur abondance. » Mais, dit ce saint docteur, elle détruisoit en peu de mots, avec une modestie admirable, toutes les raisons que je lui alléguois, prenant Dieu à témoin qu'elle n'avoit que lui seul en vue, et qu'elle eût désiré de mourir en demandant l'au-

mône, et d'être réduite à une si grande pauvreté, qu'on fût obligé d'emprunter jusqu'à un drap pour l'ensevelir.

» C'étoit, ajoute ce Saint, par l'ardeur de sa foi qu'elle s'élevoit au-dessus de tous les ménagemens que l'intérêt inspire. Elle s'unissoit au Sauveur de tout son cœur, le suivant pauvre, dans un détachement parfait de toutes les choses de la terre, lui rendant tout ce qu'elle avoit reçu de sa libéralité, et se réduisant pour l'amour de lui à une pauvreté extrême. »

Autant que sa charité la rendoit compatissante aux peines des autres, autant son amour pour la mortification la rendoit dure envers elle-même. Elle se dépouilloit par ses aumônes pour l'amour de Jésus-Christ, et, par un effet de ce même amour, elle se crucifioit avec lui par les rigueurs de la pénitence. Nous n'avons qu'à suivre saint Jérôme : « Depuis la mort de son mari, dit-il, jusqu'au dernier jour de sa vie, jamais elle ne mangea avec aucun homme, fût-il en réputation de sainteté et élevé même à la dignité épiscopale; jamais elle ne prit les bains qu'à la dernière extrémité; jamais elle ne se servit de matelas, même dans les fièvres les plus violentes. Elle reposoit sur la terre dure, qu'elle couvroit de quelques cilices, si néanmoins c'est se reposer que de passer, comme elle faisoit, les jours et les nuits dans une oraison presque continuelle.

» Ses yeux étoient comme une fontaine de larmes, et elle pleuroit ses fautes les plus légères

avec tant de douleur, qu'on eût dit qu'elle se sentoit coupable des plus grands crimes; et, comme on lui représenta de conserver sa vue afin de pouvoir lire l'Évangile, elle répondit : Il est bien juste de défigurer un visage que j'ai souvent fardé contre la défense que Dieu nous en a faite; il est juste de mortifier un corps qui n'a que trop goûté les délices de la vie; il faut que je me punisse par des larmes continuelles, des joies et des plaisirs auxquels je me suis follement livrée; il faut que je change en un rude et âpre cilice ces habits magnifiques, qui ont servi à flatter ma vanité et ma délicatesse; j'ai pris assez de soin de plaire au monde et à mon mari, je veux maintenant plaire à Jésus-Christ.»

Elle porta si loin la mortification qu'elle n'y garda presque point de mesure. Ses jeûnes étoient excessifs et son travail continuel. C'étoit peu pour elle de se priver des ragoûts, du poisson, du lait, du miel, des œufs et d'autres choses semblables, qui flattent la sensualité; à peine mangeoit-elle un peu d'huile; encore ce n'étoit qu'aux jours de fêtes.

Le pape saint Damase ayant convoqué, sous les empereurs Gratien et Théodore, plusieurs évêques d'Orient et d'Occident, pour les affaires de l'Église, et surtout pour mettre fin au schisme qui divisoit Antioche; saint Paulin et saint Épiphane se rendirent à Rome, et amenèrent saint Jérôme avec eux. Saint Épiphane

logea chez sainte Paule, et saint Jérôme aussi, jusqu'au moment où le pape le prit pour secrétaire. Elle pourvut aussi aux besoins de saint Paulin, bien qu'il fût logé dans une autre maison. Les entretiens de ces saints personnages embrasèrent de plus en plus son cœur des ardeurs de la vertu. D'une part, les fréquentes visites que son rang et sa naissance lui attiroient lui devenoient à charge. Elle ne pouvoit souffrir les honneurs qu'on lui rendoit, ni les louanges qu'on lui donnoit. De l'autre, la vertu et les paroles puissantes de ces saints prélats et de saint Jérôme redoubloient son zèle, et lui inspiroient le désir de quitter le tumulte de Rome pour se retirer dans quelque solitude. Elle profita de la présence du saint docteur pour étudier sous lui la sainte Écriture, et même l'hébreu, afin d'en avoir une plus parfaite intelligence. Elle mit aussi ses filles à son école.

Enfin, l'hiver étant passé et les deux saints évêques étant retournés à leurs églises, elle les suivit en esprit, par ses vœux et par ses désirs, et exécuta ensuite le dessein qu'elle avoit formé de se retirer dans la Palestine, pour y travailler uniquement à l'ouvrage de sa perfection. On peut juger par la bonté de son cœur de ce qu'il dut lui en coûter pour se séparer de sa famille, qu'elle aimoit si tendrement. « Son cœur, dit saint Jérôme, étoit en proie aux tourmens les plus sensibles, et, se sentant comme déchirer par cette cruelle séparation, elle s'efforçoit de soutenir tout le poids de sa douleur; d'autant

plus admirable en cela, qu'elle surmontoit les sentimens les plus vifs et les plus tendres qu'inspire la nature. »

Elle descendit sur le port, accompagnée de son frère, de ses cousins, de ses autres parens, et même de ses enfans, qui eussent bien voulu la retenir par les marques les plus sensibles qu'ils lui donnoient de leur piété et de leur tendresse. Rufine, entre les autres, qui étoit sur le point de se marier, lui témoignoit combien elle eût désiré qu'elle eût remis après ses noces l'exécution de son dessein; et le petit Toxoce, son fils, lui tendoit les mains de dessus le rivage, au moment qu'on eut déployé les voiles et que le vaisseau commençoit à prendre le large; mais la généreuse Paule surmonta par sa piété la tendresse qu'elle avoit pour ses enfans. Suivie seulement de sa fille Eustoquie, qui l'accompagna dans son voyage et qui ne la quitta jamais, elle leva les yeux au ciel pour lui offrir son sacrifice, et, retenant ses larmes, elle oublia qu'elle étoit mère, pour faire voir qu'elle étoit servante de Jésus-Christ et fidèle à ses desseins. Avant que de partir, elle donna à ses enfans tout ce qu'elle possédoit, se déshéritant elle-même, dit saint Jérôme, afin de s'assurer l'héritage du ciel; et, tandis que le vaisseau s'avançoit en pleine mer, et que les autres passagers regardoient du côté du rivage, elle seule en détournoit les yeux, de peur d'y voir encore de loin des personnes qui lui étoient si chères, et dont la vue ne pouvoit que faire de vives impressions sur son cœur.

Elle arriva à l'île de Pontia, où sainte Flavie Domitille avoit été exilée dans la persécution de Domitien ; et, voyant les petites cellules où cette généreuse vierge avoit souffert un long martyre, elle fut encore plus enflammée du désir de voir les lieux saints où Jésus-Christ avoit souffert. Son ardeur étoit si grande, qu'il lui sembloit toujours que les vents souffloient trop foiblement, et que, quelque diligence qu'on fît, on alloit avec trop de lenteur. S'étant embarquée de nouveau sur la mer Adriatique, elle se délassa un peu des fatigues de la mer à Méthone, aujourd'hui *Modon*, ville de la Morée, et, ayant passé les îles de l'Archipel, elle aborda à l'île de Chypre. Son premier soin fut de s'aller jeter aux pieds de saint Épiphane pour recevoir sa bénédiction. Il lui fit tout l'accueil qu'elle méritoit, et la retint dix jours chez lui. Elle employa ce temps non pas à se reposer, comme le pensoit ce saint évêque, mais à visiter les monastères, à assister les solitaires selon son pouvoir, et à d'autres bonnes œuvres.

De Chypre elle se rendit en peu de jours à Séleucie, et de là à Antioche, où saint Paulin l'obligea de s'arrêter pendant quelques jours. Elle en partit ensuite au milieu de l'hiver, et ce fut un grand sujet d'admiration de voir alors cette illustre dame, qui se faisoit porter autrefois à Rome par ses esclaves, montée seulement sur un âne, surmonter par l'ardeur de sa foi la rigueur de la saison. Saint Jérôme, dont nous suivons ici fidèlement la narration, parle en

particulier de tous les lieux par où elle passa et dont le nom est marqué dans l'Ecriture, parce qu'il n'en étoit aucun qui ne lui rappelât ce qui en est dit dans les livres saints, et dont le souvenir ne ranimât sa foi et sa piété. Ainsi elle entra dans la petite tour d'Elie, qui est aux portes de Sarepta, où une veuve de cette ville donna à manger à ce prophète ; et elle y adora le Seigneur. A la tour de Straton, rebâtie depuis par Hérodes et nommée Césarée, elle vit la maison de Corneille changée en une église, et le logis de Philippe, avec les chambres de ses quatre filles, dont Dieu avoit récompensé la virginité par le don de prophétie. Elle passa aussi par le bourg d'Arimathie, lieu de la naissance de Joseph qui ensevelit Notre-Seigneur. Enfin, après avoir nourri sa piété en passant par quelques autres lieux célèbres, elle arriva à Jérusalem.

Le proconsul de Palestine, qui n'ignoroit pas sa haute qualité, lui fit préparer un appartement dans le palais ; mais elle voulut aller loger dans une petite maison écartée et qui n'avoit nulle apparence. Elle visita successivement tous les endroits marqués dans cette ville par quelque trait de la vie du Sauveur : et ce fut avec tant d'ardeur et de zèle, qu'il n'y avoit que le désir de voir ceux qu'elle n'avoit pas encore vus qui pût l'arracher de ceux où elle étoit. Elle adora la sainte Croix avec autant de foi et de dévotion que si elle y avoit vu le Sauveur attaché. Elle baisa la pierre du sépulcre que l'ange

renversa quand *Jésus*-Christ sortit glorieux du tombeau, et elle attacha sa bouche sur le lieu où son corps avoit reposé, comme si elle eût voulu se désaltérer dans les fontaines du Sauveur. Partout elle adressoit ses prières et ses vœux à Jésus-Christ, poussant de grands soupirs de componction et ayant le visage couvert de ses larmes. Tout Jérusalem en fut témoin et en fut également édifié.

Après avoir satisfait sa dévotion dans cette sainte cité, elle se rendit à Bethléem, et ce fut là qu'elle se livra de nouveau aux plus vifs transports de sa piété et de son amour pour Jésus-Christ. A la vue de la crèche du Sauveur, il lui sembla qu'elle le voyoit lui-même dans son enfance enveloppé de langes, et sa foi lui représenta toutes les circonstances de sa naissance et tout ce qui se passa soit lorsque les anges l'annoncèrent aux bergers, soit dans l'adoration des mages. Elle y contempla le Verbe fait chair, une vierge devenue mère, et saint Joseph donnant tous ses soins à ce divin enfant.

Alors, ne pouvant retenir les larmes que la joie dont son âme étoit inondée lui faisoit répandre, elle disoit dans un saint transport : « Je vous salue, ô Bethléem, *Maison du pain*, dans laquelle est né le *pain qui descend du ciel*: Je vous salue, Ephrata, terre abondante et fertile, et dont Dieu même est le fruit. C'est de vous que le prophète Michée disoit autrefois : « *Et vous Bethléem, maison d'Ephrata, vous n'êtes pas la plus petite d'entre toutes les princi*

pales villes de Juda, car c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. C'est dans votre sein qu'a pris naissance un prince, *qui a été engendré avant l'étoile du matin*, et qui est né de son Père avant tous les temps. »

Rappelant ainsi divers autres passages de l'Ecriture, qui ont rapport avec la naissance du Sauveur, elle ajouta: « Par quelle heureuse destinée, moi qui ne suis qu'une misérable pécheresse, ai-je été jugée digne de baiser la crèche où le Sauveur est né, et de prier dans l'étable où une Vierge l'a mis au monde? *C'est ici le lieu de mon repos*, parce que c'est la patrie de mon Sauveur, *j'établirai ici ma demeure*, parce que c'est le lieu que le Sauveur a choisi. *J'ai préparé une lampe à mon Christ; mon âme vivra pour lui et ma race le servira.* »

Paule ayant ainsi rendu ses hommages aux mystères de l'enfance du Sauveur dans la grotte de Bethléem, continua de parcourir tous les autres lieux de la Terre-Sainte qui lui restoient à voir pour contenter sa piété. Elle voulut, après cela, faire le voyage d'Egypte, pour y voir les solitaires qui y sanctifioient les déserts par leurs vertus, et dont elle avoit ouï raconter tant de merveilles. Sa fille Eustoquie l'accompagnoit partout, et elle eut la consolation de recevoir avec elle et quelques autres vierges, la bénédiction des Macaires, des Arcises, des Sérapions, et de tant d'autres solitaires, qui, au rapport

de saint Jérôme, étoient l'appui de la religion. Elle entra dans leurs cellules, elle se prosterna à leurs pieds, elle envisageoit Jésus-Christ en leur personne; et toutes les charités qu'elle leur fit, elle crut les avoir faites à Jésus-Christ même. Elle eut bien désiré de demeurer dans ces déserts et d'y bâtir un monastère pour elle et les vierges qui l'accompagnoient; et peut-être en eût-elle obtenu la permission; mais le désir de s'établir auprès de la crèche du Sauveur l'emporta dans son cœur sur l'amour de la solitude.

De retour à Bethléem, où elle se fixa après ses pieux voyages, elle bâtit un monastère pour les hommes, dont elle leur laissa la conduite, et trois monastères de filles, ou plutôt un seul et vaste monastère où elle forma trois communautés de plusieurs filles qu'elle avoit rassemblées de différentes provinces, dont les unes étoient de qualité, les autres d'une condition médiocre, et d'autres d'une plus basse extraction. L'ordre et la discipline qu'elle y établit étoient admirables. Voici ce qu'en dit saint Jérôme.

« Elles travailloient et mangeoient séparément, mais elles psalmodioient et faisoient l'oraison en commun. Après avoir chanté *Alleluia*, qui étoit le signal pour les assembler, il n'étoit permis à aucune de rester dans sa cellule; mais celle qui venoit la première, où l'une des premières, attendoit les autres et les excitoit au travail, non par la crainte, mais par son exem-

ple et par la honte qu'il y auroit eu de ne la pas imiter. Elles chantoient tout le psautier de suite à tierce, à sexte, à none, à vêpres et à minuit. Toutes les sœurs étoient obligées de le savoir par cœur, et d'apprendre tous les jours quelque chose de l'Ecriture-Sainte.

» Le dimanche elles se rendoient toutes à l'église qui tenoit à leur monastère, chaque bande ayant à la tete une des anciennes qui les conduisoit. Elles en revenoient dans le même ordre. Elles s'appliquoient aux différens ouvrages qu'on leur distribuoit, et faisoient des habits, ou pour elles ou pour les autres. Il n'étoit point permis aux filles de qualité d'amener avec elles de chez leurs parens une femme de chambre, de peur qu'elle ne retraçât dans leur esprit l'idée de ce qu'elles avoient fait autrefois, et ne les entretînt des vains amusemens de leur enfance.

» Elles étoient toutes vêtues d'une même façon, et ne se servoient de linge que pour essuyer les mains. Elles vivoient dans une entière séparation des hommes, afin de ne laisser aucun prétexte aux médisans, qui, pour autoriser leurs désordres, ont coutume de déchirer la réputation des personnes les plus vertueuses et les plus saintes.

» Lorsqu'une sœur se rendoit trop tard à l'office divin, ou travailloit avec trop de lâcheté, Paule employoit divers moyens pour la corriger, tâchant de la gagner par douceur et par caresses, si elle étoit trop vive et trop sensible à la correction, ou lui faisant de rudes réprimandes

des quand elle lui trouvoit assez de vertu pour les souffrir.

» Elle ne leur permettoit point d'avoir rien en particulier ; mais, suivant l'avis de saint Paul, qui dit : « *Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous vêtir, nous devons être contens ;* elle vouloit qu'elles se contentassent du nécessaire, de peur qu'en s'accoutumant à avoir quelque chose au-delà, elles ne se laissassent aller à l'avarice, qui ne met point de bornes à ses désirs, et qui n'est pas moins insatiable dans l'abondance que dans la pauvreté.

» S'il s'élevoit quelque contestation entre les sœurs, elle l'assoupissoit aussitôt par sa douceur ; et les racommodoit ensemble. Elle vouloit que les jeunes filles mortifiassent leurs corps par le jeûne, aimant mieux les voir sujettes aux douleurs d'estomac qu'aux faiblesses de l'esprit. Si quelqu'une affectoit d'être plus propre et mieux mise que les autres, elle la corrigeoit de sa vanité en lui montrant un visage sévère, et lui faisoit entendre que sa propreté excessive étoit la saleté de son âme.

» Elle leur recommandoit la retenue dans leurs discours, aucune parole peu décente ne devant jamais sortir de la bouche d'une vierge ; et, s'il s'en trouvoit quelqu'une qui aimât trop à causer, qui fût de mauvaise humeur, ou trop pointilleuse, et qui contrariât ses sœurs ; après l'avoir reprise de ses fautes, elle la mettoit au dernier rang, ou la séparoit de la communauté,

si elle ne s'amendoit point, et lui donnoit pour pénitence de prier Dieu à la porte du réfectoire et de manger en particulier, afin de corriger par l'humiliation celle qui n'avoit pas profité de ses réprimandes......

» Que dirai-je, ajoute saint Jérôme, de sa charité envers les malades, du soin qu'elle en prenoit, de son application à les servir et à les soulager dans leurs maux ? Elle leur accordoit abondamment tout ce qui étoit nécessaire pour le rétablissement de leur santé, leur faisant même manger de la viande, quoiqu'elle se refusât à elle-même ce soulagement dans un pareil besoin. »

Telle étoit la discipline que cette grande sainte faisoit observer dans son monastère; et lorsqu'après sa mort, saint Jérôme traduisit en latin la règle de saint Pacôme, ce fut pour qu'elle servît tout à la fois, et à sainte Eustoquie pour conduire ses filles, et aux religieux de son monastère de Bethléem, et à plusieurs autres moines latins.

Mais sainte Paule étoit un modèle vivant d'observance régulière; son exemple seul pouvoit tenir lieu de règle; et il suffisoit à ses religieuses de vivre avec elle pour apprendre dans sa conduite la pratique de toutes les vertus. Son humilité, dit saint Jérôme, fut si grande et si profonde, que ceux qui ne l'avoient jamais vue, l'auroient prise pour la dernière de toutes les servantes. Parmi cette foule de vierges dont elle

étoit sans cesse environnée, ses habits, sa voix, son air, son allure, la faisoient toujours regarder comme la moindre de toutes.

Nous avons vu quelle étoit sa mortification; on ne pouvoit la résoudre à ménager sa santé, et, après une fièvre violente qui avoit fait désespérer de sa vie, les médecins lui ayant conseillé d'user d'un peu de vin lorsqu'elle commença à se mieux porter, et saint Jérôme l'y ayant aussi exhortée, ce Saint rapporte que leur conversation avoit eu pour résultat de lui persuader presque à lui-même de s'en abstenir, quoiqu'il fût usé de vieillesse. Mais je ne prétends pas, ajoute ce saint docteur, autoriser par ce récit le zèle indiscret de ceux qui, sans mesurer leurs forces, se chargent d'un fardeau qui les accable; je veux seulement faire voir par sa persévérance dans les pratiques de la pénitence, quelle étoit l'ardeur de son zèle, et combien cette âme fidèle souhaitoit de s'unir à Dieu, auquel elle disoit souvent : *Mon âme brûle d'une soif ardente pour vous, et en combien de manières ma chair se sent-elle aussi pressée de cette ardeur !* »

Son assiduité à lire la sainte Ecriture, jointe aux explications que saint Jérôme lui en avoit données, lui en facilitoit l'intelligence. Elle en aimoit le sens littéral, qui est le fondement de la vérité; mais elle s'attachoit davantage au sens mystique, le regardant comme le comble de l'édifice spirituel qu'elle élevoit dans son cœur. Elle en employoit les paroles sacrées pour re-

pousser les tentations et pour se soutenir dans une patience ferme et constante au milieu des contradictions que nous verrons bientôt qu'elle eut à souffrir.

Dans les tentations, elle se servoit, pour se fortifier, de ces paroles du Deuteronome : *Le Seigneur votre Dieu vous éprouve, afin qu'il paroisse si vous l'aimez de tout votre cœur.* Lorsque son âme se trouvoit comme accablée de tristesse, elle pensoit à ces paroles du prophète Isaïe : *O vous qui avez été sevré et qu'on a arraché de la mamelle, préparez-vous à souffrir tribulation sur tribulation; mais en même temps espérez au-delà de toute espérance.* Sur quoi elle disoit que c'étoit à ceux qui ont été sevrés, c'est à-dire aux âmes qui ont acquis un âge parfait dans la vertu, de souffrir tribulation sur tribulation; et elle ajoutoit que quelque lent que le secours de Dieu paroisse à notre vivacité et à notre impatience, nous ne pouvons pas être long-temps sans en sentir les effets. Elle disoit aussi qu'il ne falloit pas craindre la langue des médisans et des imposteurs, parce que nous sommes sous la protection de Dieu, selon ces paroles d'Isaïe : *Ne craignez point les opprobres des hommes, car ils seront mangés des vers comme un vêtement, et consumés de pourriture comme la laine.* Au temps des maladies, elle se soutenoit dans la patience par ces paroles de l'Apôtre : *Lorsque je suis foible, c'est alors que je suis fort; nous portons ce trésor dans des vaisseaux de terre, jusqu'à ce*

que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. Ainsi, selon les différens états où elle se trouvoit, son âme recouroit d'abord à la parole de Dieu pour se soutenir, s'encourager, et s'animer à profiter de tout pour son avancement dans la sainteté, à laquelle son cœur tendoit continuellement.

Saint Jérôme dit à ce sujet, qu'ayant appris un jour que ses enfans, et particulièrement son fils Toxoce, étoient dangereusement malades; après avoir soutenu, comme le prophète, avec courage et dans un respectueux silence, le trouble et l'étourdissement que lui avoit causé une si fâcheuse nouvelle, il la vit épancher son cœur avec ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui aime son fils et sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ;* et adressant ses vœux et ses prières à Dieu, elle lui dit encore ces paroles du Prophète royal : *Possédez, Seigneur, et conservez les enfans de ceux qui sont morts*, c'est-à-dire, qui mortifient tous les jours leur corps pour l'amour de vous.

Dieu qui vouloit la garantir des impressions de la vanité, et mettre sa vertu à couvert par l'humiliation et les contradictions, lui suscita, dit saint Jérôme, comme à Salomon, un Adad iduméen pour la tourmenter sans cesse; et il n'y en eut pas un seulement, mais l'envie la mit aussi en butte aux traits malins de quelques autres. Il y a apparence que c'étoient des origénistes, qui eussent bien désiré de faire honneur à leur parti par le mérite d'une dame si sainte;

mais ne voyant point de moyens de corrompre sa foi, ils n'oublièrent rien pour donner des idées désavantageuses de sa piété. L'un d'entre eux, que saint Jérôme ne nomme point, mais qu'il appelle un homme rusé et un hypocrite raffiné, entreprit un jour, à l'insu de ce saint docteur, de lui faire plusieurs questions artificieuses, et qui sentoient les faux dogmes d'Origène. La Sainte ne manqua pas d'en avertir le Saint, qui l'alla trouver et lui ferma la bouche par une seule question qu'il lui proposa à son tour, après quoi il détruisit tout ce qu'il avoit osé avancer à sainte Paule.

» Un autre, dit le même Saint, du nombre de ces semeurs de faux bruits, qui sont la peste du genre humain, vint dire une fois, avec un air officieux en apparence, que le zèle excessif avec lequel Paule se portoit à la pratique de la vertu la faisoit passer pour folle, et qu'on disoit qu'il falloit avoir soin de fortifier son cerveau. » La Sainte souffroit toutes ces choses avec une humble patience, se fortifiant toujours dans ces rencontres par les oracles du Saint-Esprit dans les divines Écritures; et, comme saint Jérôme lui dit dans une occasion, qu'il falloit céder à l'envie et faire place à cette furieuse passion, à l'exemple de Jacob qui s'étoit retiré en Mésopotamie pour se garantir de la colère de son frère Esaü, elle lui fit cette belle réponse :

« Vous auriez raison de me parler de la sorte, si le démon ne faisoit pas la guerre en tous lieux

aux serviteurs et aux servantes de Dieu ; si ceux qui le fuient ne le trouvoient pas partout; si l'amour des saints lieux ne m'arrêtoit pas ici, et si je pouvois trouver ailleurs ma chère Bethléem. Pourquoi ne vaincrai-je pas l'envie par ma patience? Pourquoi ne surmonterai je pas mes ennemis par mon humilité? Pourquoi, en recevant un soufflet sur une joue, ne présenterai-je pas l'autre? Pourquoi ne pratiquerai-je pas ce que dit l'apôtre saint Paul : *Travaillez à vaincre le mal par le bien?* »

Enfin, dit saint Jérôme, tout le monde sait avec quelle fureur on s'est déchaîné contre elle, et avec quelle patience elle a souffert les persécutions de la vie; mais il est temps de venir à son bienheureux décès. Elle tomba dangereusement malade, ou pour mieux dire, ses vœux furent entièrement accomplis (c'est toujours saint Jérôme qui parle), voyant qu'elle étoit sur le point de nous quitter pour s'unir plus étroitement au Seigneur. Sa fille sainte Eustoquie, qui la servoit avec tous les soins que la tendresse animée de la piété lui inspiroit, ne la quittoit jamais que pour aller à la crèche du Sauveur présenter ses soupirs et ses gémissemens à ce divin Maître, et le prier de ne pas la priver d'une mère qui lui étoit si chère, et de ne point souffrir qu'elle lui survécût.

Quant à la Sainte, comme si elle n'eût fait que quitter des étrangers pour aller rejoindre ses proches, elle prononçoit tout bas ces paroles du Prophète : *Seigneur, j'ai aimé la beauté*

de votre maison, et le lieu où réside votre gloire. Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! mon âme désire ardemment d'entrer dans la maison du Seigneur, et ce désir la fait tomber en défaillance. J'aime mieux entrer la dernière dans la maison de mon Dieu, que de demeurer dans les tentes des pécheurs.

Saint Jérôme lui demanda si elle souffroit quelque douleur extraordinaire qui l'empêchât de lui parler; elle lui répondit en grec, que rien ne lui faisoit peine, et qu'elle étoit fort tranquille. Ce furent les dernières paroles qu'elle lui dit; et, fermant les yeux comme si elle eût déjà méprisé tous les objets de la terre, elle ne s'entretint plus que des versets des psaumes qu'elle avoit dits auparavant; ce qu'elle faisoit d'une voix si basse qu'à peine on pouvoit le comprendre. Elle faisoit aussi sans cesse le signe de la croix sur ses lèvres, jusqu'à ce qu'ayant perdu tout sentiment, elle tomba dans une douce agonie qui donna bientôt un libre passage à son âme pour aller chanter éternellement les louanges du Seigneur. Elle mourut le mercredi 26 de janvier de l'an 405, sur le soir, âgée de cinquante-six ans huit mois et vingt-un jours, ayant passé près de vingt ans à Bethléem, où elle s'étoit retirée de Rome en la cinquième année d'après la mort de son mari.

Saint Jérôme fait là-dessus ces belles réflexions: « *Paule a fourni sa carrière; elle a conservé inviolablement sa foi; elle a reçu maintenant la couronne de justice, et elle suit*

l'Agneau partout où il va. Elle se rassasie des fruits de la justice, parce qu'elle a été affamée, et elle chante avec joie : *Nous voyons de nos yeux dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu, tout ce que nous avions entendu dire.* Quel heureux changement ! Aux larmes qu'elle a répandues succède une joie qui ne finira jamais. Elle a méprisé *des citernes entr'ouvertes*, et elle trouve dans le Seigneur *une fontaine d'eau vive.* Elle a porté le cilice ; et aujourd'hui, revetue *d'habits blancs*, elle dit : *Vous avez déchiré le sac dont j'étois couverte, et vous m'avez comblée de joie.* Elle mangeoit la cendre comme le pain, et mêloit ses larmes avec son breuvage ; et maintenant elle se rassasie éternellement du pain des anges, et elle chante avec le Prophète roi : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.* »

L'évêque de Jérusalem se trouva à sa mort, ainsi que plusieurs autres de différentes villes. Il y avoit aussi un grand nombre de prêtres et de diacres. Tout le monastère étoit rempli de vierges et de solitaires. Les peuples de la Palestine abandonnèrent leurs villes, et vinrent en foule à ses funérailles. Chacun eût cru se rendre coupable envers Dieu, s'il eût manqué de rendre les derniers devoirs à une femme d'un mérite si distingué. Les veuves et les pauvres montroient les habits dont elle les avoit revêtus, comme l'Ecriture le dit de la charitable Dorcas, et tous ceux qu'elle avoit secourus dans leurs

besoins la regrettoient comme leur mère et leur nourrice.

Des évêques chargèrent son cercueil sur leurs épaules ; d'autres prélats précédoient le convoi, portant des flambeaux allumés, et d'autres marchoient à la tête de ceux qui chantoient les psaumes. On porta dans cet ordre le corps au milieu de l'église de la Crèche du Sauveur, où il fut exposé durant trois jours. Son visage, tout pâle qu'il étoit, ne paroissoit point changé ; au contraire, on y remarquoit je ne sais quoi de si grand et de si majestueux, qu'on eût dit qu'elle étoit plutôt endormie que morte. On chanta par ordre des psaumes en hébreu, en grec, en latin, en syriaque, non-seulement pendant les trois jours que son corps demeura exposé, mais encore durant toute la semaine, tous ceux qui venoient s'imaginant qu'ils pleuroient eux-mêmes leur mort et qu'ils assistoient à leurs propres funérailles. Son corps fut mis dans un caveau sous l'église qui étoit tout proche de Notre Seigneur.

Les religieux de saint François possèdent à Bethléem un monastère dont l'église est dédiée à sainte Catherine, et que l'on croit être le même que le monastère de sainte Paule, comme les Arméniens en ont un qui occupe la place où étoit situé le monastère de Cassien.

SAINTE EUSTOQUIE
ET SAINTE PAULE LA JEUNE.

Sainte Eustoquie, ou Eustoche, comme d'autres l'appellent, en latin *Julia Eustochium*, étoit fille de Toxoce et de sainte Paule, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, où nous avons remarqué qu'elle eut deux sœurs avant elle, Blésille et Pauline; une après elle, nommée Rufine, et un frère appelé Toxoce comme son père. Il seroit inutile de revenir sur la grandeur de sa naissance et l'opulence de sa maison. Si l'éclat de sa condition put la flatter selon le monde, il ne servit qu'à la rendre plus recommandable par la ferveur avec laquelle elle lui préféra le titre d'humble servante de Jésus-Christ.

Jamais fille ne mérita mieux qu'elle d'être appelée *la gloire des vierges*, titre que lui donne saint Jérôme. De quelque côté qu'on l'envisage, soit dans les avantages du monde auxquels elle renonça, soit dans la consécration qu'elle fit de sa virginité à Jésus-Christ, soit dans sa conduite parfaitement docile envers sa mère, soit dans le soin qu'elle eut de marcher sur ses traces et d'imiter ses vertus, soit enfin dans la vie toute sainte qu'elle mena avec elle, et après

sa mort dans le monastère de Bethléem ; on reconnoît, dans toute l'économie de sa vie, tant de ferveur, tant de piété et tant d'amour pour Jésus-Christ, que, quoi qu'on puisse dire pour la relever, on sent toujours qu'on n'en dit jamais assez.

Elle commença dès sa plus tendre enfance à répondre aux soins que prit sa mère de l'élever dans la piété ; et, bien que ses autres sœurs se rendissent dignes par leur docilité de l'éducation que cette grande Sainte leur donnoit, celle-ci fut la seule qui embrassa la virginité, et qui, s'étant consacrée toute jeune à Jésus-Christ, lui garda jusqu' à sa mort une fidélité qui alla toujours en augmentant par les merveilleux progrès qu'elle fit dans la perfection chrétienne. Le céleste Epoux des vierges, qui se l'étoit choisie par une grâce particulière, montra combien il étoit jaloux de son cœur, et quels desseins de sainteté il avoit sur son âme. C'est saint Jérôme qui nous l'apprend dans la lettre qu'il écrivit à Léta, épouse de Toxoce, frère de la Sainte dont nous parlons.

Eustoquie avoit un oncle appelé Hémétius, qui voulut la détourner du dessein qu'elle avoit de se consacrer à Dieu. Pour cela il chargea sa femme, nommée Prétextate, de l'habiller et de la coiffer à la mode du siècle. Comme elle eut exécuté cet ordre, un ange, dit saint Jérôme, lui apparut durant son sommeil, et lui dit d'une voix terrible et menaçante : « Comment avez-vous osé préférer à Jésus-Christ les or-

dres de votre mari, et porter vos mains sacriléges sur la tête d'une vierge qui lui est consacrée? Jugez de l'énormité de votre crime par la rigueur du châtiment. Au moment que je vous parle vous allez voir sécher ces mains criminelles, et dans cinq mois d'ici vous mourrez; et si vous persévérez dans votre péché, vous perdrez encore votre mari et vos enfans. Tout cela arriva, ajoute le saint docteur, comme l'ange l'avoit prédit, et Prétextate ayant attendu trop tard à faire pénitence, se vit tout à coup enlevée du monde par une mort précipitée. C'est ainsi que Jésus-Christ se venge de ceux qui profanent son temple et veulent lui ravir des âmes qui lui sont consacrées. »

Quand notre Sainte eut perdu son père Toxoce, et que sa mère eut eu par là plus de liberté de suivre les desseins de perfection qu'elle avoit formés dans son cœur, elle entra dans toutes ses vues, et changea volontiers avec elle la magnificence de sa maison en simplicité et en modestie chrétienne. Non-seulement elle vit sans peine les largesses immenses que sainte Paule faisoit aux pauvres, mais elle désira encore, à son exemple, de devenir pauvre comme ceux qu'elle assistoit par ses libéralités, pour suivre avec plus de dénûment Jésus-Christ dénué de tout pour l'amour de nous.

Sainte Marcelle embaumoit alors toute la ville de Rome de la bonne odeur de sa piété. Animée par les instructions de saint Athanase, qui étoit venu à Rome pour s'y mettre à cou-

vert des persécutions des ariens, et par le récit qu'il lui faisoit des vertus de saint Antoine et de plusieurs autres saints habitans de la Thébaïde et d'Egypte, elle avoit embrassé la vie solitaire au milieu de cette ville maîtresse du monde, et elle l'observoit avec autant de rigueur qu'on pouvoit le faire dans les monastères des vierges d'Orient. Plusieurs dames romaines avoient suivi son exemple, et sainte Paule fut de ce nombre. L'amitié chrétienne, qui les lia étroitement par la conformité des sentimens, passa également dans le cœur de sainte Eustoquie. Sainte Paule étoit l'amie intime de sainte Marcelle, et sainte Eustoquie devint aussi sa fille spirituelle. Elle fut quelque temps élevée dans sa chambre avec la bienheureuse Principie, dont saint Jérôme a fait l'éloge, et on peut juger du progrès qu'elle fit dans la piété, ayant d'une part dans sa maison les leçons et les exemples de sa sainte mère, et de l'autre sainte Marcelle pour maîtresse spirituelle.

Nous ne répétons pas ce que nous avons dit dans le chapitre précédent des instructions qu'elle reçut de saint Jérôme lorsqu'il vint à Rome avec saint Paulin et saint Epiphane. Ce fut là que ce grand docteur composa pour elle le traité qu'il lui adressa en forme de lettre sur la virginité; mais on peut dire que dans cet ouvrage il lui montra moins ce qu'elle devoit apprendre, qu'il ne la confirma dans ce qu'elle pratiquoit déjà avec une grande perfection, surtout la simplicité, la modestie, la pauvreté vo-

lontaire, et une vie très-pénitente. Voici quelques-unes des règles qu'il y donne en sa personne aux vierges chrétiennes.

« Je ne veux pas, leur dit-il, que l'état que vous avez embrassé vous inspire de l'orgueil, mais de la crainte. Vous portez avec vous un précieux trésor, prenez garde de tomber entre les mains des voleurs. *Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances de ce monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux....* Soyez soumise à vos parens, à l'exemple de votre époux Jésus-Christ; ne sortez de chez vous que très-rarement; ayez pour compagnes des filles mortifiées; appliquez-vous souvent à la lecture; jeûnez tous les jours, et ne mangez jamais jusqu'à vous rassasier. Armez-vous du bouclier de la foi, pour repousser les traits du tentateur. Comme il est difficile de ne rien aimer, et que le cœur humain s'attache toujours à quelque objet, que l'amour spirituel bannisse de vous tout autre amour. Gardez votre cœur avec tant de soin, que vous puissiez dire avec la même confiance que le saint Apôtre: *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Lavez votre lit de vos pleurs, arrosez-le de vos larmes; veillez comme le passereau dans la solitude; chantez de cœur et d'esprit: *Mon âme, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais ses bienfaits.*

» Laissez les vierges folles courir les rues;

mais, pour vous, demeurez avec votre époux dans le secret de votre maison. Si vous avez soin de fermer la porte sur vous et de prier votre père dans le secret, comme l'Evangile vous l'ordonne, il viendra, cet époux, et, frappant à votre porte, il vous dira : Me voici, *c'est moi qui frappe.* Vous lui répondrez aussitôt avec un saint empressement : *J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à la porte*, ouvrez-lui promptement; car si vous tardiez, il pourroit passer outre.

» Soyez toujours en garde contre les attraits et les surprises de la vaine gloire. Quand vous ferez l'aumône, n'ayez que Dieu pour témoin de votre charité; quand vous jeûnerez, ayez un visage gai et joyeux; n'affectez pas dans vos habits, ni une propreté étudiée, ni une saleté dégoûtante, ni une singularité bizarre. Ne désirez pas de paroître ni plus dévote ni plus humble qu'il ne faut, et ne cherchez point la gloire en faisant semblant de la fuir.

» Ne vous liez pas avec les vierges qui sont fainéantes et curieuses; ne vous piquez pas d'érudition, ni de faire de jolies pièces de vers; ne dites point que vous êtes jeune et délicate et que vous ne sauriez travailler des mains; ne parlez mal de personne; et, quand vous jeûneriez deux jours de suite, ne vous flattez pas pour cela de surpasser en vertu ceux qui ne jeûnent point. Vous jeûnez, mais peut-être êtes-vous impatiente et emportée. Celui-ci ne jeûne point, et peut-être est-il doux et caressant. At-

tentive à vous-même, ne cherchez votre gloire que dans vos bonnes œuvres, et non pas dans les fautes des autres.

» Prenez pour modèle la très-sainte Vierge, qui par son extrême pureté mérita d'être la mère du Seigneur. Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent paroîtra dur et difficile à ceux qui n'aiment point Jésus-Christ; mais aimons ce divin maître, attachons-nous étroitement à lui, et nous verrons les plus grandes difficultés s'aplanir sous nos pas, et les peines les plus longues disparoître à nos yeux. »

Saint Jérôme lui donne dans cette lettre d'autres avis très-importans, que la crainte de trop interrompre notre narration nous oblige de supprimer pour revenir à notre Sainte. Elle ne se sépara point de sa mère lorsqu'elle alla en Palestine, comme elle ne s'en séparoit jamais lorsqu'elle demeuroit à Rome. Elle abandonna généreusement sa patrie et tout ce qui pouvoit l'y attacher, avec la même ferveur que sa sainte mère, pour se rendre comme elle étrangère sur la terre, ne regardant plus que le ciel comme sa patrie.

Elle eut la consolation de parcourir de sa compagnie tous les lieux de dévotion de la Palestine et d'Egypte; et enfin fixées ensemble à Bethléem, elle étudia plus que jamais ses vertus, et se les rendit propres par une parfaite imitation. Saint Jérôme met entre les principales vertus de sainte Eustoquie l'attache qu'elle avoit pour cette très-sainte mère, et qui la lui ren-

doit si affectionnée et si soumise, qu'elle ne la perdoit point de vue. « Eustoquie, dit-il, a toujours été si attachée à sa mère et si soumise à ses volontés, que jamais on ne l'a vue ni se coucher, ni manger, ni faire un seul pas sans elle. Jamais elle n'a eu seulement un écu en sa disposition; au contraire, elle étoit ravie que sa mère distribuât aux pauvres le bien qu'elle avoit hérité de ses parens, persuadée que son amour et son respect pour une si bonne mère étoient le plus bel héritage et la plus riche succession qu'elle pouvoit espérer. »

Elle s'étoit ainsi conduite à Rome; elle continuoit de même à Bethléem; et le même saint docteur, voulant encourager à la perfection une veuve romaine de l'ancienne famille des Camilles, nommée Furie, lui propose la piété de notre Sainte, qui étoit sa parente, comme un motif et un modèle des plus propres à l'animer dans l'ouvrage de sa sanctification: « O si vous voyiez, lui dit il, votre sœur Eustoquie (il entend sa parente, en prenant le nom de sœur dans une signification plus étendue), si vous voyiez votre sœur, et si vous pouviez entendre les paroles qui sortent de sa bouche, vous verriez une grande âme renfermée dans un petit corps, et un cœur rempli de toutes les richesses de l'ancien et du nouveau Testament. Le jeûne fait tout son plaisir, et l'oraison toutes ses délices. Après avoir vu Pharaon submergé dans les eaux, elle prend un tambour, à l'exemple de Marie, sœur de Moïse, et, à la tête d'une troupe

de vierges, elle chante la première en disant : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa puissance, en précipitant dans la mer le cheval et le cavalier.* Voilà celles à qui elle apprend à chanter les louanges de Jésus-Christ, et à célébrer au son des instrumens les victoires du Sauveur. C'est ainsi qu'elle passe les jours et les nuits, faisant provision d'huile pour sa lampe, et se tenant toujours prête à aller au-devant de son époux. Suivez donc l'exemple de votre parente, et faites en sorte que Rome possède ce qu'on trouve dans Bethléem, ville plus auguste que la capitale du monde. »

La mort de sainte Paule fut pour sainte Eustoquie un des plus grands sacrifices qu'elle put faire au Seigneur. On en peut juger par l'attachement et le respect si bien fondé qu'elle avoit pour une mère d'un si grand mérite. Elle la servit dans sa maladie avec une assiduité qui prévenoit tous ses besoins, et l'attention même des servantes, « s'imaginant, dit saint Jérôme, que » laisser aux autres quelque chose à faire, c'étoit » perdre une partie de sa récompense. » Elle eût désiré de la suivre dans ce passage à l'éternité, et de n'en être point séparée à la mort, comme elle lui avoit été si étroitement unie durant la vie. Elle profitoit des moindres momens de relâche pour courir à la crèche du Sauveur, et demander cette grâce comme une faveur insigne.

Sa tendresse se réveilla plus que jamais lors

qu'on fut sur le point de mettre sa sainte mère au tombeau. « La vénérable Eustoquie, ajoute le même saint docteur, se regarda alors comme un enfant qu'on vient de sevrer ; elle ne pouvoit plus quitter cette chère mère ; elle baisoit ses yeux, se colloit sur son visage, embrassoit son corps, et souhaitoit qu'on l'ensevelît avec elle. » Mais Dieu la réservoit pour continuer l'ouvrage de cette bienheureuse mère dont elle pleuroit la séparation ; et on peut dire qu'alors elle entra comme dans une nouvelle carrière, où elle eut plus besoin que jamais de cet esprit de ferveur, de courage et de confiance en Dieu, dont elle avoit déjà donné de si grandes marques en renonçant au monde pour embrasser l'état de pauvreté et de pénitence.

Sainte Paule n'avoit rien laissé à sa fille ; au contraire il y avoit encore des dettes à acquitter, que sa charité lui avoit fait contracter pour soulager les pauvres. Il falloit, outre cela, pourvoir à l'entretien de trois communautés de vierges qui étoient en grand nombre. Sainte Eustoquie se trouva donc chargée de leur gouvernement, et de pourvoir à tous leurs besoins tant spirituels que temporels. Saint Jérôme l'y aida par ses conseils et par ses soins, et l'encouragea beaucoup en lui faisant envisager la pauvreté volontaire comme le trésor évangélique qui ne s'épuise jamais, parce qu'il est riche des biens mêmes de Jésus-Christ. « Ne craignez rien, Eustoquie, lui dit-il ; vous avez hérité d'une riche succession, car le Seigneur est

votre partage. » En effet, la Providence ne l'abandonna pas, et elle eut la consolation de voir fleurir la piété et l'observance régulière dans son monastère, avec la même édification qu'on y avoit admirée du temps de sa mère.

Tandis qu'elle étoit ainsi appliquée à glorifier Dieu de tout son cœur, et à le faire glorifier par les pieuses vierges qu'elle conduisoit, le Seigneur, qui éprouve ses saints pour les rendre plus dignes des récompenses qu'il leur destine, la fit passer par une tribulation qui ne pouvoit être adoucie que par la plus grande soumission aux ordres de sa divine providence.

Pour en chercher la cause dans sa source, il faut savoir que le zèle de saint Jérôme pour le soutien de la foi catholique avoit extrêmement aigri contre lui les origénistes et les pélagiens, contre lesquels il avoit beaucoup écrit. Jean, évêque de Jérusalem, étoit soupçonné de favoriser ces hérétiques, et avoit conçu une si grande aversion contre saint Jérôme, qu'il ne cessoit de lui faire de la peine; ce qui affligeoit d'autant plus le Saint, que Jean professoit la vie monastique, et il disoit à ce sujet : *O douleur ! voilà un moine qui en persécute d'autres, qui pousse même son ressentiment jusqu'à les menacer de les faire exiler.*

Une troupe donc de pélagiens, animés de cette fureur qui dans tous les temps a caracté-

risé l'hérésie, vint attaquer saint Jérôme et les personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe dont il avoit soin. Ils en tuèrent quelques-uns, entre autres un diacre. Ils mirent le feu aux monastères et les pillèrent; saint Jérôme put à peine se sauver dans une tour fortifiée. Le monastère de sainte Eustoquie et de sainte Paule sa nièce, dont nous parlerons bientôt, fut encore moins épargné. Ces scélérats le pillèrent, poursuivirent les saintes, qui se sauvèrent heureusement, mais avec beaucoup de peine, et qui eurent la douleur de voir massacrer leurs domestiques.

Un pareil désordre auroit dû être ou prévenu, ou arrêté, ou enfin puni par l'évêque Jean, s'il avoit eu de bonnes intentions; mais il se tint dans l'indifférence, et son inaction fut une preuve de sa connivence. Cependant sainte Eustoquie et sa nièce en portèrent leurs plaintes au pape, comme au père commun des fidèles, mais avec tant de modération qu'on ne peut trop admirer en cela leur vertu, comme le remarque fort à propos le cardinal Baronius; car, au lieu d'en nommer les auteurs, elles se contentèrent de représenter au pape ce qu'elles avoient souffert, et de le prier d'y apporter remède. Saint Jérôme lui écrivit aussi de son côté; et le souverain pontife, qui étoit alors saint Innocent I, en fit de justes reproches à Jean de Jérusalem, dans une lettre où il lui marque que, quoiqu'on ne lui eût pas nommé l'auteur de cette persécution, il n'étoit pourtant pas douteux qu'il auroit

dû l'empêcher par ses soins, et mieux veiller sur son diocèse; que du moins il auroit dû, quand le mal étoit arrivé, secourir et consoler les personnes qui avoient souffert; et que bien loin qu'il l'eût fait, on avoit lieu de croire que, par sa faute, ce qui étoit arrivé ne fût que le prélude de plus grands maux. Il l'avertit d'y mettre ordre, et le menace que s'il le néglige, il en sera lui-même responsable suivant les lois de l'Église. Le pape Innocent écrivit aussi à saint Jérôme pour le consoler; il lui fit savoir ce qu'il marquoit à l'évêque Jean, et il ajouta que si on lui nommoit les auteurs de ce désordre, ou s'il étoit besoin de quelque chose de plus que les reproches qu'il avoit faits, il y pourvoiroit par son autorité d'une manière encore plus efficace.

Ceci arriva vers l'an 416. On croit que la lettre du pape ne trouva plus en vie Jean de Jérusalem; car cet évêque alla rendre compte à Dieu le 10 de janvier de l'année suivante. Sainte Eustoquie ne vécut pas long-temps après que Dieu l'eût éprouvée par cette tribulation. On croit que Dieu l'appela à la récompense des vierges sages et prudentes, l'an 419, après trente-quatre ou trente-cinq ans de séjour dans le monastère de Bethléem.

Sa nièce, sainte Paule la jeune, lui succéda dans le gouvernement du monastère. Elle ne put pas profiter long-temps des secours de saint Jérôme, comme avoient fait sa grand'mère sainte Paule et sa bienheureuse tante; car ce

saint mourut vraisemblablement en 420. Paule la jeune étoit fille de Toxoce, frère de sainte Eustoquie et de Lœta, à qui saint Jérôme écrivit une lettre où il lui trace le plan de l'éducation qu'elle lui devoit donner. Sa mère la consacra au Seigneur avant que de la mettre au monde, et à peine commençoit-elle à bégayer, qu'on lui apprit à chanter *Alleluia*; grande leçon pour les mères qui apprennent à leurs enfans des chansons puériles avant que de leur faire louer le saint nom de Dieu. On ne manqua pas de le faire savoir de Rome à la grande sainte Paule, qui étoit alors à Bethléem, et qui en conçut une joie inexprimable. C'est ce que saint Jérôme nous apprend dans l'éloge funèbre de cette sainte. « Je ne dois pas passer sous silence, dit-il, quel fut l'excès de la joie de cette illustre veuve, lorsqu'elle apprit que sa petite-fille Paule, que le ciel avoit accordée au vœu que ses parens avoient faits de la consacrer à Dieu, commençoit, dès le berceau et parmi les jouets de l'enfance, à chanter *Alleluia*, et à prononcer à demi et d'une voix bégayante les noms de sa grand'mère et de sa tante. La seule chose qui lui eût fait désirer d'être à Rome, étoit de voir cette petite-fille avec son fils et sa bru, servir Dieu dans un détachement parfait de toutes les choses de la terre. Aussi a-t-elle vu une partie de ses désirs accomplis, car sa petite-fille doit prendre le voile des vierges; et sa bru, ayant fait vœu de chas-

iété, imite sa belle-mère par sa foi et ses aumônes. »

Nous apprenons, par ces paroles de saint Jérôme combien Lœta avoit profité des avis qu'il lui avoit donnés par sa lettre pour l'éducation de la jeune Paule. Dressée donc dès sa plus tendre enfance à louer le Seigneur, nourrie dans les relations qu'on lui faisoit des vertus admirables que sa grand'mère et sa tante Eustoquie pratiquoient à Bethléem, et conservée avec grand soin dans une parfaite innocence de mœurs, son cœur offrit à Jésus-Christ une demeure propre à ses sacrées influences; et ce divin époux des vierges se la choisit, comme il avoit choisi sa bienheureuse tante Eustoquie, à laquelle, quand il en fut temps, elle vint se joindre dans le monastère de Bethléem, où elle acheva de se consommer sous ses yeux dans cette haute piété qui la rendit si digne de porter le nom de son aïeule. Elle eut la douleur de voir mourir sa bienheureuse tante, après avoir souffert avec elle la persécution des hérétiques pélagiens, dont nous avons parlé. Nous ne savons rien de plus particulier du reste de sa vie, ni en quel temps elle mourut. Saint Jérôme, écrivant à saint Augustin et à Alipius une lettre commune, leur parle de la mort de sainte Eustoquie comme récemment arrivée, et ajoute que sa nièce Paule les salue avec bien du respect, et les prie dans sa douleur de se souvenir d'elle.

Le martyrologe romain marque la fête de

sainte Eustoquie au 28 de septembre. Quant à Paule la jeune, quoique son nom ne se trouve pas dans le martyrologe, et qu'il ne nous reste rien de ses actes depuis la mort de sa tante, nous ne devons pas douter, dit le cardinal Baronius, qu'ayant été obtenue de Dieu par les prières de ses parens, consacrée à son service dès sa naissance, et élevée dans l'innocence par les soins des plus saintes dames, elle ne se soit soutenue jusqu'à la fin dans la ferveur de sa piété, et n'ait terminé saintement une vie toute dévouée au service de Dieu.

SAINTE MÉLANIE LA JEUNE,

ALBINE SA MÈRE, ET PINIEN SON MARI.

Ces trois saints personnages méritent bien un éloge à part et particulièrement sainte Mélanie la jeune, puisque saint Augustin les appelle une source abondante de consolations dans les maux extrêmes que l'on souffroit alors; de vives lumières que Dieu faisoit luire au milieu des ténèbres d'une nation corrompue, qui étoient d'autant plus élevées qu'elles se rabaissoient davantage, et qui brilloient d'autant plus qu'elles méprisoient plus l'éclat. Il ajoute que ce que Dieu avoit fait en eux par sa grâce étoit si grand, qu'il n'osoit presque le dire, de peur qu'on ne le crût pas; et enfin il les appelle des âmes saintes, des personnes qui lui étoient chères, des lumières de l'Eglise, et des saints dont le cœur étoit plein de charité.

Publicola, fils de Mélanie l'aïeule, avoit épousé Albine, fille d'Albin, et sœur de Volusien qui fut préfet de Rome, et dont la famille étoit une des plus illustres de l'empire. C'est de ce mariage que vint Mélanie la jeune. Elle na-

quit vers l'an 382 au plus tard. On l'éleva dès son enfance dans une tendre piété, en lui présentant souvent l'exemple de son aïeule par les relations qu'on lui faisoit de ses vertus ; et elle en étoit si touchée, qu'elle conçut le dessein de l'imiter et de se consacrer tout entière à Jésus-Christ. Ce pieux désir devint si ardent dans son âme, qu'il fallut user en quelque façon de violence pour la marier avec Pinien, fils de Sévère, préfet d'Italie et d'Afrique, et d'une race consulaire. Il n'avoit que dix-sept ans, et elle n'en avoit pas quatorze. Cependant l'amour de la chasteté s'augmentant dans son cœur, même après son mariage, elle pressa son mari de lui permettre de vivre en continence, ce qu'il promit de lui accorder quand ils auroient eu un fils. Ils eurent d'abord une fille, que Mélanie consacra à Dieu dès qu'elle fut née, pour le servir en qualité de vierge ; et elle fit alors de nouvelles instances à Pinien, lui offrant même pour cela de lui laisser tout son bien ; mais il ne voulut pas encore se rendre. Elle résolut donc d'attendre avec patience que Dieu, qui seul est maître des cœurs, le fît condescendre à ses désirs, et de mener cependant une vie austère et retirée autant que son état le pouvoit permettre. Elle ne laissa pas de faire des prières particulières pour cela, et au jour de la fête de saint Laurent elle redoubla sa ferveur pour obtenir de Dieu l'accomplissement de ses vœux. Sa prière fut enfin exaucée, et Dieu ayant pitié de Pinien, dit Pallade, se servit du danger de

mort où se trouva Mélanie à sa seconde couche, pour le toucher et lui inspirer le désir de ne servir plus que lui seul.

Les douleurs de l'enfantement la surprirent aussitôt après sa prière à saint Laurent, et elle se trouva ensuite si mal, que Pinien, presque mort de douleur, courut à l'église pour demander au Seigneur qu'il daignât lui sauver la vie. Mélanie profita de cette occasion favorable pour lui envoyer dire que, s'il vouloit promettre de faire ce qu'elle lui avoit demandé si souvent, elle espéroit que Dieu la guériroit. Il le promit, et elle commença dès ce moment à se mieux porter.

L'enfant dont elle avoit accouché mourut bientôt après qu'il fut né : il reçut pourtant le saint baptême ; et la fille qu'elle avoit eue avant lui ne lui survécut que de peu de temps. Cela confirma Pinien dans la volonté de seconder la piété de sa femme; et, depuis ce temps là, ils se proposèrent de vivre de concert, non plus selon les maximes du monde, mais selon celles de l'Evangile. Ce changement de Pinien arriva dans le mois d'août de l'an 401, sept ans après qu'ils eurent été mariés, lui étant dans sa vingt-quatrième année, et Mélanie dans sa vingtième. Ils ne changèrent d'abord rien dans leur extérieur, et le cœur de Pinien avoit encore quelque affection pour la pompe du siècle, jusqu'à ce que Mélanie le retira peu à peu de ces sentimens trop terrestres.

Cependant Mélanie l'aïeule ayant appris leur résolution, entreprit, quoiqu'âgée de soixante ans, le voyage de Rome. Ils vinrent au-devant d'elle jusqu'à Naples avec un grand cortége, d'où ils la conduisirent à Nole, chez saint Paulin, et ensuite à Rome. Elle les fortifia encore dans leurs pieux desseins. Elle les fit résoudre à vendre leur bien, à quitter Rome, et à chercher dans la solitude, comme dans un port, la tranquillité du cœur loin des orages du siècle. Ils entrèrent entièrement dans ces sentimens, et se mirent en devoir de les suivre. Albine, mère de sainte Mélanie, persuadée aussi par les exhortations de sa belle-mère, se joignit à eux dans ce dessein, et ces trois personnes ne se séparèrent plus que par la mort.

Notre Sainte se trouvant, par les pieuses dispositions de son mari, dans une liberté entière de suivre les mouvemens de sa piété, quitta tous les ornemens et les parures, distribua aux églises ses habits de soie pour y servir à orner les autels, ou à d'autres saints usages, et se revêtit des livrées de l'Evangile, qui sont la simplicité et la pauvreté volontaire. Elle entreprit de mortifier son corps avec tant de rigueur, qu'elle passoit d'abord quatre jours et même davantage sans manger; mais, depuis, elle se régla à manger deux jours l'un. Elle ajouta à ces saintes pratiques les œuvres de miséricorde, visitant avec son mari les pauvres et les prisonniers, payant pour ceux qui étoient retenus à cause de leurs dettes, donnant charitablement

l'hospitalité aux étrangers, et s'accoutumant peu à peu à vendre leurs biens pour enrichir les pauvres, afin de devenir pauvres eux-mêmes pour l'amour de Jésus-Christ, en qui ils avoient mis tout leur trésor.

Ils ne purent pas continuer long-temps ces bonnes œuvres, sans que le démon ne fît des efforts pour les traverser. Il suscita pour cela le frère de Pinien, nommé Sévère, comme leur père, qui, considérant, selon les préjugés du monde, les distributions charitables de son frère, et voyant qu'il commençoit à vendre les biens et les terres de sa maison, se mit dans l'esprit de s'emparer de plusieurs de ces terres, comme si elles lui avoient appartenu. Pinien et Mélanie le souffrirent avec patience; mais l'impératrice, qui connoissoit le mérite de Mélanie, et qui avoit pour elle une estime particulière, ayant appris le procédé de Sévère, fit dire à notre Sainte de la venir voir, afin de lui faire rendre justice. Mélanie se rendit à ses ordres avec son mari, étant habillée avec sa simplicité ordinaire, couverte d'un voile, quoique ce fût contre l'usage de la cour. La princesse la voyant dans cet état de modestie, l'en estima d'autant plus, et promit de punir Sévère pour les torts qu'il avoit faits. Mélanie et Pinien se rendirent ses intercesseurs, et la prièrent d'empêcher seulement qu'il ne continuât ses violences, puisque tout ce qu'ils avoient étoit devenu le bien des pauvres et des étrangers par la destination qu'ils en avoient faite. L'impératrice admira et loua

leur modération, et leur fit donner par l'empereur, qui étoit alors Honorius, une ample permission de vendre leurs terres sans que personne s'y pût opposer; et elle les fit reconduire avec des honneurs extraordinaires, quand ils prirent congé, les ayant déjà reçus avec beaucoup d'honneur dans l'audience qu'ils en avoient eue.

La permission de l'empereur leur donna plus de liberté de vendre leurs terres, et leur procura d'autant plus aisément des acheteurs, que la vente étant autorisée par le prince, l'acquisition en étoit plus assurée. Ils avoient des terres non-seulement autour de Rome, mais encore dans le reste de l'Italie, dans la Sicile, dans les Gaules, dans l'Espagne, dans l'Angleterre et dans l'Afrique, et ces biens leur produisoient par an jusqu'à douze mille pièces d'or, somme alors si considérable qu'il n'y avoit que l'empereur qui en pût avoir davantage.

Sainte Mélanie vendit d'abord les terres qu'elle avoit dans les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre, et se réserva celles de la Campanie, de la Sicile et de l'Afrique, qu'elle garda jusqu'à ce que la mort de son père la laissa libre avec Pinien de passer en Orient, comme ils le désiroient. Ils avoient employé jusqu'alors les revenus de ces terres en œuvres de charité. Ils firent le même usage de l'argent des fonds qu'ils avoient vendus, et continuèrent de faire servir les revenus des terres qui leur restoient, au soulagement des pauvres, à l'entretien des monastères et au

culte du Seigneur, donnant aux évêques, pour en parer les églises, les riches ornemens et les vases précieux qu'ils avoient. On dit même qu'ayant obtenu de l'empereur des îles tout entières qu'il leur avoit vendues en partie et en partie données, ils établirent dans les unes de saints ermites, et bâtirent dans les autres des monastères de religieux et de religieuses.

La Sainte confia aussi de grandes sommes d'or et d'argent à un moine de Dalmatie nommé Paul, qui étoit prêtre, et l'envoya par mer en Orient, où elle fit distribuer dix mille écus dans l'Egypte et la Thébaïde, autant aux églises de l'Archipel et à ceux qui y étoient relégués, autant à Antioche et dans les environs; quinze mille dans la Palestine; et elle en distribua quatre fois autant aux églises, aux monastères et aux hôpitaux de l'Occident. Elle donna la liberté à tous ses esclaves qui voulurent la recevoir; mais le plus grand nombre aima mieux passer au service de son frère Publicola, et elle les lui laissa. Sa maison ne fut plus que comme un monastère, où faisant de ses servantes les compagnes de ses exercices de piété, elle voulut avoir son jour aussi bien qu'elles pour leur rendre toutes sortes de services.

Pinien et Mélanie vivoient ainsi dans les œuvres de piété et de charité, et Dieu les fortifioit et les consoloit d'une manière qui paroissoit quelquefois miraculeuse: aussi avoient-ils besoin d'être soutenus d'en haut; car le démon qui les avoit persécutés auparavant par

l'injustice de Sévère, ne manqua pas de les attaquer par des tentations intérieures. Ainsi tous les justes passent par différentes tribulations pour arriver à la sainteté; et comme la couronne qui leur est promise est le fruit de leurs victoires, elle suppose qu'ils ont, selon l'expression de l'apôtre, combattu un bon combat.

Outre les instructions qu'ils recevoient de Mélanie leur aïeule, et des personnes de piété qui étoient à Rome, ils alloient quelquefois à Nole dans la Campanie, visiter saint Paulin leur parent, pour recevoir ses avis: et il leur avoit donné l'exemple d'acheter le trésor de la pauvreté évangélique au prix des plus grands biens de ce monde, puisqu'il avoit quitté lui-même des possessions immenses pour l'amour de Jésus-Christ.

Pallade, évêque d'Hélénople en Bithynie, qui vint à Rome pour l'affaire de saint Jean Chrysostome, vers l'an 404 ou 405, et y demeura jusqu'au commencement de 406, eut le bonheur de les connoître, et en fut reçu avec beaucoup d'honneur et d'affection. « Lorsque nous fûmes à Rome, dit-il, ils nous reçurent avec toute sorte d'honneur, et nous firent la meilleure chère du monde, se rendant ainsi dignes, par leur hospitalité et par leurs saintes manières de vivre, de participer à l'éternelle vie de notre Seigneur Jésus-Christ. » Il paroît qu'ils en agirent de même envers tous ceux qui vinrent

à Rome en grand nombre pour la même cause de saint Chrysostome.

Cependant le désir de se retirer entièrement du tumulte du monde ne les quittoit point; mais ils attendoient que la Providence leur en procurât les moyens; car Publicola, père de Mélanie, ne le leur vouloit pas permettre. Publicola avoit beaucoup de religion, et saint Paulin, qui lui donne de grands éloges, attribue à sa piété les bénédictions spirituelles que Dieu répandoit sur sa famille; mais il n'étoit pas encore parvenu à la perfection de sa fille, et il ne pouvoit se déterminer à consentir qu'elle le quittât. Sa mort, qui arriva vers l'an 407, rompit le lien qui arrêtoit notre Sainte et son mari dans Rome. Ils en sortirent bientôt après, et se retirèrent dans les terres qu'ils possédoient aux environs, pour y vivre dans la solitude, d'où ils alloient souvent dans la Campanie profiter des entretiens de saint Paulin. Albine, veuve de Publicola, les suivit dans cette retraite; elle vivoit avec sa fille Mélanie, ayant en leur compagnie plusieurs vierges et quelques servantes; pratiquant les mêmes exercices de piété, et distribuant de concert de grandes aumônes. Pinien, de son côté, vivoit avec trente solitaires, s'occupant du jardinage et cultivant son âme par la lecture des divines écritures et par des conférences de piété.

Ils ne restoient en Italie que pour vendre les biens qu'ils y avoient, et passer ensuite en Orient; mais, entre les terres qu'ils y possédoient,

il y en avoit une qui étoit si agréable, qu'elle fut un grand sujet de tentation pour Mélanie; cependant elle en fit le sacrifice à Dieu comme des autres. Pinien mit aussi en vente le palais qu'il avoit à Rome; mais il étoit si beau et si magnifique que personne n'en put donner ce qu'il valoit. On l'acheta dans la suite, après que les Goths y eurent mis le feu, lorsqu'ils prirent Rome en 410, ce qui en diminua le prix.

Le préfet de Rome, qu'on croit avoir été un païen nommé Pompéien, avoit voulu s'emparer de ce palais et de quelques autres biens que Pinien avoit laissés; mais Dieu punit son avarice, car, dans une famine, le peuple se souleva et le mit en pièces.

Le siége qu'Alaric vint mettre devant Rome en 408, 409 et 410, montra combien le conseil que Pinien et Mélanie avoient reçu de leur aïeule avoit été sage: les Goths auroient enlevé leurs trésors, tandis qu'ils les avoient mis en dépôt dans le ciel par les pieuses distributions qu'ils en avoient faites. Ils avoient sauvé également leur vie par leur retraite; ainsi cette retraite concourut à sauver leur corps et leur âme. Comme les barbares se répandirent dans le reste de l'Italie, Pinien passa en Sicile avec sa sainte compagnie; mais ils n'y vinrent pas seulement pour éviter la fureur des Goths, ce fut encore pour vendre les biens qu'ils y avoient: et après qu'ils eurent terminé cette affaire en Sicile, ils se mirent en mer pour se rendre

en Afrique. Dans la traversée, une tempête les poussa hors de leur route, en une île qu'on croit être celle de Malte. Des barbares venoient de la piller, et menaçoient de tuer tous ceux qu'ils avoient pris, et de mettre le feu partout si on ne leur donnoit une certaine somme d'argent. La charité de Pinien et de Mélanie suppléa à l'impuissance où étoient ces infortunés insulaires de la compter. L'évêque leur ayant fait connoître l'extrêmité où ils étoient réduits, ils leur donnèrent beaucoup au-delà de ce que les barbares demandoient, et délivrèrent l'île.

Ils profitèrent du temps favorable pour se rendre à Carthage, où ils arrivèrent heureusement, et de là ils passèrent à Tagaste en Numidie, dont saint Alipius, ami de saint Augustin, étoit évêque. Ce fut pour eux un grand sujet de consolation de jouir des entretiens et des avis de ce grand homme, dont l'éloquence toute sainte étoit si propre à nourrir dans leur âme l'amour de la perfection. De son côté, il remplissoit envers eux tous les devoirs de vénération et de zèle qu'exigeoient leur condition distinguée et leur éminente vertu; et eux, de leur part, enrichirent son église de beaucoup de fonds de terre et de divers ornemens chargés d'or et de pierreries; ainsi ils décorèrent magnifiquement le temple matériel dédié au Seigneur, et consolèrent les membres souffrans de Jésus-Christ, en donnant à l'église des fonds qui la mettoient en état de les soulager dans leur mi-

sère. Ils bâtirent aussi deux monastères qu'ils dotèrent, dont l'un étoit de quatre-vingts religieux, et l'autre de cent trente vierges.

Leur intention, en venant à Tagaste, étoit de visiter saint Augustin. Ce saint auroit souhaité de tout son cœur de les y venir voir; mais quoique Hippone ne fût pas loin, les affaires de son église ne le lui permirent pas; il fut obligé de leur en faire ses excuses par une lettre, où il leur mande que, si c'est une faute de ne les pas aller voir, cette faute même est la plus grande punition qu'on lui en puisse faire souffrir. Il ajoute que, s'il n'est pas assez heureux pour les voir à Hippone, il espère d'être dans peu assez libre pour les aller trouver dans quelque endroit de l'Afrique qu'ils puissent être.

Cette lettre détermina Pinien, qui désiroit beaucoup de voir saint Augustin, à faire le voyage d'Hippone. Mélanie y fut avec lui, et Albine sa mère demeura à Tagaste. Pinien fit au Saint de grandes largesses pour être distribuées aux ecclésiastiques, aux moines et aux pauvres, et tout se ressentit de ses libéralités. Cependant la satisfaction qu'il avoit de se trouver avec saint Augustin et saint Alipe (car ce dernier l'avoit suivi dans ce voyage) fut troublée par un accident qui mit ces deux saints évêques dans un grand embarras, et les affligea beaucoup. Pinien sembloit l'avoir pressenti, car son humilité lui faisant appréhender que le peuple ne lui fît la même violence qu'il avoit faite à saint Augustin pour l'obliger de se laisser ordon-

ner prêtre, il tira parole de ce saint qu'il ne l'ordonneroit point malgré lui, et le saint lui promit de plus qu'il ne l'exhorteroit pas même à accepter ce sacré caractère. Il n'y eut point d'autre témoin de cette promesse que saint Alipius; mais la parole de saint Augustin suffit à Pinien pour le rassurer là-dessus.

Tandis qu'il étoit dans cette confiance, étant un jour tranquille avec saint Alipe et sainte Mélanie à l'assemblée de l'église, les catéchumènes n'en étoient pas encore sortis, que tout le peuple demanda avec de grands cris que Pinien fût fait prêtre de leur église. Saint Augustin descendit aussitôt de son siége, et alla représenter au peuple la promesse qu'il avoit faite à Pinien, et que, s'ils vouloient l'obliger de l'ordonner malgré la foi qu'il lui avoit donnée, il abandonneroit plutôt l'épiscopat. Cette déclaration arrêta le peuple pour un peu de temps; mais il recommença bientôt ses instances avec plus d'ardeur que jamais, disant au saint que, s'il s'obstinoit à le refuser, il le feroit ordonner par un autre évêque, et ajoutant bien des choses fâcheuses contre saint Alipius, comme s'il eût voulu retirer Pinien auprès de lui pour profiter de ses libéralités; ce qui affligea doublement saint Augustin.

Pinien et Mélanie ne l'étoient pas moins que lui; et il étoit accablé d'inquiétude, ne voyant aucun jour pour sortir de cet embarras; mais les ecclésiastiques et les moines n'ayant aucune part à ces cris du peuple, Pinien envoya un

moine à saint Augustin, pour lui dire qu'il vouloit déclarer au peuple avec serment que, si on l'ordonnoit malgré lui, il sortiroit d'Afrique. Le Saint craignit que ce serment n'aigrît le peuple au lieu de l'apaiser, et vint joindre Pinien qui l'en avoit fait prier. En chemin, un autre moine vint lui dire de sa part qu'il demeureroit à Hippone, pourvu qu'on ne l'engageât point dans la cléricature.

Saint Augustin fit là-dessus faire silence, et déclara la promesse de Pinien; mais, comme le but du peuple étoit de l'avoir pour prêtre, il demanda que Pinien ajoutât à cette promesse, que, s'il se trouvoit jamais en disposition d'accepter la cléricature, ce ne seroit que dans l'église d'Hippone, et exigea qu'il s'y engageât par serment. Pinien y consentit, à condition qu'il auroit la liberté de sortir d'Hippone en cas de nécessité, comme s'il arrivoit quelque irruption d'ennemis. Mais le peuple méfiant craignit que cette exception ne fût un prétexte pour le tromper, et voulut qu'on la retranchât. Enfin Pinien s'y rendit et signa sa promesse sans restriction, et les évêques qui étoient présens signèrent aussi, comme le peuple le demandoit; après quoi la joie et le calme revinrent, et le peuple répondit : *Dieu soit béni!*

Albine qui étoit demeurée à Tagaste où Pinien étoit revenu pour quelques jours le lendemain de son serment, fut extrêmement fâchée de ce qui étoit arrivé. Elle écrivit à saint Au-

gustin une lettre pleine de plaintes et de mécontentemens, surtout contre les habitans d'Hippone, disant qu'ils n'avoient pas tant voulu avoir un prêtre en la personne de Pinien, qu'un homme riche qui distribuoit de grandes sommes d'argent, et qui méprisoit assez les richesses pour être bien aise de les répandre sur les autres. Elle se plaignoit aussi au saint évêque de ce qu'il n'avoit pas empêché Pinien de s'engager dans cette promesse, à laquelle elle donnoit les noms odieux d'exil, de bannissement et de relégation. Albine n'écrivit avec tant de force que parce qu'on lui avoit rapporté les choses autrement qu'elles ne s'étoient passées; et saint Augustin ne manqua pas de lui en faire une relation plus véritable, et lui fit voir que son peuple n'avoit voulu Pinien pour prêtre que pour le bien spirituel de l'Église et par amour pour sa vertu extraordinaire.

La suite fait voir que Pinien fut déchargé de son serment, puisqu'après sept ans de séjour en Afrique, il passa en Palestine avec Albine et sainte Mélanie, et que saint Jérôme, écrivant à saint Augustin de son monastère de Bethléem, lui fait leurs complimens, ainsi qu'à saint Alipe; ce qui prouve leur correspondance réciproque, et par conséquent que Pinien n'étoit point parti d'Hippone contre le sentiment de saint Augustin, et sans que ce saint évêque n'eût obtenu de son peuple qu'il le déchargeât de sa parole.

Mais avant que de le suivre dans son voyage

de Palestine, il faut dire quelque chose des pieuses pratiques de sainte Mélanie pendant qu'elle demeura en Afrique. Nous avons dit qu'elle avoit bâti un monastère à Tagaste, pour cent trente vierges. Il paroît par l'histoire de sa vie, qu'elle s'y enferma pour y vivre comme les autres, sous la dépendance de la supérieure qu'on y avoit mise. Elle y renchérit sur les austérités qu'elle avoit pratiquées à Rome. On auroit peine à le croire, si l'on n'étoit persuadé de la puissance et de la force du saint amour dans un cœur dont il s'est rendu le maître. A Rome, elle mangeoit de deux jours l'un; à Tagaste elle s'avança par degrés dans cette rigoureuse abstinence, mangeant d'abord une fois en trois jours, jusqu'à ce qu'elle arrivât à ne manger qu'une fois la semaine. Son zèle l'eût portée à passer huit jours sans rien prendre; mais comme le dimanche s'y trouvoit renfermé, et que c'est un jour de joie en mémoire de la résurrection du Sauveur, on ne voulut point le lui permettre, et elle se soumit aussitôt, parce que sa vertu la rendoit d'autant plus docile qu'elle étoit véritable; mais elle ne rompoit son jeûne que par un peu de pain, auquel elle ajoutoit quelquefois de l'huile; et sa boisson étoit de l'hydromel.

Sa cellule étoit si étroite qu'à peine pouvoit-elle s'y tourner ou se tenir debout. Son lit étoit un sac étendu sur la terre, et elle ne prenoit que deux heures pour le sommeil, employant à la prière presque toute la nuit et une grande

partie du jour. Elle n'interrompoit point son oraison ni sa lecture, lors même que sa mère la venoit voir; et Albine, bien loin de s'en offenser, en étoit édifiée, et rendoit grâces à Dieu de l'avoir rendue mère d'une si sainte fille. Le reste du jour étoit rempli par des lectures de piété, par des conférences saintes et par l'ouvrage. Elle lisoit trois fois par an toute la sainte Ecriture, et en apprenoit par cœur les endroits qui la touchoient davantage. Elle lisoit encore les bons ouvrages des auteurs grecs et latins. Elle s'occupoit aussi une partie du jour à écrire, et copioit parfaitement bien. Ce n'étoit pas tant pour son usage, que pour vendre ce qu'elle écrivoit et en donner l'argent aux pauvres, à qui elle faisoit quelquefois des habits de ses propres mains. Toujours attentive sur son intérieur et sur ses sens, elle prenoit garde qu'il ne lui échappât rien contre la gravité et contre la plus exacte retenue, ou que son esprit ne s'occupât de quelque pensée qui ne fût pas selon Dieu; et si elle tomboit dans quelqu'une de ces fautes, comme une parole inutile, ou un ris moins modeste, elle s'en punissoit sévèrement.

La ferveur dont son âme étoit animée paroissoit dans ses conversations avec les vierges du monastère et d'autres qu'elle y attira par ses exhortations. Le plaisir qu'elle goûtoit en entendant parler de Dieu, la portoit aussi à écouter avec une sainte avidité les personnes qui pouvoient l'y entretenir, et principalement saint Alipius.

Quoiqu'elle fût très-austère pour elle-même et qu'elle ne se pardonnât rien, elle avoit pourtant une très-grande douceur d'esprit; et comme il n'y avoit rien de plus pur que sa vie, il n'y avoit aussi rien de plus modeste et de plus humble. Mais son zèle et son amour pour Jésus-Christ lui inspiroient une telle horreur pour les hérétiques, qu'elle ne vouloit ni en parler ni en entendre parler, à moins que ce ne fût pour travailler à leur conversion, comme nous le verrons bientôt au sujet de Pélage.

Elle convertit aussi plusieurs jeunes gens, et attira même des païens non-seulement au christianisme, mais encore à une vie parfaite. On dit la même chose des Samaritains, qui étoient peut-être ceux qu'on appeloit célicoles, lesquels, bien que païens, observoient pourtant quelques usages des Juifs, et étoient venus jusqu'en Afrique.

C'est donc ainsi que sainte Mélanie vécut à Tagaste, d'où après sept ans elle passa avec sa mère et son mari en la Terre-Sainte; ce fut en 417. Ils arrivèrent d'abord à Alexandrie, où ils virent saint Cyrille, qui en étoit évêque, et ensuite en Palestine, où Mélanie tomba malade presque aussitôt qu'elle fut arrivée.

Son premier soin, après sa guérison, fut de visiter le saint Sépulcre et les autres lieux saints, tant de Jérusalem que des environs. En partant de Tagaste, elle n'avoit emporté d'autres richesses avec elle que sa piété; et, ayant reçu

en Palestine l'argent de la vente de quelques biens qui lui restoient encore à Rome, ainsi qu'à Pinien, ils les distribuèrent aux pauvres, et se rendirent volontiers pauvres eux-mêmes pour l'amour de Jésus-Christ. Ils continuèrent à vivre comme ils avoient fait en Afrique. Mélanie travailloit de ses mains, et passoit les nuits entières en prière dans l'église du saint Sépulcre.

L'hérétique Pélage étoit alors dans la Palestine. Ils furent bien aises de conférer avec lui pour le porter à condamner par écrit les erreurs dont on l'accusoit. Pélage étoit un fourbe et un grand hypocrite. Comme ils ne le connoissoient pas assez pour se défier de ses artifices, ils crurent d'abord avoir tiré de sa bouche la condamnation de ses impiétés, et ils s'en réjouirent. Mais, s'agissant d'une matière délicate, ils en écrivirent à saint Augustin, qui eut bien de la joie d'apprendre de bonnes nouvelles de leur santé et des pieuses dispositions de leur âme. Il leur répondit par les deux livres de la grâce de Jésus-Christ et du péché originel, qu'il leur adressa, et à Albine aussi. Ce fut en 418 que saint Augustin écrivit ces livres.

Dans ce temps-là, Pinien et Mélanie furent en Egypte pour visiter les solitaires de cette contrée et ceux de la montagne de Nitrie. Ils en revinrent bientôt, puisqu'en 419 saint Jérôme, écrivant à saint Augustin, le salua de leur part et de la part d'Albine, qui étoit demeurée à

Jérusalem, son grand âge ne lui ayant pas permis de faire le voyage d'Egypte. Sainte Mélanie l'avoit prié de lui faire préparer en son absence une cellule sur la montagne des Olives, et elle s'y renferma à son retour le jour de l'Epiphanie; là elle ne vit plus que sa mère, son mari et une cousine qu'elle avoit, et qui pouvoient la venir voir une fois en cinq jours. Son histoire ne nous apprend point le nom de cette cousine, quoiqu'elle en parle en quelques endroits. Nous savons seulement qu'elle avoit beaucoup aimé le monde, et que sainte Mélanie l'avoit fait monter, par ses exhortations animées de l'esprit de Dieu, du faste romain dont elle étoit pleine, jusqu'au comble de l'humilité.

Mélanie passa quatorze ans dans cette cellule, et n'en sortit que pour rendre les derniers devoirs à la pieuse Albine sa mère, qui mourut en 432 ou 433. Elle passa ensuite dans une autre cellule, d'où elle fut obligée de sortir un an après, pour satisfaire au désir que plusieurs vierges avoient de profiter de sa conduite. Elle leur fit donc bâtir un monastère, et leur fit nommer une abbesse; car, pour elle, son humilité ne lui permit d'y demeurer qu'en qualité de servante.

Pinien mourut peu de temps après, c'est-à-dire vers la fin de 345; et, dans la pensée qu'elle le suivroit bientôt, elle s'appliqua plus que jamais au jeûne et à la prière, et fit bâtir aussi un monastère d'hommes, pour multiplier, au-

tant qu'il étoit en son pouvoir, les maisons saintes où Dieu étoit servi avec plus de perfection. Dieu l'aida dans cette entreprise de piété ; car, n'ayant plus d'argent pour en faire la dépense, une personne riche suppléa à ce qu'elle ne pouvoit pas.

Tandis qu'elle ne s'occupoit qu'à se préparer par un redoublement de ferveur à aller joindre dans le ciel sa mère Albine et Pinien son mari, une œuvre essentielle de charité l'appela à Constantinople. Ce fut la conversion de Volusien son oncle, frère de sa mère, qui, malgré les puissantes raisons que saint Augustin lui avoit écrites en 412, malgré les exhortations du tribun Marcellin, et malgré les prières de sa sœur Albine et de ses enfans, étoit toujours demeuré dans les folies du paganisme.

Cela n'avoit pas empêché les empereurs chrétiens de l'élever aux plus grandes charges, et, ayant été envoyé par Placidie à Constantinople, soit pour le mariage de son fils Valentinien, soit pour quelque autre sujet, il écrivit une lettre à sainte Mélanie pour lui témoigner le désir extrême qu'il avoit de la voir. La vue de le gagner à Jésus-Christ l'y détermina plus qu'aucune autre considération ; elle partit donc de Jérusalem dans la confiance que Dieu béniroit son voyage, ce qui lui fut confirmé par une grâce qu'elle reçut à Calcédoine, dans l'église de Saint-Euphémie ; car à mesure qu'elle y faisoit sa prière, il sortit du tombeau de la Sainte

une odeur céleste, qui la fortifia tellement qu'elle ne craignit plus de s'engager dans le trouble et le tumulte de Constantinople. Elle y logea chez Lause, grand chambellan, aussi distingué par sa vertu que par sa dignité; et elle se rendit aussitôt auprès de Volusien, qu'elle trouva malade.

Son extérieur si humble et si pauvre le surprit; elle s'en servit pour lui faire comprendre que les chrétiens aspiroient à de plus grands biens que ceux de ce monde, et enfin ses exhortations produisirent peu à peu les effets qu'elle souhaitoit. Volusien, étant tombé dans un accident qui le menaçoit de la mort, demanda de lui-même le saint baptême, et le reçut des mains de saint Procle, alors évêque de Constantinople. Il auroit voulu avoir Mélanie pour sa marraine; mais elle en fut empêchée par un grand mal de cuisse qui lui étoit survenu, et qui ne lui permettoit pas de sortir depuis six ou sept jours; cependant, dès qu'elle eut appris son accident, elle s'étoit fait mettre dans une litière, malgré ses douleurs, pour l'aller secourir; mais, ayant appris en chemin qu'il avoit reçu le baptême, la joie qu'elle en eut dissipa son mal, et elle fit le reste du chemin à pied sans aucune peine; ensuite elle fit recevoir à son oncle le corps et le sang du Sauveur, et l'envoya ainsi à Dieu, plein de joie et d'espérance.

La conversion de Volusien ne fut pas le seul

fruit de salut que sa présence produisit à Constantinople; elle fut utile encore à plusieurs autres, et en particulier à l'empereur Théodose II, et à l'impératrice Eudoxie, qu'elle exhorta beaucoup à venir visiter les saints lieux de Jérusalem. Elle ramena aussi à la foi plusieurs personnes engagées dans l'erreur de Nestorius. Mais le désir de retourner à sa chère solitude ne lui permit pas d'attendre la belle saison pour partir de Constantinople.

Elle se mit en chemin en hiver, quoique le froid fût alors extraordinaire, et se hâta de se rendre à Jérusalem pour y célébrer la fête de la Passion. Elle fit bâtir à son retour une chapelle, à laquelle elle ajouta un second monastère d'hommes, qui fut uni avec le premier, dont nous avons parlé, sous un même supérieur.

L'impératrice Eudoxie vint à Jérusalem durant qu'on travailloit à ce monastère; c'étoit apparemment en 438, et elle éprouva en sa personne la puissance de Dieu dans la Sainte; car s'étant démis le pied, Mélanie le lui remit sans aucune douleur. On rapporte aussi d'elle quelques autres miracles.

Enfin, quatre ans après la mort de son mari, sachant que sa fin étoit proche, elle voulut faire encore une fois la visite des saints lieux de Jérusalem et des environs. Elle passa le jour de Noël à Bethléem, déclarant que c'étoit pour la dernière fois de sa vie. Le lendemain, étant retournée à Jérusalem, le frisson la prit comme

elle prioit avec beaucoup de ferveur dans l'église de Saint-Etienne, et elle reçut ensuite les sacremens de Jésus-Christ. Les ecclésiastiques, les religieux, les solitaires et les peuples des environs accoururent en foule dès que le bruit de sa maladie fut répandu. L'évêque d'Eleutherople y vint avec tout son clergé. Chacun témoignoit un extrême regret de la perdre, et elle les consoloit tous, mais particulièrement sa cousine. Elle mourut enfin le dimanche 31 décembre de l'an 439, étant âgée d'environ cinquante-sept ans.

SAINT ZOZIME, ET SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE.

On a cru que ces saints vivoient dans le sixième siècle, et que leur vie avoit été écrite par Sophrone de Jérusalem. Mais les continuateurs de Bollandus ont prouvé qu'ils sont plus anciens de cent cinquante ans, et que l'auteur qui nous a transmis leurs actes, étoit presque leur contemporain, au lieu que saint Sophrone a vécu deux cents ans après eux. Nous nous tiendrons donc à ce sentiment, comme fondé sur des preuves trop solides pour lui en préférer un autre.

Saint Zozime vivoit donc du temps de Théodose le Jeune. Il fut élevé dès l'enfance dans un monastère de la Palestine, où, ayant continuellement des objets d'édification devant les yeux et entendant parler sans cesse de Dieu, il ne se nourrit que dans la piété. Ses progrès répondirent parfaitement à cette sainte éducation. Il ne se contenta pas d'être très-exact à tous les devoirs réguliers, et de pratiquer toutes les austérités de la règle, il en ajouta d'autres qui n'étoient point prescrites, et se distingua si bien

parmi ses frères, que le bruit de sa sainteté se répandit au loin. Cela attira beaucoup de solitaires auprès de lui, non-seulement des monastères voisins, mais encore des plus éloignés, tous s'empressant de venir se ranger sous sa conduite, pour apprendre de lui à marcher fidèlement dans la voie de Dieu.

Il avoit pour cela un talent merveilleux, qu'il avoit acquis par la pureté de sa vie, son assiduité à l'oraison, et la méditation continuelle des oracles du Saint-Esprit. Toute son occupation étoit, ou de chanter des psaumes, ou de repasser dans son âme ce qu'il avoit lu dans la sainte Ecriture. Il y pensoit dans son travail, à table, au lit, en tout temps. Son cœur ne pouvoit s'en rassasier; et c'étoit avec un goût toujours nouveau qu'il nourrissoit son âme de cet aliment céleste. L'habitude qu'il en avoit contractée lui dura jusqu'à la mort; et quoique dans sa vieillesse il semblât qu'il n'avoit plus rien à apprendre dans la vie spirituelle, il ne laissoit pas de continuer à s'instruire dans les livres saints comme s'il n'eût fait que de commencer. Dieu récompensa dès cette vie cet amour qu'il avoit pour sa divine parole. Il lui ouvrit les yeux de l'âme d'une manière plus particulière pour en pénétrer le sens caché. Il le favorisa de visions et d'autres grâces extraordinaires, et lui donna comme des gages des biens à venir par les faveurs insignes dont il l'honora; et Zozime de son côté présentoit à ses divines communications un corps pur et une âme pure, dégagée

de l'affection de la terre et toute dévouée à son saint amour.

Tel étoit ce saint solitaire dans cette compagnie de fervens serviteurs de Dieu, qu'il édifioit par ses bons exemples et qu'il animoit par ses instructions. Quoique sa piété fût solide, et par conséquent fondée sur l'humilité, le démon le tenta, dans une rencontre, de vaine complaisance en lui-même, et lui mit dans la pensée qu'il n'y avoit aucune pratique dans la perfection religieuse dans laquelle il ne se fût exercé, et qu'aucun même des anachorètes n'étoit parvenu à un aussi haut degré de vertu que lui. Cette tentation lui fut commune avec quelques autres saints solitaires, que l'esprit de ténèbres avoit taché d'abattre par la vanité, n'ayant pu réussir contre eux par d'autres tentations plus grossières. Mais tandis qu'il repaissoit son esprit de ces imaginations, Dieu se servit, pour lui en faire connoître l'illusion, du même moyen qu'il avoit employé pour empêcher d'autres saints d'y tomber ; et comme, en semblable rencontre, il avoit révélé à saint Antoine la vie parfaite de saint Paul, qui a édifié ensuite toute l'Eglise, il fit connoître aussi à Zozime une société de cénobites plus parfaits que lui, et une sainte, dont ce qu'il raconta dans la suite n'a pas moins édifié les chrétiens que la relation de saint Antoine.

Un personnage qu'il ne connoissoit point, et qui ne pouvoit être qu'un esprit céleste, qui lui apparoissoit sous une forme humaine, se pré-

senta à lui, et lui dit : « O Zozime ! il est vrai que tu es parvenu à un fort haut degré de vertu, en sorte qu'il te paroît que tu ne peux plus rien acquérir : mais apprends que personne ne peut se dire parfait en ce monde, et que dans la perfection il y a toujours des progrès à faire; et pour te convaincre, par ta propre expérience, qu'il y a plusieurs autres voies que tu ignores, par lesquelles on peut arriver à Dieu, sors de ton monastère, et va-t'en dans un autre qui est près du Jourdain. »

A ces paroles, Zozime, imitateur de l'obéissance et de la fidélité d'Abraham, sortit de son monastère, où il avoit vécu cinquante-trois ans dans l'observance régulière, et il se rendit au Jourdain, où le même esprit qui l'avoit averti, lui fit bientôt trouver le monastère. Le portier à qui il se présenta le conduisit à l'hégumène ou supérieur, qui l'interrogea sur le sujet qui l'amenoit en ce lieu. Zozime répondit avec beaucoup de modestie, qu'il venoit dans l'intention de travailler à sa perfection, parce qu'il avoit ouï parler de son monastère si avantageusement qu'il espéroit d'y pouvoir réussir mieux qu'ailleurs. « Le Seigneur, lui répondit l'hégumène, qui voit la foiblesse humaine, vous fera connoître et à nous sa sainte volonté, et nous servira lui-même de guide pour l'accomplir; mais sachez qu'un homme ne sauroit être de grande utilité à un autre, si celui-ci ne veille de son côté sur lui-même, et s'il ne travaille à accomplir fidèlement ce que Dieu demande de lui, comme le

témoin et le juge de toutes ses actions; cependant, puisque vous m'assurez que vous n'êtes venu ici que pour son amour, demeurez avec nous, espérant que le souverain Pasteur des âmes, qui connoît chacune de ses ouailles en particulier, nous nourrira tous ensemble de sa divine grâce. »

Zozime, voyant qu'il lui permettoit de demeurer dans son monastère, se prosterna, et lui demanda sa bénédiction avec beaucoup d'humilité, et répondit *Amen*, selon l'usage.

Il reconnut bientôt que Dieu l'y avoit fait venir pour détruire en lui les racines de l'amour propre; et il fut bien éloigné de se croire parfait, lorsqu'il vit à quel degré de sainteté les religieux de cette maison étoient parvenus. En effet, c'étoient des hommes aussi morts au monde et à leur corps que s'ils avoient été ensevelis dans le tombeau. Ils n'avoient aucune sollicitude pour les choses temporelles, étant tout occupés des biens du ciel, où ils avoient mis leur espérance avec leur affection. Du pain et de l'eau leur suffisoient pour nourriture, et ils ne désiroient rien de plus, parce que l'amour de Dieu, dont leur cœur étoit plein, leur rendoit insipide tout aliment terrestre. Leur temps étoit rempli par la psalmodie et le travail, ou plutôt ils n'interrompoient jamais leur psalmodie, parce que, outre qu'il n'y avoit point d'heure dans la nuit où l'on ne chantât des psaumes, ils les avoient aussi dans la bouche en travaillant, comme s'ils eussent été dans l'église. Ce

qui facilitoit aussi davantage leur recueillement et leur retraite, c'étoit la clôture dans laquelle ils vivoient; car la porte du monastère étoit toujours fermée; aucun religieux n'en sortoit sans une extrême nécessité, si ce n'est en carême, pour la raison que nous dirons bientôt. C'est ce qui faisoit aussi que leur monastère n'étoit pas abordé par les moines des déserts voisins, que même il n'en étoit guère connu, et qu'enfin on y vivoit dans une parfaite solitude.

C'étoit une coutume établie parmi eux que, le premier dimanche du carême, après avoir assisté aux saints mystères et participé par la sainte communion au corps et au sang du Sauveur, ils faisoient un léger repas; ensuite ils s'assembloient dans l'oratoire où, après une longue oraison et plusieurs génuflexions, ils se donnoient le baiser de paix, et, se prosternant aux pieds du supérieur, ils disoient leur coulpe et lui demandoient sa bénédiction, pour se prémunir et se fortifier dans les combats qu'ils auroient à soutenir pendant la sainte quarantaine; après quoi on ouvroit la porte du monastère, et ils sortoient en procession, en chantant le psaume qui commence par ces paroles : *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrois-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de quoi aurois-je peur?* Ils laissoient pourtant toujours quelqu'un dans le monastère, non pas, comme remarque l'historien de la Vie du Saint, pour le garder contre les vo-

leurs, car ils n'y auroient rien trouvé à enlever, mais afin que l'oratoire ne fût pas sans ministre.

Il étoit permis à chaque religieux de porter quelque chose pour sa nourriture, et les uns portoient du pain, les autres des fruits secs ou quelques légumes, et d'autres ne portoient rien du tout, se contentant de se nourrir des herbes qu'ils trouvoient sur leur chemin. Ils se séparoient après avoir passé tous ensemble le Jourdain, et s'éloignoient les uns des autres pour ne plus se voir jusqu'au dimanche des Rameaux, qu'ils devoient revenir au monastère. Lorsqu'ils apercevoient quelqu'un dans leur chemin, ils devoient, selon leur règle, se détourner de sa rencontre pour ne converser qu'avec Dieu et avec ses anges. Chacun étoit sa règle à soi-même, et n'avoit à rendre compte qu'à son supérieur à son retour, de ce qu'il avoit pratiqué. Ainsi il leur étoit défendu de s'informer des autres de quelle sorte et dans quelle abstinence ils avoient vécu, parce qu'ils n'entroient dans le désert que pour n'avoir que Dieu pour témoin de leur pénitence, et que, s'ils en avoient parlé aux autres, ils se seroient exposés aux piéges de la vaine gloire, et auroient risqué de perdre le mérite de leurs mortifications; car, comme remarque fort à propos l'auteur de cette histoire, lorsqu'on agit dans la vue de plaire aux hommes, non-seulement on ne retire aucun fruit de ce qu'on fait, mais encore on charge son âme.

Zozime étoit venu au monastère peu de temps avant le carême; et ce ne fut pas, ajoute son historien, sans un dessein particulier de la part de Dieu, qui voulut, la première fois qu'il entra dans ce désert comme les autres, lui faire faire l'heureuse découverte d'un des plus parfaits modèles de pénitence qu'on trouve dans toute l'histoire ecclésiastique. Étant donc sorti avec sa communauté, et ayant passé le Jourdain, muni d'une petite provision pour vivre, il s'avança dans une vaste solitude, qui joignoit les déserts de la Palestine à ceux de l'Arabie du côté de l'orient. Il y marchoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, sans tenir de route fixe, mais pourtant dans l'intention, comme il l'avoua lui-même, de découvrir, si Dieu le vouloit, quelque saint anachorète qui lui donnât de nouvelles lumières dans la vie spirituelle; car, quoique la règle de son monastère portât de fuir quand ils rencontreroient quelqu'un sur leurs pas, ce n'étoit pas aller contre son esprit de s'édifier auprès de quelque Saint qui n'eût pas été connu jusqu'alors, et dont la Providence lui eût procuré la connoissance; et Zozime, qui avoit l'esprit de discrétion, ne crut pas enfreindre la règle en suivant le désir qu'il avoit de faire quelque découverte qui pût l'animer à la vertu.

Il s'acquittoit fidèlement de ses exercices de piété aux heures prescrites par la règle, surtout de l'oraison et de la psalmodie, des génuflexions et des prosternemens devant Dieu, usités parmi

les solitaires. Il mangeoit au temps destiné. Il se couchoit sur la terre au lieu où la nuit le surprenoit, et prenoit un repos de quelques heures, et le lendemain il continuoit de marcher avec beaucoup d'activité, comme s'il fût allé à quelque lieu déterminé, ce qu'il faisoit avec une sainte joie intérieure et un pressentiment secret que Dieu guidoit lui-même ses pas pour sa plus grande gloire.

Après vingt jours de marche, tantôt à droite, tantôt à gauche, s'étant arrêté à l'heure de sexte, c'est-à-dire à midi, pour faire son oraison à l'ordinaire, le visage tourné à l'orient; comme il avoit les yeux élevés vers le ciel, il détourna un instant ses regards, du coin de l'œil seulement, et crut apercevoir à sa droite comme le fantôme d'un corps humain. Il en eut quelque sentiment de frayeur, craignant une illusion de la part du démon; néanmoins il se munit du signe de la croix, et continua sa prière jusqu'à la fin. Ensuite ayant tourné les yeux, il vit véritablement une personne qui marchoit du côté du midi, dont le corps nu avoit été extrêmement noirci par les ardeurs du soleil, et qui avoit les cheveux aussi blancs que de la laine, mais si courts qu'ils descendoient à peine jusqu'au cou.

La frayeur qu'il avoit eue d'abord se changea en confiance et en une joie extraordinaire, ne doutant point que ce ne fût quelque saint habitant de ce désert que Dieu vouloit lui faire connoître pour le plus grand bien de son âme

et celui des autres à qui il en pourroit parler à son retour. Dans le désir empressé qu'il sentoit de savoir qui il étoit et quel genre de vie il menoit, il sembloit avoir oublié le poids de ses ans et la gravité de son âge. Il courut après la personne qu'il voyoit qui, de son côté, se hâtoit autant de s'éloigner de lui qu'il s'efforçoit lui-même de l'atteindre, jusqu'à ce que cette personne étant descendue dans un endroit bas, qui paroissoit être le lit d'un torrent, quoiqu'il fût sec, elle se déroba à sa vue et passa à l'autre bord.

Zozime lui crioit de toutes ses forces pour la prier de s'arrêter, et lui disoit en versant des larmes : « Qui que vous soyez, serviteur de Dieu, pourquoi fuyez-vous ce pauvre pécheur? Arrêtez-vous, je vous en conjure au nom de celui pour l'amour duquel vous vous êtes retiré dans ce désert. Permettez-moi de vous parler de plus près, et ne rejetez pas ainsi ce foible vieillard, qui désire de se recommander à vos prières et de recevoir votre bénédiction, puisque le Dieu que vous servez et qui doit couronner un jour vos travaux ne rejète personne. »

Il lui parloit ainsi lorsqu'il arriva tout essoufflé à l'endroit que nous venons de dire, où la personne qui étoit de l'autre côté, voyant qu'il pouvoit entendre sa voix, lui dit : « Abbé Zozime, je vous prie, pour l'amour du Seigneur, de ne pas avancer davantage, parce que je suis une femme, que je n'ai rien qui me couvre le

corps, et qu'il ne convient point que je me présente devant vous en cet état. Si vous voulez donc que je vous parle, jetez-moi par charité votre manteau dont je puisse me couvrir, et alors je vous prierai de me donner votre bénédiction. »

Zozime, étonné de s'entendre nommer par une personne qu'il n'avoit jamais vue et qui ne pouvoit savoir son nom que par une lumière surnaturelle, lui jeta aussitôt le manteau usé qu'il portoit sur sa robe monastique, et, s'étant écarté en tournant le visage de l'autre côté, celle qui lui parloit s'en couvrit et vint se jeter à ses pieds pour le prier de la bénir. Le saint abbé, transporté hors de lui-même d'étonnement, d'admiration, et saisi d'une crainte respectueuse, se mit aussi à genoux et la supplia de lui donner sa bénédiction. Il y eut là comme un combat d'humilité et de charité, la solitaire insistant à le prier de la bénir, et Zozime s'obstinant à lui demander la même grâce. Alors la solitaire lui dit : « C'est bien plutôt à vous à le faire et à invoquer le nom de Dieu sur moi, puisque vous êtes élevé à la dignité du sacerdoce, et qu'il y a si long-temps que vous avez le précieux avantage d'offrir le sacrifice sur l'autel. »

Zozime, toujours plus étonné qu'elle sût encore qu'il étoit prêtre (car il avoit reçu le sacerdoce lorsqu'il étoit dans son premier monastère), se confirma de plus en plus dans l'idée que cette femme étoit une âme éminente et fa-

vorisée des plus grands dons du ciel. Il ne pouvoit donc se résoudre à user des droits de son ordre pour la bénir, et persévéroit à l'exiger d'elle. Il lui disoit en poussant des soupirs accompagnés de beaucoup de larmes : « Il paroît bien, ô ma Mère spirituelle, que l'esprit de Dieu réside en vous, et qu'étant morte entièrement au monde, vous vous êtes élevée jusqu'à Dieu par une parfaite charité, puisqu'il vous a fait connoître mon nom et mon caractère ; mais, comme le mérite ne consiste pas dans la dignité, mais plutôt dans les vertus dont on a l'âme enrichie, je vous conjure pour l'amour du Seigneur, de me donner vous-même votre bénédiction et de prier pour moi qui en ai un grand besoin. »

La solitaire jugea que par respect elle ne devoit pas résister davantage, et prononça enfin ces paroles : « Que le Seigneur, qui prend soin de nos corps et de nos âmes avec tant de bonté, soit béni à jamais » : Zozime répondit *Amen* ; ensuite ils se relevèrent, et la solitaire lui dit : « Pourquoi, je vous en prie, êtes-vous venu vers cette pécheresse ? pourquoi avez-vous voulu voir une femme dépourvue de toute vertu ? mais, puisque Dieu vous a conduit ici pour exercer votre charité envers moi par quelque secours spirituel, je vous prie de me dire dans quel état se trouve la religion chrétienne dans le monde, et comment l'Église est gouvernée. Nous jouissons, lui répondit Zozime, d'une profonde paix par la grâce de Jésus-Christ, et je ne doute

point, ma Mère, que vos prières auprès de lui ne servent beaucoup pour nous la conserver. Je vous supplie cependant de les continuer, et d'en faire aussi pour moi, afin que je ne sois pas venu inutilement dans ce désert. C'est bien plutôt à vous, répliqua la solitaire, à le faire pour moi, puisque par votre caractère de prêtre, vous devez prier pour les autres comme pour vous-même; car c'est pour cela que vous avez été ordonné; mais, comme nous sommes obligés de vous obéir, je ne manquerai pas de faire ce que vous me recommandez. »

Après ce court entretien, elle s'éloigna un peu pour faire oraison, et levant les yeux et les mains au ciel, elle commença à prier vocalement, mais si bas que Zozime n'en pouvoit rien entendre. Il étoit encore tout étonné, et n'osoit lever les yeux pour la considérer, mais il les tenoit baissés en terre. Cependant, après avoir été assez long-temps à attendre, il voulut lever les yeux pour voir si elle auroit fini de prier, et il la vit élevée d'une coudée au-dessus de la terre. Il en fut saisi de frayeur, et pensant dans son âme que ce pourroit bien être quelque prestige du démon qui empruntoit la figure d'une femme et faisoit semblant de prier, il disoit sans cesse intérieurement : Seigneur, ayez pitié de moi.

Tandis qu'il étoit dans ces perplexités, la solitaire finit son oraison, vint le relever de terre où il s'étoit prosterné, et lui dit : « Pour-

quoi, abbé Zozime, vous laissez-vous aller à ce trouble et à ces pensées de défiance ? Je ne suis point un esprit fantastique, comme vous l'appréhendez ; j'ai un corps composé de chair et d'os ; je suis une pécheresse ; mais j'ai eu le bonheur de recevoir le saint baptême. » En disant ceci, elle fit pour le lui prouver, le signe de la croix sur son front, ses yeux, ses lèvres, et sa poitrine, et elle ajouta : « Ainsi, abbé Zozime, le Seigneur veuille nous délivrer de la malice du démon et de ses embûches par le secours et la force de sa grâce. »

Zozime ne douta plus qu'elle ne fût une véritable servante de Dieu ; il se jeta de nouveau à ses pieds qu'il embrassa en la conjurant de vouloir bien lui dire qui elle étoit, quel étoit son pays, en quel temps elle étoit venue dans ce désert, et quel genre de vie elle y avoit mené jusqu'alors. Il ajouta plusieurs raisons pour l'engager à ne lui rien cacher de sa vie, lui représentant surtout qu'elle ne devoit pas craindre de lui faire savoir les grâces dont Dieu l'avoit favorisée, parce que ce ne seroit pas pour s'en glorifier elle-même, mais pour répondre aux desseins de Dieu, qui ne lui auroit pas donné, à son âge, la force de venir si loin de son monastère, si ce n'avoit été pour la voir et pour apprendre d'elle ce qu'il désiroit si fort de savoir pour son édification.

« Ce n'est point la crainte de la vaine gloire, lui répondit la solitaire, qui me retient, c'est

que ma vie passée me fait horreur ; et je pense que si je commence à vous en faire le détail, bien loin de m'exhorter à le poursuivre, vous ne pourrez pas le soutenir, et vous me fuirez comme on fuit un serpent. » Zozime ne laissa pas de persister à l'en prier et elle lui dit : « Je vous obéirai donc ; mais je vous conjure, avant toute autre chose, de prier le Seigneur que je trouve grâce devant lui au jour du jugement.

» Je suis d'Egypte, et je n'avois que douze ans, lorsque, préférant ma liberté à l'amour que je devois à mes parens, j'allai à Alexandrie. Je rougis en moi-même quand je pense à la vie que j'y menai. Je m'y livrai, pendant environ dix-sept ans, à un affreux libertinage, non pas pour gagner de l'argent, car je vivois d'aumône, ou bien je filois pour avoir du pain, mais c'étoit uniquement pour contenter la passion dont j'étois dominée, et mon désintéressement favorisoit mes crimes ; parce que, n'exigeant rien de personne, j'attirois plus de gens à moi.

» Ayant vécu de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, je vis en un jour d'été beaucoup de monde, tant de l'Egypte que de la Libye, qui se rendoit en foule vers le bord de la mer. J'en demandai le sujet à quelqu'un qui me dit que c'étoient des gens qui devoient s'embarquer pour la Palestine, et aller célébrer à Jérusalem la grande fête de l'Exaltation de la sainte Croix. Je projetai d'aller avec eux ; et comme je n'avois rien pour payer le passage et me nourrir

dans la route, je pensai que mes crimes me procureroient l'argent nécessaire pour cela. J'allai dans cette vue me présenter à quelques jeunes gens, qui étoient à en attendre d'autres sur le rivage pour s'embarquer, et je le fis avec l'impudence et l'effronterie d'une fille débordée. J'entrai ensuite avec eux dans le bâtiment, que j'inondai, pour ainsi dire, de crimes durant le voyage; et étant arrivée à Jérusalem, je continuai dans le même désordre jusqu'au jour de la fête. Je m'étonne, ô abbé Zozime, comment la mer ne m'engloutit pas dans ses eaux, et comment je ne tombai pas toute vivante dans les plus profonds abîmes de l'enfer, ayant causé la perte de tant d'âmes; mais Dieu, qui attend le pécheur à pénitence avec une patience digne de sa bonté infinie, voulut bien me conserver la vie pour me donner le temps de me convertir à lui.

» Le jour de la fête étant venu, je vis dès le matin que tout le monde alloit à l'église pour adorer la sainte Croix. J'y courus avec les autres; j'entrai dans la place qui est au-devant du temple; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, étant pressée de tout côté par la foule. J'arrivai enfin à la porte de l'église; mais, quand je voulus y entrer, je me sentis repousser par une main invisible. Je voyois que tout le monde passoit sans difficulté, et j'étois la seule qui en fusse empêchée. Il sembloit qu'on eût rangé devant moi une troupe de soldats pour me fermer le passage. Je fis tous mes efforts par trois

ou quatre fois, et, à chaque fois, je me sentois également rejetée en arrière dans la place, sans que je pusse faire un pas en avant quand j'étois sur le seuil de la porte. Je m'étois épuisée en efforts et j'en étois accablée. Je restai ainsi seule dans la place, tout le monde étant entré dans l'église et ayant le bonheur de rendre hommage à la vraie croix.

» Alors je me retirai dans un coin, pleine de confusion et de dépit de me voir seule privée de ce bonheur, et je commençai à penser en moi-même quelle en pouvoit être la cause; mais je n'eus qu'à jeter les yeux sur mes abominations pour la connoître. Le Seigneur m'ouvrit alors les yeux, et, sa grâce pénétrant dans mon cœur, je me mis à pleurer, à m'affliger et à frapper ma poitrine. Tandis que je poussois de profonds soupirs et que j'avois le visage couvert de mes larmes, je levai la tête et je vis que j'étois sous une image de la très-sainte Vierge. Je me tournai vers cette divine mère du Sauveur, et je lui adressai ces paroles : Vierge sainte, ma souveraine maîtresse, qui avez eu le bonheur d'enfanter le Verbe fait chair, je reconnois qu'étant une créature aussi impure que je le suis, je ne mérite pas de regarder votre image, vous qui avez été toute votre vie la plus pure et la plus chaste de toutes les vierges; je mérite plutôt que vous ayez horreur de moi, et que vous me rejetiez comme un objet abominable à vos yeux. Mais, puisque votre adorable Fils est venu au monde pour appeler

les pécheurs à la pénitence, je vous conjure de ne me point abandonner, et de me secourir dans l'état de désolation où je me trouve; obtenez-moi la grâce d'entrer dans l'église, et d'y adorer le précieux bois sur lequel votre divin Fils a voulu répandre son sang pour notre rédemption. Daignez être ma caution auprès de lui, afin qu'il m'accorde cette faveur; je vous promets de ne plus retomber dans mes crimes, et que, quand j'aurai le bonheur de voir la sainte croix, je renoncerai pour toujours au monde, et j'irai où vous m'inspirerez pour faire pénitence, puisque vous voudrez bien me servir de médiatrice auprès de votre Fils pour sauver mon âme.

» Pleine de ces sentimens, et me sentant animée d'une vive foi, comme d'un gage que la très-sainte Vierge me donnoit que cette grâce ne me seroit pas refusée, je me levai, je m'avançai dans la place sans aucun obstacle, et je m'approchai du temple. Dans ce moment je fus saisie d'une sainte horreur et je tremblai; mais comme je fus sur le seuil de la porte, bien loin d'en être repoussée comme auparavant, il me sembla que la main qui m'avoit rejetée m'y introduisit elle-même. J'entrai sans la moindre peine, et j'eus le bonheur de voir la sainte croix comme les autres. Je me prosternai la tête contre terre, et, en contemplant la croix du Sauveur, j'admirai comment il reçoit avec tant de miséricorde les pécheurs pénitens et convertis.

» Je revins à l'endroit où étoit l'image de la très-sainte Vierge, et, prosternée de nouveau à ses pieds, je lui dis de tout mon cœur : O ma miséricordieuse maîtresse, vous n'avez pas rejeté l'humble prière de cette indigne pécheresse, vous m'avez au contraire fait éprouver efficacement les effets de votre clémence et de votre compassion pour l'état déplorable de mon âme. J'ai vu ce bois sacré sur lequel les âmes impures sont indignes de lever les yeux. Que la gloire en soit au Seigneur, qui a daigné agréer, par votre médiation, ma pénitence. Que vous dirai-je, misérable pécheresse que je suis, et quels doivent être mes sentimens après un si grand bienfait ? Il est temps que j'accomplisse la promesse que je vous ai faite, puisque vous avez bien voulu répondre pour moi ; faites-moi connoître l'endroit où vous voulez que je me retire ; soyez ma directrice dans l'ouvrage de mon salut, et conduisez-moi comme par la main dans la voie de la pénitence.

» J'entendis alors une voix qui crioit de loin : *Si tu passes le Jourdain, tu trouveras le véritable repos.* Je crus qu'elle s'adressoit à moi ; et je dis à la très-sainte Vierge, en répandant beaucoup de larmes : Ma bonne maîtresse, je vous conjure de ne me point abandonner. Je me hâtai aussitôt d'obéir à cet oracle et quelqu'un me présenta trois pièces de monnoie, dont j'achetai trois pains pour ma provision. Je m'informai du chemin qui conduisoit au Jourdain, et je m'y rendis en diligence ; de sorte que je

marchai le reste du jour, continuant à verser des larmes, et j'arrivai enfin à l'église de Saint-Jean-Baptiste, proche du Jourdain, quand le soleil se couchoit. Je fis ma prière, et j'allai me laver le visage et les mains dans les eaux de ce fleuve, qui a été sanctifié par la présence du Sauveur. Je retournai à l'église du saint Précurseur, où je participai aux saints mystères; après cela je mangeai la moitié d'un de mes pains; je passai la nuit couchée à terre, et le lendemain au matin je profitai d'un petit bateau pour traverser le Jourdain, priant toujours la très-sainte Vierge de me servir de guide dans la route que je devois tenir. Je vins donc dans ce désert, et depuis ce temps-là je me suis toujours tenue éloignée de toutes les créatures, et je vis dans l'attente de la miséricorde du Seigneur, qui fortifie par sa grâce ceux qui se convertissent à lui sincèrement. »

Après qu'elle eut ainsi parlé, l'abbé Zozime lui demanda depuis combien de temps elle étoit dans le désert, de quoi elle y avoit vécu, et les peines qu'elle y avoit souffertes. « Il y a, répondit-elle, environ quarante-sept ans que je sortis de Jérusalem pour venir dans cette solitude. Quand j'eus passé le Jourdain, il ne me restoit plus que deux pains et la moitié d'un que je mangeai peu à peu. Je me suis nourrie ensuite des herbes que j'ai trouvées. Quant aux peines et aux combats que j'ai eu à soutenir, ils ont duré dix sept ans, et ils ont été si grands que je n'y puis penser sans frémir d'horreur. D'un

côté je souffrois extrêmement de la faim et de la soif, ce qui rappeloit à mon souvenir le vin que je buvois avec excès dans le temps de ma vie dissolue, et m'étoit un grand sujet de tentation. Le démon me remettoit dans l'esprit les chansons obscènes que j'avois chantées, et tous les objets séduisans qui avoient été pour moi une source de tant de crimes, comme s'ils avoient été présens. Enfin, mon esprit, mon cœur, mon corps étoient perpétuellement agités de tentations si excessives, qu'elles ne pouvoient l'être davantage. D'autre part, mes habits étant entièrement usés, et n'ayant plus rien pour me courrir, je me trouvai exposée à toutes les injures du temps et à toutes les rigueurs des saisons. Tantôt j'étois brûlée par les ardeurs du soleil, et tantôt le froid me saisissoit si vivement que je tombois par terre toute tremblante et presque sur le point de mourir, ce qui augmentoit encore la violence de mes différentes tentations.

» Dans ces états si pénibles la très-sainte Vierge étoit ma ressource et mon refuge. Je pleurois amèrement, je frappois ma poitrine, je me prosternois contre terre; je me supposois devant son image où je l'avois invoquée la première fois, et je conjurois cette divine mère de m'assister par sa médiation auprès de Dieu. Je lui disois qu'ayant bien voulu se rendre ma caution auprès de son divin Fils et me servir de médiatrice, je la priois de continuer à me protéger contre les ennemis de mon âme et

contre mes passions, et de ne point m'abandonner. Elle m'a fait éprouver plus d'une fois d'une manière sensible sa puissante protection; car, après l'avoir priée avec beaucoup de larmes dans le fort de la tentation, je me trouvois comme environnée d'une lumière céleste qui me couvroit et me rassuroit; de sorte que je me levois de terre, où j'étois prosternée, avec une force et une confiance toutes nouvelles. Ainsi, pendant ces dix-sept ans, j'ai souffert extrêmement de la faim, de la soif, de la chaleur, du froid, et, de la part du démon, des tentations extraordinaires; mais la très-sainte Vierge, dont j'implorois sans cesse le secours, m'a toujours soutenue, protégée et fortifiée par ses prières auprès de Dieu, et m'a conduite comme par la main dans ma pénitence, parmi tant d'ennemis qui vouloient perdre mon âme, et tant de dangers où je me trouvois exposée continuellement. »

Mais, demanda Zozime, comment avez-vous vécu depuis ces dix-sept ans? « Le Seigneur, répondit-elle, a soutenu mon âme pécheresse et ce misérable corps par la force de sa grâce; et, toutes les fois que je repasse dans mon esprit de combien de maux Dieu m'a délivrée, l'espérance, que de marques si sensibles de sa bonté me donnent d'arriver un jour au port du salut, est pour moi comme un aliment délicieux; et sa divine parole me nourrit et me couvre comme d'un vêtement sacré, puisque l'homme ne vit pas seulement de pain, et que la parole

du Seigneur sert de nourriture à ceux qui la goûtent, et d'un vêtement aussi durable que la prière à ceux qui se sont dépouillés du péché par une véritable conversion. »

Saint Zozime, lui entendant citer ces paroles de l'Écriture sainte, lui demanda si elle l'avoit lue. La Solitaire sourit doucement, et lui avoua que non-seulement elle ne l'avoit jamais lue, mais qu'elle n'avoit vu personne que lui depuis les quarante-sept ans qu'elle étoit dans ce désert, ni même aucune bête sauvage; qu'elle n'avoit jamais non plus appris à lire, ni entendu personne lire ni chanter les psaumes : mais que la voix de Dieu, qui se faisoit entendre à son cœur, l'avoit seule instruite. « Mais en voilà assez, ajouta-t-elle, sur ce que vous désirez savoir de moi. Je ne l'ai fait que pour vous porter à prier Dieu pour cette pécheresse, et je vous en conjure pour l'amour de Notre-Seigneur qui a voulu s'incarner pour nous. » En même temps elle se prosterna pour recevoir sa bénédiction; et Zozime, levant la voix avec une abondance de larmes, dit : « Béni soit le Seigneur qui opère de si grandes merveilles! Béni soit celui qui fait des prodiges si étonnans et en si grand nombre, et qui méritent d'être publiés par toute la terre! qu'il soit béni de la grâce qu'il m'a faite ici de connoître les marques de sa bonté envers ceux qui le craignent! Oui, mon Dieu, je reconnois véritablement que vous n'abandonnez jamais ceux qui vous cherchent. »

La solitaire se releva, et retint Zozime qui

eût voulu se prosterner à son tour pour lui demander aussi sa bénédiction, et elle ajouta : « Je vous conjure, pour l'amour de Jésus-Christ, de ne rien dire de tout ce que je vous ai raconté, que quand je serai morte. Retournez en paix à votre monastère, et, l'année prochaine, n'en sortez point avec les autres, selon la coutume, au commencement du carême; restez-y jusqu'au jeudi-saint au soir; et même vous n'en pourriez pas sortir quand vous le voudriez; mais le jeudi-saint rendez-vous sur le bord du Jourdain à l'endroit qui est le plus voisin des lieux habités, et portez avec vous le vase sacré où vous renfermez le corps précieux et le sang vivifiant de Notre Seigneur Jésus-Christ, afin que j'aie le bonheur d'y participer; car je n'ai pas eu cette consolation depuis que je le reçus dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, la veille du jour où je passai le Jourdain. Avertissez l'abbé Jean, supérieur de votre monastère, qu'il veille sur lui-même et sur son troupeau, parce qu'il s'y passe certaines choses qui méritent correction; cependant ne le lui dites qu'après que, l'année prochaine, vous m'aurez donné la sainte communion. »

Zozime admira de nouveau l'esprit de Dieu qui résidoit en cette âme bienheureuse, et qui lui révéloit la discipline de son monastère et ce qu'il pouvoit y avoir de plus caché. Il n'osoit rien répliquer; et la Sainte, s'étant recommandée encore à ses prières, se hâta d'entrer dans le fond du désert, laissant le saint abbé plongé

dans la plus profonde admiration des merveilles de Dieu. Il baisa avec dévotion les vestiges de cette pénitente imprimés sur le sable ; et retourna à son monastère, où il arriva au temps prescrit, bénissant le Seigneur et ayant le cœur comblé de consolation.

Il garda un profond silence durant toute l'année sur ce qu'il avoit vu, se contentant de prier Dieu dans son cœur qu'il daignât lui accorder le bonheur de revoir sa servante, et le désir qu'il en avoit lui faisoit paroître le temps bien long. Enfin, le carême suivant, lorsque les religieux, selon la coutume, sortirent du monastère pour se disperser dans le désert, une fièvre, qui dura plusieurs jours, l'empêcha de sortir avec eux, et il comprit la vérité de ce que la Sainte lui avoit prédit, que, quand même il voudroit sortir avec les autres, il ne seroit pas en son pouvoir de le faire. Mais, le jeudi-saint étant arrivé, il mit le corps et le sang de Jésus-Christ dans un petit vase fermé, un peu de figues, de dattes et de lentilles dans un panier, et s'en alla au bord du Jourdain, à l'endroit qu'elle lui avoit désigné. La nuit commençoit à tomber, et la Sainte tardoit à paroître. Zozime en étoit en peine. Il craignoit qu'elle ne l'eût prévenu, et que, ne l'ayant pas trouvé, elle ne se fût retirée. Il attribuoit aussi cela à ses péchés, pensant que la Sainte avoit reconnu en lui quelque chose qui déplaisoit à Dieu, et que cela l'avoit détournée de venir. Ces réflexions l'affligeoient jusqu'aux larmes, et, s'adressant à Dieu, il lui disoit en soupirant et en

pleurant : « Ne me privez pas, Seigneur, du bonheur de revoir votre servante, après que vous m'avez fait la grâce de me faire connoître ses vertus. Voudriez-vous rendre mon voyage inutile, et me faire porter, par cette privation, la peine de mes péchés ? » Une autre pensée l'affligeoit aussi : « Si elle vient, disoit-il en lui-même, il n'y a point ici de barque, comment traversera-t-elle le fleuve ? »

En ce moment il la vit paroître à l'autre bord. Sa joie fut grande. Il se leva promptement, car il étoit assis à terre, accablé de tristesse. Mais la seconde peine restoit ; il pensoit toujours comment elle pourroit passer le Jourdain. Alors il vit à la faveur de la lune, qui étoit dans son plein, et qui faisoit distinguer aisément les objets, qu'ayant fait le signe de la croix, elle marcha sur les eaux comme elle eût pu faire sur la terre ferme.

Ce prodige l'étonna si fort, qu'oubliant son caractère de prêtre, et les sacrés mystères qu'il portoit, tant il étoit hors de lui-même, il voulut se prosterner en terre ; mais la Sainte lui cria du milieu du fleuve où elle marchoit : Que faites-vous, abbé Zozime ? Vous êtes prêtre, et vous portez Jésus-Christ avec vous. Donnez-moi, mon Père, donnez-moi votre bénédiction. Zozime, encore plus surpris, s'écria : Véritablement Dieu est fidèle dans ses promesses, puisqu'il a dit que ceux qui se purifieront de leurs péchés, seront semblables à lui autant que la

créature en est capable. Soyez glorifié à jamais, Seigneur Jésus, qui avez bien daigné écouter favorablement ma prière par un effet de votre miséricorde. Grâces vous soient rendues de ce qu'en me faisant connoître l'excellence de la vertu de votre servante, vous m'avez fait connoître en même temps combien j'étois éloigné de la perfection.

Tandis qu'il prioit ainsi, la Sainte l'aborda, et, se prosternant à ses pieds, le pria de réciter le symbole et l'oraison dominicale ; ensuite, lui ayant donné le saint baiser de paix selon la coutume, elle reçut les sacrés mystères, et élevant les yeux et les mains au ciel, elle dit comme le saint vieillard Siméon : « Maintenant, Seigneur, vous permettrez à votre servante de mourir en paix selon votre parole, parce que j'ai vu de mes yeux le Sauveur que vous nous donnez. »

Elle dit ensuite à Zozime : Permettez-moi, mon Père, de vous demander encore une grâce : retournez à votre monastère, et, l'année prochaine, au carême, revenez à l'endroit où vous êtes venu la première fois, et là vous me verrez comme il plaira à Dieu. Zozime lui présenta des fruits et des lentilles qu'il avoit apportés dans un panier ; elle se contenta de prendre trois lentilles qu'elle mit dans sa bouche en disant : La grâce du Saint-Esprit nous suffit pour soutenir notre âme. Elle se recommanda de nouveau à ses prières. Zozime en fit de même, et lui dit aussi de prier pour l'Eglise et pour l'empereur ; après quoi, prenant congé de lui, elle

repassa le fleuve en marchant sur les eaux comme elle avoit fait auparavant.

Le carême suivant Zozime ne manqua pas de traverser cette vaste solitude et de se rendre à l'endroit où, deux ans auparavant, il avoit vu la Sainte pour la première fois. Il lui étoit resté un regret, c'étoit de ne lui avoir pas demandé son nom. Dieu y pourvut en lui faisant trouver son saint corps. Il le vit étendu à terre proche de cet enfoncement que nous avons dit être comme le lit d'un torrent, et, après avoir arrosé ses pieds de ses larmes et les avoir baisés plusieurs fois, il se mit à réciter des psaumes et les autres prières qu'on faisoit dans ce temps-là pour les morts. Il entra ensuite dans quelque doute s'il l'enseveliroit, ou ce qu'il pourroit faire qui fût agréable à la Sainte. D'ailleurs, il n'avoit point d'instrument pour creuser une fosse. Le Seigneur ne le laissa pas long-temps dans cette peine. Le visage de la Sainte étoit tourné vers l'orient, et il vit du côté de la tête une inscription tracée sur le sable, qui contenoit ces paroles : *Abbé Zozime, ensevelissez ici le corps de la pécheresse Marie, et, en rendant la terre à la terre, priez pour elle. Je suis morte la nuit du vendredi-saint, après avoir eu le bonheur de participer aux saints mystères.* Cette inscription lui apprit le nom de la Sainte, et que, par un miracle extraordinaire, ayant reçu la sainte Eucharistie l'année d'auparavant, elle avoit été transportée, en moins d'une heure, du bord du Jourdain à l'endroit où elle étoit morte

la même nuit, quoiqu'il eût employé vingt jours pour y aller la première fois qu'il l'y rencontra. Ce premier prodige ne nous permet pas d'être surpris que Zozime ait trouvé sur le sable l'inscription que nous venons de rapporter. Dieu, qui avoit fait transporter miraculeusement la Sainte par les anges si loin et en si peu de temps, put aussi par leur ministère tracer sur le sable cette inscription, puisque la Sainte ne sachant pas écrire, elle ne l'avoit pas pu faire; ou, si elle l'avoit fait, Dieu pouvoit avoir conduit sa main pour cela, comme il avoit fait parler aux apôtres des langues qu'ils n'avoient jamais apprises, et avoir en même temps conservé ces caractères sur le sable mouvant, puisqu'il commande aux vents, et qu'il lâche ou retient leur haleine à son gré. Enfin, par un surcroît de merveille, quoique la Sainte n'eût point vu de bêtes sauvages dans ce vaste désert durant le temps qu'elle y avoit vécu, Dieu renouvela en sa faveur, pour donner à Zozime le moyen d'ensevelir son saint corps, ce qu'il avoit fait pour saint Paul, lorsque saint Antoine étoit en peine de creuser la fosse pour lui donner la sépulture. Un lion se présenta, fit la fosse avec ses griffes, et le Saint rendit ainsi les derniers devoirs à cette admirable pénitente.

Il retourna à son monastère, autant comblé de joie d'une si heureuse découverte que touché de componction d'avoir été dépositaire des secrets de la vie de cette grande Sainte, et témoin des merveilles que nous avons rappor-

tées. Il n'en laissa rien ignorer à son retour aux religieux de son monastère ; il dit à l'abbé Jean son supérieur, ce que la Sainte lui avoit recommandé pour son amendement et celui de ses frères ; et celui-ci découvrit en effet qu'il y avoit des défauts à réformer. Cela confirma encore mieux ce que Zozime rapporta d'elle. Les religieux ne pouvoient se lasser de l'entendre et de le redire aux autres. Enfin le nom de Marie, surnommé l'Egyptienne, devint bientôt célèbre non-seulement dans l'Orient, mais encore dans l'Occident. On lisoit son histoire communément dès le sixième siècle, et personne ne s'étoit avisé de la révoquer en doute. L'auteur, qui vivoit sous les règnes de Léon et Zénon, et par conséquent fort peu de temps après saint Zozime, proteste, dès le commencement et à la fin, qu'il n'ajoute rien à la vérité. Le septième concile œcuménique et saint Jean de Damas la citent pour confirmer la créance de l'Eglise touchant le culte des saintes images. Quant à saint Zozime, son historien dit qu'il mourut dans ce monastère, à l'âge de cent ans.

L'Eglise latine fait mention de sainte Marie d'Egypte dans le martyrologe, le second jour d'avril. Il y a eu d'autres pénitentes du même nom, qu'il ne faut pas confondre avec celle dont nous venons de rapporter l'histoire. Il est dit dans la Vie de saint Cyriaque ou Quiriace, que deux de ses disciples, passant un jour dans le désert, virent comme la figure d'un homme qui remuoit dans des bruyères ; ils s'en appro-

chèrent, croyant que c'étoit quelque anachorète; mais n'y ayant trouvé personne, ils pensèrent que ce pourroit être quelque prestige du démon qui vouloit les tromper, et se mirent en prière. Ils aperçurent bientôt après une caverne profonde, et alors ils jugèrent que ce qu'ils avoient vu étoit véritablement un solitaire, qui, les ayant aperçus, s'étoit aussitôt retiré dans cet antre, qui lui servoit de demeure. Ils s'annoncèrent à l'entrée, en lui demandant sa bénédiction, et ils entendirent la voix d'une personne qui leur cria du fond de la caverne, qu'elle étoit une femme, et leur demanda ce qu'ils vouloient et où ils alloient. Ils lui répondirent qu'ils alloient voir saint Quiriace, et la prièrent de leur dire son nom et comment elle vivoit dans ce lieu. Elle s'en excusa, et leur dit qu'elle pourroit satisfaire leur curiosité à leur retour. Mais, comme ils lui firent de plus grandes instances, elle leur dit pour s'en délivrer plutôt qu'elle s'appeloit Marie, qu'elle étoit une grande pécheresse, qu'étant dans le siècle, son emploi avoit été de chanter et de jouer des instrumens; qu'elle avoit été une occasion de chute à beaucoup de monde; que, touchée de repentir, elle s'étoit retirée dans cette grotte pour faire pénitence; que Dieu par sa miséricorde avoit fourni à son entretien par un prodige journalier, puisque n'ayant apporté la première fois qu'un peu d'eau et des légumes pour sa provision, elle en avoit vécu jusqu'alors sans qu'il s'en fût rien diminué; qu'elle avoit toujours demeuré seule et

qu'elle les prioit de la revenir voir dans quelque temps. Ces solitaires ne manquèrent pas de raconter ceci à saint Quiriace, qui en prit occasion de louer la miséricorde du Seigneur ; il leur recommanda, lorsqu'ils le quittèrent, de ne pas oublier la bienheureuse Marie ; mais étant entrés dans sa caverne, ils la trouvèrent morte, et allèrent à la laure de Susac quérir ce qui étoit nécessaire pour l'ensevelir, et ils l'enterrèrent au lieu même où elle étoit morte.

Jean Mosch parle aussi, dans le Pré spirituel, d'une autre pénitente nommée Marie, qu'il avoit vue lorsqu'elle étoit fort âgée et dont il avoit appris la conversion de sa propre bouche. Deux anciens solitaires, dit-il, qui alloient de la ville d'Aïge en Tharse, par une extrême chaleur, étant entrés dans une hôtellerie pour se reposer, Dieu permit qu'ils y rencontrassent trois jeunes hommes qui avoient en leur compagnie une femme de mauvaise vie. Ils se retirèrent à l'écart, et se mirent à lire le saint Evangile. Cette femme les voyant appliqués à cette lecture, quitta ces jeunes gens, et vint s'asseoir auprès de l'un d'eux, qui la repoussa aussitôt avec indignation, en lui disant : « Comment avez-vous l'impudence de venir vous asseoir auprès de nous ? Quoique je sois une grande pécheresse, lui répondit-elle, je vous prie, mon père, de ne pas m'avoir tant en horreur, puisque Jésus-Christ notre Dieu et notre Rédempteur n'a pas rejeté une femme comme moi lorsqu'elle est venue le trouver. Oui, lui répliqua le Père, mais elle

cessa d'être ce qu'elle étoit auparavant. Et moi, lui repartit cette femme, j'espère aussi, avec la grâce du Seigneur, qu'à commencer d'aujourd'hui je ne demeurerai plus dans le péché. » Elle quitta en même temps ces jeunes gens et tout ce qu'elle avoit, pour suivre ces bons solitaires, qui la menèrent dans un monastère de femmes proche de la ville d'Aïge, où elle devint un modèle de pénitence.

Nous placerons ici un autre trait d'histoire du même auteur, quoiqu'il n'ait pas un grand rapport avec ceux que nous venons de raconter. Il dit qu'il y avoit à Jérusalem une religieuse qui menoit une vie très-sainte; mais le démon, ne pouvant souffrir sa vertu, rendit un jeune homme éperdument amoureux d'elle. Cette admirable vierge reconnoissant l'artifice du malin esprit, et ayant compassion du malheur dans lequel il précipitoit l'âme de ce jeune homme, prit le parti de s'enfuir au désert voisin du Jourdain, pour faire rentrer cet égaré dans la voie de la justice, et trouver pour elle-même sa sûreté et un accroissement de mérites dans une entière solitude. Elle ne porta que son cilice et une petite provision pour se nourrir; mais Dieu, par une merveille surprenante, fit que son cilice ne s'usa point et que sa provision ne diminua point; et, par un nouveau prodige, il la rendit invisible à tous les passans qui traversaient ce désert, quoiqu'elle les vît fort bien. Elle passa ainsi dix-sept ans, au bout desquels Dieu voulut faire connoître sa vertu à un soli-

taire, en suspendant le second miracle par lequel il la cachoit aux yeux des autres ; de sorte que celui-ci l'ayant aperçue, lui demanda ce qu'elle faisoit dans ce désert, et à quel dessein elle s'y étoit retirée. La pieuse vierge voulut d'abord éluder la question ; mais le solitaire à qui Dieu avoit révélé sa vertu, la reprit comme ayant manqué de simplicité, et lui fit avouer les grâces que Dieu lui avoit faites, et que nous venons de rapporter.

SAINT MARTINIEN ET SAINT JACQUES, HERMITES.

Il y a auprès de Césarée en Palestine une montagne appelée *le lieu de l'Arche*, qui dès le temps de l'empereur Théodose le Grand étoit habitée par plusieurs saints ermites. Ce fut là que Martinien, natif de cette ville, se retira à l'âge de dix-huit ans, pour ne vaquer qu'au soin de son âme. Il entreprit avec tant de ferveur l'ouvrage de sa perfection, qu'il y fit de très-grands progrès en peu de temps, et le bruit de ses vertus se répandant de tous côtés, on venoit à lui pour être guéri de différentes maladies par ses prières, et pour recevoir des avis de salut.

Le démon ne put souffrir long-temps dans un jeune homme une vertu si éminente. Il l'attaqua par différentes tentations, tantôt dans l'imagination, tantôt dans les sens, et d'autres fois par des prestiges, afin de l'obliger d'abandonner le désert ; mais il lui résistoit courageusement par la force de l'oraison et le chant des psaumes, sans que les bruits qu'il faisoit autour de sa cellule, ou les spectres qu'il présentoit à ses yeux, l'empêchassent de poursuivre la prière et la psalmodie.

Ces efforts n'ayant point réussi au tentateur, il employa un autre moyen qui mit Martinien à une terrible épreuve. Quelques personnages, conversant ensemble dans une place de Césarée, s'entretenoient de lui, et admiroient comment il étoit parvenu à une si éminente piété. Tandis qu'ils en discouroient, une femme de mauvaise vie se trouva à portée de les entendre, et, s'avançant effrontément, elle leur dit que Martinien n'étoit pas moins fragile que les autres hommes, qu'il ne se soutenoit dans la piété que parce qu'il vivoit comme les bêtes sauvages, loin des occasions qu'on a dans les villes, et que la preuve la plus sûre d'une vertu constante étoit de résister au mal quand on se trouvoit dans le danger de le commettre. « Je ne le croirai véritablement digne d'admiration, ajouta-t-elle, non-seulement devant les hommes, mais aussi devant les anges du ciel, que quand je me serai présentée devant lui et qu'il aura résisté à mes charmes. » Ceux qui l'écoutoient entrèrent malheureusement dans sa pensée, et convinrent qu'elle iroit mettre sa vertu à l'épreuve.

Cette créature, suscitée par le démon, alla donc se couvrir de haillons, mit dans un sac les instrumens de mondanité dont elle se servoit pour perdre les âmes, et partit de la ville le soir pour arriver dans la nuit à la montagne, où étoit la cellule de Martinien. Le temps étoit mauvais, et cela favorisa encore mieux son artifice; car, quand elle fut à portée d'être enten-

due, elle affecta une grande frayeur, et s'écria d'une voix lamentable : « Ayez pitié de moi, Serviteur de Dieu, et n'exposez pas, par un si mauvais temps, une pauvre femme à être dévorée par les bêtes. Je me suis égarée; je ne sais où aller; donnez-moi du secours; bien que je sois une pécheresse, je suis pourtant une créature de Dieu. »

Elle fut quelque temps à crier et à feindre de pleurer et de se lamenter; et, Martinien, ne voulant pas se reprocher de lui avoir refusé son secours dans un danger qui paroissoit pressant, la reçut dans sa cellule, lui fit du feu, lui donna des dattes à manger, et lui recommanda enfin de s'en aller quand le jour paroîtroit. Pour lui il se retira dans une autre cellule intérieure, dont il ferma la porte; et, après avoir chanté les psaumes selon sa coutume, il s'endormit sur la terre, qui lui servoit ordinairement de lit. Mais pendant ce temps-là, cette méchante créature tira du sac les habits qu'elle y avoit cachés, s'en revêtit et s'ajusta comme elle avoit accoutumé de faire, afin de consommer son mauvais dessein. Le saint homme s'étant levé le matin, et ayant chanté encore des psaumes, sortit de sa cellule secrète, dans l'intention de la congédier si elle ne s'étoit pas retirée. Mais il fut bien surpris de la voir dans un état si différent de la veille. Il ne la reconnut pas d'abord, et lui demanda d'où elle étoit, comment elle étoit entrée dans la cellule, et ce que signifioient ces ornemens diaboliques.

Je suis, lui répondit cette misérable, celle que vous reçûtes hier au commencement de la nuit. Comment donc avez-vous changé d'habits, lui demanda le Saint? Vous n'êtes venue qu'avec des haillons, et vous voilà couverte des ornemens que l'orgueil a fait inventer aux personnes de votre sexe. La question étoit hors de propos et dangereuse, et la femme en profita pour entrer en discours avec lui et pour lui tenir de mauvais propos. Elle s'y prit avec tant d'artifice qu'elle arracha de ce cœur, qui jusqu'alors avoit triomphé si généreusement des puissances des ténèbres, un consentement intérieur, qui seroit allé plus loin si la main du Seigneur ne l'avoit retenu au milieu de sa chute.

Martinien dit à cette femme d'attendre un peu, parce que c'étoit à cette heure-là qu'on venoit quelquefois pour recevoir sa bénédiction, et qu'il alloit observer du haut du rocher s'il ne paroissoit personne, de peur qu'on ne fût scandalisé si on le voyoit avec elle. La séductrice triomphoit déjà dans son âme; mais Dieu ne voulut pas que ce solitaire fût privé du fruit des travaux qu'il avoit soufferts pour son amour depuis sa jeunesse. Tandis qu'il étoit à la découverte sur la cime du rocher, il fit luire dans son cœur la lumière de sa grâce, qui lui montra la profondeur de l'abîme où il alloit se précipiter, et lui en fit sentir toutes les horreurs.

Alors, honteux de son péché, et pénétré d'un

vif regret, il rentra dans la cellule, où, en présence de cette femme, il alluma un grand feu, et se mit les pieds nus au milieu du brasier, jusqu'à ce qu'ils fussent si brûlés que, ne pouvant plus se soutenir, il tomba par terre. Quelques momens après il se releva du mieux qu'il put, et se jeta encore dans le feu, se disant à lui-même avec des larmes et des gémissemens : « Que t'en semble, Martinien, de ce feu? Est-il comparable à celui de l'enfer que le diable te prépare? Si tu veux y tomber, approche-toi de cette femme, c'est le moyen d'y être précipité. » Il n'en sortit qu'après s'être encore beaucoup brûlé, et puis, se prosternant la face contre terre, il implora le secours de Dieu avec beaucoup de larmes, se reprochant sa foiblesse et sa facilité à écouter la tentation.

Cette femme, effrayée d'une si terrible pénitence, conçut à son tour un grand repentir de sa vie criminelle. Elle jeta au feu tous les ajustemens qu'elle avoit pris pour séduire le serviteur de Dieu, reprit les haillons qu'elle avoit portés, et dans cet état elle se prosterna aux pieds de Martinien, lui demanda pardon, pleurant beaucoup du mauvais dessein qui l'avoit attirée dans sa cellule, et le conjura de lui montrer la voie de la pénitence.

Martinien lui dit d'aller à Jérusalem, et de là à Bethléem, au monastère de sainte Paule, qui vivoit alors, et qu'elle y trouveroit son salut. Il lui donna quelques avis en peu de mots, pour

la porter à fuir les occasions, et à nourrir dans son cœur les sentimens de pénitence que Dieu y avoit mis par sa grâce : ce qu'elle écouta avec beaucoup de contrition. Elle marcha tout le reste du jour, pleurant ses péchés, et pressée d'un saint désir de s'en purifier par la pénitence; et lorsque la nuit la surprit dans cette vaste solitude, la terre lui servit de lit. Elle reprit son chemin lorsque le jour parut, continuant à pleurer et à gémir. Enfin, elle arriva auprès de sainte Paule, à qui elle raconta tout ce qui lui étoit arrivé. La Sainte en rendit gloire au Seigneur, dont elle admira la miséricorde envers cette âme pénitente. Elle l'admit dans son monastère, et ne cessa de l'instruire de ce qu'elle devoit faire pour se sanctifier.

Ces avis ne furent pas inutiles. Zoé (c'étoit le nom de cette femme) embrassa la pénitence avec une ferveur extraordinaire; car elle ne vivoit que de pain et d'eau, encore ne se rassasioit-elle jamais. Elle mangeoit seulement le soir, et quelquefois elle passoit deux jours sans rien prendre. Elle couchoit sur la plate terre; et enfin elle menoit une vie si austère, que sainte Paule crut devoir y mettre des bornes et l'exhorter à épargner un peu son corps. Dieu fit connoître à cette sainte, par un miracle, qu'il avoit agréé sa pénitence. Une femme, attaquée d'une très-vive douleur aux yeux, vint au monastère pour obtenir de Dieu sa guérison par les prières de ses religieuses. La Sainte ordonna à Zoé de prier pour elle, dési-

rant de connoître si Dieu lui avoit pardonné ses péchés. En effet, s'étant mise en oraison pour cela, la malade fut guérie et ne voulut point sortir du monastère. Zoé vécut dix ans dans le monastère, après quoi elle mourut dans la paix du Seigneur.

Pour revenir à Martinien, il fut pendant quelques mois fort incommodé de sa brûlure; et après qu'il fut guéri, il conçut le dessein de se retirer dans quelque endroit si caché, qu'il ne fût plus exposé à une occasion semblable à celle qui lui avoit fait verser tant de larmes. Il implora pour cela le secours du Seigneur par une humble prière, et s'étant muni du signe de la croix, il sortit de sa cellule pour chercher l'asile qu'il désiroit. Le démon lui voyant quitter ce lieu, lui cria avec insulte: J'ai triomphé, Martinien, et je te chasse de ta cellule; sache que je te poursuivrai et que je te chasserai de partout.

Saint Martinien lui répondit que ce n'étoit pas par ennui, ni par son pouvoir, qu'il quittoit sa cellule; que s'il avoit eu de l'avantage sur lui, il avoit triomphé à son tour en lui enlevant une âme qu'il tenoit captive. Le démon disparut, et Martinien entonna ces paroles du prophète: *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés*, etc.

Il prit, en continuant ce psaume, le chemin de la mer; et il y trouva heureusement le patron d'un navire, homme fort craignant Dieu, qu'il pria de lui dire s'il ne sauroit pas quelque

petite île assez avant dans la mer, et qui ne fût pas habitée. Pourquoi me demandez-vous cela, lui répondit cet homme? Je voudrois, répliqua le Saint, trouver un endroit où je sois entièrement séparé du monde, et à couvert des piéges de l'ennemi du salut. Je connois bien, dit le patron, un rocher escarpé fort éloigné de terre, et dont les abords vous effrayeront peut-être; mais de quoi y vivrez-vous? C'est précisément, répartit le Saint, ce que je cherche; et quant à ma nourriture, j'y pourvoirai en travaillant des mains. Il me suffira que quatre fois l'année vous m'apportiez des branches de palmier dont je ferai des ouvrages que vous vendrez; et, du produit, vous m'apporterez aussi ma provision de pain et d'eau, ce qui me suffira pour mon entretien.

Le patron reconnut à ces propositions que celui qui les lui faisoit étoit un saint personnage, et s'offrit avec plaisir de le seconder dans son dessein. Il le conduisit donc à cette île, où il aborda heureusement le soir. C'étoit tout ce qu'il pouvoit désirer de plus favorable à son dessein: aussi en rend-il à Dieu de grandes actions de grâces, ainsi qu'au patron qui l'avoit servi si bien à son gré. Celui-ci lui offrit de lui porter du bois pour construire une cellule, mais il l'en remercia, et voulut rester sur ce rocher, exposé à toutes les injures de l'air, pour rendre sa pénitence encore plus rigoureuse.

Martinien fut six ans dans ce lieu, privé de

toutes les consolations humaines, mais comblé de joie dans son cœur d'être séparé des créatures et de pouvoir s'occuper sans obstacle des vérités des saintes Ecritures. Le démon tentoit bien quelquefois de le troubler; et même, une nuit qu'il faisoit un grand orage, il lui fit paroître les vagues si fort élevées, qu'il sembloit qu'elles alloient engloutir tout le rocher; mais il étoit aguerri contre ses prestiges, et sa prière dissipa celui-ci.

Enfin, après ces six ans de solitude, Martinien éprouva qu'on est partout exposé à la tentation, et qu'il n'y a point de ferme assurance pour notre âme, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au port de l'éternité. Il étoit sans sollicitude du côte des femmes, lorsqu'un vaisseau fut surpris par une horrible tempête à peu de distance de son île, et vint s'y briser. Il y avoit des passagers de tout sexe, et tout périt à la réserve d'une fille âgée d'environ vingt-cinq ans, qui fut assez heureuse pour s'accrocher à la roche, et qui implora son secours avec de grands cris. Il fut donc obligé de l'aller tirer de l'eau; mais craignant que ce ne fût un nouveau piége que le démon lui tendoit, il crut devoir prendre des précautions pour ne plus s'exposer au danger. Ainsi il dit à cette fille : « Nous ne pouvons rester ici tous les deux; vous y demeurerez seule; vous avez du pain et de l'eau suffisamment pour vous nourrir jusqu'à ce que le patron, qui doit venir dans deux mois, arrive. Vous lui ferez le récit de votre naufrage; il vous prendra sur son

bord, et vous ramènera à votre pays. » Ensuite ayant fait le signe de la croix, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, à qui les eaux et les vents obéissent, regardez-moi des yeux de votre miséricorde, et ne souffrez pas que je périsse. Je me confie en votre saint nom, et c'est dans l'espérance de votre secours que je m'abandonne à la merci des flots, pour empêcher qu'en restant ici mon âme ne se perde. »

En même temps il se jeta dans la mer, et Dieu lui envoya un dauphin qui le reçut sur son dos et le conduisit jusqu'à la terre ferme. La fille fut témoin de cette merveille, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue; et nous verrons bientôt les impressions que ce prodige fit sur son âme.

En abordant à terre, il rendit à Dieu des actions de grâces, et, faisant ensuite réflexion aux piéges que le démon lui tendoit partout, il ne voulut plus se fixer en aucun lieu, mais il se détermina à vivre en pélerin sur la terre; ainsi il alloit de bourg en bourg et de ville en ville; et lorsqu'il arrivoit en quelqu'endroit, il s'informoit s'il y avoit quelque grand serviteur de Dieu, prenoit chez lui un léger repas, et se retiroit après dans quelque lieu solitaire pour y vaquer à la prière et à ses exercices monastiques.

Il parcourut ainsi pendant deux ans plusieurs pays, jusqu'à ce qu'il arrivât à Athènes, où

Dieu lui fit connoître qu'il mourroit bientôt. Son premier soin fut d'aller à l'église. Là, sentant sa dernière heure approcher, il pria quelqu'un de faire appeler l'évêque. C'étoit un saint prélat à qui Dieu avoit aussi révélé sa prochaine arrivée, et il en attendoit le moment. On vint lui dire qu'un étranger le demandoit dans l'église, mais qu'on ne savoit pas s'il étoit dans son bon sens, jugeant par sa pauvreté et l'épuisement de ses forces que sa tête n'étoit pas tout-à-fait libre; mais l'évêque, éclairé d'en haut sur le mérite du Saint, redressa leur jugement et se hâta de se rendre à l'église. Il l'y trouva étendu à terre, n'ayant pas la force de se lever pour lui rendre ses respects et recevoir sa bénédiction, qu'il lui demanda en étendant seulement les bras. L'évêque la lui donna; et, dans le moment, faisant le signe de la croix, il montra un visage riant, et rendit doucement son âme à Dieu. Ce fut vers le commencement du cinquième siècle.

Il nous reste à parler de la fille qui avoit demeuré dans l'île. Elle attendit le marinier, qui arriva, mais qui, comme le Saint le lui avoit promis, fut bien étonné de trouver une fille au lieu du saint solitaire. Il crut d'abord que c'étoit un spectre, et prit la fuite; mais la fille le rassura en lui criant qu'elle étoit chrétienne, et en faisant sur elle le signe de la croix. Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, et comment saint Martinien lui avoit cédé la place. Là-dessus le patron lui offrit de la ramener à la ville;

mais l'exemple de la vertu de saint Martinien et le miracle que Dieu avoit fait en sa faveur, comme nous l'avons dit, l'avoient tellement touchée du désir de se sanctifier, qu'elle voulut imiter sa pénitence. Ainsi elle pria le patron de lui apporter une robe pour se mieux couvrir, et de la laine pour travailler, avec du pain et de l'eau pour sa nourriture, comme il avoit fait pour saint Martinien.

Le patron le fit avec joie, et amena sa femme avec lui lorsqu'il revint pour lui apporter ses provisions. Depuis ce temps-là ils continuèrent de la venir voir tous les trois mois, ce qui dura six ans. Au bout de ce temps le nautonier et sa femme étant revenus, ils la trouvèrent morte. Elle étoit étendue sur la terre, ayant les yeux et la bouche fermés et les bras croisés sur sa poitrine, et elle paroissoit si modeste, qu'ils crurent qu'elle dormoit; mais ayant reconnu qu'elle étoit morte, ils portèrent son corps à Césarée, et en donnèrent avis à l'évêque, qui, sur le rapport qu'ils lui firent de tout ce qui s'étoit passé, lui fit des funérailles fort honorables, et l'ensevelit dans un lieu distingué. Ses actes portent qu'elle faisoit douze oraisons par jour et vingt-quatre dans la nuit, et qu'elle ne mangeoit en deux jours qu'une livre de pain. Métaphraste l'appelle Photine. L'histoire de saint Martinien a été écrite par un auteur contemporain qui l'avoit connu. Métaphraste y a mis ensuite la main; mais nous en avons retranché

comme peu sûr ce que nous présumons qu'il y a ajouté du sien.

Nous joindrons ici en peu de mots l'histoire d'un solitaire nommé Jacques, qui mourut près d'un siècle après saint Martinien, et dont la chute et la pénitence nous apprennent à nous défier toujours de nous-mêmes, quelques progrès que nous ayons faits dans la vertu, et à ne point désespérer du pardon, quand même nous nous serions rendus coupables des crimes les plus affreux. Jacques se retira d'abord dans une grotte peu éloignée du mont Carmel, et passa ensuite dans une autre près de la rivière de Lison. Son nom y fut célèbre, parce qu'il étoit parvenu à une grande perfection, et que Dieu l'avoit honoré du don des miracles. Il convertit plusieurs Samaritains, et on recouroit à lui des monastères voisins pour recevoir de bons avis et avoir sa bénédiction.

Il persévéra cinquante ans dans cette vie si sainte et si édifiante; mais, tandis qu'en généreux athlète de Jésus-Christ il couroit avec une sainte ardeur dans la carrière de la pénitence, il eut le malheur de faire une chute déplorable; car après avoir triomphé du démon dans une occasion très-dangereuse, il en fut vaincu dans une autre. Le démon, qui l'avoit aveuglé pour le précipiter dans cet abîme, lui ouvrit les yeux après son péché, pour le faire tomber dans celui du désespoir.

il pensa donc à abandonner son état et à retourner dans le siècle; mais un charitable anachorète qu'il alla voir, l'encouragea à espérer en la miséricorde de Dieu; et, fortifié par ses exhortations, il s'imposa une très-austère pénitence, quoiqu'il fût déjà avancé en âge, et s'enferma dans un tombeau, où, durant dix ans, il pleura son crime, et ne cessa de se tenir dans une profonde humiliation devant le souverain Juge. Par ce moyen il obtint miséricorde; et même le don des miracles lui fut rendu. Enfin, il finit heureusement sa vie; et les gens du pays, dont il fut depuis le protecteur, bâtirent une église sur son tombeau.

SAINT NONNE ET SAINTE PÈLAGIE.

L'histoire de sainte Pélagie pénitente a été écrite par Jacques, diacre de l'église d'Héliople en Syrie, près du mont Liban, témoin oculaire de sa conversion et de sa mort. A son occasion nous dirons un mot de saint Nonne, qui fut l'instrument dont Dieu se servit pour ramener cette femme de ses égaremens. Nonne fut tiré du monastère de Tabenne, où il florissoit par ses vertus et sa doctrine, pour gouverner l'église d'Héliople. Il avoit déjà converti trente mille Sarrasins à la foi, lorsqu'il monta sur ce siège, où, par ses soins et ses exhortations, il fit des conquêtes sans nombre à Jésus-Christ.

Une affaire ecclésiastique ayant obligé Maximien, patriarche d'Antioche, de convoquer les évêques de sa province, il s'y trouva avec sept autres; et un jour qu'ils étoient assis devant l'église du martyr saint Julien et qu'ils conféroient ensemble, il fut prié par quelques-uns de ces évêques de dire quelques paroles d'édification. Il ne falloit pas le presser beaucoup dès qu'il s'agissoit de parler de Dieu; aussitôt il entra en discours, et leur dit de si belles choses

qu'on l'écoutoit avec autant d'admiration que de plaisir.

Tandis qu'il les entretenoit ainsi, on vit paroître une foule de gens qui conduisoient en grande pompe la première des comédiennes de la ville, que le peuple appeloit *Marguerite*, ou *la Perle*, soit à cause de sa beauté, soit parce qu'elle étoit toujours couverte de perles et de pierreries. Elle étoit montée sur une mule, et vêtue superbement, mais d'une manière fort immodeste. Une troupe de filles et de jeunes garçons, qui formoient son train, la précédoient et la suivoient, et ce fut au milieu de ce cortége qu'elle passa comme en triomphe devant ces évêques. Ils détournèrent leurs regards en gémissant, pour ne la point voir, excepté saint Nonne, qui la suivit des yeux, et dit aux autres par deux fois : « N'avez-vous pas admiré la beauté de cette femme ? » Ils ne répondirent rien ; mais il ajouta : « Pour moi, je l'ai bien considérée, et j'ai pensé qu'il y a à craindre que sa conduite ne condamne la nôtre devant le tribunal de Dieu ; car, je vous prie, combien de temps n'a-t elle pas mis à se parer ? Quelle peine n'a-t-elle pas prise pour relever sa beauté, et pour plaire à ceux dont ses faux attraits ont captivé les cœurs ? Cependant ce n'est que l'amour des hommes mortels, qui sont aujourd'hui et ne sont plus demain, qu'elle recherche ; et nous, qui avons dans le ciel un père tout-puissant et un Époux immortel, dont les trésors sont infinis et les richesses inestimables ; nous, qui

espérons de contempler un jour la beauté ineffable de ce céleste Époux ; quels soins prenons-nous de purifier et d'orner nos âmes ? N'avons-nous pas plutôt à nous reprocher de les négliger entièrement ? »

Après qu'il eut parlé ainsi, il prit par la main Jacques, qui étoit son diacre et l'auteur de cette Histoire, comme nous l'avons déjà dit ; et, s'étant retiré avec lui dans la cellule où on l'avoit logé, il se prosterna le visage contre terre, et dit à Jésus-Christ, en frappant sa poitrine et versant quantité de larmes : « O mon Sauveur, pardonnez à ce pécheur, qui a moins employé de temps dans toute sa vie à orner son âme pour la rendre agréable à vos yeux, que cette femme n'en a mis dans un seul jour pour parer son corps. Comment oserai-je lever les yeux vers vous ? et que puis-je alléguer pour me justifier ? Je ne crains point de répandre ici mon cœur devant vous, puisque vous en connoissez les replis les plus secrets. Malheur donc à moi, pécheur et indigne que je suis, qui ose me présenter à votre autel sacré sans avoir l'âme purifiée et ornée comme vous le demandez de moi ! Cette femme a promis de plaire aux hommes, et elle a gardé sa promesse. Je vous ai promis aussi de vous servir, et je ne l'ai point fait à cause de ma lâcheté. Je me trouve dépourvu des biens du ciel et de la terre, n'ayant point accompli votre loi. Quelle confiance puis-je avoir dans mes œuvres ? Toute ma ressource est dans votre miséricorde. »

Il fut long-temps à s'humilier, à gémir et à pleurer; et le lendemain, qui étoit le dimanche, après qu'on eut récité l'office de la nuit, il parla ainsi à son diacre : « J'ai eu, mon frère, un songe cette nuit, dont je suis beaucoup en peine, parce qu'il me paroît mystérieux et que je ne puis comprendre ce qu'il signifie. » En effet, il avoit cru, dans ce songe, être à l'autel et y voir une colombe toute noire et couverte d'ordures, et qui répandoit une si mauvaise odeur qu'il ne pouvoit pas la supporter. Elle voltigea autour de lui jusqu'à la fin de l'oraison des catéchumènes ; et quand le diacre eut dit à ceux-ci de se retirer, elle sortit aussi avec eux. Ensuite, la messe des fidèles étant finie, cette colombe, ainsi sale et hideuse, étoit venue de nouveau voltiger auprès de lui, et alors il l'avoit prise et l'avoit jetée dans la fontaine de l'église, d'où elle étoit sortie purifiée et aussi blanche que de la neige, et avoit pris enfin son vol en haut, en sorte qu'elle n'avoit plus paru.

Tel avoit été le songe, ou plutôt la visoin de saint Nonne, dont il étoit en peine; mais Dieu lui en fit bientôt connoître le véritable sens. Après qu'il l'eut raconté à son diacre, il se rendit à la grande église avec les autres évêques pour saluer le patriarche, qui le pria, en lui présentant le livre des Évangiles, de faire une instruction au peuple. Il parla avec tant de zèle et de force que tout l'auditoire en fut pénétré de componction. Il paroissoit bien

que c'étoit le Saint-Esprit qui parloit par sa bouche, car chacun fondoit en larmes, de sorte que, selon l'expression du diacre Jacques qui étoit présent, le pavé de l'église en étoit arrosé.

La miséricorde du Seigneur y avoit conduit heureusement cette comédienne, qui avoit été mise auparavant, mais depuis assez de temps, au nombre des catéchumènes, et qui avoit toujours négligé d'apprendre les principes du christianisme, ne paroissant jamais à l'église et ne pensant point au mauvais état de sa conscience. La grâce du Seigneur porta les paroles du saint évêque jusqu'au fond de son cœur. Elle en fut touchée, pénétrée, et si fort effrayée, que, désespérant presque de son salut, elle fondoit en pleurs.

Dans ces vifs sentimens de contrition, ne pouvant plus retenir ses sanglots ni arrêter le cours de ses larmes, elle sortit de l'église et dit à deux de ses domestiques d'attendre que le saint évêque eût fini, et de le suivre, pour lui rapporter ensuite où il étoit logé. Ils obéirent, et à leur retour ils lui en rendirent un compte fidèle. Alors elle lui envoya un billet conçu en ces termes : « *Au saint disciple de Jésus-Christ, la pécheresse et la disciple du démon.* J'ai ouï dire de votre Dieu qu'il est descendu du ciel en terre, non pas pour les justes, mais pour sauver les pécheurs, et qu'il n'a pas dédaigné de converser familièrement avec les publicains et les pécheurs, lui que les chérubins n'osent

même regarder par respect pour son infinie sainteté. Puisque vous êtes disciple de ce divin Sauveur, et que vous le servez si fidèlement, je vous prie de vous souvenir qu'il ne refusa pas de s'entretenir auprès d'un puits avec une femme samaritaine, qui étoit une pécheresse; et accordez-moi, à son exemple, la grâce de conférer avec vous, afin que par votre moyen je puisse voir aussi la face de mon Sauveur. »

Le saint évêque fit à cette lettre une réponse telle qu'on devoit l'attendre de sa charité et de sa prudence, et qui peut servir de règle aux ministres de Jésus-Christ, dans des occasions où le zèle doit être principalement dirigé par la circonspection. « Qui que vous soyez, lui dit-il, vous êtes connue de Dieu, qui voit quel est votre dessein et votre volonté. Ne pensez pas tendre un piége à ma foiblesse; car je suis un homme pécheur. Si vous voulez donc me voir dans l'intention d'être instruite dans la foi et de pratiquer la vertu, je suis ici avec d'autres évêques, je vous parlerai en leur présence; mais n'espérez point que je vous parle seul à seul. »

La pécheresse reçut cette réponse avec une grande joie, et se hâta d'aller trouver le saint évêque à l'église de saint Julien, martyr, où il étoit avec les autres. Là, se jetant en leur présence à ses pieds, elle lui dit : « Je vous conjure, mon Seigneur, d'imiter Jésus-Christ,

votre maître, et de me faire éprouver les effets de votre bonté en me rendant chrétienne. Mon âme est comme un océan de péchés et un abîme de crimes, dont je vous supplie de me purifier par le saint baptême. »

Saint Nonne lui répondit que les canons ecclésiastiques ne permettoient pas de baptiser les personnes de sa profession, à moins que quelqu'un ne répondît de leur bonne conduite pour l'avenir. Mais à ces paroles elle embrassa de nouveau ses pieds, et les arrosant de ses larmes, elle lui dit : « Je vous charge de mon âme devant Dieu ; c'est vous qui en répondrez ; je vous imputerai tous les péchés que je commettrai dans la suite, si vous différez de m'accorder la grâce du baptême. Je prie le Seigneur que vous n'ayez point de part avec ses saints, et que vous soyez au nombre des incrédules et des païens, si vous ne me purifiez aujourd'hui de mes péchés pour me faire l'épouse de Jésus-Christ. »

Les évêques et les ecclésiastiques, témoins de ces marques de pénitence, avouèrent qu'ils n'en avoient jamais vu de pareille, et conclurent qu'il falloit dans cette occasion interpréter les canons en sa faveur, après pourtant qu'ils en auroient donné avis au patriarche. Ils lui députèrent donc le diacre Jacques pour l'informer de ce qui se passoit. Il en eut une grande joie, et fit réponse à saint Nonne que de pareilles œuvres étoient réservées à son

zèle, et qu'il pouvoit lui-même conférer le baptême à cette pécheresse devenue pénitente. Il lui envoya en même temps une sainte matrone, nommée Romaine, qui tenoit le premier rang parmi les diaconesses de son église, pour faire, dans cette sacrée cérémonie, ce qui étoit de son ministère, selon la discipline de ce temps-là.

Romaine la trouva encore aux pieds du saint évêque qu'elle ne pouvoit quitter, et lui dit : « Levez-vous, ma Fille, afin qu'on fasse sur vous les exorcismes, et confessez vos péchés. » Elle répondit : « Si je veux fouiller dans mon cœur, je ne trouverai pas une seule œuvre qui soit bonne; et je sais que le nombre de mes crimes surpasse celui des grains de sable de la mer; mais j'espère que le Seigneur jettera sur moi un regard de miséricorde, et me délivrera du poids insupportable de mes iniquités. »

Saint Nonne lui demanda son nom, à quoi elle répondit que ses parens l'avoient nommée Pélagie à sa naissance; mais que, depuis, le peuple d'Antioche l'avoit nommée Marguerite. Le saint Prélat la baptisa sous le nom de Pélagie, et lui donna ensuite les sacremens de la confirmation et de la sainte eucharistie, après quoi la diaconesse romaine, devenue sa mère spirituelle, la conduisit au lieu destiné pour les catéchumènes; et saint Nonne, qui se trouva aussi au même endroit, dit au diacre Jacques : « Il faut, mon frère, que nous nous réjouissions

aujourd'hui avec les saints anges à l'occasion de la conversion de cette femme. Ainsi, quoique ce ne soit pas notre usage, on nous servira à table un peu d'huile et du vin. »

Tandis qu'ils prenoient leur repas frugal avec cette innocente joie, l'esprit de ténèbres fit éclater sa fureur contre le saint évêque. On entendit une voix horrible, comme celle d'un homme possédé du démon, qui crioit : « Malheureux que je suis ! que n'ai-je pas à souffrir de ce vieillard décrépit ? ne te suffisoit-il pas de m'avoir enlevé trente mille Sarrasins, et d'avoir aussi gagné à Jésus-Christ les habitans d'Héliople, qui étoient tous à moi ? Voilà que tu me ravis encore celle sur qui je fondois toutes mes plus grandes espérances. Pourrai-je souffrir plus long-temps les pertes que tu me causes ? Maudit soit à jamais le jour de ta naissance, puisque tu ne vis que pour me faire une cruelle guerre ! » Ces paroles furent entendues de tous les assistans, et il n'épargna pas non plus la néophite ; car il lui adressa d'une voix lamentable ses plaintes sur sa désertion, lui reprochant qu'il l'avoit comblée de biens et d'honneur, et que par une noire trahison, elle l'avoit exposé, en l'abandonnant, au mépris et aux insultes des chrétiens. Mais saint Nonne lui dit de faire le signe de la croix, ce qui fit disparoître le malin esprit. Il osa l'attaquer une seconde fois dans la nuit, mais elle le mit en fuite avec les mêmes armes.

Trois jours après son baptême, elle se fit

apporter par un de ses domestiques, en qui elle se confioit davantage, tout ce qu'elle avoit en or, en argent, en bijoux et en habits précieux, et le présenta à saint Nonne en lui disant : « Voilà, mon Seigneur, les biens dont le démon m'a enrichie; je les mets entre vos mains, afin que vous en disposiez comme vous le trouverez bon; je n'aspire plus qu'aux richesses de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le saint fit appeler le trésorier de l'église, et lui remettant, en sa présence, tout ce qu'elle lui avoit confié, il lui dit : « Promettez-moi au nom de la très-sainte Trinité, que vous n'emploierez rien de ceci pour l'église, mais que vous le distribuerez tout aux veuves, aux orphelins et aux pauvres, afin que ce qui a été mal acquis soit dispensé légitimement, et que les richesses d'une pécheresse soient changées en des trésors de justice. Que si, contre votre serment, vous en détournez quelque chose, ou par vous-même ou par le moyen de quelqu'autre, je prie Dieu que votre maison soit frappée d'anathème, et que vous ayez le partage de ceux qui crièrent au temps de la passion du Sauveur : *Crucifiez-le, crucifiez-le.* »

Pélagie de son côté appela aussi tous ses serviteurs et ses servantes, leur donna la liberté, et leur fit à chacun des présens de ce qu'elle avoit réservé pour eux. Elle accompagna ses dons d'une courte recommandation qu'elle leur fit, en leur disant : « Hâtez-vous, mes enfans, de vous séparer de ce siècle pervers où le péché

domine, afin que, comme nous y avons vécu ensemble, nous nous trouvions aussi réunis sans douleur dans cette vie céleste, qui est la seule bienheureuse. »

Elle quitta au huitième jour les habits blancs, que les nouveaux baptisés portoient durant ce temps-là, pour marque de l'innocence qu'ils avoient recouvrée ; et, profitant de la nuit pour mieux cacher son secret, dont saint Nonne fut le seul confident, elle se revêtit d'un cilice et d'un petit manteau que ce saint lui donna, et s'en alla à Jérusalem. Cependant la pieuse Romaine, qui couchoit auprès d'elle dans le même appartement, et qui la gardoit comme sa fille spirituelle qu'elle chérissoit tendrement, en fut dans une affliction extrême ; mais saint Nonne la consola, et lui dit de changer ses larmes en chant d'allégresse, parce que Pélagie, à l'imitation de sainte Madeleine, avoit choisi la meilleure part. En effet, elle avoit passé de Jérusalem au mont des Olives, où ayant changé son nom en celui de Pélage afin de n'être point connue, elle s'étoit enfermée dans une cellule qu'elle avoit bâtie.

Quelque temps après, les affaires pour lesquelles le patriarche d'Antioche avoit convoqué son synode étant terminées, les évêques se retirèrent dans leurs diocèses, et saint Nonne retourna à Héliople; mais, trois ou quatre ans après, son diacre Jacques eut la dévotion de faire le voyage de Jérusalem, et lui demanda la permission. Il la lui accorda sans peine, et

ajouta : « Je vous recommande, mon frère, de vous informer, quand vous serez arrivé, d'un moine nommé Pélage, qui vit reclus depuis quelques années, et vous le saluerez de ma part. Je suis persuadé que la visite que vous lui ferez vous sera utile. »

Jacques ne manqua pas à cet ordre, et, après qu'il eut satisfait sa piété au sépulcre de notre Seigneur, il se mit en devoir de chercher Pélagie sous le nom du solitaire Pélage, et la trouva enfin au mont des Olives, dans une étroite cellule, fermée de toute part, à la réserve d'une petite fenêtre d'où elle recevoit le jour et par où on lui donnoit ce qui lui étoit nécessaire.

Il frappa à cette fenêtre, et la pénitente ayant ouvert, le reconnut; mais, pour lui, il ne put la reconnoître, parce que ses austérités avoient entièrement changé ses traits, de sorte qu'au lieu de cette beauté, qui avant sa conversion la faisoit admirer de tout le monde, elle avoit les yeux enfoncés et le visage tout décharné.

Elle lui demanda seulement d'où il venoit; à quoi il répondit que son évêque Nonne l'avoit envoyé: *qu'il prie pour moi*, lui dit-elle, *car c'est véritablement le Saint de Dieu*, et elle ferma aussitôt sa fenêtre pour chanter l'office de tierce. Jacques fit aussi sa prière devant la muraille de sa cellule, très-édifié de ce qu'il avoit vu. De retour à Jérusalem, il visita les monastères des environs, et on lui dit partout tant de bien du solitaire Pélage, qu'il voulut lui faire une seconde visite, espérant d'en

recevoir quelques instructions pour le profit de son âme.

Il alla de nouveau frapper à sa fenêtre, et le fit plusieurs fois sans qu'on lui répondît. Alors il pensa en lui-même que peut-être il n'y avoit plus personne; mais un pressentiment secret, qu'il crut venir de Dieu, lui fit ensuite juger que la solitaire étoit morte. Il enfonça la fenêtre pour s'en assurer, et vit qu'il ne s'étoit pas trompé. Après avoir rebouché la fenêtre avec de la boue, il retourna en diligence à Jérusalem pour y annoncer la mort du solitaire Pélage.

Les religieux des différens monastères s'y rendirent, suivis de beaucoup de peuple, et tirèrent le saint corps hors de la cellule ; mais, quand ils voulurent le laver, ils découvrirent que c'étoit une femme, et ils ne purent empêcher que le peuple, à qui ils vouloient le cacher, ne s'en aperçût ; de sorte que tout le monde s'écria : Gloire soit à vous, Seigneur Jésus, qui avez des trésors de grâce cachés sur la terre, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes ! Le bruit s'en répandit aussitôt plus loin, et les solitaires de Jéricho et du Jourdain y accoururent avec des flambeaux et des lampes, chantant des psaumes et des cantiques, et l'ensevelirent avec grand honneur.

SAINT DOROTHÉE,

Disciple de saint Jean le Prophète.

Quand nous n'aurions d'autre témoignage en faveur de saint Dorothée que celui de saint Théodore Studite, il nous suffiroit pour le regarder comme un des plus grands personnages que l'état monastique ait donnés à l'Église pour édifier les fidèles par leurs vertus et par leur doctrine ; car saint Théodore, voulant laisser à la postérité une protestation publique de la pureté de sa foi et de son attachement à la doctrine des anciens Pères, met entre ceux dont il déclare qu'il suit la croyance et les sentimens, saint Barsanuphe et saint Dorothée ; témoignage qui doit avoir d'autant plus de poids que ce grand abbé, comme dit Baronius, étoit alors l'oracle de l'Orient, le protecteur de la vérité et la gloire de l'Église.

On ne sait point quelle fut la patrie de saint Dorothée, ni en quelle année il naquit. Il y a apparence qu'il étoit originaire de quelque ville des environs d'Ascalon, et il est certain qu'il a vécu sous les empereurs Anastase, Justin et Justinien, puisqu'il parle de saint Barsanuphe et de plusieurs autres qui ont fleuri dans ce temps là.

Comme sa vie ne se trouve point parmi celles des Pères des déserts, soit qu'on ne l'ait pas écrite ou qu'elle ait été perdue, nous puiserons dans ses propres ouvrages celle que nous allons donner. Il s'appliqua avec ardeur dans sa jeunesse à l'étude des lettres humaines; mais ce ne fut qu'après avoir surmonté la répugnance extrême qu'il avoit pour cette occupation. « Lorsque je commençai, dit-il, à étudier les sciences humaines, j'y trouvai d'abord tant de difficulté que, quand je prenois mon livre, il me sembloit que j'allois toucher un serpent; mais, ayant persévéré à combattre cette opposition, Dieu m'assista, et j'eus une telle ardeur pour l'étude que j'en oubliois le boire, le manger et le dormir. Jamais aucun de mes compagnons n'eut le pouvoir de m'en retirer pour m'obliger de manger avec lui, et je ne souffrois point qu'ils vinssent m'entretenir dans le temps que j'avois destiné à cet exercice, quoique d'ailleurs j'aimasse la conversation et que j'eusse beaucoup d'amitié pour eux.

» J'allois me baigner, ajoute-t-il, dès que notre maître nous avoit quittés; et j'en avois besoin tous les jours, à cause de l'extrême sécheresse que me causoient l'assiduité et l'excès de mes lectures. Mais je revenois ensuite à la maison, sans me mettre en peine de ce que je mangerois, ne pouvant gagner sur moi de m'occuper de ma nourriture, et ayant un domestique affectionné qui m'apprêtoit ce qu'il savoit que je voulois. Ainsi je prenois ce qu'il m'avoit

préparé, et, mettant mon livre à mon côté, je lisois de temps en temps en mangeant, et j'en faisois de même lorsque je reposois, ayant le livre sur un siége près de mon lit, et reprenant ma lecture, après quelques momens de sommeil. Je lisois ordinairement jusqu'à minuit, et je ne connoissois point d'autre plaisir que celui que je trouvois dans l'étude. »

Il fit donc par ce moyen de grands progrès dans les sciences; et nous apprenons d'une lettre qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères, qu'il fut très-éclairé dans celles des anciens philosophes. Mais il acquit de bien plus sublimes connoissances, lorsqu'étant entré dans la religion il changea tout-à-fait d'objet dans ses études. Il se rendit comme l'écolier des saints Pères qui l'avoient précédé, en lisant assidûment leurs ouvrages; et si, comme l'a remarqué l'auteur de la lettre que nous venons de citer, il recueillit des livres des philosophes ce qu'il y trouva d'utile pour l'édification de ses frères, il le fit plus excellemment de ceux de saint Clément d'Alexandrie, de saint Jean Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de plusieurs illustres Pères de la solitude qui avoient vécu avant lui, qu'il cite souvent dans ses instructions, et dont, pour user de la comparaison du même auteur, il formoit son miel spirituel pour la consolation de ses frères, comme une abeille forme le sien du suc des herbes et des fleurs différentes qu'elle rencontre.

Nous ignorons l'âge qu'il avoit lorsqu'il quitta le siècle, et quels furent les motifs qui l'y déterminèrent. Mais, si l'on en juge par les progrès qu'il fit dans la religion, on ne peut douter que sa vocation ne fût un effet de la grâce; et il paroît qu'il ne consulta qu'elle en s'y retirant. Il choisit pour le lieu de sa retraite le monastère de saint Séride, où il y avoit des hommes consommés en vertu. Ce saint abbé le mit sous la conduite de saint Jean le Prophète, disciple lui-même du célèbre saint Barsanuphe; et on peut juger, par la sainteté de ce maître, des instructions qu'il en reçut. Il profitoit en même temps de celles de saint Séride, son abbé, et de saint Barsanuphe; de sorte qu'il eut trois maîtres du premier mérite qui concoururent à le former.

Le souvenir de la grande application avec laquelle il s'étoit adonné, dans le monde, à l'étude des sciences profanes, lui servit alors comme d'aiguillon pour s'animer à acquérir celle des saints. « Lorsque j'entrai dans le monastère, dit-il, je me disois à moi-même : Si l'on ressent une ardeur et une passion si vive pour les sciences profanes et étrangères, et si l'application qu'on y donne fait qu'on en contracte les habitudes, à plus forte raison prendra-t-on des habitudes saintes, si l'on s'exerce à la vertu et à la piété; et cette considération me fortifioit dans le dessein que j'avois de m'y appliquer. »

Mais une pratique qui lui servit efficacement

pour y réussir, fut de n'avoir rien de caché pour ses pères spirituels, et de se guider par leurs lumières avec une docilité parfaite. Il recevoit leurs avis avec une humilité profonde et une vive reconnoissance. Servant son maître, le bienheureux Jean, dans sa vieillesse, il se croyoit récompensé avantageusement des bons offices qu'il lui rendoit, lorsqu'il en recevoit le soir quelque avis spirituel, en lui demandant sa bénédiction avant qu'il le quittât. Un seul mot de ce saint vieillard étoit pour son cœur comme une douce pluie sur une terre bien préparée, qui la pénètre et la rend féconde.

Il nous apprend lui-même avec quelle exactitude il rendoit compte à ses supérieurs de ses peines et de tout ce qui se passoit dans son âme; et nous allons rapporter ses propres paroles, parce que c'est ici un point très-important et dont on peut beaucoup profiter. « Dans le temps, dit-il, que j'étois dans le monastère, j'exposois toutes mes pensées à l'abbé Jean; car il ne m'étoit pas possible de rien faire que par son conseil; et quelquefois je me disois à moi-même : Est-ce que mon supérieur me dira autre chose que ce que je pense? pourquoi m'avisé-je de l'importuner? Et je répondois à ma raison : Que tu sois maudite avec ton discernement, ta sagesse, ton intelligence et ton savoir! tu ne sais rien que ce que tu as appris du démon. Je m'en allois ensuite trouver mon abbé, et il arrivoit souvent qu'il me disoit ce que je m'étois

déjà dit à moi-même. Aussitôt ma raison ne manquoit pas de me suggérer : N'est-ce pas là précisément ce que je t'avois dit? pourquoi as-tu été à contre-temps troubler ce vieillard ? Et je lui répliquois aussitôt : Ta pensée est bonne présentement, parce qu'elle vient de l'esprit de Dieu. Car ce qui est purement de toi est plutôt mauvais ; c'est une production du démon, c'est un effet de tes passions déréglées. Et ainsi je ne me laissois jamais aller à ma propre raison qu'après m'en être assuré par le conseil de mon directeur, et je jouissois par ce moyen d'une paix et d'une tranquillité parfaite. »

Saint Séride, reconnoissant en lui beaucoup de talens, et étant d'ailleurs témoin de sa parfaite obéissance et des progrès qu'il avoit faits dans les autres vertus, voulut le mettre dans les emplois et le rendre utile à sa communauté, puisqu'il avoit si bien profité jusqu'alors pour lui-même. Il le destina donc à servir les malades et à recevoir les hôtes ; et, outre ce double office, il le chargea d'écouter les frères dans leurs peines intérieures, et dans la déclaration qu'ils lui feroient de leurs pensées. Dorothée s'estima trop heureux d'exercer le premier emploi, qui secondoit si favorablement les inclinations de sa charité, surtout envers son père spirituel le bienheureux Jean, dont il respectoit souverainement la vertu, et pour qui il avoit une affection des plus tendres ; mais ce bonheur lui fut envié par quelques religieux, qui lui donnèrent par leurs contradictions un nouveau moyen d'enri-

chir sa couronne, en mettant sa patience en exercice.

Il avoit un double titre pour gérer sa charge : celui de l'obéissance, puisqu'il la tenoit du choix de son supérieur; et celui de bienfaiteur de l'infirmerie, car son frère l'avoit fait bâtir. Il auroit donc pu faire valoir ces titres pour fermer la bouche à ces jaloux; mais il ne leur opposa qu'un humble silence, et trouva par là le moyen d'accroître le trésor de mérite que sa charité lui procuroit dans le service des malades. Il porta encore la patience plus loin; car, quoiqu'il se crût très-favorisé de servir son père spirituel dans ses infirmités, et qu'il s'y portât de toute son affection, voyant qu'un frère désiroit extrêmement de le faire en sa place, il s'employa auprès de saint Séride pour le contenter, et, n'ayant pu réussir, il essuya, sans en rien témoigner, toute la mauvaise humeur de ce frère; et, quand saint Séride en fut averti et voulut le mettre en pénitence, il alla se jeter à ses pieds, et fit tout ce qu'il put pour le justifier auprès de lui, se chargeant lui-même de toute la faute, comme s'il eût été véritablement coupable.

Il ne s'acquittoit pas avec moins de zèle et de charité du soin de servir les hôtes. Mais cet office fut encore pour lui un grand sujet de patience par les fatigues qu'il étoit obligé d'essuyer. Et, ce qu'on ne peut assez admirer dans ce fervent religieux, c'est que, bien qu'il fût souvent obligé de se coucher fort tard, il ne laissoit pas

d'assister la nuit aux matines avec les autres, quoiqu'il eût été malade et qu'il ne fût pas entièrement rétabli. Dieu a voulu qu'il nous apprît lui-même, avec autant de simplicité que de vérité, cette preuve de sa ferveur; et elle peut servir à condamner notre lâcheté, ou nous fournir un juste motif de la surmonter quand elle veut nous empêcher de remplir nos devoirs avec exactitude.

« Notre abbé, dit-il, me donna la charge de recevoir les hôtes. Je sortois alors d'une grande maladie. Les hôtes venoient au monastère, et je demeurois fort tard avec eux. Ceux qui conduisoient les chameaux arrivoient ensuite, et j'étois obligé d'en avoir soin; et souvent, après que je m'étois retiré pour prendre un peu de repos, une autre affaire survenoit et m'obligeoit de me relever; de sorte que l'heure de l'office arrivant, à peine avois-je donné quelques momens au sommeil que l'officier du chœur me venoit éveiller. Je me trouvois fatigué comme d'un pénible travail et dans une grande foiblesse; car il me restoit encore une espèce de fièvre lente qui faisoit que j'avois peine à me soutenir. Je lui répondois, étant tout accablé de sommeil : Je vous remercie, mon frère; que Dieu se souvienne de votre charité, et qu'il la récompense. Vous m'avez appelé; je vous suis, je m'en vas après vous.

» A peine s'étoit-il retiré que je me laissois aller au sommeil. J'étois ensuite pénétré de douleur de ce que ma paresse m'avoit empêché de

me trouver à l'église; et, voyant que je ne pouvois venir à bout de suivre celui qui m'éveilloit, je priai deux frères, l'un de me venir éveiller, et l'autre d'empêcher que je m'assoupisse durant l'office; et je vous prie de croire que j'avois pour eux une vénération presque aussi grande que s'ils eussent été la cause de mon salut. »

Il remplit aussi avec une charité et une patience merveilleuse le troisième emploi dont saint Séride l'avoit chargé, qui étoit d'écouter les frères dans leurs doutes et leurs peines intérieures. Mais cette fonction, qui le rendoit si utile aux autres, étoit pour lui un sujet de s'humilier profondément, s'en jugeant très-incapable, comme s'il eût manqué de talent et de lumières suffisantes; et plus la confiance de ses frères les attiroit auprès de lui, moins il concevoit comment ils pouvoient le faire. « Car, disoit-il, j'ignore pourquoi ils viennent me découvrir leurs pensées, et je ne sais s'ils le font ou par raillerie ou par simplicité. » Aussi il étoit si éloigné d'en avoir des sentimens d'ostentation, ou de se croire plus éclairé que les autres, qu'il avoue lui-même qu'il ne lui est jamais arrivé de se préférer à personne, et qu'au contraire il n'y avoit aucun de ses frères à qui il ne fît gloire de déférer et de se soumettre.

On reconnoît ici son humilité, d'autant plus admirable que ses talens le plaçoient beaucoup au-dessus des autres religieux de son monastère, et qu'ayant cultivé, comme nous avons

dit, les lettres humaines avec beaucoup d'assiduité avant que d'embrasser l'état monastique, il avoit une supériorité du côté des sciences, qui auroit pu le tenter de se préférer à eux, s'il avoit été moins établi dans l'humilité. Mais, bien loin de se prévaloir de ses talens, il n'en employoit précisément qu'autant qu'il étoit nécessaire pour le service des autres, cachant hors de là tout ce qui auroit pu flatter son amour propre, n'affectant point de faire paroître son érudition et son éloquence, et se couvrant du voile de la simplicité et de la modestie religieuse autant qu'il dépendoit de lui.

C'étoit aussi par cette profonde humilité qu'il déféroit avec tant de respect aux ordres de son abbé et de son père spirituel, et qu'il le faisoit si aveuglément, qu'après avoir reçu leurs avis ou leurs ordres, son esprit ne raisonnoit plus, et son cœur se reposoit en paix en s'abandonnant à l'obéissance. Il étoit tellement mort à son jugement « que, si son esprit lui eût dit que le soleil est soleil (c'est ainsi qu'il s'exprime) et que les ténèbres sont ténèbres, il s'en seroit défié et auroit eu de la peine à le croire. » Aussi dans une instruction qu'il donne aux religieux pour leur montrer que personne ne doit se confier en son propre esprit, il insiste fortement sur la défiance qu'on doit avoir de ses lumières propres, sur la nécessité de se conduire par celles des supérieurs et des anciens; et généralement dans toutes les exhortations adressées à ses frères il leur en donne lui-même

l'exemple, en ne leur parlant presque jamais de son propre mouvement, mais plutôt d'après les avis et les témoignages des anciens, et l'on y voit presque partout ces paroles : *Les anciens ont dit, nous apprenons des anciens, etc.* Il cite aussi fréquemment, outre les docteurs de l'Eglise, les sentences de plusieurs saints Pères de la solitude, comme ses maîtres dans la science du salut, et il veut que les autres les considèrent et les respectent de même.

Comme les plus grands saints ont été les plus éprouvés, saint Dorothée ne fut pas exempté de cette règle. Il eut des contradictions à souffrir de la part des hommes, et le démon ne le laissa pas toujours tranquille ; mais ces tribulations, en épurant sa vertu, servirent à l'affermir et à la faire croître, et furent aussi d'une grande utilité aux autres, parce que l'expérience qu'il en eut, le mit encore mieux en état de consoler et de fortifier ceux qu'il eut sous sa conduite.

Il n'est point de congrégation si sainte où l'on ne trouve quelquefois des sujets qui font souffrir les autres, Dieu le permettant ainsi par un conseil de sa sagesse infinie, que nous devons plutôt adorer qu'approfondir, tout y servant à sa gloire et à la sanctification de ses élus. Le monastère de saint Séride étoit composé de religieux éminens en piété. Mais s'il y en avoit qui étoient des anges par la sainteté de leur vie, il s'en rencontroit aussi qui étoient des hommes par leur fragilité. Leur état, quoique bien saint, ne les rendoit pas parfaits parce qu'ils l'avoient

embrassé, mais il leur donnoit des moyens en abondance pour le devenir ; le plus grand nombre les mettoit à profit avec édification, mais la lâcheté en retenoit quelques-uns dans leurs défauts ; et leur conduite, exerçant la patience de leurs confrères, prouvoit cette vérité d'expérience, que partout où il y a des hommes la fragilité humaine paroît.

Ce fut de quelques-uns de ces sujets très-imparfaits que saint Dorothée eut de temps en temps à souffrir, ou des paroles injurieuses que la jalousie leur mettoit à la bouche, ou des tours de malice par lesquels ils lui témoignoient l'aversion qu'ils avoient conçue contre lui. Sa conduite dans ces occasions étoit de souffrir en silence, sans se plaindre à personne, sans même dire à ceux qui le traitoient si mal : « Pourquoi en agissez-vous ainsi ? ou, ne me faites rien de semblable ; » et il n'eut jamais à se reprocher d'avoir laissé échapper une parole capable d'offenser ou de contrarier personne. Ce n'étoit pas encore assez pour lui de ne pas se plaindre ; il excusoit ses frères dans son cœur, et n'attribuoit qu'à simplicité ou imprudence ce que tout autre moins affermi que lui dans la patience n'eût pas excusé de malice.

Il donnoit à ce sujet à ses religieux, lorsqu'il les gouvernoit en qualité d'abbé, ces excellentes leçons : « Apprenez, mes frères, à vous supporter les uns les autres, et à vous traiter avec respect. Si quelqu'un vous dit ou vous fait quelque chose qui vous fâche, ne vous emportez

point contre lui, de crainte que dans le temps du combat, qui est celui de la victoire, votre cœur ne se trouve abattu, sans vigueur et sans force, et dans l'impuissance de résister aux moindres attaques de vos ennemis. Travaillez plutôt à vous donner de la fermeté et du courage, afin que votre charité surmonte tout ce qui pourra vous arriver de fâcheux. »

Sa maxime, dans tous les événemens disgracieux de la vie, étoit d'y reconnoître l'ordre de Dieu et de s'y soumettre. Que ce qu'il avoit à souffrir lui vînt de la part des hommes, ou de celle du démon, ou des maladies dont Dieu le visitoit de temps à autre, il s'élevoit toujours à Dieu pour n'y apercevoir que sa divine volonté, et ne pensoit pas à en rechercher d'autres causes, étant convaincu que Dieu dispose de tout et que rien n'échappe à sa providence. « Je pourrois bien, disoit-il, chercher plusieurs causes de mes maux, et je n'aurois pas de peine à les trouver ; mais pour dire quelque chose de plus certain et de plus utile, il faut convenir que c'est Dieu qui me les envoie, lui qui sait combien il m'est avantageux de souffrir. »

En rapportant ainsi tout à Dieu, il trouvoit auprès de lui une force qui l'établissoit dans la paix, dans toutes les rencontres qui auroient pu, sans cela, troubler son âme. Il éprouva dans une de ces occasions, d'une manière miraculeuse, combien le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent avec foi pour les soutenir. Voici comment il le raconte.

« Quand j'étois encore dans le monastère (de saint Séride), j'eus une affliction considérable; et je me trouvai dans un abattement et dans une extrémité si grande, qu'il s'en fallut peu qu'elle ne me donnât la mort. Cette peine étoit une tentation qui m'avoit été suscitée par l'envie et la malignité des démons. Elle fut très-cruelle et de peu de durée, mais pleine de ténèbres, sans interruption et sans relâche. Je ne voyois, de quelque côté que je voulusse me tourner, que des afflictions et des extrémités : mais Dieu ne manqua pas de soutenir par sa grâce une âme que personne ne pouvoit plus consoler; et c'étoit là l'état où je me trouvois.

» Un autre jour étant exposé au grand air, tout abattu devant Dieu, et le conjurant de me secourir dans l'excès de ma tristesse, tout d'un coup, regardant dans le fond de l'église, je vis quelqu'un qui avoit tout l'air et l'apparence d'un évêque, et qui ayant un vase sacré dans les mains, entroit dans le sanctuaire. Je n'avois pas accoutumé d'aborder les hôtes qui venoient au monastère sans une nécessité ou sans un commandement exprès; mais comme si quelque chose m'eût entraîné, je le suivis. Il s'arrêta quelque peu ayant les mains élevées au ciel; et moi me tenant derrière, je priois Dieu avec beaucoup d'appréhension; car cette vue si surprenante m'avoit rempli de crainte.

» Après qu'il eut achevé sa prière, il se tourna et vint à moi; et à mesure qu'il approchoit, je sentois que ma crainte et ma tristesse dimi-

nuoient. Comme il fut devant moi, il étendit sa main; et, frappant ma poitrine de ses doigts, il me dit ces paroles : *J'ai attendu le Seigneur avec patience; il a jeté ses regards sur moi : il a exaucé ma prière; il m'a retiré de cet abîme de tristesse dans lequel j'étois plongé; il a affermi mes pieds sur la pierre, et a mis dans ma bouche un cantique de louanges à notre Seigneur.* Il répéta ces versets par trois fois, me frappant la poitrine comme je l'ai déjà dit, et puis se retira; et dans le moment mon cœur fut rempli de lumière, de joie, de consolation et de douceur, et je me trouvai tout un autre homme. Je courus aussitôt pour le trouver et le joindre; mais ce fut inutilement, car il disparut; et depuis ce temps-là, par la miséricorde du Seigneur, je me suis trouvé délivré de toute agitation, de toute tristesse et de toute crainte, et Dieu m'a protégé jusqu'à présent par l'intercession de nos anciens et de nos saints Pères. »

Il y a apparence que saint Dorothée eut cette vision avant que saint Séride lui eût donné aucun emploi, puisqu'il dit expressément qu'il n'abordoit point les hôtes sans une nécessité ou un ordre de son supérieur; et cette grâce nous fait comprendre combien il étoit chéri de Dieu, et nous fait regretter l'histoire entière de sa vie, où nous aurions appris beaucoup d'autres choses très-propres à nous édifier.

Mais par le peu que nous venons d'en rapporter, il paroît que ce Saint a excellé dans toutes

les vertus religieuses ; et qu'ayant d'abord renoncé au monde avec générosité, et jeté, dès son entrée en religion, un fondement solide de perfection par l'entier renoncement à lui-même, par la pratique d'une obéissance continuelle et aveugle, par une patience à toute épreuve, il éleva sur ce fondement un édifice de sainteté qui l'a rendu digne des éloges de tous les grands hommes qui ont vécu après lui, et qui l'ont connu au moins par ses ouvrages ascétiques.

Le bienheureux Jean, son père spirituel, étant mort, et saint Barsanuphe qui lui survécut, quoique plus ancien que lui, s'étant renfermé dans une cellule pour y garder un rigoureux silence, saint Dorothée se retira dans une solitude voisine, où il devint le fondateur d'un nouveau monastère. C'étoit entre Gaze et Majuma. Nous ne savons aucune des circonstances de son changement. Il y a apparence qu'ayant d'abord voulu vivre dans une entière retraite, à l'imitation de saint Barsanuphe, il choisit pour cela de demeurer seul dans le désert; mais il est aussi à croire que sa réputation attira ensuite auprès de lui des personnes qui voulurent vivre sous sa conduite, et que sa charité ne pouvant pas leur refuser ses soins, il fut obligé de se rendre à leurs pieux empressemens.

Il paroît par les instructions qu'il leur donnoit, qu'ils observoient une discipline très-exacte, et que son monastère fut un de ceux

qui eurent le plus de réputation dans la Palestine et ailleurs. Peut-être doit-on rapporter à ce temps-là la plus grande partie des avis qu'il fut obligé de donner aussi à des personnes engagées dans le monde, et qui, étant attirées par le bruit de ses talens et par l'éclat de ses vertus, venoient le consulter et recevoir de sa bouche la parole de vie. On met sa mort vers l'an 560 ; mais on n'en peut rien dire de bien assuré.

SAINT DOSITHÉE,

Disciple de saint Dorothée.

Nous allons voir dans la vie de saint Dosithée de quel prix est la simplicité de l'obéissance, et combien elle est propre à conduire une âme religieuse à une éminente sainteté. Ce Saint ne fit pas des pénitences extraordinaires; mais le sacrifice de sa volonté ne le rendit pas moins agréable à Dieu que s'il en avoit fait de très-grandes; et il prouva par la perfection où son renoncement le conduisit, que quoique les macérations du corps aient leur mérite, l'abnégation entière de sa volonté est très-précieuse aux yeux de Dieu.

On ne connoît ni le lieu ni le temps de sa naissance; on sait seulement qu'il fut élevé jeune auprès d'un des principaux officiers de l'armée de l'empereur, ou en qualité de page, ou comme parent, et qu'il en fut aimé aussi tendrement que s'il eût été son fils. Il ne lui donna pourtant qu'une éducation mondaine, et ne prit aucun soin de le faire instruire des principes de la religion. Cependant le jeune Dosithée avoit un riche naturel et le cœur susceptible des impressions de la piété; mais il n'étoit pas en bonne école, et il risquoit d'y devenir la proie du

monde corrompu, et de se perdre s'il y eût demeuré plus long-temps.

La Providence y pourvut de la façon que nous l'allons dire. Etant un jour en compagnie, le discours tomba sur la ville de Jérusalem, qu'on appeloit la Ville Sainte, et ce qu'on en dit lui donna l'envie d'y faire un voyage. Il en demanda la permission à son officier, qui ne savoit lui rien refuser, par la grande tendresse qu'il avoit pour lui; et en effet, il pria un de ses intimes amis qui devoit y aller, de le mener avec lui, et le lui recommanda comme un autre lui-même. Cet ami s'en chargea avec plaisir, et durant le voyage il eut pour lui toutes les attentions qu'il pouvoit désirer.

Après qu'ils eurent visité les saints lieux de Jérusalem, ils passèrent à Gethsémani. C'est là que Dosithée rencontra heureusement, parmi les raretés du lieu, un tableau qui représentoit les supplices dont la justice de Dieu punit les pécheurs dans les enfers. Cet objet arrêta ses yeux et frappa son esprit d'étonnement et de frayeur. Il pensoit, en le considérant avec attention, à ce que pouvoient signifier ces terribles tourmens, qui y étoient exprimés d'une manière fort vive. Tandis qu'il le contemploit ainsi, il aperçut auprès de lui une dame d'une majesté et d'une beauté extraordinaire, qui lui expliqua tout ce que ce tableau représentoit, entrant dans le détail des peines des réprouvés, ce qu'il couta en silence et avec une nouvelle surprise,

car c'étoit la première fois qu'il avoit entendu parler du jugement et de l'enfer.

Le discours de cette dame le toucha extrêmement, et la crainte de tomber un jour dans le malheur de ceux dont il voyoit les tristes images, le porta à prier cette dame de lui dire ce qu'il devoit faire pour l'éviter. Elle lui donna une leçon qui montroit assez qu'il étoit appelé à la vie monastique. « Il faut, lui dit-elle, que vous jeûniez, que vous vous absteniez de manger de la chair, et que vous vous appliquiez à une prière assidue. » Celle qui lui parloit ainsi n'étoit rien moins qu'une créature mortelle ; car après cette leçon elle disparut.

Dosithée, depuis cette apparition, fut changé en un autre homme, et commença à mettre en pratique les avis qu'il venoit de recevoir. Ceux avec qui il vivoit s'en aperçurent bientôt et en furent fort étonnés. Ils ne savoient à quoi attribuer ce changement, et lui dirent enfin que la vie qu'il menoit ne convenoit nullement à un homme du monde, et que s'il étoit dans l'intention de la continuer, il devoit se retirer dans un monastère.

Il ignoroit ce que c'étoit qu'un monastère ; et, s'en étant informé, il témoigna qu'il souhaitoit de s'y retirer. Dieu, dont la providence le conduisoit pas à pas à ses fins, fit qu'il se trouva quelqu'un dans la compagnie qui connoissoit particulièrement saint Séride. Il se chargea de l'y conduire et le lui présenta. Le Saint, voyant un jeune homme très-bien fait, élevé délicate-

ment et revêtu d'un habit militaire fort riche, jugea d'abord peu favorablement de sa vocation, et craignit qu'il ne voulût le tromper, ou que, s'il désiroit sincèrement d'être moine, sa résolution ne fût l'effet d'une ferveur passagère.

Dans ce doute, il fit appeler saint Dorothée, et le chargea de l'examiner en particulier. Le Saint le prit avec lui, l'interrogea beaucoup, et, voyant que toutes ses réponses se terminoient à cet unique sentiment, qu'il vouloit se sauver, l'alla déclarer à saint Séride, et lui dit qu'il lui paroissoit être dans de bonnes dispositions et avoir une belle âme, et qu'il ne reconnoissoit rien en lui qui l'empêchât d'être moine. Là-dessus le saint abbé lui ordonna de se charger de sa conduite, ne trouvant pas à propos pour lors de le mettre avec les autres religieux. Saint Dorothée s'en excusa d'abord, selon les sentimens de son humilité, qui lui faisoit croire qu'il n'avoit pas assez de capacité pour cela, et pria saint Séride de vouloir bien en parler à saint Barsanuphe, qui étoit l'oracle du monastère. Saint Barsanuphe lui envoya dire de le prendre sous sa conduite, et lui prédit que Dieu vouloit sauver cette âme par son moyen.

Saint Dorothée n'avoit point encore élevé de disciple, et il montra, dans l'essai qu'il fit de celui-ci, qu'il avoit dès lors tout l'esprit de sagesse et de discrétion qu'il falloit pour la conduite des âmes. Il comprit que saint

Dosithée n'étoit pas en état d'embrasser tout d'un coup les austérités de la règle, et de soutenir les travaux des autres. Il le régla selon l'étendue de ses forces, et compensa les dispenses qu'il lui donnoit des austérités corporelles, par la pratique d'un renoncement continuel à sa propre volonté, auquel il l'appliqua.

Il le forma à l'abstinence par degrés. Il lui dit d'abord de manger autant qu'il voudroit, et de lui rendre compte de la quantité de pain qu'il auroit mangé. Dosithée lui dit pour la première fois qu'il avoit mangé un pain et demi, ce qui alloit à cinq livres. Voilà qui est fort bien, lui répondit saint Dorothée. Peu de jours après il lui ordonna d'en retrancher une partie, et lui demanda ensuite s'il s'étoit trouvé rassasié. Non pas entièrement, répondit Dosithée; j'ai été pourtant bien. Quelque temps après, il lui dit de retrancher encore quelque chose; et, voyant qu'il ne s'en trouvoit point mal, il le réduisit enfin à ne manger que six onces de pain par jour, et quelques petits restes de poisson, ou d'autres choses qu'on servoit aux malades.

Il le prit pour adjoint dans l'infirmerie dont saint Séride l'avoit chargé; et, comme ses mœurs étoient excellentes et son caractère doux, il s'acquittoit de cet emploi avec une propreté et une charité qui consoloient extrêmement les malades, et édifioient tous ceux qui en étoient témoins. Son attention là-dessus étoit

si grande que, s'il lui échappoit quelque parole un peu rude, ou s'il s'apercevoit d'avoir manqué à quelque chose qui lui avoit été ordonné, il en concevoit une extrême douleur, se retiroit dans sa cellule, et, prosterné la face contre terre, il fondoit en larmes, déplorant sa fragilité.

Ceux qui servoient les malades avec lui tâchoient de le consoler; mais ils ne pouvoient arrêter ses pleurs qu'en appelant saint Dorothée. Alors ce saint le venoit trouver, et lui disoit avec cette charité dont il étoit rempli: « Qu'avez-vous donc, Dosithée? pourquoi pleurez-vous ainsi? Pardonnez-moi, mon Père, lui répondoit alors l'humble disciple. Je me suis laissé aller à la colère contre mon frère, et je lui ai parlé fort mal à propos. Hé quoi! mon Frère, lui répliquoit saint Dorothée, vous êtes donc impatient? Ne savez-vous pas que ceux que vous servez sont les membres de Jésus-Christ, et que c'est lui-même que vous servez en leur personne? Pourquoi donc le faites-vous si mal? Voulez-vous affliger ce divin Sauveur, qui prend pour lui ce que l'on fait à ses serviteurs? »

L'humble Dosithée ne répondoit à cette douce correction que par ses soupirs et ses larmes; et saint Dorothée qui voyoit sa contrition, ajoutoit: « Levez-vous donc et prenez courage. Il faut commencer de nouveau et mieux faire qu'auparavant; mais prenez garde de tomber dans de

semblables fautes; j'espère que Dieu par sa miséricorde vous en fera la grâce. »

La confiance que saint Dosithée avoit en la parole de ce Saint, faisoit qu'il la recevoit de sa bouche comme si c'eût été de celle de Jésus-Christ. Il se levoit aussitôt et reprenoit son emploi avec autant de contentement et de tranquillité d'esprit que si Dieu l'eût assuré lui-même du pardon de sa faute.

Nous avons remarqué que saint Dorothée n'avoit pas jugé à propos qu'il pratiquât les austérités corporelles comme faisoient les autres religieux, parce qu'il étoit d'une complexion délicate ; il se contenta de l'avoir réduit à la sobriété que nous avons dite, et ne l'obligea d'assister la nuit qu'à la dernière partie de l'office. Mais il le dressa à une parfaite obéissance, au détachement des moindres choses, et à lui rendre un compte exact de ses pensées et de tout ce qui se passoit dans son intérieur ; et Dosithée s'en acquittoit non-seulement avec une grande fidélité, mais encore avec joie, ne témoignant jamais la moindre répugnance et ne formant jamais de difficulté. Ce n'est pas que saint Dorothée le traitât toujours avec douceur et le flattât dans les plus petites fautes ; au contraire, il le reprenoit continuellement, il l'humilioit en toutes rencontres ; et pour peu qu'il pût reconnoître en lui quelque désir ou quelque attache à la moindre chose, il l'obligeoit à y renoncer.

Un jour que ce Saint visitoit la salle de l'in-

firmerie pour voir si tout y étoit en bon ordre, Dosithée lui dit : « Il me vient, mon père, en pensée que vous devez trouver que je fais les lits des malades avec adresse et avec propreté. A quoi il répondit : Il est vrai, mon frère, que vous êtes devenu bon infirmier; mais je ne vois pas que vous soyez devenu bon religieux. »

Une autre fois, le reprenant de ce qu'il parloit quelquefois un peu brusquement, par un reste de l'habitude du monde, il lui dit comme en proverbe : Il ne manque plus ici qu'une bouteille de vin; allez en chercher une. Aussitôt il obéit à la lettre, et lui apporta une bouteille pleine de vin, avec un pain. Le Saint, qui avoit eu une toute autre pensée que celle-là, en fut surpris, et lui demanda ce qu'il vouloit qu'il en fît : « Vous m'avez dit de vous l'apporter, repartit Dosithée; donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction. O insensé, lui répliqua le saint abbé, je vous ai dit cela, parce que vous parlez comme les Goths qui ont le ton rude, et crient pour la moindre chose. Prenez cette bouteille pour vous, puisque vous criez comme eux. Aussitôt Dosithée se prosterna, dit sa coulpe, et reporta la bouteille où il l'avoit prise.

Lorsque saint Dorothée voyoit qu'il avoit besoin d'une robe, il lui donnoit l'étoffe pour la coudre; et quand il l'avoit faite, au lieu de la lui laisser porter, il lui ordonnoit de la donner à un autre frère et d'en faire une autre pour lui, qu'il l'obligeoit encore de donner à quelqu'un lorsqu'il l'avoit mise en état; et ce saint

disciple obéissoit non-seulement sans se plaindre, mais encore avec diligence et avec joie, ne trouvant jamais mauvais, et se réjouissant plutôt que son père spirituel contrariât sa volonté.

Le procureur du monastère apporta pour le service de l'infirmerie un couteau qui étoit fort bon et fort propre, et le remit à Dosithée. Quand il l'eut reçu, il le présenta à saint Dorothée pour lui demander la permission de s'en servir. Le Saint lui dit : « Montrez-le-moi afin que je voie s'il est bon. Oui, lui répondit Dosithée, il me servira bien pour l'usage que j'en veux faire. » A ces mots, saint Dorothée crut qu'il avoit du plaisir à s'en servir, et, voulant arracher de son cœur jusqu'à la moindre attache, il lui répliqua : « C'est donc ainsi que vous mettez votre satisfaction à des choses de néant ? Voulez-vous être esclave d'un couteau, ou serviteur de Dieu ? N'avez-vous point de honte, ô Dosithée ! de vouloir qu'un couteau, plutôt que Dieu soit le maître de votre cœur ? » Le saint disciple baissa les yeux, et témoigna par son air et son silence qu'il étoit prêt à s'en passer pour lui obéir, et saint Dorothée ajouta : « Allez remettre ce couteau aux autres, et prenez garde d'y toucher. » Il obéit sur-le-champ, et vit depuis d'un air tranquille et paisible que tous les autres s'en servoient devant lui, sans qu'il lui vînt seulement dans la pensée qu'on permettoit aux autres ce qu'on défendoit à lui seul, ne songeant qu'à obéir avec une parfaite simplicité.

Saint Dorothée le mit une autre fois à une bien plus forte épreuve, qu'il ne soutint pas avec moins de soumission et d'égalité d'esprit. On lui avoit permis de lire la sainte Ecriture; et, comme il le faisoit avec un cœur pur, il commençoit à en comprendre le sens caché, Dieu récompensant sa piété par ses divines lumières. Mais il étoit arrêté à certains endroits, et il alloit alors en chercher l'explication à son père spirituel. Celui-ci, qui ne travailloit qu'à l'établir dans une humilité profonde, au lieu de le satisfaire, lui répondoit qu'il n'avoit rien à lui dire : et Dosithée se contentoit de cette réponse sèche, sans qu'elle le dégoûtât de continuer de recourir à lui. Un jour qu'il vint le prier de lui donner l'explication d'un passage qu'il n'entendoit pas bien, saint Dorothée lui répondit de l'aller demander à saint Séride; mais il avoit déjà prévenu ce saint abbé que, si son disciple venoit le prier de lui expliquer quelque passage de l'Ecriture, il le grondât beaucoup au lieu de lui en apprendre le sens, et lui donnât même quelques petits coups pour mieux l'humilier.

Dosithée alla donc simplement trouver l'abbé, comme son maître le lui avoit ordonné, et saint Séride, au lieu de répondre à la question qu'il lui faisoit, lui dit d'un ton sévère : « Il vous appartient bien, ignorant que vous êtes, de parler de choses si relevées. Songez plutôt à vos péchés et à la vie toute mondaine que vous avez menée dans le siècle » Il ajouta d'autres paroles également mortifiantes, et le renvoya en lui

donnant deux soufflets. Le pieux Dosithée souffrit cette humiliante correction avec la douceur d'un ange. Il retourna à son saint maître sans lui témoigner aucune peine de ce qu'il ne l'avoit pas repris lui-même, plutôt que de le renvoyer à l'abbé qui l'avoit traité si rudement; et il se comportoit de la même manière dans toutes les épreuves auxquelles saint Dorothée le mettoit, ne faisant nulle attention à ce qu'elles avoient d'humiliant et de pénible, et n'y envisageant que l'obéissance qu'il devoit pratiquer.

Il remplit bientôt la mesure de sa sainteté par cette abnégation parfaite. Au bout de cinq ans, il se trouva chargé de mérites comme s'il eût fourni une longue carrière; et Dieu l'appela à lui pour le récompenser de sa fidélité. La maladie qui le conduisit à cet heureux terme fut un affoiblissement de poitrine, accompagné d'un crachement de sang continuel; et tout le temps qu'elle dura, quoique ses douleurs fussent fort aiguës, il les supporta avec la patience d'un homme consommé en vertu. Comme il s'étoit sanctifié par le renoncement à sa volonté, il s'y soutint jusqu'au dernier moment.

Il avoit entendu dire que les œufs frais pouvoient contribuer à arrêter le sang, et ce remède si aisé à faire lui venoit souvent dans l'esprit, par un effet de la nature qui se défend contre la mort. Il en avertit saint Dorothée, à qui il ne cachoit jamais rien de ce qui se passoit dans son cœur; mais, avant que de le lui proposer, il le pria de ne point l'obliger à le

prendre, parce qu'il y pensoit trop et qu'il ne vouloit rien faire de ce que son esprit lui disoit, mais seulement ce qui lui seroit ordonné par ses supérieurs. « Mon Père, lui dit-il, on m'a parlé d'un remède qu'on croit pouvoir m'être salutaire, et j'aurois envie de vous le proposer; mais je vous conjure de ne point me le donner, parce que je vois qu'il me préoccupe et me revient trop souvent à l'esprit. Dites-moi donc, répondit saint Dorothée, quel est ce remède. C'est de prendre des œufs frais, répliqua-t-il; mais je vous supplie au nom de Dieu de ne point y avoir égard, parce que je ne veux rien recevoir que ce que vous voudrez me présenter de votre mouvement. Oui, dit saint Dorothée, je le ferai ainsi; ne vous en troublez pas, et tenez-vous tranquille. » Au défaut de cet adoucissement, on lui donna tous les remèdes qu'on crut pouvoir servir à sa guérison; mais le mal ne fit qu'empirer.

Pendant tout ce temps il ne perdoit point la présence de Dieu, et il disoit souvent avec une dévotion tendre et affectueuse : « Mon Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, ayez pitié de moi; Fils de Dieu, venez à mon secours. » C'étoit ce que saint Dorothée lui avoit principalement recommandé. « Dosithée, lui disoit-il, ne quittez pas l'oraison; à quoi il répondit : Je ne la quitte point, mon Père, priez aussi pour moi. » A mesure que le mal augmentoit, saint Dorothée lui disoit de temps en temps : « Eh bien, Dosithée, comment va l'oraison? Mon Père,

répondoit-il, je tâche de m'y soutenir, et je dois cette grâce à vos prières. » Il continua de même jusqu'à ce que, ne pouvant presque plus parler, saint Dorothée, à qui il le fit connoître, lui dit de se contenter de jeter de temps en temps des regards intérieurs vers Dieu, en le considérant comme présent.

Enfin, comme il souffroit beaucoup, il dit à saint Barsanuphe, qui l'étoit venu voir : « Mon Père, ordonnez-moi de mourir, parce que je n'en puis plus ; et le Saint lui dit : Ayez encore un peu de patience, mon Fils, car le moment de la miséricorde de Dieu approche. » Saint Dorothée, qui ne le quittoit point, et qui voyoit combien son mal lui causoit de douleur, entra dans quelque crainte que le démon ne le tentât d'impatience et ne nuisit à sa perfection. Mais peu de temps après Dosithée jetant encore un regard sur saint Barsanuphe, lui dit avec douceur : « Mon Père, je ne puis plus vivre »; et ce grand saint lui répondit : « Allez donc maintenant en paix, mon cher Fils, vous présenter à la très-adorable Trinité, et priez pour nous. » Alors ce bienheureux enfant de l'obéissance s'endormit du sommeil des justes dans le sein de cette belle vertu, qui avoit été comme sa mère nourricière dans la religion, et l'avoit élevé dans cette tendre et solide piété.

Les religieux qui étoient présens furent étonnés de l'assurance que saint Barsanuphe lui avoit donné de son salut. Leur surprise alla même jusqu'au murmure : « Car, disoient-ils, par

quel titre Dosithée a-t-il mérité des paroles aussi consolantes? Où sont les grandes œuvres qu'il a faites? » Ils en jugeoient sur les austérités que les autres religieux du monastère pratiquoient, dont plusieurs passoient souvent deux jours sans manger et faisoient de longues veilles. Comme ils n'avoient rien aperçu de semblable en lui, et qu'au contraire on l'avoit dispensé de ces exercices pénibles, ils ne pouvoient concevoir qu'en si peu d'années qu'il avoit vécu dans le monastère, il fût arrivé à une perfection à laquelle ils aspiroient par des macérations et des pratiques laborieuses.

Mais ils ne pensoient ainsi, que parce qu'ils ignoroient la voie de renoncement et d'abnégation par laquelle saint Dorothée l'avoit conduit: voie plus pénible à la nature que les mortifications extérieures, sur lesquelles l'amour propre s'appuie quelquefois; au lieu que la mort à la propre volonté, à laquelle Dosithée eut le bonheur d'arriver, fut en même temps la mort de son amour propre et la vie de son âme. Aussi Dieu ne tarda pas de manifester à ces religieux combien leurs plaintes étoient injustes, et à quelle gloire la parfaite obéissance avoit élevé celui-ci. Car un solitaire d'une vertu éminente, étant venu dans leur monastère quelque temps après, et ayant prié Dieu de lui faire connoître les mérites et la gloire des religieux de cette maison qu'il avoit retirés de lui, il les vit tous comme assemblés dans un même chœur, et aperçut au milieu de ces vénérables vieillards un

jeune novice, dont il considéra avec attention tous les traits du visage, la taille, les cheveux et toutes les marques par lesquelles on pouvoit le reconnoître. Il en parla avec étonnement aux religieux du monastère; et sur le portrait qu'il leur en fit, ils ne purent plus douter que ce ne fût saint Dosithée. Cela les porta à glorifier le Seigneur et à admirer les richesses de sa miséricorde. Ils comprirent mieux de quel mérite est devant lui la parfaite obéissance, et avec quelle sagesse et quel discernement saint Dorothée avoit conduit son bienheureux disciple à cette sainteté consommée.

FIN.

TABLE.

